

Animal impérial

Conquérir (par) le savoir zoologique dans les ménageries postrévolutionnaires

Manuscrit

Marie-Charlotte Leïla Lamy

Thèse en vue de l'obtention du doctorat ès Lettres de l'Université de Neuchâtel

soutenue le 30 juin 2025

devant le jury composé de

Valérie KOBİ, Professeure assistante, Université de Neuchâtel (directrice)

Ersy CONTOGOURIS, Professeure agrégée, Université de Montréal (co-directrice)

Charlotte GUICHARD, Professeure d'histoire de l'art moderne à l'École normale supérieure, Paris

Violette POUILLARD, Chargée de recherche CNRS et Professeure invitée à l'Université de Gand


Hannah WILLIAMS, Reader in the History of Art, Queen Mary University of London

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de Mme Valérie Kobi, co-directrice de thèse, professeure assistante, Université de Neuchâtel ; Mme Ery Contogouris, co-directrice de thèse, professeure agrégée, Université de Montréal ; Mme Charlotte de Guichard, professeure d'histoire de l'art moderne, Ecole normale supérieure, Paris ; Mme Violette Pouillard, chargée de recherche CNRS et professeure invitée à l'Université de Gand ; Mme Hannah Williams, reader in the History of Art, Queen Mary University of London autorise l'impression de la thèse présentée par Mme Marie-Charlotte Lamy en laissant à l'autrice la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 30 juin 2025

Le doyen
Loris Petris

p.o.


Aux animaux de Joséphine

Remerciements

Après quelques années de gestation, cette thèse n'aurait pu éclore sans le précieux soutien de mes directrices de thèse, Ersy Contogouris et Valérie Kobi. Ce sont elles deux que je tiens à remercier en premier lieu, pour s'être engagées dans la supervision de ce travail avec leur vivacité d'esprit, leurs réflexions pertinentes, leur enthousiasme débordant, leur encouragement sempiternel, leur tendre bienveillance, leur encadrement structuré, leur oreille attentive et leur examen critique, toujours teinté d'humour.

Plusieurs structures et institutions ont favorisé le bon déroulement de ce doctorat et m'ont aidée à effectuer mes recherches. Je remercie le Fonds national suisse et le Deutsches Forum für Kunstgeschichte Paris pour les généreuses bourses doctorales, ainsi que le personnel du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, du Muséum d'histoire naturelle du Havre, des Archives nationales de France et du Château de la Malmaison pour les échanges au sujet de leurs archives et leurs collections iconographiques. Je tiens également à exprimer ma gratitude à Charlotte Guichard, Violette Pouillard et Hannah Williams pour avoir accepté d'évaluer ce travail en mettant à profit leur expertise et la finesse de leur analyse. Leurs retours lors du colloque de thèse ont profondément nourri ma réflexion et contribué à mieux définir la portée de ce travail – non sans quelques exercices de renforcement musculaire.

Pour le temps consacré à la relecture du manuscrit avec leur œil aiguisé, je remercie chaleureusement Lorena Ehrbar, Cyprien Fuchs, Antoine Gallay, Chloé Gummy, Carla Julie, Cassandre Lejosne, Clara May et Federica Vermot. Ces collègues devenu·e·s ami·e·s, avec d'autres encore, forment une meute solidaire, sans laquelle cette aventure n'aurait pas pris le même envol (il est toujours bon d'échanger, de réfléchir, de rouspéter et de rire avec vous). Je suis de même reconnaissante à la cohorte du Doc-Inter en histoire de l'art de Montréal avec qui j'ai appris à regarder la discipline depuis un autre point de vue, notamment animal. À ces noms s'en ajoutent d'autres, non moins importants, qui ont été de véritables ressources face aux *apollonistes* : Oriane Chastonay, Camille Huygen, Camilla Murgia, Sacha Othenin-Girard, Gonzague Rebetez et Érika Wicky.

Il me faut encore remercier la communauté avec laquelle je vis, et tout particulièrement Elio Besson, Rémi Biland et Alexia Vonlanthen, pour l'affection toute particulière qu'il·elle·s m'ont témoignée durant la rédaction de cette thèse. Enfin, une pensée spéciale à Alix : si elle ne cesse de me faire réfléchir et réévaluer la relation interespèce, elle a surtout ardemment rythmé l'écriture de ce manuscrit au doux son de son « pouet-pouet ».

Résumé

Cette thèse porte sur la ménagerie de Joséphine de Beauharnais, qu'elle détenait au Château de la Malmaison entre 1800 et 1814, et les relations qu'elle entretenait avec les naturalistes du Muséum national d'histoire naturelle, une institution qui instaura la première ménagerie publique en 1794. Pour avoir accès aux animaux de cette enceinte impériale, cette recherche mobilise leurs portraits, peints sur vélin par les artistes du Muséum. En étudiant la circulation des peintures, ce sont les diverses trajectoires de ces animaux qui sont avant tout retracées, en mettant en lumière les réseaux dans lesquels ces êtres non-humains étaient inscrits. L'histoire de la ménagerie de Joséphine révèle comment les animaux des années post-révolutionnaires étaient imbriqués tant dans des considérations scientifiques que dans des entreprises impériales et coloniales, qui se répondaient mutuellement. De fait, cette recherche montre comment la production du savoir zoologique devint un instrument de conquête impérialiste à l'orée du XIX^{ème} siècle.

This thesis focuses on the menagerie of Joséphine de Beauharnais, established at the Château de Malmaison between 1800 and 1814, and her connections with the naturalists of the National Museum of Natural History, an institution that created the first public menagerie in 1794. To have access to the animals belonging to this imperial space, the study examines their portraits, painted on vellum by artists of the Muséum. By tracing the circulation of these paintings, it is above all the trajectories of the animals themselves that come to light, revealing the networks in which these non-human beings were embedded. The history of Joséphine's menagerie shows how animals in the post-revolutionary period were entangled simultaneously in scientific inquiries and in imperial and colonial enterprises, which mutually shaped one another. Ultimately, the research demonstrates that the production of zoological knowledge emerged as an instrument of imperial conquest in the early nineteenth century.

Joséphine de Beauharnais ; Malmaison ; Ménagerie ; Muséum national d'histoire naturelle ; Zoologie ; Vélins ; Impérialisme ; Colonialisme ; Études animales ; Histoire de l'art ; Histoire des savoirs

Joséphine de Beauharnais; Malmaison; Menagerie; National Museum of Natural History; Zoology; Vellums; Imperialism; Colonialism; Animal Studies; Art History; History of Science

INTRODUCTION : UNE ANTHROPOZOOLOGIE DE L'ART	1
L'œuvre d'art, une source documentaire de la relation humain-animal	5
Des peintures zoologiques chez l'Impératrice	10
De l'individu au collectif : un double sens de lecture	18
I. LES KANGOUROUS-SIMULACRES	23
A(I). Les butins vivants ramenés des expéditions soutenues par Napoléon	27
Les enjeux politico-scientifiques des collections d'histoire naturelle	28
Le voyage de découvertes, fournisseur des ménageries	31
Détenir l'animal, s'approprier le savoir, asseoir le pouvoir	35
B(I). Penser la ménagerie pour l'observation naturaliste	43
Amener la vie au Muséum	44
Des conditions pour l'étude des mœurs des animaux, en vain	47
Le parc de la Malmaison comme idéal républicain ?	49
C(I). Les peintres officiels du Muséum et l'institutionnalisation de la peinture zoologique	55
Le cours d'iconographie naturelle disposé par l'ancien Peintre du Roi	56
La création du Peintre du Muséum d'histoire naturelle	59
Des qualités artistiques et du savoir anatomique	62
D(I). De l'extraction de l'habitat naturel à l'implantation dans la société parisienne	69
De la difficulté classificatoire des animaux à poche	70
De la pitance à la science	72
Ramenez-les vivants !	74
Conclusion	79
II. L'ORANG-OUTAN SINGÉE	83
A(II). Des cadeaux diplomatiques pour l'Impératrice (et l'Empereur)	87
Une source d'approvisionnement princière	88
Les dons d'animaux comme reflet de la politique expansionniste de Napoléon	89
Des espèces animales dignes d'une souveraine	94
B(II). La classification du vivant ou la construction de l'altérité	98
Une manie classificatoire	99
Georges Cuvier, la Vénus Hottentote, l'orang-outan de Joséphine	102
Trouble dans le genre	107
C(II). La peinture sur vélin : un héritage princier au service des sciences naturelles	115
Le transfert de la collection royale au Muséum	116
De l'utilité du vélin au sein de l'institution scientifique	118
Un patrimoine artistique de la nature	123
D(II). La survi(vanc)e des animaux à Paris	128
Des conditions de vie <i>inanimales</i>	129
De la ménagerie au cabinet d'histoire naturelle	132
Faire renaître l'animal par une peau morte	134
Conclusion	139

III. LES LAMAS ACCLIMATÉ·E·S **143**

A(III). Le rôle des colonies dans l’approvisionnement animal	147
Un empire colonial ravivé par les animaux	148
Les colonies comme points d’accès sur le monde naturel	151
La révolution haïtienne : échec militaire, réussite scientifique ?	152
B(III). S’appropriier l’ailleurs : le règne animal sous un même toit	160
Un musée universel de la nature	161
Adam et Ève au Jardin des Plantes	163
Sélectionner et multiplier les espèces utiles	167
C(III). « D’après l’animal vivant » : une nouvelle autorité de la peinture zoologique au Muséum	174
Privilégier la nature vivante à la nature morte	175
Entre état de mouvement et état de repos : quelle iconographie pour quelle fonction ?	177
Le portrait individualisé comme spécimen type	181
D(III). La vie en captivité : des rencontres forcées intra- et inter- espèces	185
Un miroir de la sensibilité : éduquer les citoyen·ne·s par le spectacle de la nature	186
Contrôler les mœurs des animaux pour construire le citoyen et la citoyenne	188
L’échec de la cité heureuse : une résistance animale ?	191
Conclusion	196

IV. LA MÉTISSE EXPÉRIMENTALE **201**

A(IV). Les échanges d’animaux entre la Malmaison et le Muséum	205
Joséphine, mécène des sciences naturelles	207
Une ménagerie souveraine au service des naturalistes	210
Les professeurs au service de Sa Majesté	213
B(IV). Optimiser l’animal : de l’observation à la manipulation	219
Croiser les espèces animales : le Muséum comme laboratoire	220
Penser la zootechnie pour régénérer les troupeaux français	222
L’implication de Joséphine dans les sciences appliquées	225
C(IV). La reproduction des vélins : fabriquer une ménagerie portative	230
La mobilisation des vélins pour les publications du Muséum	231
La preuve par l’image : faire (re)connaître les espèces animales	235
La France comme détentrice du règne animal : la diffusion d’une représentation	238
D(IV). L’animal en société : une politique d’assujettissement	243
La domestication ou la perte de l’état naturel	245
Civiliser les bêtes et les hommes	247
Vers une politique de la surveillance et de la punition	251
Conclusion	256

CONCLUSION : L’ARCHE DE JOSÉPHINE **259**

BIBLIOGRAPHIE **267**

Introduction : Une anthropozoologie de l'art

« Qui nourrit les pigeons, nourrit la résistance. »

Fahim Amir, *Révoltes animales*, p. 43.

Les pigeons se sont imposés comme de véritables bestioles rebelles dans nos villes. Si les gouvernements ont développé nombre de stratagèmes, parfois meurtriers, pour se débarrasser de ces êtres dits nuisibles, certain·e·s citoyen·ne·s – en l'occurrence les vieilles dames – continuent de faire exister les pigeons au sein des cités en leur lançant des miettes de pain. Dans l'ouvrage *Révoltes animales*, traduit de l'allemand en 2022 (*Schwein und Zeit. Tiere, Politik, Revolte*), le philosophe Fahim Amir démontre comment les animaux participent à des actes de résistance, mais aussi comment humains (les vieilles dames non-conformistes) et non-humains (les pigeons récalcitrants) peuvent créer une relation pour s'allier ensemble dans un système de lutte¹. Ce que révèle plus précisément l'auteur avec le cas des pigeons, c'est que lorsqu'on nourrit un animal, on veut le conserver à ses côtés pour lui faire une place dans la société ; cette posture n'est nullement innocente et a pour but d'utiliser le non-humain pour se confronter à d'autres individus de notre espèce. Un geste qui paraît si simple appelle en fait à la révolution intellectuelle.

De la même manière, l'animal non-humain s'est récemment immiscé dans les sciences humaines. Ces nouvelles études qui prennent place de manière hasardeuse dans les bibliothèques universitaires sont souvent perçues comme des promenades champêtres anecdotiques. Pourtant, les chercheur·euse·s qui se rangent du côté des animaux savent bien que, pour entreprendre leurs travaux, il·elle·s ont dû opter pour une position qui renverse l'ordre établi du milieu académique. La phrase percutante d'Amir ne vaut donc pas seulement pour les personnes qui créent un lien concret avec des animaux à un moment donné, mais plus largement pour celles qui décident de parler des êtres non-humains dans une sphère anthropocentrique.

Cette thèse fait (re)vivre les animaux de Joséphine de Beauharnais. Cette dernière est aujourd'hui connue pour avoir été la première épouse de Napoléon, son grand amour même, avec un grand A. L'Empereur dut toutefois se résoudre à rompre leur contrat de mariage en 1809, l'Impératrice ayant été jugée trop dépensière et surtout infertile. Hormis ce récit issu de

¹ AMIR, 2022 [2018].

sa condition de femme, Joséphine est quelque peu reconnue par la recherche pour avoir éprouvé un intérêt pour la botanique, ayant acclimaté nombre de végétaux non-indigènes en France. Mais son rapport à la nature ne se limita pas aux fleurs et aux plantes. Dès les premières années de 1800, Joséphine établit dans le domaine de son château de la Malmaison une ménagerie, définie par les dictionnaires contemporains comme un « lieu où l'on nourrit les animaux étrangers et rares »² ; un lieu de rencontre interspèce donc, pensé par l'humain et où la vie animale se veut d'être conservée. Avec Joséphine et sa ménagerie, on est certes bien loin de la citoyenne non-conformiste et du volatile grisâtre à moitié déplumé, surtout que chez l'Impératrice même les pigeons étaient couronnés³. Mais dans l'un ou l'autre de ces contextes, la relation à l'animal reste une arme – utilisée à bon ou à mauvais escient – pour les personnes qui ne trônent pas au sommet de la hiérarchie du vivant. Pour Joséphine, cette interaction avec le non-humain lui servit à forger son statut de femme de pouvoir, pendant que son époux construisait son mythe par les actions militaires.

S'il est bien connu que Napoléon se lança dans une conquête du monde humain, il a été omis que l'Impératrice participa de son côté à une conquête du monde animal. Or, l'une ne peut se comprendre sans l'autre, ne serait-ce déjà parce que l'approvisionnement de Joséphine en êtres non-humains dépendait de l'appropriation territoriale des armées napoléoniennes. Mais surtout, la quête de l'animal vivant servit, en contrepartie, à justifier les entreprises impérialistes et colonialistes qui se cristallisèrent sous le Consulat et l'Empire pour tout le reste du long XIX^{ème} siècle. C'est qu'au tournant de 1800, suite à la naissance du Muséum national d'histoire naturelle et de sa ménagerie publique attenante, la vie des animaux vint à être particulièrement mêlée à celle des humains, pour mieux pouvoir les séparer ou, parfois, les amalgamer. Raconter l'histoire animale de la période post-révolutionnaire, au regard des enceintes de la Malmaison et du Jardin des Plantes, permet de lever le voile sur des aspects gardés encore sous silence liés aux différentes strates de l'histoire sociale de ces années. C'est là où la considération émise par Amir avec ses pigeons prend toute son ampleur et dépasse le simple cas pratique pour gagner la sphère discursive : lorsqu'on décide de s'allier avec l'animal, dans le sens de penser avec lui, on renverse indéniablement les acquis sur l'hégémonie blanche masculine, personnifiée dans ce contexte par Napoléon. On écarte alors le projecteur de celui sur qui plus de livres ont été écrits que de

² BOISTE, 1803 [1800], p. 258.

³ Le pigeon couronné est un genre d'oiseau aussi appelé goura. Joséphine détenait quelques individus de cette espèce à la Malmaison. Christian JOUANIN, « La ménagerie », dans JOUANIN, 1997, p. 115.

jours écoulés depuis sa mort. Il reste toutefois à trouver un moyen pour avoir accès à ces animaux qui ont été oubliés de l'histoire.

Ici, on touche à la plus grande question des historien·ne·s occupé·e·s à retracer le passé des êtres non-humains. Certain·e·s ont d'ailleurs consacré des articles et des livres méthodologiques pour fournir des pistes de réflexions et des outils très précieux⁴. Dans la diversité des réponses données, le point de départ pour une histoire animale constitue toujours les archives, soit des sources écrites par les humains. Pour le cas des animaux de l'Impératrice, cette méthode ne semble toutefois pas avoir fait ses preuves. L'étude la plus aboutie sur la ménagerie de Joséphine date de 1997. Il s'agit d'un catalogue d'exposition intitulé *L'Impératrice Joséphine et les sciences naturelles*⁵. Les auteurs traitent avant tout de l'intérêt botanique de l'Impératrice, mais ils se sont aussi attelés à une première tentative de reconstitution des animaux présents à la Malmaison « par le hasard des correspondances »⁶. Les lettres invoquées proviennent en effet de part et d'autre de l'entourage de Joséphine et elles renseignent surtout sur l'approvisionnement de certaines espèces animales. Dans le catalogue d'exposition, il en résulte une liste des habitants de la ménagerie, présentés tels des bibelots de collection inanimés. On ne peut réellement en vouloir aux auteurs, car il est en effet difficile d'avoir accès à la vie de ces animaux s'ils sont déjà traités comme des objets, dans des bouts de correspondance qui plus est dénichés à l'aveugle. On peut pourtant bien trouver des sources plus concrètes et homogènes qui font des animaux le sujet, mais il faut pour cela quitter le régime du langage pour le domaine visuel.

Dans un inventaire des tableaux de la Malmaison dressé en 1811, il est indiqué que l'Impératrice détenait la représentation de certains habitants de sa ménagerie, c'est-à-dire leur portrait⁷. User de ces peintures comme portail d'accès aux animaux implique toutefois de se défaire des ancrages méthodologiques, et d'en inventer de nouveau. Car, avec ce matériel, on s'inscrit dans l'histoire de l'art qui peine à faire de la place aux êtres situés en bas de la chaîne du vivant⁸, la discipline étant encore très attachée à celui qui occupe le premier

⁴ Voir par exemple DELORT, 1984 ; FUDGE, 2002 ; BARATAY, 2012 (2) ; Éric BARATAY, « Building an *Animal History* », dans MACKENZIE, POSTHUMUS, 2015, p. 3-14 ; Chris PEARSON, « History and Animal Agency », dans KALOF, 2017, p. 240-257 ; Erica FUDGE, « What Was It Like to Be a Cow? History and Animal Studies », dans *Ibid.*, p. 258-278 ; BARATAY, 2019 ; ROSCHER, KREBBER, MIZELLE, 2021 ; BONNELL, KHERAJ, 2022.

⁵ JOUANIN, 1997.

⁶ Christian JOUANIN, « La ménagerie », dans JOUANIN, 1997, p. 112.

⁷ *Catalogue des tableaux de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine*, 1811.

⁸ Liste non exhaustive mais représentative des projets éditoriaux en histoire de l'art sur les animaux, qui dénote par ailleurs d'une littérature passablement récente : DONALD, 2007 ; MÖNNIG, 2018 ; HORNSTEIN, 2019 ; COHEN, 2021 ; MARAL, MILOVANOVIC, 2021 ; ROTERS, 2022 ; CRANSTON, 2024 ; HORNSTEIN, 2024.

maillon : l'Apollon. Cette pensée résulte du fait que l'histoire de l'art fut construite avec – pour ne pas dire sur – la classification des races et des espèces. En effet, dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle, l'Apollon du Belvédère fut mis sur un piédestal – littéralement – autant par celui qui est considéré comme étant à l'origine de l'histoire de l'art, Johann Joachim Winckelmann, que par des naturalistes européens, tels que Johan Caspar Lavater, Petrus Camper ou encore Julien-Joseph Virey. David Bindman a très bien démontré dans son livre *Ape to Apollo: Aesthetics and the Idea of Race in the 18th Century* comment l'étude de la sculpture grecque façonna un « beau idéal » qui vint à structurer la hiérarchie des races du côté des savants⁹. Du reste, ce qui distinguaient les êtres humains de l'Apollon, soit ceux placés en bas de cette hiérarchie, c'était leur soi-disant ressemblance avec le singe, et plus précisément l'orang-outan, un être qui fut mobilisé pour brouiller des frontières taxonomiques, étant rangé tantôt comme race humaine tantôt comme espèce animale, comme ont pu le démontrer Claude Blanckaert et Silvia Sebastiani¹⁰. L'histoire naturelle se fonda dès lors sur un principe d'esthétisation dont les critères furent établis par l'histoire de l'art. Quant à cette discipline historique, elle fut formatée par une conception biologique verticale des êtres vivants. Ainsi, en entreprenant une étude qui inverse la hiérarchie des espèces, on renverse indéniablement l'histoire de l'art ; c'est-à-dire qu'il faut, à notre tour, brouiller les limites disciplinaires.

C'est ce que Harriet Ritvo pointe du doigt dans un article de 2007 consacré au « tournant animal ». À savoir qu'il s'agit de cette nouvelle disposition à intégrer les animaux dans les sciences humaines, un champ intellectuel qui s'est forgé surtout dans le milieu anglo-saxon dans les années 1980 et qu'on appelle les études animales (*Animal Studies*)¹¹. L'autrice affirme que lorsqu'on emprunte cette voie, on rend poreuses les frontières entre l'humain – qui est un animal – et le non-humain, et donc aussi celles des disciplines¹². Est-ce que donc nourrir

⁹ Voir BINDMAN, 2002.

¹⁰ BLANCKAERT, 1991 ; BLANCKAERT, 2014 ; SEBASTIANI, 2013 ; SEBASTIANI, 2015 ; SEBASTIANI, 2017.

¹¹ Le point de départ des études animales est placé en 1975 avec l'ouvrage *Animal Liberation : A New Ethics for Our Treatment of Animals* de Peter Singer, philosophe australien (SINGER, 1975). Les autres pionnières sont les historiennes Harriet Ritvo aux États-Unis, connue pour *The Animal Estate: The English and Other Creatures in the Victorian Age* publié en 1987 (RITVO, 1997), et Erica Fudge en Grande-Bretagne, avec comme premier livre *Perceiving Animals: Humans and Beasts in Early Modern English Culture* publié en 2000 (FUDGE, 2000). Le champ s'est développé ces quarante dernières années avec notamment des manuels méthodologiques (les plus conséquents : MARVIN, MCHUGH, 2014 ; KALOF, 2017), des revues (*Animal Studies Journal*, *Trace : Journal for Human-Animal Studies*, *Journal for Critical Animal Studies*, *Humanimalia*, par exemple) et aussi des cursus universitaires, comme des masters spécialisés surtout proposés en Amérique du Nord. Outre le milieu anglo-saxon, la France détient quelques chercheur·euse·s de renommée internationale dans les études animales issu·e·s des disciplines de l'histoire et de la philosophie, avec des auteur·rice·s tel·le·s que Robert Delort (DELORT, 1984) Elisabeth de Fontenay (FONTENAY, 1998), Vinciane Despret (DESPRET, 2012) et Éric Baratay (qui est probablement celui qui a le plus publié sur l'animal), pour citer les plus connu·e·s.

¹² RITVO, 2007, p. 121-122.

les études sur les animaux c'est nourrir une forme de résistance ? Oui. Ne pas vouloir le reconnaître, ce serait dénaturer ce travail ainsi que tous les autres qui ont vu le jour sur nos voisins non-humains. On – les gens rangés du côté des animaux en sciences humaines – ose rarement l'avouer, car nos études seraient soudainement accompagnées d'un souffle militant auquel les *apollonistes* peuvent être quelque peu réfractaires. Mais au-delà de cette problématique, on ne peut pas omettre que travailler sur les animaux demande de repenser les disciplines académiques, de trouver de nouveaux outils, de se demander de qui et pour qui on parle, de manipuler différemment les sources, par exemple. Et c'est en cela qu'on nourrit une forme de résistance, avec toutes les autres *Studies* finalement : on bouleverse des courants de pensée ancrés dans de longues traditions pour en fabriquer de nouveaux.

L'œuvre d'art, une source documentaire de la relation humain-animal

Force est d'admettre qu'il ne peut pas y avoir d'histoire animale de l'art. En prenant comme cas d'étude les animaux de Joséphine, il est alors question de s'essayer à une anthropozoologie de l'art qui saura peut-être offrir des pistes pour accéder à d'autres êtres non-humains que ceux de la France postrévolutionnaire. Le but de la méthode consiste à pouvoir retracer la trajectoire animale dans une société en partant d'œuvres d'art. Il faut pour cela parler d'anthropozoologie (*Human-Animal Studies*) qui se définit comme l'étude de l'interaction humain-animal. Or pourquoi s'intéresser à la relation interespèce plutôt qu'à l'animal lui-même si les habitants d'une ménagerie forment le cœur du sujet ? On entre ici directement dans un débat assez récent qui confronte l'école anglo-saxonne et l'école française des études animales – même avec les animaux la paix d'Amiens demeure futile.

« [L]a récente histoire des animaux [...] édifie ainsi une histoire humaine des animaux, non une histoire animale », dénonce Éric Baratay en 2012¹³. Pour l'historien français, devenu une référence de l'histoire des animaux dans l'Hexagone et les pays avoisinants, les études animales sont à la merci de l'anthropocentrisme et il milite depuis sans relâche afin d'opter un point de vue animal. Cette problématique est directement liée à la question des sources. L'une des grandes représentantes de l'histoire animale, Erica Fudge, s'était prononcée à ce sujet en 2002 : « If our only access to animals in the past is through documents written by humans, then we are never looking at the animals, only ever at the representation of the animals by humans. »¹⁴ Il s'agit donc plutôt pour l'historienne britannique de faire une histoire des attitudes

¹³ BARATAY, 2012 (2), p. 11.

¹⁴ FUDGE, 2002, p. 6.

humaines envers les animaux¹⁵, car les sources construisent la manière dont les ancêtres de notre espèce se représentaient les autres êtres vivants. Bien qu'étant conscient que les archives, dans lesquelles se trouvent les traces des animaux du passé, sont une production humaine, Baratay contourne le problème en proposant de lire entre les lignes. Sa méthode consiste à chercher dans les documents les descriptions des comportements animaliers et de les analyser à l'aune, par exemple, de l'éthologie¹⁶. Le but pour l'historien est de redonner à l'animal d'antan sa pleine agentivité ; un noble geste, il faut l'avouer. Il utilise toutefois des sciences expérimentales conçues par les humains pour étudier les mœurs animalières, ce qui peut poser bien des problèmes éthiques en ce qu'il s'agit d'une science fondée sur une autorité anthropocentrique qui prend de plus ses racines au tournant de 1800¹⁷.

Malgré l'émergence du débat sur le fait de faire ou de ne pas faire de vraie histoire animale, Fudge reste avec son avis initial. Dans un article de 2017, alors qu'elle soulève cette nouvelle question de la position à adopter face au récit animal fabriqué par les archives, elle conclut : « [T]he history of animals [is] an important addition to but, ultimately, just another way of doing human—humanist—history. »¹⁸ Ainsi, de manière générale, les chercheur·euse·s anglo-saxon·ne·s optent pour une position plus modeste qu'en France, en admettant que les *Animal Studies* sont en réalité des *Human-Animal Studies* puisqu'on parle de notre point de vue, avec nos objets, dans notre contexte¹⁹. Aussi, il est utile d'ajouter que cela ne veut pas dire que l'agentivité animale est mise de côté dans l'école anglo-saxonne, simplement que son étude est indissociable de celle de l'agentivité humaine, puisqu'on ne peut accéder à l'animal que dans son interaction avec l'humain²⁰. C'est du moins la vision pour laquelle peut opter un historien qui reste dubitatif face à la méthode du point de vue animal de Baratay²¹.

Cette disposition à parler d'une anthropozoologie plutôt que d'études animales à proprement dit prend alors d'autant plus de sens lorsqu'on entre dans le régime visuel auquel appartient l'œuvre d'art. Randy Malamud en rend très bien compte dans son ouvrage de 2012,

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Pour une application méthodologique des savoirs éthologiques aux sources historiques sur les animaux, voir surtout BARATAY, 2012 (2).

¹⁷ Pour une histoire de l'éthologie et ses fondements théoriques, voir BURKHARDT, 1999.

¹⁸ Erica FUDGE, « What Was It Like to Be a Cow? History and Animal Studies », dans KALOF, 2017, p. 260.

¹⁹ On peut remarquer dans les différentes revues et ouvrages méthodologiques que, dans le milieu anglo-saxon, les études animales ont progressivement pris le nom de *Human-Animal Studies*.

²⁰ Chris PEARSON, « History and Animal Agency », dans KALOF, 2017, p. 241. Cette position vient d'une volonté de ne pas séparer la nature et la culture, telle qu'invoquée dans les textes fondateurs de Bruno Latour (LATOUR, 1991), Philippe Descola (DESCOLA, 2005) et Donna J. Haraway (HARAWAY, 2007).

²¹ *Ibid.*, p. 249.

An Introduction to Animals and Visual Culture. Il y développe à cet effet la notion de *frame*. En parlant autant de films, de photographies, d'images d'Internet que de zoos, l'auteur explique comment les humains de notre époque s'attendent à ce que la rencontre animale soit expérimentée dans des dispositifs visuels (les *frames*), soit un contexte culturel qui évince l'habitat naturel des animaux²². Pour pouvoir mener sa démonstration, qui a pour but de dénoncer les problèmes éthiques quant à la consommation visuelle de l'animal, Malamud parle d'un point de vue humain : « [M]y plan here is to stick with my own species and investigate solely how we construct and understand, through visual culture, the place in which other animals exist. This place is always framed, and people are the framers. »²³ Avec la notion de *frame*, l'auteur relève que les médiums de visualisation sont constitués par et pour la société. Il affirme donc qu'en tant qu'humain, on peut uniquement étudier sa propre pratique. Et finalement, c'est aussi assumer qu'on hérite de, voire même qu'on participe à, ces dispositifs dans lesquels les animaux sont incarcérés.

Bien que Malamud traite plutôt d'une culture visuelle contemporaine, sa méthode s'applique tout autant à la sous-catégorie des arts, si ce n'est pas mieux. Les œuvres font partie d'une pratique culturelle dans laquelle les humains ont délibérément décidé d'intégrer l'animal autant matériellement (pigments, poils de pinceau, parchemins issus du corps animal²⁴) que figurativement. On peut certes encore laisser le bénéfice du doute quant à l'habilité à extraire un point de vue animal dans des sources écrites, puisqu'il peut s'agir d'une retranscription d'une interaction. Or, tout soupçon s'estompe avec les productions artistiques ; car jusqu'à preuve du contraire, ce ne sont pas les animaux qui ont passé commande de leur représentation.

Par ailleurs, les rares fois où la réflexion est entamée dans la littérature sur les animaux dans l'art, l'issue empruntée par les auteur·rice·s est toujours celle d'un point de vue humain. Diana Donald, qui a pris le tournant animal en tant qu'historienne de l'art avec son livre *Picturing animals in Britain: 1750-1850* en 2007, opte pour une position très claire à ce sujet : « This is a book about a single animal species: the human race. I try to understand the gamut of human thoughts and feelings about other animals »²⁵. Pour l'autrice, l'animal dépeint n'est qu'une représentation des idées de la société et ne peut être étudié comme sujet. Cette perspective connaît des réfutations. Sarah Cohen dans son livre *Enlightened Animals in*

²² MALAMUD, 2012, p. 1-21 (introduction).

²³ *Ibid.*, p. 5.

²⁴ ALOI, 2015, p. 8-10.

²⁵ DONALD, 2007, p. 1.

Eighteenth-Century Art de 2021 s'oppose à Donald : « [M]y focus is upon the animal itself: as artistic protagonist, as conscious subject, and above all as a primary exponent of sensory life in the material world »²⁶. Il n'en demeure pas moins que Cohen fait finalement une histoire du regard des artistes sur les animaux. Les objets d'art n'empêchent en soi pas de penser l'animal comme un acteur, mais un acteur dont l'image et la destinée ont été façonnées par l'humain. On ne peut donc que mener une étude par le biais de l'interaction interespèce, du moins dans le domaine artistique.

Au demeurant, le but d'une anthropozoologie de l'art, ce n'est pas seulement de fournir une manière d'étudier les œuvres qui représentent des animaux, mais aussi de montrer comment les médiums artistiques peuvent offrir un accès plus exhaustif que les documents écrits à l'animal du passé. Donald relève à juste titre que les représentations visuelles nous offrent une proximité à l'animal qui surpasse celle que peut donner n'importe quel mot, parce que les êtres non-humains sont matérialisés sous nos yeux²⁷. Alors dans ce contexte, l'histoire de l'art a quand même de quoi apporter quelques outils pour décrypter les images.

Ce constat est d'autant plus développé dans deux articles qui prennent chacun place dans des ouvrages méthodologiques sur l'histoire et les études animales (ou humain-animal)²⁸. Dans chacun d'eux, les auteur·rice·s montrent comment l'image et surtout comment les compétences des chercheur·euse·s qui travaillent avec l'histoire de l'art et la culture visuelle peuvent servir à l'histoire animale. Ce qui se dégage, c'est que les analyses iconographique et stylistique confèrent en premier lieu une pléthore d'indices. Celles-ci doivent ensuite être secondées d'une étude contextuelle afin de pouvoir mettre les pièces du puzzle ensemble. Pour cette étape, des sources écrites et d'autres images sont notamment mobilisées. Ainsi, il est possible de dégager d'une part pourquoi l'animal est représenté de telle manière dans telle production. D'autre part, la méthode permet de comprendre de façon plus englobante la relation humain-animal dans une situation spécifique, car les premiers indices qu'offre le visuel ont l'avantage d'aider à dresser une *bigger picture* que les seules archives. Sur la manière de procéder, rien de véritablement nouveau ici pour les personnes qui sont habituées à travailler avec des œuvres d'art, car les articles s'adressent aux historien·ne·s peu familier·e·s des images. Ce qui doit toutefois retenir notre attention, qu'on soit expert·e ou non du monde visuel, c'est que, pour l'histoire animale, les auteur·rice·s

²⁶ COHEN, 2021, p. 11.

²⁷ DONALD, 2007, p. VIII.

²⁸ Silke FÖRSCHLER, « Visual Culture Studies and Art History », dans ROSCHER, KREBBER, MIZELLE, 2021, p. 375-392 ; J. Keri CRONIN, « Hidden in Plain Sight: How Art and Visual Culture Can Help Us Think about Animal Histories », dans BONNELL, KHERAJ, 2022, p. 339-356.

proposent d'utiliser les œuvres d'art comme des sources documentaires plutôt que comme des objets d'étude.

Cette conception nous parachute directement dans une étude singulière de l'histoire de l'art, *Académie Royale: A History in Portraits* publié par Hannah Williams en 2015. Si l'autrice s'attaque à l'une des institutions qui domine le plus la discipline, elle lui redonne un tout nouveau visage en usant des portraits comme sources historiques²⁹. En mobilisant l'œuvre d'art de la sorte, Williams s'inscrit dans une anthropologie de l'art³⁰, en interprétant le portrait comme une pratique culturelle qui fait partie d'un rituel humain, qui constitue le produit d'une rencontre, qui fabrique l'image identitaire, qui est façonnée par des valeurs institutionnelles, par exemple. En manipulant ainsi son corpus d'œuvres, elle réussit à dessiner un réseau conséquent d'acteur-ric-e-s lui permettant de reconstituer les liens communautaires de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Si l'œuvre d'art est prise comme source documentaire, il convient donc de défricher le système relationnel dans lequel elle était prise, en plus de mener une analyse iconographique et une étude contextuelle. Il y a toutefois une différence entre l'approche de Williams et celle proposée par l'anthropozoologie de l'art : on est plus susceptible de parler d'un lama que de François Boucher, et on ne joue donc pas sur un plan horizontal mais sur un plan vertical avec différents niveaux de rapport de domination.

Pour compenser cette variante administrée par la relation interespèce, il est utile d'avoir à l'esprit la théorie de l'acteur-réseau (ANT) et celle d'objet-frontière. La première, définie par Michel Callon et surtout Bruno Latour, aide à concevoir un réseau comme un système auquel tout élément et tout être – un actant – appartient et interagit avec les autres³¹. Il n'y a pas de notion de distance, de dedans/dehors, de hiérarchie, de différence entre nature/culture³². La théorie est pour cela souvent invoquée dans les études animales en ce que les « actants » comprennent les non-humains au même titre que les humains ; on ne déroge donc pas à la règle. Or, si l'on couple l'ANT avec la méthode de Williams, les œuvres d'art servent plutôt de nœuds que d'actants eux-mêmes. En cela, la théorie de l'objet-frontière, développée par Susan Leigh Star et James R. Griesemer et qui s'inscrit aussi dans une sociologie interactionniste, permet de ficeler le tout. En tant qu'objet-frontière, l'œuvre d'art est à

²⁹ WILLIAMS, 2015, p. 4-5.

³⁰ *Ibid.*, p. 6.

³¹ Les auteurs ont publié ensemble et séparément de nombreux livres et articles sur l'ANT dès les années 1980. Pour une synthèse de ces travaux et une chronologie des publications sur la théorie, voir COLLIN, LIVIAN, THIVANT, 2016.

³² Voir LATOUR, 1996.

considérer comme une entité qui réunit des groupes hétérogènes dont les différent-e-s acteur·rice·s qui les composent doivent être articulé·e·s entre elles·eux³³.

Alors le but n'est pas de décortiquer et d'appliquer mécaniquement ces théories, mais de rendre compte qu'en prenant comme point de départ une œuvre d'art, on se retrouve à ficeler des communautés – humaines comme animales – qui sont généralement pensées dans des sphères différentes, ou pas pensées du tout. Il faut toutefois bien intégrer, comme il a été démontré, que la présence animale est dépendante de l'humain et qu'elle fonctionne donc dans un rapport de force et de domination. Pour ce faire, il est préférable de parler de trajectoire animale plutôt que d'histoire animale, pour éviter toute confusion. L'anthropozoologie de l'art se résume donc ainsi : manipuler la représentation artistique de l'animal comme source documentaire, afin de pouvoir reconstituer une toile d'êtres vivants dans laquelle sont saisies les trajectoires d'animaux qu'on souhaite mettre en lumière.

Des peintures zoologiques chez l'Impératrice

La méthode qui vient d'être définie permet d'appréhender les animaux de Joséphine, en prenant comme point de départ leur portrait pour pouvoir tisser un réseau de relations intraespèces et interespèces de la France postrévolutionnaire. Grâce à l'inventaire des tableaux de l'Impératrice, il peut être établi que les peintures des animaux étaient exposées à la Malmaison et qu'elles appartenaient à l'Impératrice, sans savoir toutefois à ce stade si cette dernière fut à l'origine de leur commande. Le document renseigne toutefois sur d'autres éléments qui, une fois interrogés ensemble, permettent d'en dessiner une réponse. L'inventaire indique quels animaux étaient représentés (des « Kanguros », un « Orang-Outan », un « métis d'Ane et de femelle Zèbre », des « Lamas » et quelques oiseaux), ainsi que les artistes, inscrits comme « MM. D'WAILLY et HUET »³⁴. Il s'agit de Pierre-François de Wailly et de Nicolas Huet qui exerçaient tous deux la fonction de Peintre du Muséum d'histoire naturelle. C'est d'ailleurs dans cette institution que la plupart des représentations des animaux de Joséphine sont aujourd'hui conservées, sans savoir, à nouveau, s'il s'agit de copies ou des originaux. Mais le répertoire du Muséum permet d'établir le médium de ces peintures, qui sont des aquarelles sur vélin d'environ 46 sur 33 centimètres. Les œuvres de Joséphine étaient donc liées d'une manière ou d'une autre à la grande collection de vélin qui constitue un riche patrimoine de la peinture naturaliste du Muséum.

³³ STAR, GRIESEMER, 1989.

³⁴ *Catalogue des tableaux de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine*, 1811, p. 32.

Ces premières informations révèlent trois noyaux : une femme de pouvoir et sa ménagerie, des animaux étrangers délogés de leur habitat naturel et des peintres rattachés à une institution scientifique. Le fait que la trajectoire animale soit dessinée par ces espaces différents n'a en soi rien de nouveau. Du reste, la détention de portraits d'animaux dans une résidence princière qui abritait elle-même les modèles était une pratique déjà instaurée en France.

Sous l'Ancien Régime, une ménagerie avait été construite à Versailles, entre 1662 et 1668, qui contenait des espèces animales non-indigènes³⁵. L'enceinte était composée de plusieurs enclos qui rayonnaient autour d'une tour octogonale (fig. 1) dans laquelle étaient exposées des peintures représentant les pensionnaires de la ménagerie et exécutées par Nicasius Bernaerts – un artiste qui participa à la constitution du genre de la peinture animalière française avec Pieter Boël, François Desportes et Jean-Baptiste Oudry, eux aussi portraitistes de la ménagerie de Versailles³⁶. Matthew Senior a montré comment cette enceinte fut conçue comme un véritable dispositif visuel du règne animal, afin d'exercer un contrôle humain sur la nature par la figure – et surtout le regard – du roi, tout en exposant le réseau international de la France – la détention des animaux étant dépendante des colonies, des routes commerciales et des relations diplomatiques³⁷. En outre, cette ménagerie servit l'étude zoologique, en ce que les dépouilles étaient ensuite envoyées aux scientifiques de l'Académie royale des sciences où se pratiquaient les dissections. C'est dans ce contexte que Claude Perrault publia ses *Mémoires pour servir l'histoire naturelle des animaux* avec l'aide de Sébastien Leclerc qui en exécuta les planches gravées, un ouvrage clé de l'histoire de la zoologie et de l'observation naturaliste.

Les enjeux politiques, scientifiques et visuels de l'animal furent alors bien forgés sous les Bourbons, mais sans forcément se rencontrer entre eux. À Versailles, les portraits des animaux étaient exécutés par des peintres animaliers et servaient davantage de modèles aux manufactures, telles que celle des Gobelins. Aussi, les scientifiques travaillèrent sur les animaux en dehors de l'enceinte princière, dénués de vie. Car, pour les rois, les pensionnaires de la ménagerie servaient avant tout d'objets d'apparat. Mais suivant la Révolution française, ces différentes sphères, avec leurs acteur·rice·s respectif·ve·s, devinrent interdépendantes. C'est ce que permet d'établir l'anthropozoologie de l'art, que les différents noyaux extraits

³⁵ Sur la ménagerie de Versailles, voir SENIOR, 2003 ; SENIOR, 2004 ; MABILLE, PIERAGNOLI, 2010 ; PIERAGNOLI, 2016 ; MARAL, MILOVANOVIC, 2021 ; PIERAGNOLI, 2021.

³⁶ Vincent DELIEUVIN, « Nicasus Bernaerts, portraitiste des animaux de Versailles », dans MARAL, MILOVANOVIC, 2021, p. 21-24. Sur le développement du genre animalier français, voir PELLETIER, 2020.

³⁷ Voir SENIOR, 2003.

précédemment étaient forcément reliés, et ce par d'autres nœuds. Le but de cette thèse est alors de montrer, à partir des portraits d'animaux, que ces êtres vivants et ces endroits étaient interconnectés, soit que la trajectoire des animaux fut dépendante tant des entreprises impérialistes du pouvoir en place que des préoccupations zoologiques. De fait, ce premier constat vient réévaluer des acquis et éclairer de nouveaux aspects tant sur la Malmaison que sur le Muséum, en interrogeant la fonction des vélins, pris dans la toile d'un réseau politico-scientifique. Il convient dès lors de prendre le temps de rencontrer et d'évaluer ces différents noyaux et médiums, afin de voir quelles nouvelles questions peuvent se poser du moment que l'on pense ces espaces et ces acteur·rice·s ensemble, à commencer par l'institution scientifique.

Le Muséum fut créé en 1793 au Jardin des Plantes, soit l'ancien Jardin du Roi où se tenait également le Cabinet du Roi, dirigés par un intendant. Cette position fut supprimée et douze chaires professorales furent constituées, dont quatre dédiées à l'étude animale (celle de zoologie des mammifères et des oiseaux, de zoologie des reptiles et des poissons, de zoologie des insectes et des vers, puis d'anatomie comparée). Alors que l'histoire naturelle s'était vue considérablement développée au XVIIIème siècle avec Georges-Louis Leclerc de Buffon – dont les travaux reposèrent sur les collections du Cabinet et du Jardin du Roi – et Carl von Linné, le Muséum vint à former et donc institutionnaliser des disciplines distinctes pour mieux les approfondir³⁸. Une année plus tard, une ménagerie publique fut intégrée, rattachée à la chaire de zoologie des mammifères et des oiseaux, et accueillit notamment les anciens pensionnaires versaillais, abandonnés dans le parc princier à la suite de la Révolution. Dans l'historiographie sur la captivité animale, le Muséum est considéré comme le premier parc zoologique, qui devint par ailleurs le modèle pour les zoos établis au courant du XIXème siècle dans le reste de l'Europe et les États-Unis³⁹. Ce nouvel espace de rencontre interespèce

³⁸ La bibliographie sur le Muséum national d'histoire naturelle est vaste et diversifiée. Les études traitent du développement de certaines disciplines grâce aux travaux des professeurs, comme la zoologie avec Jean-Baptiste Lamarck (CORSI, 1983), l'anatomie comparée avec Georges Cuvier (OUTRAM, 1984), ou la botanique avec Antoine-Laurent de Jussieu (GENEIX, 2022) et André Thouin (LETOUZEY, 1989). Il existe également des ouvrages sur les différentes personnalités qui travaillèrent au Muséum (JAUSSAUD, BRYGOO, 2004), sur la formation des collections (DAUGERON, 2009 ; LACOUR, 2014 ; LEBLAN, JUHE-BEAULATAN, 2018), ou encore sur l'institutionnalisation de la pratique de l'histoire naturelle (BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997). Outre les ouvrages, le rôle de Muséum dans les sciences naturelles a aussi fait l'objet de grands colloques (par exemple PRINCE, 2013) et même d'expositions grand public (par exemple BOSSI, 2021). La littérature citée ici n'est de loin pas exhaustive, mais elle contient les publications fondamentales.

³⁹ L'histoire des ménageries et des zoos débute avec les écrits d'Ernest Théodore Hamy (HAMY, 1893) et de Gustave Loisel (LOISEL, 1912). Un ouvrage de référence voit le jour bien plus tard avec Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier (BARATAY, HARDOUIN-FUGIER, 1998). Dans ces études, le Muséum occupe une place particulière comme tournant entre les ménageries princières et les futurs zoos. Du reste, les publications inscrites dans les *Zoo Studies* traitent du Muséum comme point de départ du parc zoologique (par exemple MULLAN, MARVIN, 1999 [1987], HOAGE, DEISS, 1996 ; MALAMUD, 1998 ; KISLING, 2000 ; ROTHFELS, 2002).

devait servir l'instruction publique, nourrir la curiosité par le divertissement et surtout développer la recherche scientifique⁴⁰ ; la création du Muséum s'inscrivait dans un développement généralisé des sciences que connut la France après la Révolution⁴¹. Donc non plus que réservée aux princes et à leur cour, la ménagerie du centre de Paris promettait un accès privilégié et facilité à l'animal vivant venu d'ailleurs pour les naturalistes, dont les travaux devaient servir à l'éducation du peuple. De fait, la zoologie ne serait plus seulement cantonnée à une étude de la taxonomie de la nature ou à l'expérimentation sur les animaux indigènes, mais y intégrerait l'observation des mœurs animalières et l'acclimatation des espèces étrangères.

Le fait que Joséphine eût réinstauré une ménagerie princière dans ce contexte d'institutionnalisation zoologique ne peut de loin pas être conçu comme anecdotique. Pourtant, les auteur·rice·s qui se sont intéressé·e·s à la captivité animale des années postrévolutionnaires ont facilement relégué l'activité de Joséphine au second plan. La Malmaison est considérée comme demeurant « aux marges » de l'histoire des ménageries et des zoos⁴², comme une pâle copie des Bourbons à des fins de faste et de luxe⁴³, comme un élément « d'agrément et de curiosité »⁴⁴, comme le témoin d'un « amour des bêtes » de la part de Joséphine⁴⁵, voire même comme une enceinte rivale à celle du Muséum⁴⁶. Ces quelques visions ne sont en soi pas forcément fausses, mais elles sont réductrices par rapport au rôle que l'Impératrice joua dans la trajectoire animale postrévolutionnaire.

Déjà, Joséphine créa un nouvel espace animalier qui ne ressemblait en rien à l'enceinte de Versailles, alors que cette dernière avait tout de même servi de modèles aux ménageries princières européennes des XVII^e et XVIII^e siècles⁴⁷. Après avoir acquis le parc et le château de Malmaison en 1799 avec Bonaparte, Joséphine s'attela à remodeler le

⁴⁰ Sur la manière dont le parc zoologique fut pensé comme institution propice à la recherche scientifique au XIX^e siècle, voir HOCHADEL, 2022.

⁴¹ Suite à la Révolution française, les savants vinrent à occuper une place importante dans la nouvelle société, surtout à des fins d'instruction. Aussi, de nouveaux établissements et de nouvelles sociétés scientifiques se développèrent. Les savoirs devinrent un nouvel instrument politique pour l'identité nationale. Sur ce sujet, voir par exemple FOX, WEISZ, 1980 ; DHOMBRES, DHOMBRES, 1989 ; AZOUVI, 1992 ; GILLISPIE, 2004 ; CHAPPEY, 2020.

⁴² BARATAY, HARDOUIN-FUGIER, 1998, p. 114.

⁴³ *Ibid.*, p. 124.

⁴⁴ Christian JOUANIN, « La passion de la nature ou Joséphine amateur et mécène des sciences de la nature », dans JOUANIN, 1997, p. 30.

⁴⁵ SERNA, 2017, p. 105.

⁴⁶ Richard W. BURKHARDT, « La Ménagerie et la vie du Muséum », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 490 ; Christian JOUANIN, « La passion de la nature ou Joséphine amateur et mécène des sciences de la nature », dans JOUANIN, 1997, p. 26 ; POUILLARD, 2019 (1), p. 52.

⁴⁷ Sur la reprise du modèle de Versailles, voir BARATAY, HARDOUIN-FUGIER, 1998, p. 70-72.

domaine (à droite du bâtiment sur le plan, fig. 2) pour créer un « Jardin des Délices » auquel l'implantation de végétaux non-indigènes joua un rôle important. Pour cela, elle rejeta le style du jardin à la française et opta pour un jardin à l'anglaise qui avait pour but de recréer une nature, comme si la main de l'humain n'était pas intervenue. Les mammifères, quant à eux, commencèrent à être intégrés dès 1800 dans la même idée, c'est-à-dire en n'étant nullement regroupés dans des enclos, mais en pouvant évoluer librement dans le parc⁴⁸. Le choix de ce style au regard de l'animal se doit d'être interrogé davantage : est-ce que la présence non-humaine participait seulement à l'efficacité du jardin à l'anglaise ou est-ce que l'architecture du parc était pensée pour la captivité animale, c'est-à-dire justement propice à une observation des mœurs animalières et aux procédés d'acclimatation ? Cette question se pose dans la mesure où la ménagerie publique du Muséum fut structurée sur le principe du jardin pittoresque dans les années postrévolutionnaires (fig. 3, la partie en haut à gauche montre les premières constructions des enclos qui s'inscrivent dans ce style).

Pour amorcer la réflexion, il convient de souligner que les portraits des animaux chez Joséphine étaient conservés dans le château de la Malmaison – sans possibilité de savoir dans quelle pièce et avec quel agencement, puisqu'aucune source conservée ne l'indique – et n'étaient donc nullement mis en relation visuelle avec les pensionnaires de la ménagerie comme à Versailles. La détention de ces œuvres témoigne plutôt d'une volonté de la part de Joséphine de conserver un souvenir d'une relation qu'elle entretenait avec ces animaux en particulier, soit que ces derniers – ou du moins leur instrumentalisation – participèrent à sa construction identitaire. Le fait que ces peintures furent exécutées par les peintres rattachés au Muséum, donc des peintres naturalistes et non animaliers, pose la question suivante : jusqu'à quel point Joséphine joua-t-elle un rôle dans l'essor zoologique du début du XIX^{ème} siècle ?

Les vélins acquirent en effet un statut épistémique dans les années postrévolutionnaires. La collection fut commencée en 1640 sous Gaston d'Orléans qui avait engagé Nicolas Robert pour représenter des végétaux et quelques oiseaux. Elle fut ensuite offerte à Louis XIV, et continua d'être agrémentée par des artistes qui se succédèrent à la position de Peintre en miniature du Roi, occupée successivement par Jean Joubert, Claude Aubriet, Madeleine Basseporte et Gérard Van Spaendonck. En 1793, les professeurs du Muséum firent transférer la collection dans la bibliothèque de l'institution, la réordonnèrent pour correspondre à la classification des espèces et engagèrent des artistes pour l'alimenter.

⁴⁸ Sur le jardin de la Malmaison, voir LACK, 2004.

Quatre positions de peintre naturaliste furent créées, dont trois dédiées à la peinture zoologique et, parmi celles-ci, une consacrée à la représentation des animaux de la ménagerie. Ces informations sont connues grâce aux directeur·rice·s de la Bibliothèque du Muséum qui ont publié plusieurs écrits sur les vélins, mais en se focalisant principalement sur la pratique du collectionnisme⁴⁹. Ces dernières années, et grâce au nouvel intérêt porté à la nature par les sciences humaines, quelques études ont vu le jour pour offrir un nouveau regard sur les vélins en lien avec le développement de l'histoire naturelle.

On voit par exemple certaines des peintures mobilisées dans des publications issues d'événements consacrés à la représentation de la nature, dont les animaux, comme dans les actes du colloque *Of Elephants & Roses: French Natural History 1790–1830* (2013) et dans les catalogues d'exposition *Beauté animale* (2012), *Les origines du monde : l'invention de la nature au XIXe siècle* (2021) ou *Les Animaux du Roi* (2021)⁵⁰. Plus récemment encore, et grâce à l'essor des études animales, les vélins ont été appréhendés comme médium de la relation interspèce, permettant de mieux cerner leur fonction. Katie Hornstein a publié un livre en 2024 sur la représentation du lion, et pour laquelle elle mobilise la collection de vélins, afin de montrer qu'une interaction entre l'humain et cette espèce féline vint à intégrer la culture visuelle du XIX^{ème} siècle⁵¹. La thèse de Claire Jouy, soutenue la même année, s'intéresse aux artistes qui se sont succédé à la position de peintre de mammifères au Muséum (Nicolas Maréchal, Pierre-François de Wailly et Jacques-Christophe Werner) jusqu'au déclin de la collection au milieu du XIX^{ème} siècle⁵². Dans ces deux études, il est bien montré que les vélins transformaient les animaux dépeints en spécimens, mais tout en étant des portraits individualisés des pensionnaires de la ménagerie publique. Il est aussi soulevé que ces peintures furent mobilisées pour les publications scientifiques du Muséum dédiées spécialement aux mammifères. Ces travaux sont donc importants en ce qu'ils prouvent que cette classe du règne animale vint à occuper une nouvelle et une plus grande place dans l'image naturaliste au début du XIX^{ème} siècle.

Nigel Rothfels a toutefois postulé que les parcs zoologiques du XIX^{ème} siècle, à commencer par celui du Muséum, ne devinrent nullement des enceintes dédiées à la science, et ne rompirent pas tant avec les ménageries princières, contrairement à ce qui était

⁴⁹ STEIN, 1890 ; BULTINGAIRE, 1926 ; BULTINGAIRE, 1927 ; LAISSUS, 1967 ; LAISSUS, 1980 ; *Anciens et nouveaux vélins du Muséum*, 1981 ; THIREAU, 1995 ; HEURTEL, LENOIR, 2016.

⁵⁰ Dans l'ordre de citation : PRINCE, 2013 ; HÉRAN, 2012 ; BOSSI, 2021 ; MARAL, MILOVANOVIC, 2021.

⁵¹ Voir HORNSTEIN, 2024.

⁵² Voir JOUY, 2024.

promulgué par les républicains⁵³. Il ne faut peut-être pas aller trop vite en besogne : les vélins, dont la production était dépendante des pensionnaires de la ménagerie, ne sont pas forcément à considérer comme des outils purement scientifiques. Avec ce constat, l'hypothèse d'un rapport épistémique à l'animal de la part de Joséphine se trouve quelque peu réduit à néant. Mais une question demeure : quel rapport y avait-il entre les animaux de l'Impératrice et les naturalistes du Muséum ? Pour cela, il faut davantage interroger le parc de la Malmaison.

En tant qu'enceinte liée à une résidence impériale, la ménagerie de Joséphine s'inscrivait forcément dans une pratique princière qui usait de la présence animale pour montrer la domination du-de la souverain-e sur d'autres contrées desquelles les animaux provenaient. Les espèces représentées sur les vélins conservés chez l'Impératrice nous indiquent qu'elles étaient issues des terres australes (kangourous), de l'Asie du Sud (orang-outan), de l'Amérique du Sud (lamas) et d'Afrique (zèbre). Ce constat supposerait donc que la France détenait des colonies, établit des routes commerciales et entretenait des relations diplomatiques sur les différents continents. Toutefois, il est admis que, durant les années postrévolutionnaires, la nation – et par là on entend surtout Napoléon – ne sut pas bien jouer sur l'échiquier de la politique internationale, à commencer par la campagne d'Égypte qui eut lieu entre 1798 et 1801 et qui s'acheva avec une défaite française⁵⁴. L'impérialisme et le colonialisme de la France sont alors surtout étudiés à partir de 1815, suivant la chute du Premier Empire⁵⁵.

La campagne d'Égypte fut certes un échec sur le plan militaire, mais il ne faut pas oublier qu'elle fut secondée d'une conséquente mission scientifique – à laquelle des naturalistes du Muséum prirent part – qui vint à changer le rapport entre l'histoire naturelle et le pouvoir. Edward Said, dans son fameux livre *Orientalism* publié en 1978, postule que cette expédition fut le point de départ de la création de l'Orient par l'Occident, dans une dynamique de domination, justement par la production et l'appropriation des savoirs⁵⁶. Du reste, Christophe Bonneuil a montré, qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, le Muséum était imbriqué dans l'expansion coloniale de la France sans pour autant suivre les routes des entreprises politiques. Pour cela, il a développé le terme d'« impérialisme cosmopolite » pour prouver que les naturalistes concevaient leurs propres réseaux, au-delà des frontières coloniales, et

⁵³ ROTHFELS, 2002, p. 13-25.

⁵⁴ Sur l'échec de la politique coloniale de Napoléon, voir BENOT, 1932 ; BRANDA, LENTZ, 2006.

⁵⁵ La France est rarement étudiée au regard de ses colonies, ce que David Todd a récemment renversé dans son ouvrage, mais en prenant 1815 comme point de départ. Voir TODD, 2022.

⁵⁶ SAID, 1978, p. 73-92.

faisaient du Muséum une institution impériale⁵⁷. La notion de Bonneuil éclaire le fait que les sciences naturelles pouvaient être tout aussi efficaces dans la conquête impérialiste sans pour autant avoir besoin d'assujettir des terres.

Penser les années postrévolutionnaires en termes d'« impérialisme cosmopolite » fait d'autant plus de sens lorsqu'on sait que, au-delà du fait que le Premier Empire ne brilla pas avec son empire colonial, la France était déjà bien à mal sur la géographie politique depuis la perte de plusieurs de ses colonies en 1763, suite à la guerre de Sept Ans. Il a été postulé, par Bertrand Daugeron, que, dans ce contexte, de nouvelles expéditions scientifiques se déploierent pour tenter d'arpenter d'autres terres⁵⁸. Avec le développement des sciences naturelles suite à la Révolution française, le Muséum dut forcément être mobilisé pour les conquêtes françaises qui n'aboutissaient pas toujours sur une appropriation de nouveaux territoires. Mais Hélène Blais, dans son ouvrage sur les jardins coloniaux, démontrent que l'institution ne s'impliqua pas dans les entreprises coloniales dans le domaine botanique, et le Jardin des Plantes ne rivalisa pas avec Kew Gardens, par exemple⁵⁹. Ce qu'il se doit d'être postulé ici, c'est que les naturalistes du Muséum durent bien participer aux conquêtes impérialistes, mais par le biais de l'animal vivant, puisque l'institution était la première à détenir une ménagerie dédiée, à l'origine, aux sciences naturelles. Les animaux étaient une manière de repositionner la France dans son expansion coloniale.

C'est bien ce dont témoignent les vélins. Si les peintures de mammifères se développèrent avec l'instauration de la ménagerie publique, c'est que l'image naturaliste devait désormais être fabriquée d'après la nature vivante, et non morte comme auparavant. Il y avait donc bien un intérêt pour la détention des animaux vivants, que ce fût au Muséum ou à la Malmaison, mais qui doit se comprendre au regard du pouvoir en place. Il faut dès lors appréhender les pensionnaires de la ménagerie de Joséphine, qui forment le cœur de cette étude, par ce mécanisme : la France entretenait forcément un rapport de pouvoir avec les endroits d'où provenaient ces animaux. Ce qu'il est question de postuler ici, c'est que le lien établi entre les êtres non-humains et les naturalistes s'inscrivait dans des mécanismes impériaux.

Même si les deux parcs animaliers ne contribuèrent pas aux avancées scientifiques sur l'animal vivant, ils participèrent tout de même à un développement de la zoologie, avec

⁵⁷ Voir BONNEUIL, 1999.

⁵⁸ Sur l'empire colonial français entre 1763 et 1804, voir DAUGERON, 2009, p. 403-415.

⁵⁹ BLAIS, 2023, p. 63-64.

des figures comme Georges Cuvier ou Jean-Baptiste Lamarck, qui récoltaient en partie les dépouilles⁶⁰. Du reste, les ménageries modifièrent la relation interespèce. Pour reprendre le postulat de Michel Foucault dans *Les mots et les choses*, ce qui permet d'entrevoir un changement « c'est l'espace où on peut les [les plantes et les bêtes exotiques] voir et d'où on peut les décrire »⁶¹. Déjà, par rapport à Versailles, il y eut des modifications quant à la manière de structurer la captivité des animaux par l'architecture des parcs, et aussi par le fait que les êtres non-humains étaient disposés à la vue du public, vivants et sous leur forme taxidermée. Ces nouveautés s'inscrivaient dans un plus grand changement lié à la manière de penser l'impérialisme : conquérir la faune étrangère pour produire un savoir zoologique français.

De l'individu au collectif : un double sens de lecture

Pour étudier les relations entre science et pouvoir dans lesquelles les animaux étaient imbriqués au tournant de 1800, cette étude s'organise autour des quatre vélins des mammifères conservés chez Joséphine. Le but est à la fois de retracer la trajectoire de ces animaux qui fut dépendante tant de l'Impératrice que du Muséum et de reconstituer ce que les peintures révèlent de rapports interespèces de l'époque. Chaque chapitre est ainsi consacré aux individus qui figurent sur chacun des vélins : les kangourous, l'orang-outan, les lamas et la métisse. Le fait que ces mammifères bénéficièrent d'une représentation, par opposition aux autres habitants de la ménagerie de la Malmaison, démontre qu'ils détenaient une importance certaine, autant pour la notoriété de Joséphine que pour des considérations scientifiques.

Les vélins aident à mener cette enquête, en premier lieu par l'étude de leur circulation, puisque, en tant qu'objets matériels, ils nous emmènent dans plusieurs lieux à la rencontre de différent·e·s acteur·rice·s. Pour l'élaboration de ce travail, il a fallu traquer les traces des vélins. À l'issue de cette recherche, ils ont été retrouvés dans les livrets de Salon, dans les premières publications du Muséum, dans les journaux, dans les assemblées des professeurs ainsi que dans la correspondance de ces derniers avec Joséphine. Les peintures dialoguent avec de multiples formes de texte qui donnent des informations sur la trajectoire des animaux représentés, comme leur lieu d'origine, l'intérêt qui leur était porté, leur traitement, leur comportement, leur date de mort. De la sorte, l'étude des vélins fournit des informations qui

⁶⁰ Pour Jean-Baptiste Lamarck, voir par exemple CORSI, 1983 ; Pour Georges Cuvier, voir par exemple OUTRAM, 1984.

⁶¹ FOUCAULT, 2014 [1966], p .143.

permettent d'axer ce travail sur un principe de biographie⁶² de certains des habitants de la Malmaison.

Or, comment peut-on prétendre reconstituer un rapport généralisé au non-humain en se focalisant sur des bouts de vie de quelques individus ? Si, à la Malmaison, les mammifères étaient des êtres spécifiques avec une histoire, leur représentation scientifique par les peintres du Muséum les désindividualisait et les rendait interchangeable avec les autres animaux de leur espèce, notamment lorsqu'ils étaient classés dans la bibliothèque et reproduits dans les manuels d'histoire naturelle. L'étude iconographique de ces peintures constitue une étape importante de ce travail puisqu'elle permet d'extraire que les vélins détenaient à la fois une fonction de portrait et de spécimen type. Derrière l'histoire d'un individu se cache en réalité des considérations émises sur plusieurs animaux à la fois par les acteur·rice·s postrévolutionnaires.

Aussi, le fonctionnement des ménageries impliquait un délogement en masse des êtres non-humains. Les mécanismes d'extraction et d'interaction s'appliquaient à plusieurs individus, alors l'histoire d'un animal peut exemplifier la vie de tant d'autres de ses congénères. De fait, une recherche plus générale a été entreprise sur les différents habitants des ménageries, en dépouillant les archives relatives à la Malmaison et au Jardin des Plantes. Les papiers de l'Impératrice se sont montrés toutefois très silencieux ; ils ne donnent que quelques informations budgétaires sur l'organisation du château et du parc ou quelques rares renseignements sur les moyens d'approvisionnement en espèces animales. Alors il a fallu chercher le nom de « Madame Bonaparte » et de « Sa Majesté l'Impératrice » – à partir de 1804 – dans les sources du Muséum. Ce travail s'est ainsi surtout construit autour des archives de l'institution, car ce sont dans ces papiers que bon nombre de lettres échangées entre les professeurs et Joséphine, ou ses intendants, ont pu être trouvés. Si ces documents témoignent bien du lien étroit entre les deux ménageries, ils ont aussi été utiles pour récolter des informations sur la provenance des animaux et les acteur·rice·s impliqué·e·s. Par la suite, d'autres recherches ont été effectuées en lien avec les lieux et les noms extraits des archives du Muséum, ce qui a permis de trouver la trace des êtres non-humains dans d'autres sources, comme par exemple des journaux d'expédition ou des correspondances de gouverneurs coloniaux. En tissant ces différents fils, il a été possible de finalement reconstituer toute la toile

⁶² Le concept de biographie, utilisé à l'origine pour les humains, a été appliqué aux animaux par des historiens tels que Michel Pastoureau (PASTOUREAU, 2001), Éric Baratay (BARATAY, 2017 (1)) ou Samuel Alberti (ALBERTI, 2011). Il est question de reconstituer l'histoire singulière d'un individu, alors qu'on a généralement l'habitude d'octroyer des caractéristiques semblables à tous les membres d'une espèce non-humaine et donc de généraliser les trajectoires. User de la biographie pour les animaux, c'est donc une manière de remettre ces derniers au même niveau que les humains, et non plus dans une position inférieure.

des réseaux dans laquelle la trajectoire des animaux était inscrite, et donc de restituer une histoire plus générale du rapport au non-humain dans les années postrévolutionnaires.

La structure de ce travail se fonde elle aussi sur cette ambiguïté du portrait et du type, proposant une lecture à la fois du singulier et du collectif. Chaque chapitre permet de suivre l'évolution d'un voire deux animaux de Joséphine, afin de déterminer en quoi ces mammifères spécifiques acquièrent une certaine importance au tournant de 1800 et dans quel rapport interspèce ils furent enrôlés. Le premier chapitre est consacré aux kangourous qui furent cédés à l'Impératrice par les professeurs du Muséum à la suite d'un voyage de découvertes réapproprié par Napoléon. Il démontre que ces animaux devinrent des trophées politico-scientifiques au sein de la Malmaison et qu'un tournant s'opéra dans les années postrévolutionnaires où l'animal vint à servir de vitrine de la conquête au pouvoir en place. Le second chapitre est voué à l'orang-outan, offerte à l'Impératrice comme cadeau diplomatique et exposée à Paris où les scientifiques, les peintres naturalistes et la société purent venir la voir. Il révèle que l'animal fut utilisé pour justifier les principes de la conquête, car le savoir produit sur le singe vint à être manipulé pour déshumaniser les personnes racialisées afin de justifier la réinstauration de l'esclavage et les entreprises coloniales. Le troisième chapitre est dédié au couple de lamas, qui furent envoyé·e·s de Saint-Domingue à Joséphine pour figurer dans l'un des manuels du Muséum. Il met en lumière que la France postrévolutionnaire se promettait d'acclimater les animaux venus d'ailleurs, pour recréer le monde naturel sur son seul territoire et surtout détenir un souvenir colonial à la suite des pertes territoriales. Finalement, le quatrième chapitre examine la métisse qui fut le résultat d'un croisement entrepris par les naturalistes entre une zébrille – offerte à Joséphine par un gouverneur colonial puis finalement cédée au Muséum – et un âne. Dans la continuité de l'acclimatation, il démontre que l'intervention humaine sur l'animal avait pour but de transformer l'approvisionnement étranger en une ressource exploitable en France, à la fois économique et morale.

Tous ces chapitres sont construits de la même manière avec quatre sous-parties : la provenance des animaux (A), leur instrumentalisation à Paris (B), la raison de leur représentation (C) et leur intégration forcée dans la société française (D). Ces thématiques, qui peuvent s'appréhender indépendamment les unes des autres, permettent de rendre compte de problématiques plus larges sur la détention de l'animal vivant en France au début du XIX^{ème} siècle. La première sous-partie montre comment l'approvisionnement en animaux rares pouvait être dépendant de diverses formes de conquêtes impériales (voyage de découvertes, cadeaux diplomatiques et colonies), permettant à Joséphine de procéder à des échanges avec les professeurs du Muséum. La deuxième sous-partie s'intéresse ensuite aux

différentes manières de détenir l'animal vivant dans les deux ménageries, en montrant que les préoccupations zootechniques se manifestèrent davantage chez l'Impératrice pendant que l'institution mit progressivement l'accent sur l'anatomie comparée. La troisième sous-partie se focalise sur la production, la circulation et la détention des vélins, pour révéler que les peintures permettaient d'attester d'une détention de la faune étrangère à Paris tout en valorisant le rôle de Joséphine. Finalement, la quatrième sous-partie retrace les étapes du parcours des animaux, de leur extraction à leur implantation dans la société française, et relate comment ce contrôle exercé sur eux – dans de pauvres conditions – fut agencé au sein des parcs pour ordonner la nature et les humains.

En somme, non seulement le manuscrit peut se lire par chapitre, pour connaître la trajectoire d'un animal, mais il peut aussi s'envisager par sous-partie, si un thème regardant la complexité de la relation humain-animal se veut d'être exploré. Aussi surprenant soit-il, ces seuls quatre vélins, alors noyés parmi les 300 tableaux détenus dans l'une des résidences impériales, nous feront faire un tour du monde – avec et sans majuscule – des années postrévolutionnaires. Car lorsque l'on observe la hiérarchie du vivant depuis le bas, à peu près où se situent les pigeons, on embrasse forcément tous les êtres d'un coup d'œil, et plus seulement l'Apollon – ou Napoléon.

I. Les kangourous-simulacres

Notre étude débute sur une absence. Le vélin des kangourous n'est en effet à ce jour pas visible, étant peut-être conservé dans une collection particulière, égaré ou détruit. On perd sa trace après l'inventaire de la Malmaison dressé à la mort de Joséphine en 1814⁶³. On ne peut donc savoir combien d'individus sont représentés et dans quelles positions, s'il y a un arrière-plan ou des artefacts qui les accompagnent. Mais le but de cette étude étant de retracer la trajectoire des animaux et de déterminer les raisons de leur détention par Joséphine, notre attention se porte davantage sur le réseau dans lequel les kangourous étaient imbriqués. Pour cela, il existe bien heureusement une autre représentation des animaux qui permet de reconstituer le rôle qu'ils occupèrent dans la France postrévolutionnaire. Il s'agit du frontispice sur lequel s'ouvre l'atlas du *Voyage de découvertes aux terres australes* (fig. 4). La gravure met précisément en scène la présence des kangourous chez Joséphine. Elle est composée d'un médaillon, entouré d'inscriptions, qui représente le parc de la Malmaison avec le château qui se distingue à l'arrière-plan. Des kangourous, des émeus noirs ainsi que des cygnes noirs évoluent dans le domaine, entourés d'une végétation abondante sur laquelle reposent des documents.

L'ouvrage fut publié à partir de 1807 en plusieurs volumes sur ordre de Napoléon afin de diffuser les observations faites lors de l'expédition du capitaine Nicolas Baudin en Nouvelle-Hollande – actuelle Australie à laquelle les Néerlandais avaient apposé ce nom au XVII^e siècle – qui avait eu lieu entre 1800 et 1804. Ce voyage s'inscrivait dans la conquête du Pacifique que se disputèrent la France et l'Angleterre dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle avec les expéditions de Bougainville, de Cook, de la Pérouse et d'Entrecasteaux. Depuis le XVI^e siècle, les voyages de découvertes étaient souvent secondés de collectes d'objets et de spécimens naturels. Avec le développement de l'histoire naturelle au XVIII^e siècle, les explorations en terres australes devinrent de véritables expéditions scientifiques⁶⁴. Parmi celles-ci, l'expédition Baudin surpassa toutes les autres, déjà parce qu'elle fut pensée et organisée en étroite collaboration avec les professeurs du Muséum national d'histoire naturelle. En outre, elle était axée sur le domaine de la zoologie, quand les expéditions du

⁶³ Paris, ANF, MC/ET/LXVIII/776, Inventaire après décès de l'Impératrice Joséphine.

⁶⁴ Les expéditions françaises et anglaises sont souvent traitées séparément dans la littérature, pour des études qui conjuguent les deux, voir Alan FROST, « Science for Political Purposes: European Explorations of the Pacific Ocean, 1764-1806 », in MACLEOD, REHBOCK, 1988, p. 27-44 ; ILIFFE, 2003 ; BALLANTYNE, 2004.

XVIII^{ème} siècle avaient contribué au domaine de la botanique⁶⁵. Elle fut l'occasion de ramener un certain nombre d'animaux vivants, en plus des spécimens morts.

Peu avant le départ de l'expédition, le capitaine Baudin reçut une lettre du ministre de la Marine et des Colonies lui demandant de composer pour Joséphine une « collection d'animaux en tous genre, vivants ou injectés ». Concernant les quadrupèdes, il précisa qu'il fallait bien distinguer ceux à recueillir pour la ménagerie du Muséum et « ceux qui [devaient] entrer dans une collection de pur agrément »⁶⁶. En 1800, le parc de la Malmaison n'était pas encore peuplé de mammifères. La volonté de Joséphine de constituer une ménagerie était sue, mais perçue comme un futur instrument d'apparat dont la confection n'impliquait aucune agentivité de la future Impératrice. Or, Joséphine décida finalement elle-même quel animal de l'expédition viendrait rejoindre sa ménagerie. Alors que les kangourous étaient prévus pour le Muséum, l'Impératrice les réclama en 1804 lorsque les corvettes étaient sur le chemin du retour.

Ce sont ces animaux qui sont représentés sur le frontispice du *Voyage* avec les oiseaux. Mais ils ne sont pas seuls. Ils sont accompagnés de documents avec un instrument nautique qui montrent notamment une carte de la « nouvelle » *Terre Napoléon* tracée par les expéditeurs. La mise en évidence de ce matériel est également à mettre en lien avec l'inscription du médaillon « La Nouvelle-Hollande mieux connue » qui renvoie au principe de découverte. La nomination territoriale et la représentation de la demeure impériale à l'arrière-plan soulèvent alors toute la question du rapport de l'expédition au pouvoir en place. Mais, surtout, ces éléments interrogent la relation entre les tracés géographiques et les animaux vivants qui sont contenus, tels des butins, chez l'Impératrice.

La première partie de ce chapitre détermine ainsi comment la détention de l'animal venu d'ailleurs incarnait des enjeux politico-scientifiques, l'histoire naturelle ayant été un des premiers outils utiles à l'affirmation de la nation française dans les années postrévolutionnaires. On verra alors que, parmi les différentes espèces, ce furent celles des kangourous qui jouèrent parfaitement ce rôle, provenant précisément d'une terre dont les Français s'approprièrent la découverte. Et si l'animal vivant fut soudainement enrôlé dans ces conquêtes des territoires et des savoirs, c'était grâce – ou à cause – de l'établissement en

⁶⁵ Voir Marie-Noëlle BOURGUET, « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^{ème} siècle - début XIX^{ème} siècle) », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 163-196.

⁶⁶ Lettre d'Alexandre Forfait à Nicolas Baudin, Paris, 30 fructidor an VIII (17 septembre 1800). Paris, SHD, BB4/995, Archives centrales de la Marine.

1794 de la ménagerie au Muséum qui pouvait désormais accueillir les êtres non-humains afin de les étudier.

Toutefois, ce n'est que dans les premières années de 1800 que la construction des parcs zoologiques débuta, puisque, avant l'arrivée au pouvoir du couple Bonaparte, l'institution manquait grandement de financements. La ménagerie de la Malmaison, qui bénéficiait de grands moyens et qui se trouvait placée dans un domaine d'une large envergure, offrait un meilleur cadre aux animaux. Pour ces raisons, les kangourous trouvèrent leur chemin vers la demeure princière. La deuxième partie de ce chapitre explore donc comment devait être pensée l'enceinte d'une ménagerie afin de pouvoir mener au mieux des observations zoologiques. Cette étude permet de révéler les raisons pour lesquelles la Malmaison vint à fonctionner comme une extension du parc du Muséum. Mais alors comment se fait-il que le vélin des kangourous soit introuvable ?

Si les animaux avaient été peints sous les auspices des professeurs, la peinture se trouverait aujourd'hui conservée à l'institution. L'un des objectifs du Muséum était en effet de compléter l'ancienne collection royale de vélin afin de bénéficier de supports visuels utiles à l'étude naturaliste. Pour ce faire, les professeurs engagèrent des peintres qui se trouvèrent progressivement à surtout travailler pour le domaine de la zoologie. Ce phénomène interroge les nouveaux besoins en termes de peinture d'histoire naturelle au tournant de 1800. Pour cela, la troisième partie propose une étude sur la manière dont le Muséum vint à institutionnaliser des positions de peintres dédiés au domaine scientifique et sur les critères auxquels les artistes devaient répondre pour occuper ces nouvelles fonctions. Avec ces éléments en main, il sera possible de comprendre dans quel contexte le vélin des kangourous fut exécuté et pourquoi il est aujourd'hui introuvable contrairement à ceux des autres animaux de Joséphine qui sont conservés dans la collection du Muséum.

Cette nouvelle entreprise révèle également que les naturalistes n'avaient plus besoin des productions des peintres-voyageurs, puisque les animaux vivants pouvaient être mis à disposition d'une communauté de naturalistes et de leurs artistes. Ces nouvelles ambitions scientifiques – qui se joignent à la naissance du parc zoologique – menèrent à une véritable entreprise d'extraction des animaux de leur habitat naturel, et ce non sans conséquence. S'il y avait la volonté de conserver la vie de l'animal à tout prix jusqu'à Paris, les conditions d'extraction et de transport ne le permettaient que difficilement et firent beaucoup de victimes. Et ce n'est sans compter les quelques survivants qui arrivèrent dans un piteux état. La quatrième partie du chapitre s'intéresse alors à ces conditions d'extraction auxquelles on pense rarement lorsque l'on regarde un médium qui représente des animaux. Cette omission

n'est en vérité pas très surprenante, car les institutions détenant des êtres vivants ou morts ont une forte capacité à annihiler l'histoire de ces derniers, les transformant en objets comme dépourvus de vie antérieure.

Cette réhabilitation de la trajectoire des kangourous permet de poser les bases de notre étude, en dévoilant qu'un changement eut lieu dans l'histoire naturelle vers 1800 avec une forte volonté d'y intégrer l'animal vivant, et que Joséphine saisit ce tournant avec sa ménagerie princière. Le vélin des kangourous permet ainsi de révéler une première relation interespèce amorcée par ces nouvelles pratiques : les animaux faisaient office de vitrine du pouvoir français avec leur valeur scientifique. Toutefois, ce n'était qu'en apparence, car les kangourous dépeints ne provenaient en vérité pas tous de l'expédition Baudin.

A(I). Les butins vivants ramenés des expéditions soutenues par Napoléon

Il peut être supposé que le vélin fût composé des mêmes kangourous que ceux représentés dans le *Voyage*, puisqu'il est désigné avec le titre « les Kangouros », au pluriel, dans le catalogue de la collection de tableaux de Joséphine⁶⁷. Le frontispice nous renseigne alors sur le fait que l'Impératrice détenait trois kangourous et qu'ils n'étaient pas tous semblables (fig. 4). Celui qui se tient debout sur ses pattes arrière a une fourrure qui tire plutôt sur le brun, alors que les deux autres sont d'un gris uniforme. Parmi les 100'000 objets et spécimens d'histoire naturelle ramenés de l'expédition Baudin, il y avait 73 animaux vivants dont un seul « Kangouroo de King » qui intégra la Malmaison en 1804⁶⁸. Contrairement aux cygnes noirs et aux émeus noirs, aussi présents sur le frontispice, le nombre de kangourous représentés semble erroné⁶⁹. S'il est à ce jour bien reconnu que les deux espèces d'oiseaux firent la célébrité du domaine de l'Impératrice par leur singularité⁷⁰, la détention des kangourous est restée en marge. Le choix de représenter ces mammifères pour illustrer l'expédition Baudin n'était toutefois pas anodine, car elle s'inscrivait dans une rivalité politico-scientifique avec la Grande-Bretagne.

En fait, Joséphine détenait bien trois de ces mammifères ; les deux autres avaient été envoyés par les professeurs du Muséum aussi en 1804⁷¹. Dans une courte notice sur ces animaux, rédigée par Christian Jouanin dans le catalogue *Joséphine et les sciences naturelles*, il est indiqué que ces derniers furent ramenés d'Angleterre par Jean-Nicolas Dufresne, aide-naturaliste du Muséum, et offerts à Joséphine⁷². Une note rédigée dans les

⁶⁷ *Catalogue*, 1811, p. 32.

⁶⁸ Christian JOUANIN, « Les kangourous », dans JOUANIN, 1997, p. 135-136 ; JANGOUX, JOUANIN, MÉTIVIER, 2010, p. 272. Les auteurs tirent sans doute cette information de différentes lettres et listes des mois de germinal et floral de l'an XII qui indiquent en effet qu'un « Kangouroo Géant » et un « Kangouroo de King » arrivèrent à bord de la corvette *Le Géographe* de l'expédition Baudin au port de l'Orient et étaient destinés à Joséphine, mais que le premier mourut lors du transfert à Paris. Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁶⁹ Les émeus étaient bien deux à la Malmaison et les cygnes noirs, s'ils arrivèrent également en couple, se reproduisirent rapidement ; Joséphine en détenait sept à la fin de sa vie en 1814 (le nombre de cinq aux alentours de la publication du *Voyage* doit donc être juste). Voir la bibliographie citée dans la note précédente.

⁷⁰ Les cygnes noirs furent convoités pour leur côté esthétique, leur conférant un statut ornemental, et se reproduisirent pour la première fois chez Joséphine (on en trouve d'ailleurs toujours à la Malmaison). Les émeus constituaient en fait les derniers individus de l'espèce, éteinte depuis, acquérant ainsi un niveau absolu de rareté. Concernant les cygnes, voir Christian JOUANIN, « Les cygnes noirs », dans JOUANIN, 1997, p. 142-147. Quant aux émeus, voir JOUANIN, 1959 ; Stéphane PFENNIGWERTH, « New Creatures Made Known: Some Animal Histories of the Baudin Expedition », dans WEST-SOOPY, 2013, p. 171-214.

⁷¹ Lettre du Conseiller d'État Fourcroy à Madame Bonaparte, Paris, 13 floral an XII (4 mai 1804). Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

⁷² L'auteur cite pour cela une correspondance de Dufresne. Christian JOUANIN, « Les kangourous », dans JOUANIN, 1997, p. 136.

Annales du Muséum d'histoire naturelle en 1802 par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, professeur de zoologie au Muséum, permet en effet d'attester de l'acquisition de Dufresne. Cet achat put sans doute avoir lieu grâce à la Paix d'Amiens qui avait enterré les hostilités entre la Grande-Bretagne et la France entre 1802 et 1803. En outre, le naturaliste exprime dans la notice qu'il s'agissait d'animaux très convoités et aussi détenus pour la première fois en France. Il précise que « [c]e sont peut-être les plus singuliers animaux qu'ait encore possédés la ménagerie nationale »⁷³. Joséphine hérita finalement de ces précieux mammifères – les deux gris – qui furent amalgamés à celui de l'expédition Baudin – le brun – deux ans plus tard, alors que le voyage avait pour but de devancer la Grande-Bretagne dans le domaine du savoir.

La volonté de détenir, et même de se réapproprier, ces animaux était plus qu'affirmée et révèle alors des conflits dans la géographie scientifique de l'Europe couplés à des jeux de pouvoir. Pour comprendre comment l'animal vivant vint à être enrôlé dans ces enjeux, il convient tout d'abord de revenir sur la manière dont la formation de collections d'histoire naturelle au sein du Muséum pouvait être tributaire des campagnes militaires dirigées par Napoléon. On verra alors comment les voyages de découvertes fonctionnaient avec les mêmes idéologies et surtout les mêmes acteurs issus tant des sciences que du gouvernement. Parmi ceux-ci, l'expédition Baudin fut une entreprise de grande envergure et elle se distingua par le grand nombre d'animaux vivants rapportés. Surtout, elle s'inscrivait dans une conquête du Pacifique qui opposait la France et la Grande-Bretagne entre la fin du XVIIIème siècle et le début du XIXème siècle. Il s'agira finalement de démontrer comment la détention de l'animal vivant, et du savoir construit sur lui, servait de vitrine à l'appropriation territoriale.

Les enjeux politico-scientifiques des collections d'histoire naturelle

Dans l'historiographie sur la formation des collections du Muséum, les études de Bertrand Daugeron et Pierre-Yves Lacour se distinguent en ce qu'elles réhabilitent, d'une part, les enjeux politico-scientifiques de la formation de la collection nationale d'histoire naturelle et amorcent, d'autre part, l'aspect colonial de ces collectes d'objets⁷⁴. Les auteurs mettent notamment en lumière le rôle joué par les différentes campagnes militaires qui marquèrent les années de la République : celles d'Italie, du nord de l'Europe et d'Égypte. À l'acte politique territorial, se joignait l'action de la Commission temporaire des arts et des sciences, créée en

⁷³ Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « Note sur deux Kanguroos vivans, acquis en Angleterre », *Annales*, v. 1, 1802, p. 178-180.

⁷⁴ *Ibid.* ; LACOUR, 2014.

1794 au nom du Comité d'instruction publique et à laquelle les professeurs du Muséum prirent part ; cette dernière s'occupait de la saisie et du pillage des biens pour former les collections nationales. Dans le domaine scientifique, ce fort enrichissement avait pour but de « faire du Muséum non seulement la plus importante des institutions scientifiques au regard de l'histoire naturelle mais surtout la seule », affirme Daugeron⁷⁵.

Si l'on connaît généralement ces entreprises au prisme de l'histoire du Muséum central des Arts⁷⁶, qui bénéficiait également des saisies, il ne faut pas manquer de rappeler que les objets scientifiques jouaient en fait davantage leur rôle de butins de guerre. Les campagnes révolutionnaires en Europe, menées par Bonaparte, constituaient les premières sources d'approvisionnement du Muséum et rendaient ainsi les sciences dépendantes des armées, et inversement. En cela, le cas de la première campagne d'Italie démontre bien que l'histoire naturelle occupait une place plus importante que les arts. Lors de l'entrée triomphale de 1798, les sciences naturelles occupaient la première place dans le cortège qui avait pour but de faire défiler les trophées de guerre devant l'acclamation du public, comme en témoigne le programme de l'événement ainsi qu'une estampe montrant des plantes et des animaux sur les premiers chars (fig. 5)⁷⁷. Et ce n'est encore sans rappeler la campagne d'Égypte (1798-1801) dont l'échec cuisant sur le plan militaire fut transformé en succès scientifique grâce à l'Institut d'Égypte créé par Bonaparte, et duquel faisait d'ailleurs partie Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, professeur des mammifères et oiseaux au Muséum. Les savants formèrent d'importantes collections pour les ramener à Paris et, dans un second temps, publièrent leurs observations sous une forme encyclopédique dans *La Description de l'Égypte* (1809-1829)⁷⁸. L'histoire naturelle devint dès lors une manière de placer la nouvelle nation française en première puissance européenne.

On constate toutefois que le nombre incalculable d'objets ramenés des conquêtes étaient destinés aux cabinets du Muséum ; pour le domaine de la zoologie, il s'agissait en effet de squelettes, d'animaux taxidermisés et de bocaux conservant des parties anatomiques⁷⁹. Concernant les animaux vivants, la seule vraie entreprise qui enrichit la ménagerie de

⁷⁵ DAUGERON, 2009, p. 344.

⁷⁶ Voir par exemple SAVOY, 2003.

⁷⁷ *Fêtes de la liberté, et entrée triomphale des objets de sciences et d'arts recueillis en Italie : programme*, Paris, De l'Imprimerie de la République, 1798. Sur l'entrée triomphale au retour d'Italie et l'organisation du cortège, voir REINHARDT, 2018.

⁷⁸ Pour une étude exhaustive des aspects scientifiques de la campagne d'Égypte, voir BRET, 1999.

⁷⁹ Voir les listes conservées aux archives concernant les objets ramenés au Muséum des différentes conquêtes. Paris, ANF, F/17/3979, Collections, 1793-1810.

l'institution⁸⁰ fut celle des confiscations des collections du Stathouder devenues biens nationaux français peu avant l'instauration de la République batave en mai 1795⁸¹.

Aux Pays-Bas, Guillaume V d'Orange détenait une ménagerie princière dans le domaine de Het Kleine Loo qui avait vu le jour en 1748 et qui renfermaient des espèces d'une grande rareté⁸². André Thouin, en tant que professeur de culture du Muséum et naturaliste de la Commission temporaire des arts et des sciences, témoigna alors de l'intérêt d'acquérir ces animaux :

Dans une maison de campagne du Stathouder nommée Loo, en Gueldre, à quinze lieues de la Haye, il se trouve une ménagerie dans laquelle on nourrit deux jeunes éléphants, mâle et femelle, plus un cazoard, l'un des plus gros oiseaux connus, et plusieurs autres animaux étrangers et rares. Sans doute ce serait une bien belle acquisition pour la ménagerie du Muséum⁸³.

Une trentaine d'individus furent embarqués pour la France au printemps. Parmi ces derniers, on connaît surtout l'histoire des deux éléphants, Hans et Parkie, dont la présence à Paris marqua indéniablement les esprits. Leur transfert en France ne fut pas des plus évident et les animaux n'arrivèrent au Muséum qu'en 1798. Dès ce moment, les deux pachydermes reçurent d'innombrables visites de la part du public, furent dessinés à maintes reprises, bénéficièrent de l'étude la plus attentive des zoologistes ; même un concert fut organisé en leur honneur⁸⁴. Cet exemple montre que les animaux vivants et animés suscitaient davantage d'engouement que les autres biens d'histoire naturelle.

Le cas des Pays-Bas demeure toutefois une exception. L'approvisionnement de la ménagerie du Muséum dépendait en réalité plutôt des voyages d'exploration qui purent notamment être encouragés lorsque Bonaparte prit le pouvoir⁸⁵. Parmi ceux-ci, l'expédition Baudin constitua l'apport le plus important. Certes, le voyage se différençait de la campagne

⁸⁰ Il existe le cas isolé des ours de Berne qui furent ramenés de Suisse comme prises de guerre en 1798. Quant aux lions qui étaient présents lors de l'entrée triomphale de 1798, ils furent en fait des cadeaux ramenés d'Afrique joints au défilé. Richard W. BURKHARDT, « La Ménagerie et la vie du Muséum », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 490.

⁸¹ BOYER, 1971, p. 392.

⁸² Sur l'histoire de la ménagerie de Guillaume V d'Orange, voir Florence PIETERS, « La ménagerie du stathouder Guillaume V dans le domaine Het Kleine Loo à Voorburg », dans SLIGGERS, WERTHEIM, 1994.

⁸³ Lettre de Thouin, Paris, 22 février 1795. Paris, ANF, F/17/1276. Cité dans Michel LEMIRE, « La France et les collections du stathouder Guillaume V d'Orange », dans *Ibid.*, p. 95.

⁸⁴ Sur le destin de Hans et Parkie, voir CANDEGABE, 2016.

⁸⁵ Un rapport établi en 1809 par Geoffroy Saint-Hilaire liste les différentes provenances des collections qui sont pour la plupart des voyages de découvertes. Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « Sur l'accroissement des mammifères et des oiseaux du Muséum d'histoire naturelle », Paris, 2 janvier 1809. Paris, MNHN, Ms 2290.

militaire puisque les armées n'étaient pas enrôlées pour adjoindre des territoires à la France. Or, comme pour les études de Daugeron et Lacour, il faut penser le processus à l'inverse : il s'agit de déceler l'acte politique dans la formation des collections d'histoire naturelle. En cela, l'expédition Baudin était guidée par les mêmes enjeux que les campagnes militaires et surtout les mêmes acteurs. Les objets, les spécimens et les animaux collectés en terres australes étaient en effet tributaires des professeurs du Muséum et de Bonaparte.

Le voyage de découvertes, fournisseur des ménageries

L'initiative de l'expédition en terres australes avait pour but de cartographier une part de la Nouvelle-Hollande encore inconnue, et de former un savoir presque encyclopédique de cette terre du Pacifique. Il suffirait en réalité de s'arrêter sur les noms donnés aux deux corvettes pour en déterminer les enjeux : le *Géographe* et le *Naturaliste*. Ainsi, le capitaine inscrivait son entreprise dans le sillage des précédentes campagnes militaires qui participèrent à la formation des collections nationales. Lui-même en témoigna dans son mémoire arrêté par l'Institut de France en vue d'être soumis au Premier Consul : « Combien ne sera-t-il pas glorieux pour la Nation et pour l'Institut de joindre à tous les autres trophées qui nous environnent, celui d'un voyage entrepris pour l'accroissement des connaissances humaines »⁸⁶. L'étude des différents domaines qui touchaient à l'histoire naturelle devait ensuite se poursuivre à Paris en ramenant des échantillons aux professeurs du Muséum :

On doit surtout recueillir et rapporter en jeunes plants tous les arbres propres aux constructions et ceux qui peuvent orner nos bosquets ; les animaux qui peuplent les basses-cours et servent aux usages domestiques ; ceux dont la forme et l'organisation peuvent offrir des idées nouvelles aux savants ; ainsi ce voyage, en embrassant plusieurs objets d'utilité, doit contribuer aux progrès de plusieurs sciences.⁸⁷

Il est actuellement reconnu que l'expédition Baudin fut, à cette date, l'expédition scientifique la plus conséquente par le grand nombre d'objets et de spécimens ramenés, soit près de 100'000⁸⁸. Et c'est le domaine de la zoologie qui bénéficia le plus de cette collection⁸⁹. Dans un rapport publié dans les *Annales* en 1804, au retour des navigateurs, Antoine-Laurent

⁸⁶ Baudin à l'Institut de France, mémoire lu aux séances des 16 et 17 ventôse an VIII (7 et 8 mars 1800). Reproduit dans BAUDIN, 2000, p. 32.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 30-31.

⁸⁸ JACKSON, JANSEN, BAGLIONE, CALLOU, 2021, p. 389.

⁸⁹ Ce phénomène est reconnu à tel point que dans une ancienne étude consacrée aux voyages européens en terres australes, l'expédition Baudin est uniquement citée pour relever sa forte contribution au domaine zoologique. SMITH, 1960, p. 146-147.

de Jussieu, professeur de botanique au Muséum, témoigne en effet de l'importance de l'expédition pour l'approvisionnement animalier :

De toutes les collections qui nous sont parvenues des pays éloignés, à diverses époques, celle-ci apportée par les vaisseaux le *Naturaliste* et le *Géographe*, est certainement la plus considérable, sur-tout dans le règne animal. Celle du Muséum est très-augmentée par le grand nombre d'espèces nouvelles recueillies dans cette expédition, et la science y gagne en même proportion.⁹⁰

On comprend alors que les professeurs du Muséum se voyaient s'imposer en détenteurs du savoir zoologique du Pacifique grâce à cette nouvelle collection. Surtout, et c'est là où réside toute la singularité de l'expédition Baudin, 73 animaux vivants arrivèrent à Paris⁹¹.

Pour en arriver à ce résultat, une collaboration entre les professeurs et les voyageurs-naturalistes dut s'établir préalablement, et ce sous l'égide de Bonaparte. Le projet de l'expédition proposé au Consul fut validé par ce dernier le 25 mars 1800. Mais plus que de donner son aval, Bonaparte ne manqua pas de contribuer au choix des naturalistes embarqués sur les corvettes. Certains furent en effet sélectionnés par une commission établie par l'Institut de France, à laquelle les professeurs du Muséum firent des recommandations, et d'autres par Bonaparte lui-même – ôtant alors une certaine liberté au capitaine Baudin dont le projet d'expédition se voyait réapproprié par le gouvernement. Parmi eux, cinq zoologistes débutèrent le voyage, dont certains moururent lors du voyage et d'autres décidèrent de ne pas poursuivre l'aventure lors de la première escale à l'Île de France – actuelle île Maurice⁹². Seul François Péron revint en France et il avait précisément été recommandé par Georges Cuvier, professeur d'anatomie comparée au Muséum⁹³.

Durant l'expédition, l'élève zoologiste prit en charge la collecte des spécimens, avec l'aide de Charles Alexandre Lesueur, devenu peintre-voyageur lors de cette expédition. La grande question qui se pose alors dans les études sur l'expédition Baudin est de savoir jusqu'à quel point les professeurs du Muséum donnèrent des instructions aux naturalistes-voyageurs avant et pendant l'expédition dans ce procédé de collecte. Sur ce sujet, les sources sont

⁹⁰ Antoine-Laurent de JUSSIEU, « Note sur l'expédition à la Nouvelle-Hollande, entreprise pour des recherches de Géographie et d'Histoire naturelle », v. 5, *Annales*, 1804, p. 7.

⁹¹ Étant une caractéristique de l'expédition Baudin, les animaux vivants forment un sujet d'étude à part entière dans l'historiographie sur le voyage. Voir JACKSON, JANSEN, BAGLIONE, CALLOU, 2021; Stephane PFENNIGWERTH, « New Creatures Made Known: Some Animal Histories of the Baudin Expedition », dans WEST-SOOPY, 2013, p. 171-214 ; JANSEN, 2018 ; JANGOUX, JOUANIN, MÉTIVIER, 2010.

⁹² Sur les différents naturalistes de l'expédition Baudin et leur sélection, voir JANGOUX, 2022.

⁹³ Rapport, Paris, 1^{er} fructidor an VIII (19 août 1800). Paris, SHD, BB4/995, Archives centrales de la Marine.

rare⁹⁴. Dans l'article « Les animaux embarqués vivants sur les vaisseaux de voyage de découvertes aux Terres australes » de 2010, Michel Jangoux, Christian Jouanin et Bernard Métivier introduisent leur propos en affirmant, qu'à l'exception du document sur la formation d'une collection pour Joséphine, aucun des zoologistes à bord des corvettes n'avait reçu de directives du Muséum en ce qui concerne les mammifères et que les professeurs s'en remirent simplement à l'ingéniosité des voyageurs⁹⁵. Non sans vouloir dévaloriser le talent des naturalistes de l'expédition Baudin, le manque de preuves documentaires ne doit pas empêcher d'explorer davantage la question. En effet, démontrer l'implication du Muséum dans les voyages de découvertes – qu'elle fût directe ou indirecte – amène à dénoter un changement de paradigme dans les sciences naturelles du début du XIX^{ème} siècle, lesquelles concouraient ainsi à la formation d'une identité nationale.

Plusieurs éléments portent à croire que les professeurs du Muséum participèrent activement aux collections zoologiques formées par les voyageurs-naturalistes. Tout d'abord, il est attesté dans un article de 2016 par Jean Fornasiero et John West-Sooby que lors de sa précédente expédition aux Antilles (1796-1798), le capitaine Baudin collabora étroitement avec le personnel de l'institution nationale⁹⁶. Les auteurs démontrent en outre comment le voyage dans le Pacifique fut d'autant plus calibré et contrôlé par le ministre de la Marine et des Colonies sur le sujet de la navigation que ne l'avait été celui dans l'Atlantique⁹⁷. La suite logique serait d'émettre l'hypothèse que, dans le domaine de l'histoire naturelle, il en fut de même et que les naturalistes à destination des terres australes eussent reçu d'autant plus d'instructions de la part des professeurs du Muséum. Mais les auteurs concluent l'inverse⁹⁸. Pourtant, il est avéré que dans la « science de l'homme » et celle des mollusques, les naturalistes disposèrent d'instructions précises émises par les naturalistes concernés au Muséum, c'est-à-dire respectivement G. Cuvier et Jean-Baptiste de Lamarck, professeur des insectes et des vers⁹⁹. Il est quelque peu étonnant de penser que les autres parties de la zoologie furent épargnées, sinon comment expliquer qu'autant d'animaux vivants furent

⁹⁴ JANGOUX, 2022, p. 95.

⁹⁵ JANGOUX, JOUANIN, MÉTIVIER, 2010, p. 265.

⁹⁶ Les sources relatives à la collaboration entre le capitaine Baudin et le Muséum sont reproduites dans BAUDIN, 2009.

⁹⁷ Sur la comparaison des instructions données aux deux expéditions du capitaine Baudin, voir FORNASIERO, WEST-SOOPY, 2016.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 41.

⁹⁹ JANGOUX, 2005, p. 5 ; « Note instructive sur les recherches à faire relativement aux différences anatomiques des diverses races d'Hommes », texte retrouvé dans les papiers de Péron, édité dans COPANS, JAMIN, 1978, p. 172-176.

ramenés qui, en outre, constituaient l'apport le plus important de l'expédition. En tout cas, si l'on en croit Jean Philippe François Deleuze, un naturaliste du Muséum, Péron aurait reçu, de la part des professeurs, des instructions qui ne concernaient pas uniquement les mollusques :

Le peu de jours qui lui restent [avant le départ] il les emploie à obtenir de M. Lacépède, de M. Cuvier et de M. Degerando des instructions qui puissent le diriger dans ses recherches : il se destine principalement à la zoologie, comme à la partie de l'histoire naturelle qui offre le champ le plus vaste et le plus neuf.¹⁰⁰

Pour appuyer cette hypothèse, il est utile d'ajouter qu'une quinzaine d'années après l'expédition Baudin, les professeurs du Muséum rédigèrent un texte, publié par le ministre de la Marine et des Colonies en 1818, destiné spécifiquement aux voyageurs-naturalistes. Ils y indiquent comment récolter et s'occuper des spécimens morts et vivants à envoyer à Paris¹⁰¹. Une année plus tard, l'École des voyageurs fut créée au sein de l'institution afin que les voyageurs-naturalistes pussent être formés selon les idées et les besoins des professeurs¹⁰². Ces deux nouveautés étaient indéniablement liées au fait que la plupart des collections du Muséum provenaient des voyages d'exploration. Le matériel recueilli pour rédiger la notice d'instructions ainsi que pour monter l'École prenait sans aucun doute racine dans les consignes formulées et données à Baudin pour ses expéditions aux Antilles et en terres australes. Du moins, cela peut se prouver avec la première d'entre elles, puisqu'il existe un document qui contient des directives sur la collecte de spécimens rédigé par Jussieu et qui partage nombre de similitudes avec le texte officiel de 1818¹⁰³. Force est de supposer que les naturalistes du voyage dans le Pacifique reçurent des directives aussi précises de la part des professeurs du Muséum qui avaient la main mise sur la formation de la collection nationale.

Dans ces instructions, la collecte d'animaux vivants n'est nullement épargnée puisque ces derniers avaient pour destination la ménagerie à Paris. C'est d'ailleurs sur cette partie de l'histoire naturelle que le texte de 1818 s'ouvre. Il y est en outre indiqué quelles étaient les espèces manquantes à la ménagerie que les voyageurs devaient ramener. Vingt ans auparavant, Jussieu exprimait déjà cette demande pour le voyage aux Antilles, mais

¹⁰⁰ Jean Philippe François DELEUZE, « Notice historique sur M. Péron », *Annales*, v. 17, 1811, p. 258.

¹⁰¹ *Instruction pour les voyageurs...*, 1818, p. 2-20 (pour le règne animal). Il faut préciser que la pratique des textes d'instructions ne naît pas avec le Muséum. Elle devient toutefois institutionnelle et obligatoire, plus que privée ou amatrice comme au XVIII^{ème} siècle. Aussi, la différence réside dans l'ajout de directives précises concernant les animaux vivants afin d'accroître la ménagerie. Pour une histoire des instructions sur la période concernée, voir KURY, 1998 ; COLLINI, VANNONI, 2005.

¹⁰² Voir KURY, 2001, p. 170-178.

¹⁰³ Antoine-Laurent de JUSSIEU, « Instructions données par le Muséum d'histoire naturelle aux naturalistes qui accompagnent le citoyen Baudin dans son expédition à l'île de la Trinité espagnole », 28 fructidor an IV (14 septembre 1796). Reproduit dans BAUDIN, 2009, p. 32-36.

l'expédition résulta seulement dans l'enrichissement botanique. Cette volonté se perpétua puisque, pour sa seconde entreprise, Baudin témoigna de l'utilité de ramener des organismes vivants pour en outre en faire la spécificité de l'expédition :

L'histoire naturelle qui n'a trouvé que des objets neufs pour elle dans les collections d'animaux et de plantes sèches recueillies sur ces côtes désire que les mêmes objets soient apportés vivants pour peupler ses jardins et ses ménageries. Elle espère de plus que de nouvelles recherches produiront encore de nouvelles découvertes.¹⁰⁴

On comprend pourquoi les 73 animaux qui arrivèrent à Paris au retour du *Naturaliste* et du *Géographe* furent une des véritables réussites de l'expédition Baudin. Il n'est alors pas anodin si, dans le frontispice du premier atlas, ce sont des animaux qui sont mis en scène. En outre, il s'agit d'espèces qui étaient encore inconnues et sur lesquelles il fut possible de mener de nombreuses recherches scientifiques ; qui font par ailleurs encore foi aujourd'hui¹⁰⁵. Toutefois, cette détention de l'animal vivant venu d'ailleurs n'était pas seulement utile aux progrès de l'histoire naturelle, mais témoignait également d'une possession d'un savoir dont seule la France était la gardienne. Du moins, c'était ce que les résultats de l'expédition Baudin devaient faire croire, sinon comment expliquer la présence des deux kangourous gris ?

Détenir l'animal, s'approprier le savoir, asseoir le pouvoir

Il est en effet surprenant que les kangourous représentés sur le frontispice pussent provenir en partie d'Angleterre, alors que les rapports franco-britanniques n'étaient pas des plus pacifistes. Du reste, comme la plupart des campagnes révolutionnaires, les enjeux de l'expédition Baudin s'inscrivait dans l'incessante rivalité avec les Anglais – quand bien même la paix d'Amiens signée en 1802 tenta de restreindre les hostilités, en vain. Après les pertes coloniales – notamment en Amérique du Nord – à l'issue de la guerre de Sept Ans, la France se tourna vers la conquête du sud du Pacifique. De Louis-Antoine de Bougainville jusqu'à Baudin, plusieurs expéditions se succédèrent pour explorer les terres australes, mais ce en parallèle des trois voyages de James Cook¹⁰⁶. Parmi les différents noms qui s'aventurèrent dans le Pacifique, on ne retient généralement que celui du Britannique, puisque ce fut à la

¹⁰⁴ Baudin à l'Institut de France, mémoire lu aux séances des 16 et 17 ventôse an VIII (7 et 8 mars 1800). Reproduit dans BAUDIN, 2001, p. 32.

¹⁰⁵ Voir Cécile CALLOU, Stephen JACKSON, « Les mammifères collectés par l'expédition du capitaine Baudin », dans BAGLIONE, 2021, p. 94-96 ; JACKSON, JANSEN, BAGLIONE, CALLOU, 2021.

¹⁰⁶ Pour les rivalités entre la France et l'Angleterre dans l'exploration du Pacifique dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, voir par exemple LINCOLN, 1998 ; BALLANTYNE, 2004 ; HARRISON, 2009 ; WEST-SOOPY, 2013.

suite de ses expéditions que l'Angleterre décida d'établir une première colonie à Botany Bay. Il n'est pas certain que l'expédition Baudin avait une visée à proprement dite coloniale¹⁰⁷, mais l'idée de surpasser la puissance britannique se manifesta dans tous les cas par les nouveaux relevés géographiques et par l'amasement de nouvelles collections d'histoire naturelle.

Sur ce second point, Jussieu exprime dans sa notice de 1804 sur l'expédition le fait que les Anglais, établis sur une partie du continent, auraient les capacités de dépasser les Français dans la recherche en botanique, mais certainement pas en zoologie. Ce propos est soutenu par les collections rapportées d'animaux vivants de l'expédition Baudin dont « divers quadrupèdes qu'il seroit facile d'acclimater en France, et surtout plusieurs espèces de kangourous »¹⁰⁸. Tout comme pour le frontispice du *Voyage*, publié quelques années plus tard, les naturalistes se vantaient de l'acquisition de kangourous, mais ils prétendaient surtout en détenir plusieurs. Or, comme il a été mentionné précédemment, seul le « Kangourou de King » arriva vivant par les corvettes en France, à la Malmaison. Les autres kangourous qui avaient été ramenés par Dufresne, détenus d'abord par le Muséum puis par l'Impératrice, provenaient directement des conquêtes de la puissance rivale.

Une précieuse lettre de l'aide-naturaliste permet de renseigner sur le potentiel fournisseur anglais et donc de la provenance des deux individus. Dans ce document, Dufresne parle de la vente d'une lionne du Muséum, de l'acquisition du couple de kangourous et d'autres animaux, puis de la volonté de trouver un éléphant ; parmi ces différentes informations, apparaît le nom de M. Pidcock¹⁰⁹. S'il y avait en effet bien un endroit où des animaux curieux pouvaient se trouver en Angleterre, c'était dans la ménagerie d'Exeter Change dirigée par Gilbert Pidcock de 1789 à 1810. Cette enceinte était seulement pensée pour la monstration d'animaux et fonctionnait plutôt comme une foire, où il fallait payer pour voir les animaux mis en spectacle ou pour venir les acheter¹¹⁰.

Le kangourou fut décrit pour la première fois par Joseph Banks, naturaliste qui participa à la première expédition de Cook (1768-1771)¹¹¹. D'après un spécimen naturalisé et différentes descriptions de Banks, George Stubbs exécuta la première peinture européenne

¹⁰⁷ HARRISON, 2009, p. 39.

¹⁰⁸ Antoine-Laurent de JUSSIEU, « Note sur l'expédition à la Nouvelle-Hollande, entreprise pour des recherches de Géographie et d'Histoire naturelle », *Annales*, v. 5, 1804, p. 9.

¹⁰⁹ Lettre du Citoyen Dufresne au directeur du Muséum, (Londres ?), 28 thermidor an X (16 août 1802). Paris, ANF, AJ/15/743, Correspondance arrivée et départ, an IX (1800-1801)-an XI (1802-1803).

¹¹⁰ Sur la ménagerie d'Exeter Change, voir GRIGSON, 2016, p. 96-121.

¹¹¹ PLUMB, 2011, p. 222.

représentant cet animal en 1772 (fig. 6)¹¹². Avec l'installation des Anglais sur le continent austral, des kangourous purent ensuite être régulièrement envoyés à Londres. La reine Charlotte détenait quelques individus dans sa ménagerie à Kew Garden qui finirent ensuite chez Pidcock¹¹³. Une pièce, provenant de la pratique publicitaire du *showman* figure, à peu près dans la même pose qu'établie par Stubbs, une femelle kangourou avec un petit (fig. 7). L'inscription indique la date de naissance de septembre 1800, ce qui permet de présumer que Pidcock acquit ces animaux peu de temps avant. Si Geoffroy Saint-Hilaire annonçait donc dans sa notice de 1802 que la France voyait pour la première fois des kangourous¹¹⁴, les Anglais, eux, voyaient des individus vivants déjà depuis le début des années 1790. Et plus important encore, les animaux se reproduisirent en 1800 dans la ménagerie de Pidcock¹¹⁵, ce qui implique qu'ils s'étaient déjà acclimatés en Europe.

On peut toutefois attribuer aux naturalistes français le fait d'avoir identifié et décrit différentes espèces du kangourou, alors qu'il semblait n'y en avoir qu'une seule de l'autre côté de la Manche :

Celle qui a reçu dans nos systèmes le nom de *didelphis gigantea*, a été observée sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande en 1770, par le célèbre voyageur Cook. Depuis cette époque on avoit toujours pensé que les *kanguroos* qu'on trouvoit sur les différens points de la Nouvelle-Hollande où l'on abordoit, appartenoient à cette même espèce ; mais les naturalistes français qui firent partie de l'expédition aux Terres australes, et qui furent à même de voir un grand nombre de ces animaux, s'aperçurent qu'ils différoient par la taille, ainsi que par les couleurs de leur poil, et qu'on pouvoit au moins en distinguer cinq espèces¹¹⁶.

La différence de couleur de pelage des kangourous présents sur le frontispice du *Voyage* commence alors à prendre de son sens. Et on peut aller encore plus loin si l'on observe les poses des animaux qui sont diversifiées selon les individus – debout, recroquevillé, couché. Cette représentation change de celles de Stubbs et de Pidcock, démontrant une plus grande connaissance des kangourous de la part des Français.

¹¹² BONAVENTURA, POSTLE, SPIRA, 2019, p. 44.

¹¹³ PLUMB, 2011, p. 222.

¹¹⁴ Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « Note sur deux Kanguroos vivans, acquis en Angleterre », *Annales*, v. 1, 1802, p. 178-180.

¹¹⁵ « One of the kangaroos which have been exhibited at the Grand Menagerie over Exeter Change brought forth a young one [...] far more curious than anything ever yet observed by human eye [...] The delicacy of this young animal is beyond expression [...] this is absolutely one of the most extraordinary subjects that nature has presented us with; and is truly deserving of the attention of the curious », Advertisement : Kangaroo at Pidcock's Menagerie, *Oracle and Daily Advertiser*, 23 octobre 1800. Cité dans PLUMB, 2011, p. 224.

¹¹⁶ *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, v. 17, 1817, p. 29.

Si une seule espèce, nommée « Kangaroo de King » par Péron, arriva vivante, les autres purent tout de même être étudiées sous leur forme naturalisée. Dans la suite de l'article publié en 1817, le naturaliste français Anselme Gaëtan Desmarest s'appuie sur les recherches précédemment menées sur les spécimens de l'expédition Baudin par Geoffroy Saint-Hilaire, et qui avait, contrairement aux Anglais, défini le kangourou comme un genre et non juste comme une espèce au début du siècle. Le « Kangaroo de King » (*Kangurus ruficollis* dans la notice) présent chez Joséphine n'appartenait ainsi pas à la même espèce que ceux d'Angleterre (*Didelphis Gigantea*). Il en est de même pour les deux individus de « Kangaroo Géant » (*Kangurus fuliginosus*) qui étaient embarqués sur l'une des corvettes au retour de France, selon un tableau dressé par Péron, mais qui ne survécurent pas au voyage¹¹⁷.

Cette collection formée par les naturalistes de l'expédition Baudin permit certes aux Français de détenir un savoir zoologique plus important que les Anglais, mais également de s'inscrire dans des enjeux territoriaux. On rappelle pour cela que l'un des deux objectifs du voyage était d'ordre géographique. Bernard Germain Étienne de Lacépède, professeur des poissons et des reptiles au Muséum, ne manque pas de rappeler dans une notice des *Annales* que « les Anglais qui ont formé un bel établissement à Botany-Bay, n'ont pas achevé de reconnoître la côte orientale de la Nouvelle-Hollande », tout en faisant état des animaux de l'expédition Baudin¹¹⁸. Il témoigne en effet dans ce texte que la détention de nouvelles espèces était due à l'exploration de territoires dont le tracé et le savoir n'étaient détenus que par les Français¹¹⁹. En parcourant les différentes terres inconnues, les voyageurs-naturalistes s'aventurèrent sur une île peuplée d'innombrables kangourous. Dans un esprit colonialiste, le nom d'*Île Decrès* lui fut donné par les Français, en référence à Denis Decrès, ministre de la Marine et des Colonies¹²⁰. Dans la notice rédigée par Desmarest, ainsi que dans le tableau de Péron, il est précisé que l'espèce du « Kangaroo Géant », dont deux individus vivants devaient être ramenés, provenait de cet endroit. On arrive donc à la conclusion que la possession de cet animal témoignait de la « découverte », au moins, d'une île et incarnait par la même occasion la conquête du Pacifique par les Français. Toutefois, cette version de l'histoire fut manipulée.

¹¹⁷ François Péron, « Tableau général de tous les animaux vivants qui se trouvent à bord du Géographe », Rade de Paimboeuf, 4 germinal an XII (25 mars 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

¹¹⁸ Bernard Germain Étienne de Lacépède, « Mémoire sur plusieurs animaux de la Nouvelle-Hollande dont la description n'a pas encore été publiée », *Annales*, v. 4, 1804, p. 184.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ « Préface », *Voyage*, v. 2, 1816, p. 13.

L'île en question avait en fait déjà été parcourue par Matthew Flinders, explorateur anglais envoyé aux terres australes après que le gouvernement britannique eut entendu parler de l'expédition Baudin¹²¹. À terre, il avait donné, de manière pragmatique, le nom de *Kangaroo Island* – nom utilisé aujourd'hui. Baudin était tout à fait au fait de cette information puisque les deux capitaines se rencontrèrent lors de leur voyage et échangèrent sur leurs trajectoires et recherches respectives, laissant l'explorateur français non sans quelque inquiétude¹²². Comme le relève Lindl Lawton, Flinders aurait dû imposer sa nomenclature puisqu'il avait été le premier – Européen – à avoir nommé l'île et d'autres parties des terres australes¹²³. On constate toutefois dans la notice de 1804 de Lacépède sur les animaux de l'expédition Baudin que « [t]ous les résultats des recherches du capitaine anglais Flinders ne sont pas connus »¹²⁴. Flinders ne publia en effet son récit et ses observations qu'en 1814. Car, lors de son retour en Angleterre en 1803, le gouverneur de l'Île de France, Charles-Mathieu-Isidore Decaen, l'avait arrêté et fait prisonnier pendant sept ans, certainement pour l'empêcher de divulguer ses découvertes faites avant les Français¹²⁵.

Les premiers à avoir imposé les noms sur les « nouveaux » territoires étaient alors Péron et Louis Freycinet avec la publication du *Voyage*. Puisque le capitaine Baudin avait perdu la vie en 1803 lors de l'expédition, Péron prit en charge le projet de rédaction du rapport. Le but de cette publication était orienté vers la détention d'un nouveau savoir, ce fut du moins en ces mots que le conseiller d'État s'exprima sur le projet en 1803 :

Il [l'ouvrage] pourra ainsi présenter un ensemble capable de lutter avec avantage contre tout ce que nos rivaux en recherches et en découvertes, voudraient publier, par la suite, sur une cinquième partie du monde qui [...] était restée jusqu'à nos jours à peu près inconnue.¹²⁶

Après avoir émis la demande au gouvernement, la publication fut ordonnée par Napoléon en 1806 par décret. Le premier volume, accompagné de planches gravées d'après les dessins de Lesueur et de Nicolas-Martin Petit, vit le jour en 1807. Le second atlas fut publié en 1811 et le second volume du récit en 1816, repris par Freycinet, cartographe de l'expédition,

¹²¹ John WEST-WOOD, Jean FORNASIERO, « Expédition Baudin - science et politique : Les enjeux politiques du Voyage aux Terres Australes », dans BAGLIONE, 2021, p. 24.

¹²² *Ibid.*, p. 27.

¹²³ Lindl LAWTON, « Cartographie de la côte inconnue : Des noms qui en disent long », dans BAGLIONE, 2021, p. 31.

¹²⁴ Bernard Germain de LACÉPÈDE, « Mémoire sur plusieurs animaux de la Nouvelle-Hollande dont la description n'a pas encore été publiée », *Annales*, v. 4, 1804, p. 184.

¹²⁵ Lindl LAWTON, « Cartographie de la côte inconnue : Des noms qui en disent long », dans BAGLIONE, 2021, p. 31.

¹²⁶ Le Conseiller d'État Fleurieu de l'Institut National à Monsieur Fourcroy, Conseiller d'État, membre de l'Institut National, et Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle. Paris, 22 prairial an XI (11 juin 1803). Paris, ANF, AJ/15/831, Gestion des collections.

à la suite de la mort de Lesueur en 1810¹²⁷. Dans cette publication, la partie continentale est appelée *Terre Napoléon* et toutes les autres sont nommées d'après des membres de l'entourage politique de l'Empereur et quelques naturalistes français (par exemple *Baie Murat*, *Presque-Île Cambacérés*, *Détroit de Lacépède*, *Golfe Joséphine* comme ils peuvent s'observer sur la carte générale, fig. 8).

Ces noms étaient toutefois en étroit lien avec la publication, car, comme le fait remarquer Lawton, ils n'avaient pas été donnés par le capitaine Baudin¹²⁸. Une lettre de Lesueur à son père permet en effet d'en attester : « l'Île des Kangourous par les anglais & l'Île Borda par nôtre commandant : il s'y trouve une grande quantité de Kangourous »¹²⁹. Péron ne semblait d'ailleurs pas en user lui-même avant le projet du récit puisque dans son tableau il est inscrit que les kangourous provenaient de « l'île aux Kanguroos »¹³⁰. Ce qui semble dès lors se dessiner, c'est que le choix des noms politiques avait dû être pensé afin d'attirer l'attention de Napoléon sur la publication, en assimilant ainsi les observations scientifiques à la conquête territoriale.

Cette volonté d'imposer la France dans la détention du savoir de cette partie des terres australes était en tout cas bien ancrée. Dans la notice de Desmarest sur les kangourous, le nom de *l'Île Decrès* est utilisé pour parler du « Kanguroo Géant ». Pourtant, le texte date de 1817, après la publication des résultats de Flinders (1814). Il fallut attendre 1824 pour qu'une nouvelle édition du *Voyage* vît le jour avec la rectification de la nomenclature de Flinders pour les parties qu'il avait explorées avant les Français¹³¹. Ainsi, la conclusion émise précédemment, sur la possession du kangourou comme témoin de l'exploration française, avait en tout cas dû faire foi pendant toute la période de l'Empire.

Finalement, il importait peu de savoir quelle espèce vivante était détenue, car seul un public très averti pouvait en distinguer les différences. Joséphine elle-même n'avait pas fait la distinction entre le « Kanguroo de King » et le « Kanguroo Géant » lorsqu'elle réclama les

¹²⁷ Sur la publication, voir Gabrielle BAGLIONE, « Diffuser les découvertes : La publication officielle des résultats du Voyage aux Terres australes », dans BAGLIONE, 2021, p. 36-59 ; THOORIS, 2022.

¹²⁸ Les noms donnés par Baudin sur les cartes avaient été rayés par Péron et Freycinet. *Ibid.*, p. 29.

¹²⁹ Lettre de Charles-Alexandre Lesueur à son père, Île de France, 24 thermidor an XI (12 août 1803). Le Havre, Muséum d'histoire naturelle du Havre, Ms 63020, Collection Lesueur.

¹³⁰ François Péron, « Tableau général de tous les animaux vivants qui se trouvent à bord du Géographe », Rade de Paimboeuf, 4 germinal an XII (25 mars 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

¹³¹ Lindl LAWTON, « Cartographie de la côte inconnue : Des noms qui en disent long », dans BAGLIONE, 2021, p. 31.

kangourous qui étaient en chemin pour la France, avant que le second pérît¹³². Du reste, certaines versions du *Voyage* furent publiées en noir et blanc, ne pouvant alors montrer la diversité des espèces. L'analyse de la différence des couleurs a simplement servi de document visuel en formant le point de départ de cette étude, pour finalement montrer que les kangourous, tous comme les cygnes noirs et les émeus noirs, étaient devenus un symbole de la conquête du Pacifique. Et pour en attester, il convient d'invoquer les cartes dessinées pour l'expédition Baudin, puisque ce matériel est, selon les termes de Benjamin Schmidt, « the quintessential geographic sources », tout en étant un objet visuel riche¹³³. Pour l'auteur, ce médium permet d'extraire la vision « exotique » apposée par les Européens sur les terres non-européennes, en passant par l'analyse des cartouches, qui forment les éléments décoratifs des cartes¹³⁴. Que ce soit pour la carte générale de la *Terre Napoléon* publiée dans le *Voyage* (fig. 9 et 10) ou une autre plus modeste dessinée par Lesueur et conservée dans ses papiers (fig. 11), ce sont les animaux qui composent les vignettes, dont souvent les kangourous. Si, sous l'Empire, ces marsupiaux vinrent à incarner la vision géographique du Pacifique, leur détention, qui plus est dans une résidence impériale, renvoyait forcément à l'exploration territoriale dans laquelle le gouvernement était impliqué.

Ainsi, les enjeux politico-scientifiques apparaissent concentrés autour des animaux de la Malmaison, vitrine du discours impérialiste français. Le rôle de la détention de l'animal vivant était entre autres de signifier la conquête impérialiste. C'est en effet bien ce que les professeurs du Muséum rappelle à Pierre Daru, l'intendant de la Maison de l'Empereur, après que Napoléon leur eut envoyé des chevaux de Laponie :

Le Public que nous aurons soin d'instruire de la manière dont ils nous sont parvenus, les verra avec un double intérêt, comme monument des trophées du Premier des héros & de son invincible armée et cette acquisition que nous regardons comme une nouvelle preuve des bontés dont Sa Majesté nous honore deviendra pour nous un puissant encouragement à de

¹³² Dans une lettre de l'intendant du domaine de Malmaison dont ce dernier fait état des animaux que Joséphine désirait parmi ceux qui avait été ramenés de l'expédition Baudin, il est précisé qu'« [e]lle croyait lorsqu'elle demanda il y a quelques tems les Kanguroos qu'ils étaient d'une même espèce », en parlant donc du « Kanguroo de King » et du « Kanguroo Géant ». Lettre de M. Mirbel au Directeur du Muséum, Malmaison, 9 floréal an XII (29 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

¹³³ SCHMIDT, 2015, p. 231.

¹³⁴ Dans le chapitre quatre de son livre, Schmidt, se focalisant sur un corpus néerlandais du XVII^e siècle, montre comment les éléments dessinés sur les cartouches fabriquèrent un répertoire visuel identitaire des autres continents pouvant ensuite se décliner dans les arts décoratifs en Europe. *Ibid.*, p. 227-323.

nouveaux efforts pour contribuer à la gloire de la grande nation par les Conquêtes paisibles des sciences¹³⁵.

Tant au sein du Muséum que lors des campagnes militaires, l'idéologie de la conquête (des savoirs et des territoires) était présente, et ce toujours dans l'objectif de faire dominer la France. Surtout, la science et le gouvernement se devaient de fonctionner ensemble. Dans l'extrait de la lettre des professeurs, tout comme dans le projet de publication du *Voyage*, il semble que les naturalistes savaient conférer une dimension politique à l'histoire naturelle afin d'obtenir la protection de Napoléon et de bénéficier d'un approvisionnement par ses expéditions. À l'inverse, pour le pouvoir en place, la détention des animaux servait à positionner la France dans la géographie scientifique. Ce lien étroit se confirme d'autant plus dans les récompenses accordées aux naturalistes à la suite de l'expédition. Péron et Lesueur se virent attribuer une pension annuelle par l'Empereur dès 1806, respectivement de 2'000 et 1'500 francs – le seul botaniste revenu en France, Théodors Leschenault, reçut le même traitement, une année plus tard, à hauteur de 1'800 francs¹³⁶. Par ailleurs, la différence des montants prouve, à nouveau, que la récolte des animaux vivants fut davantage honorée.

Ces liens entre la science et Napoléon se concrétisaient dans l'espace que Joséphine avait créé, et non au Muséum, renforçant d'autant plus les enjeux politico-scientifiques. La représentation distinctive de la Malmaison sur le frontispice se combine en effet avec la carte sur laquelle il est inscrit *Terre Napoléon* et la mention au-dessus « exécuté par ordre de S.M. l'Empereur et Roi » (fig. 12). Mais il ne s'agit pas de la seule raison pour laquelle les animaux se retrouvèrent chez Joséphine. Si les naturalistes exprimèrent un engouement spécifique pour les animaux vivants parmi les autres collections d'histoire naturelle, fallait-il encore avoir à disposition les structures pour accueillir ces grands mammifères et les faire survivre.

¹³⁵ Lettre des professeurs administrateurs du Muséum d'Histoire Naturelle à Monsieur Daru, Intendant général de la Maison de S. M. L'Empereur & Roi, Paris, 9 mai 1806. Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

¹³⁶ JANGOUX, 2022, p. 102-103.

B(I). Penser la ménagerie pour l'observation naturaliste

La présence des deux kangourous d'Angleterre chez Joséphine, alors qu'ils séjournèrent auparavant au Muséum, pose évidemment la question de la raison de leur transfert. Au vu de la date qui coïncide avec celle de l'arrivage des animaux de l'expédition Baudin, on peut se demander si les kangourous d'Angleterre devaient servir éventuellement de remplacement à ceux ramenés directement des terres australes qui périrent, tel le « Kangaroo Géant », avant leur arrivée. Mais le directeur de l'institution en donna une autre raison, ou du moins une en plus :

J'ai l'honneur de vous prévenir que les Kangourous sont partis pour la Malmaison où ils devront arriver sur les deux heures. Tout me porte à croire, Madame, que le nouveau séjour les rendra infiniment plus intéressants pour l'histoire naturelle que celui qu'ils ont habité jusqu'à présent. Ils n'ont besoin pour cela que d'un espace plus grand et d'un peu de tranquillité. Ce sont donc des remerciements que nous avons à offrir pour les soins que vous voudrez bien faire donner à ces animaux.¹³⁷

Il se dégage, des propos d'Antoine-François Fourcroy, deux éléments essentiels de la pratique zoologique au tournant du XIX^{ème} siècle. Il apparaît tout d'abord une différence architecturale entre la ménagerie nationale et celle de Malmaison, interrogeant la manière dont étaient conçus un espace dédié aux sciences et un autre à l'agrément. Mais, d'après les dires du directeur, il semble que le domaine de Joséphine se prêtait mieux à l'étude zoologique que les enclos du Muséum, interrogeant la forme que devait prendre une ménagerie dédiée à l'histoire naturelle.

Ce qui semble ici relever du paradoxe tient en vérité au fait que la ménagerie du Muséum prit plusieurs dizaines d'années pour être terminée. Au moment où les kangourous furent transportés à la Malmaison, les enclos de l'établissement public étaient encore en chantier. Il fallait alors adapter les loges à chaque nouvel arrivage d'animaux. Également, et ce malgré l'étendue des travaux, la ménagerie de l'institution ne prit jamais sa forme initiale, alors qu'elle avait été véritablement pensée à l'origine pour servir l'étude zoologique et la société – du moins telle que cette dernière était conçue dans les années révolutionnaires. La ménagerie de la Malmaison, en revanche, atteignait cet objectif.

Le but ici est donc de relever le fait que la mise à disposition d'animaux vivants venus d'ailleurs prit de l'importance après la Révolution française. Il sera question dans un premier

¹³⁷ Lettre du Conseiller d'État Fourcroy à Madame Bonaparte, Paris, 13 floréal an XII (4 mai 1804). Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

temps de revenir sur les textes, et leurs auteurs, qui devaient promulguer l'établissement d'une ménagerie publique comme idéal républicain. Il se dégagera que cette nouvelle forme d'établissement avait pour but de permettre l'observation des mœurs animalières. Mais pour ce faire, l'enceinte devait être repensée pour offrir les conditions adéquates à l'étude des comportements des animaux. On verra alors que le modèle retenu fut celui du jardin à l'anglaise, mais que les travaux du Muséum prirent du retard et que l'institution ne put jamais réaliser le projet en entier. Quant à Joséphine, elle avait envisagé le parc de la Malmaison dans ce style et put pleinement lui donner forme, avec plus d'étendue ; cette structure sera finalement interrogée pour démontrer que des ambitions politiques émergeaient de cette recréation de la nature à laquelle les animaux vinrent participer.

Amener la vie au Muséum

Afin de déterminer la manière dont une ménagerie dédiée à l'histoire naturelle était pensée, il convient de revenir sur l'origine du projet, c'est-à-dire sur la volonté de son établissement dont le but était d'améliorer l'étude zoologique et de servir la nation. Les raisons de l'instauration d'une ménagerie au Muséum ont pu être étudiées à plusieurs reprises¹³⁸ ; on se permettra donc d'invoquer les sources déjà connues qui renseignent à bien des égards sur les intentions des acteurs qui se mobilisèrent pour cet établissement.

Une année avant la création du Muséum, Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre rédigea un *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin national des plantes de Paris*¹³⁹. Si l'auteur avait déjà manifesté un intérêt pour l'observation des comportements animaliers dans ses œuvres littéraires¹⁴⁰, il occupait entre autres le poste d'intendant du Jardin des Plantes. L'argument principal de Bernardin de Saint-Pierre pour l'instauration d'une ménagerie y est assez clair et se résume en ces mots : « L'animal mort le mieux préparé, ne présente qu'une peau rembourrée, un squelette, une anatomie. La partie principale y manque ; la vie qui la classoit dans le règne animal. »¹⁴¹ L'instauration d'une ménagerie aurait pour but de pouvoir mener des études d'après l'animal vivant. L'intérêt pour la vie des êtres non-

¹³⁸ Dans la littérature sur les animaux du Muséum, les publications suivantes traitent plus en profondeur les sources relatives à l'établissement de la ménagerie : Richard W. BURKHARDT, « La Ménagerie et la vie du Muséum », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 481-508 ; BARATAY, HARDOUIN-FUGIER, 1998 ; ROBBINS, 2002 ; SERNA, 2017 ; POUILLARD, 2019 (1) ; POUILLARD, 2019 (2).

¹³⁹ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792.

¹⁴⁰ Voir Gabriel-Robert THIBAUT, « L'animal dans l'humanisme spiritualiste de Bernardin de Saint-Pierre », dans FÖRSTEL, PLOUVIER, 2020, en ligne (10.4000/books.cths.10103).

¹⁴¹ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 33.

humains dans un contexte scientifique s'était certes déjà manifesté depuis le XVIIIème siècle en Europe ; les savants procédaient à des vivisections sur des animaux domestiques pour en observer la circulation du sang et mener des expériences de transfusion¹⁴². L'attrait qu'exprime Bernardin de Saint-Pierre était toutefois différent en ce qu'il concernait les animaux venus d'ailleurs et était surtout lié à l'acte d'observer. La ménagerie permettrait, en termes zoologiques, de mieux réussir à cerner les caractéristiques physiques et physiologiques, mais surtout de pouvoir déterminer les mœurs des animaux, à des fins de classification d'une part.

La même année, la Société d'Histoire Naturelle de Paris mandata Aubin-Louis Millin, Philippe Pinel et Alexandre Brongniart pour faire un compte-rendu du texte de Bernardin de Saint-Pierre¹⁴³. Le rapport reprend dans les grandes lignes les arguments développés par l'intendant sur l'utilité de pouvoir observer des animaux vivants. Il est par ailleurs intéressant de noter que, parmi les trois auteurs, on trouve deux naturalistes et un éminent psychiatre, Pinel. D'après Henri Ellenberger, l'implication de celui-ci n'est pas si étonnante puisqu'il est connu pour avoir ôté les chaînes des « aliénés » tout en promulguant une meilleure observation de leurs comportements afin de pouvoir classer les maladies et espérer mieux les soigner. En d'autres termes, l'instauration d'un parc zoologique servirait de miroir à une pratique similaire chez les humains¹⁴⁴. La nécessité d'étudier les mœurs des animaux dépassait donc la seule question zoologique et promettait de toucher différentes sphères de la société. Mais seule une ménagerie publique pouvait répondre à ces besoins.

Les naturalistes des générations précédentes étaient contraints de devoir mener la majorité de leurs observations sur des cadavres disséqués. Seuls les voyageurs-naturalistes pouvaient alors étudier la vie des animaux lors des expéditions, mais les récits qu'ils en rapportaient pouvaient laisser quelques soupçons. Une ménagerie nationale en revanche permettrait une observation collective, s'avérant être l'outil le plus efficace pour l'histoire naturelle à la fin du XVIIIème siècle¹⁴⁵, pour attester la véracité des faits¹⁴⁶. Il est ici bien trop tentant d'invoquer le récit quelque peu récréatif d'un curieux, Jean-Baptiste Pujoux, qui montre que cet argument se confirma dix ans plus tard. Grâce à son temps passé à la ménagerie du Muséum, il remit en question certains mythes sur les marmottes, dont celui sur la confection

¹⁴² Sur la vivisection au XVIIIème siècle, voir GUERRINI, 2003, p. 27-52 (chapitre 2) ; chapitre 2 de GUERRINI, 2015, p. 50-91 (chapitre 2).

¹⁴³ MILLIN, PINEL, BRONGINART, 1792, p. 1.

¹⁴⁴ Sur le rapport entre parc zoologique et hôpital psychiatrique, voir ELLENBERGER, 1960.

¹⁴⁵ Sur la pratique épistémologique de l'observation en histoire naturelle, voir DASTON, LUNBECK, 2010.

¹⁴⁶ MILLIN, PINEL, BRONGINART, 1792, p. 2.

des terriers. Il était en effet raconté jusqu'alors dans les Alpes que, pour ce faire, l'une d'entre elles se couchait sur le dos pendant que ses congénères lui donnaient à tenir du foin entre ses pattes, afin qu'ils ne leur restassent plus qu'à la traîner, l'utilisant enfin efficacement telle une brouette¹⁴⁷.

Afin non seulement de rectifier ce genre de récits douteux de voyageurs mais aussi de mener des observations irréfutables, la ménagerie devait se concevoir « sans luxe »¹⁴⁸, contrairement à celle de Versailles de laquelle il fallait par ailleurs extraire les derniers animaux qui y résidaient¹⁴⁹. La volonté de rapatrier ces derniers à des fins d'études zoologiques au Jardin des Plantes avait déjà été émise sous la direction de Georges-Louis Leclerc de Buffon lorsqu'il occupait la place d'intendant, mais sans succès¹⁵⁰. La captivité d'animaux vivants relevait en effet exclusivement d'une pratique princière, du moins jusqu'à la proclamation de la première République. L'instauration d'une ménagerie dédiée à l'étude s'inscrivait dès lors dans la succession des idées des Lumières et devenait un établissement républicain mis à disposition de toute la nation, et non plus au seul plaisir de la cour princière¹⁵¹.

Le projet de la ménagerie fut finalement adopté quelques temps après la création du Muséum et officiellement proclamé le 27 floréal an II (16 mai 1794). Les animaux survivants de Versailles y arrivèrent le mois suivant et furent parmi les premiers hôtes de l'institution publique¹⁵². Toutefois, dix ans plus tard, l'étude des mœurs des animaux n'avait pas beaucoup avancé. Du moins, c'est ce que Frédéric Cuvier annonce dans les premières pages de sa *Notice des animaux vivans de la ménagerie*¹⁵³. Le frère du célèbre G. Cuvier avait été nommé garde de la ménagerie le 6 nivôse an XII (28 décembre 1803), alors que la position venait d'être créée sept jours auparavant¹⁵⁴. En occupant ce poste, F. Cuvier devait travailler sous les ordres du professeur de zoologie qui s'occupait des mammifères et des oiseaux, soit Geoffroy Saint-Hilaire, et, surtout, mener les observations sur les mœurs des animaux de la

¹⁴⁷ PUJOUX, 1803, p. 132.

¹⁴⁸ MILLIN, PINEK, BRONGINART, 1792, p. 1.

¹⁴⁹ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 5-12.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 49.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁵² Richard W. BURKHARDT, « La Ménagerie et la vie du Muséum », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 486.

¹⁵³ « Avertissement », *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, 1804, p. 10. L'auteur est anonyme, mais Burkhardt avance qu'il s'agit de Frédéric Cuvier puisque ce dernier présenta le même texte à l'assemblée des professeurs, voir *Ibid.*, p. 496, note 32.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 496-497.

ménagerie¹⁵⁵. Il publia dès lors certain de ses résultats sur le comportement animalier dans quelques textes du Muséum, dont la *Notice*¹⁵⁶. Si dans cette dernière, le garde posait encore les prémices de l'étude zoologique d'après des animaux vivants, cela ne tenait pas qu'à sa récente position, mais également à la disposition de la ménagerie qui prenait du temps à s'établir tout en s'éloignant progressivement du projet initial.

Des conditions pour l'étude des mœurs des animaux, en vain

Quand les individus de Versailles arrivèrent au Muséum, ils rejoignirent d'autres animaux déjà présents qui avaient été confisqués des spectacles publics à la fin de l'année 1793 ; s'ajoutèrent encore ceux de la ménagerie princière de Raincy¹⁵⁷. Mais comme il est stipulé dans un rapport sur l'accroissement du Muséum soumis à la Convention nationale, par l'un de ses membres, rien n'était en place à ce moment-là pour accueillir convenablement ces animaux¹⁵⁸. L'architecte Jacques Molinos fut alors mandaté en 1794 pour l'agrandissement de l'établissement et s'occupa dès lors des différents projets relatifs à la ménagerie¹⁵⁹.

Un plan de 1803 (fig. 3), comparé à celui de 1788 (fig. 13), permet de constater les étendues de terrain opérées pour la ménagerie. Si la partie droite laissée blanche était encore en chantier, l'autre s'agrémentait de différents bosquets. Le plan de 1803 est similaire à celui que Pujoulx intégra dans son récit, dans lequel il trace un sens de promenade. Dès les premiers pas dans la ménagerie, il dénonce les conditions de logement des animaux féroces, encore provisoires : les loges des lions et des tigres sont décrites comme celles « que l'on construit à la hâte dans les foires »¹⁶⁰ ; l'ours blanc se trouve dans une « étroite prison »¹⁶¹ ; et l'aigle, par ses conditions, se voit même devenir « dégénéré »¹⁶². Cependant, les animaux dits paisibles se trouvaient mieux logés à cette époque, en étant répartis dans les bosquets en pleine construction, à tel point que le curieux vit en eux un « air de contentement »¹⁶³.

¹⁵⁵ « Règlement pour le garde de la ménagerie », 29 frimaire an XII (21 décembre 1804), p. 5-7. Paris, MNHN, Ms 2296.

¹⁵⁶ Il écrivit des articles dans les *Annales* et contribua considérablement à l'*Histoire naturelle des mammifères*.

¹⁵⁷ Richard W. BURKHARDT, « La Ménagerie et la vie du Muséum », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 482 et 486.

¹⁵⁸ THIBAudeau, 1794, p. 13.

¹⁵⁹ Sur les travaux de Molinos à la ménagerie du Muséum, voir CHÂTEAU, 2001.

¹⁶⁰ PUJOUX, 1803, p. 77.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 81.

¹⁶² *Ibid.*, p. 103.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 123.

Cette partie de la ménagerie se constituait de parcs agrémentés chacun d'une baraque et pensés selon une ou deux espèces animales spécifiques telle celle des kangourous et des moutons (fig. 14). Or, l'entreprise n'avait en fait pu commencer qu'en 1801 ; faute de moyens et de financements, les travaux durent être suspendus¹⁶⁴. Ce fut seulement avec l'arrivée progressive au pouvoir de Bonaparte que le Muséum put véritablement se déployer¹⁶⁵. Malgré la reprise des travaux, leur avancement ne pouvait suivre l'arrivage des différents animaux. Il fut alors nécessaire de compartimenter davantage les parcs¹⁶⁶. Les deux kangourous provenant d'Angleterre étaient mélangés avec des moutons d'Espagne et des individus d'une espèce de chèvre, comme en témoigne une estampe datant de 1805 et gravée d'après un dessin de Nicolas Huet – exécuté avant le printemps de 1804 quand les kangourous ne se trouvaient pas encore chez Joséphine (fig. 15). L'espace et la tranquillité dont nécessitaient ces derniers, d'après la lettre du citoyen Fourcroy, ne pouvaient dès lors être conférés par l'enceinte du Muséum qui était continuellement en chantier et qui demandait une constante adaptation.

Malgré la lente conception de la ménagerie, l'idée de développer différents parcs devait se poursuivre pour loger tous les animaux, et même les féroces. Or, rapidement, les projets se modifièrent, tels que nous indiquent différents plans conservés dans les archives. Les grands herbivores furent placés dans une rotonde au plan centré, dessinée par Molinos et adoptée par les professeurs en 1810, permettant de les embrasser d'un seul coup d'œil (fig. 16). Quant aux indomptables du règne animal, qui devaient à l'origine être placés dans la rotonde¹⁶⁷, ils furent cloisonnés dans une galerie longitudinale qui reprenait le dispositif visuel du cabinet d'histoire naturelle ; si le projet final fut adopté en 1818 (fig. 17), il avait déjà eu l'occasion d'être pensé dès 1809 (fig. 18). Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier postulent que ces modifications étaient liées à un changement de paradigme dans l'étude zoologique qui se voulait bien plus systématique¹⁶⁸. Cette disposition différait en effet à bien des égards de la vision initiale de l'observation des animaux pour laquelle il fallait conférer le plus de liberté possible aux pensionnaires afin d'en extraire au mieux leurs mœurs.

D'après Pierre Serna, cette première conception relevait directement des idéaux révolutionnaires qui vinrent à considérer l'ordre animal au même titre que celui des citoyens

¹⁶⁴ CHÂTEAU, 2001, p. 77.

¹⁶⁵ BARATAY, HARDOUIN-FUGIER, 1998, p. 157.

¹⁶⁶ CHÂTEAU, 2001, p. 82.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 83.

¹⁶⁸ BARATAY, HARDOUIN-FUGIER, 1998, p. 108 ; p. 167-168.

nouvellement libres¹⁶⁹. Pour appuyer ce postulat, l'auteur invoque notamment un autre texte fondamental sur l'établissement de la ménagerie au Muséum rédigé par Lacépède en 1795 et dans lequel le naturaliste demande « que les images de la contrainte ou les apparences de l'esclavage soient éloignées le plus possible des yeux d'un peuple libre »¹⁷⁰. Outre cette illusion offerte à la société, l'idée de faire jouir l'animal d'une liberté certaine rendrait l'étude zoologique prolifique et Lacépède n'était de loin pas le seul à prôner cette idée, du moins lorsque la ménagerie était encore à l'état embryonnaire¹⁷¹. Il fallait au mieux reproduire l'état naturel de l'animal afin qu'il s'y comportât de la même manière. Ce que le zoologiste proposa dès lors afin d'offrir l'épanouissement aux animaux relevait d'un projet certes utopique mais qui reprenait les conceptions du jardin à l'anglaise¹⁷². La ménagerie du Muséum ne ressembla jamais à la conception de Lacépède, ou du moins pas dans son entièreté. De manière peut-être surprenante, l'idéal révolutionnaire se réalisa quelques années plus tard chez Joséphine.

Le parc de la Malmaison comme idéal républicain ?

En 1799, le couple Bonaparte acquit le château de Malmaison à un banquier royaliste. La demeure ainsi que le parc devinrent l'espace de Joséphine qui s'attela à agrandir et agrémenter le domaine. Ce dernier passa de soixante hectares à 726 hectares en 1814¹⁷³. On conçoit que cet espace démesuré offrait indéniablement aux deux kangourous un séjour plus confortable qu'au Muséum, dont les parcs des animaux ne tenaient que sur quatre hectares¹⁷⁴. Du reste, Joséphine transforma le domaine de la Malmaison pour en faire un jardin à l'anglaise. Ce style paysager, développé au XVIIIème siècle en Angleterre, s'instaura rapidement en France pour devenir une vraie mode au début du XIXème siècle, étant le reflet d'une sensibilité

¹⁶⁹ SERNA, 2017, p. 98.

¹⁷⁰ LACÉPÈDE, 1795, p. 454.

¹⁷¹ « [L]es ménageries doivent être construites de manière que les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, jouissent de toute la liberté », THIBAudeau, 1794, p. 14 ; « Que l'on donne au contraire, aux espèces qui peuvent être d'une grande utilité pour l'homme, une habitation étendue, durable, et la plus convenable à leurs habitudes », LACÉPÈDE, 1795, p. 455 ; « [L]orsque, placés dans des sites plus appropriés à leur nature et jouissant de plus de liberté, ces animaux pourront donner plus d'essor à leur instinct, et favoriser davantage les observations du philosophe », TOSCAN, 1799-1800, p. 263.264 ; « On pourra comparer cette immense ménagerie à une campagne variée et riante, où les différentes espèces d'animaux jouiront de toute la liberté qu'il sera possible de leur laisser », CUVIER, LACEPEDE, 1801-1804, p. 6.

¹⁷² Lacépède propose des éléments tels que des chemins sinueux, des cascades, des grottes, des collines et des bassins.

¹⁷³ Marie-Blanche D'ARNEVILLE, « Le parc de Joséphine à Malmaison : une libre expression de l'art des jardins », dans JOUANIN, 1997, p. 90.

¹⁷⁴ CHÂTEAU, 2001, p. 77.

à la nature grâce à sa recreation artificielle par le végétal et le minéral¹⁷⁵. Les premiers architectes, Charles Percier et Pierre Fontaine, avec leur style néo-classique, ne répondirent donc pas aux critères de l'Impératrice, bien qu'ils eussent déjà pris soin de rénover la demeure et de proposer des plans pour un jardin à la française. Deux autres noms se succédèrent dès lors qui rencontrèrent davantage les attentes de Joséphine concernant son domaine. Jean-Marie Morel reprit la direction des travaux en 1803 jusqu'en 1805, après avoir dédié à « Madame Bonaparte » la seconde édition de sa *Théorie des jardins : ou l'art des jardins de la Nature*¹⁷⁶. Louis Martin Berthault succéda à Morel et travailla à l'aménagement paysager jusqu'à la mort de Joséphine en 1814. Grâce à la direction des deux hommes, l'Impératrice put mettre à exécution ses volontés d'un jardin à l'anglaise qui, dans l'imaginaire, pouvait convenir aux kangourous¹⁷⁷.

Douze vues de la Malmaison commandées au peintre Auguste Garneray et exécutées en 1812 font partie des rares représentations – peut-être idéalisées – qui témoignent du résultat de ce jardin à l'anglaise ; rivières, vastes étendues, chemins sinueux, végétation opulente, cascades, cygnes barbotant et semblants de ruine sont en tout cas au rendez-vous (fig. 19 et 20). Quant aux animaux, ils étaient intégrés dans cette même philosophie, d'après du moins le témoignage qu'Alexandre Laborde en fait dans sa *Description des nouveaux jardins de la France* – un ouvrage qui promut l'art paysager anglais : « [I]e parc de la Malmaison est encore embelli par une quantité d'animaux étrangers des plus belles races : au lieu d'être rassemblés dans une ménagerie, ou dans une enceinte étroite, ils parcourent les différents sites qui leur conviennent le mieux. »¹⁷⁸

Il existe une seule représentation des animaux à la Malmaison, sans date ni nom d'artiste, qui concerne justement les kangourous et qui donne une petite idée de la condition animale (fig. 21). Les mammifères se trouvent dans un enclos avec une fabrique où les visiteur·euse·s peuvent les observer. Mais le parc est bien plus vaste que celui du Muséum et surtout entouré d'une verdure abondante. Du reste, sur le plan de la Malmaison publié dans l'ouvrage de Laborde (fig. 2), rien n'indique qu'un espace spécifique était dédié aux animaux, contrairement à certains des végétaux étrangers qui étaient conservés dans la serre chaude (lettre C sur le plan). On peut imaginer que les habitants de la ménagerie de Joséphine étaient répartis dans le domaine, dans de grands espaces, avec ou sans barrière selon les espèces.

¹⁷⁵ Sur le développement du jardin anglais en France, voir par exemple DE BOURGOUING, 2011 ; LEFAY, 2022.

¹⁷⁶ MOREL, 1802.

¹⁷⁷ Sur le jardin de la Malmaison, voir LACK, 2004.

¹⁷⁸ LABORDE, 1808, p. 60.

Sans doute que les oiseaux bénéficiaient d'une liberté complète puisqu'Aimé Bonpland, intendant du domaine de la Malmaison, raconte qu'une femme qui se promenait aux abords du domaine avait embarqué deux oiseaux « carolines » qui s'étaient échappés du parc, pensant qu'ils n'appartenaient à personne¹⁷⁹. Cette récréation artificielle de la nature rejoignait complètement le jardin utopique qu'avait imaginé Lacépède pour la ménagerie publique – présentant possiblement quelques incidents.

En outre, le domaine princier et l'espace consacré aux animaux paisibles au Muséum s'inscrivaient dans la même conception artistique du paysage. Le dessin conservé d'un pavillon de la Malmaison (fig. 22) montre un style architecturale pittoresque qui fut également utilisé par Molinos pour les fabriques de l'institution publique (chacune représentée sur un plan de 1820, fig. 23). Il en est de même avec l'intégration d'une parcelle aux allures exotiques de l'Helvétie ; chez Joséphine se trouvait le « bâtiment des vacheries, qui form[ait] l'aspect pittoresque d'un hameau suisse »¹⁸⁰ et le Muséum était doté d'une « Vallée Suisse [...] bien accidentée [...] de manière à composer des sites pittoresques »¹⁸¹.

Ces quelques similitudes s'ajoutent à l'aspect organique plus général délivré par les vues de Garneray et posent la question de l'utilisation du jardin à l'anglaise pour un espace dédié à l'histoire naturelle, ou du moins à la nature. Dans le cas du Muséum, Emmanuel Château-Dutier donnent quelques éléments de réponse sur cette utilisation de l'art paysager pour la captivité animale, en interrogeant des rapports rédigés par les professeurs. En ce qui concerne les fabriques, elles devaient chacune être pensées différemment en fonction des espèces pour s'adapter à leurs besoins, afin de montrer que des connaissances étaient détenues sur le règne animal. Aussi, l'aspect rustique, bien qu'issu d'un goût esthétique dans l'art des jardins, permettait dans le cas de la captivité animale un meilleur entretien des fabriques et une plus longue durée dans le temps. Quant à l'aspect sinueux du plan, il était question de penser la circulation dans le parc et donc de faire de la ménagerie un espace de promenade à la rencontre des êtres non-humains ; une manière de joindre l'utile à l'agréable¹⁸². Outre ces aspects qui pourraient être qualifiés de logistiques, il faut s'interroger sur ce que cette architecture pouvait refléter de la relation interespèce. Et pour cela, il faut revenir sur le cas de Versailles qui, à la Révolution, devint un modèle et un style à rejeter.

¹⁷⁹ Lettre d'Aimé Bonpland à Jean-Marie Deschamps, secrétaire des commandements de l'Impératrice, Malmaison, 12 mai 1809. Re transcrite dans LEFÉBURE, 2014.

¹⁸⁰ LABORDE, 1808, p. 59.

¹⁸¹ BERNARD, COUAILHAC, GERVAIS, LE MAOUT, 1842-1843, p. 20.

¹⁸² CHÂTEAU, 2001, p. 79-82.

Avant que la ménagerie du Muséum prît forme, elle fut pensée de telle sorte à se distancier des parcs animaliers princiers : « [Q]ue les animaux destinés aux jouissances & à l’instruction du peuple, ne portent pas sur leur front, comme dans les ménageries construites par le faste des rois, la flétrissure de l’esclavage », proclame Thibaudeau¹⁸³. Ce postulat faisait référence à la ménagerie de Versailles dans laquelle les animaux étaient parqués dans des enclos répartis autour d’un pavillon central (fig. 1). Cette architecture, édifiée entre 1662 et 1668, était l’œuvre de Louis Le Vau et devint le modèle de la ménagerie royale en Europe¹⁸⁴. Elle offrait une véritable scénographie du règne animal qui pouvait s’observer d’un seul point de vue, sans ordre classificatoire des espèces¹⁸⁵.

Il est difficile de ne pas rapprocher l’enceinte versaillaise du panoptique, et Michel Foucault a bien relevé cette similitude dans son œuvre *Surveiller et Punir* en se demandant si Jeremy Bentham s’était inspiré de Le Vau¹⁸⁶. L’idée ici n’est pas d’analyser la ménagerie de Versailles sous le prisme de la théorie foucauldienne – quoiqu’elle soit engageante. Le rapprochement tient plutôt au fait que l’architecture versaillaise au plan centré fonctionnait comme un dispositif visuel de domination. Le panoptique est en effet bien connu pour avoir comme but d’embrasser d’un seul coup d’œil tous les êtres incarcérés pour exercer un pouvoir sur les détenu·e·s, et ce par le biais du regard. Du reste, cette architecture avait aussi été employée pour la Salpêtrière, dont le projet architectural fut confié à Le Vau en 1656. Tout comme la ménagerie, l’hôpital était conçu comme une structure de pouvoir pour les humains qui ne répondaient pas à la norme de la raison. Ce fut exactement à cette architecture que Pinel, qui se prononça en faveur de l’instauration d’une ménagerie publique, s’opposa. En supprimant ces dispositifs, les « aliénés » tout comme les animaux se voyaient être libérés des chaînes de la royauté, un geste éminemment révolutionnaire¹⁸⁷. Le jardin à l’anglaise, avec sa récréation de la nature, donnait une illusion d’affranchissement. Son choix pour une institution utile doit donc aussi se comprendre comme une manière de créer un espace à l’identité républicaine.

Mais, paradoxalement, les enclos du Muséum ne prirent, pour certains, finalement pas cet agencement, alors que Joséphine, pour sa ménagerie princière, établit le jardin à

¹⁸³ THIBAudeau, 1794, p. 14.

¹⁸⁴ Sur ménagerie de Versailles, voir MABILLE, PIERAGNOLI, 2010 ; PIERAGNOLI, 2016, p. 231-261 ; PIERAGNOLI, 2021, chapitres III et VIII ; MARAL, MILOVANOVIC, 2021. Sur la reprise de son modèle, voir BARATAY, HARDOUIN-FUGIER, 1998, p. 70-72.

¹⁸⁵ GUERRINI, 2015, p. 173.

¹⁸⁶ FOUCAULT, 1975, p. 204-205.

¹⁸⁷ Matthew SENIOR, « Introduction : The Animal Witness », dans SENIOR, 2007, p. 19.

l'anglaise. Il est indéniable que l'Impératrice, avec le choix de ce style, pensait à s'inscrire dans la tradition princière féminine – Marie-Antoinette ayant développé ce style en France avec le Hameau de la Reine à Versailles – et à devenir promotrice d'une mode avec son nouveau statut de femme de pouvoir, comme l'a très bien démontré Susan Taylor-Leduc¹⁸⁸. Or, plus qu'une question de goût, le jardin à l'anglaise permettait aussi de mobiliser la nature pour construire des espaces impérialistes.

Des études témoignent que, dès son développement au XVIIIème siècle et son foisonnement tout au long du XIXème siècle, cette conception paysagère fut utilisée pour les jardins botaniques coloniaux et était intrinsèquement liée aux voyages de découverte. Le style pittoresque permettait d'esthétiser la botanique, c'est-à-dire de créer, par la promenade, des tableaux vivants et des éléments de spectacle avec des effets de surprise, mettant en scène les végétaux venus d'ailleurs. Le jardin à l'anglaise recréait de ce fait des parcelles du monde, certes totalement fantasmées, mais qui permettait de fabriquer une image impériale¹⁸⁹. Il est important d'appréhender la Malmaison avec ces mécanismes, d'autant plus que Joséphine s'attela à implanter et acclimater nombre d'espèces végétales. La seule différence avec ce domaine, c'est que l'Impératrice y intégra des animaux. Ces derniers vinrent à être enrôlés dans la conception d'un domaine impérialiste.

Si on en revient à nos kangourous, ceux-ci permettent de démontrer que la Malmaison put davantage atteindre les objectifs d'une ménagerie pensées par des idéaux républicains, par les moyens que disposaient Joséphine. Si la conception du parc zoologique devait se distancier des précédentes enceintes princières, perçues comme despotiques envers les êtres non-humains (et humains), elle renforça finalement d'autant plus un pouvoir exercé sur la nature en l'utilisant comme vitrine coloniale et impériale. La rencontre fortuite avec des kangourous à la Malmaison, qui bondissaient de leur plein gré au sein d'une nature artificielle, renvoyait d'une certaine manière à un imaginaire construit de la conquête australe.

Joséphine était elle-même bien consciente des bienfaits de sa ménagerie pour une histoire naturelle politico-scientifique. Quand elle réclama les kangourous provenant de l'expédition Baudin, elle rappela les bénéfices de l'étendue de son parc, transmis par son intendant : « [E]lle se flattoit qu'ils arriveroient sains et saufs à Malmaison et que grâce à la

¹⁸⁸ Voir TAYLOR-LEDUC, 2022, p. 171.

¹⁸⁹ Sur l'usage du pittoresque comme esthétisation du jardin botanique colonial, voir par exemple CASID, 2005, p. 74-93 ; BLAIS, 2023, p. 114-124.

paix profonde dont les animaux jouissant dans ce vaste domaine, qu'ils pourroient y multiplier. »¹⁹⁰ La structure du parc était ainsi pensée pour une éventuelle acclimatation des espèces venues d'ailleurs, créant dès lors un espace différent du Muséum où l'observation systématique de l'animal fut finalement privilégiée. Alors la Malmaison vint aussi à fonctionner comme une extension de la ménagerie publique. L'Impératrice ouvrit en effet son domaine aux naturalistes : « S.M. l'impératrice, désirant que ses riches collections de plantes et d'animaux servent à l'avancement des sciences, a ordonné que Malmaison seroit ouvert aux membres de l'Institut et aux administrateurs du Musée d'histoire naturelle. »¹⁹¹ Cette annonce qui parut dans la presse démontre que Joséphine pensa son parc pour les sciences naturelles, avec une structure toutefois différente de celle du Muséum.

Quant à celle-ci, trois phases ont pu se dégager et qui seront utiles à la suite de notre étude : le début des années 1790 qui posèrent les grandes intentions quant à une mise à disposition d'animaux étrangers pour la société ; les années suivant 1800 où les travaux de la ménagerie purent commencer ; et la décision de contraindre certains animaux dans des cages dès 1809. Certes les objectifs premiers envisagés pour la ménagerie ne furent pas atteints, mais sa simple existence suffisait en réalité à pouvoir faire avancer l'étude zoologique et à établir de nouveaux rapports interespèces. F. Cuvier en défendit en effet sa création en 1807, bien qu'artificielle : « [L]es ménageries peuvent être pour ceux qui s'occupent de zoologie, ce que le laboratoire du chimiste est pour celui qui se livre à l'étude des corps bruts. On n'y voit pas ce qui s'opère dans la nature, mais ce qui peut s'y opérer. »¹⁹² Aussi, la détention animale transforma la pratique scientifique. Dans le texte d'*Instruction pour les voyageurs* publié en 1818, il est stipulé que, depuis l'instauration de la ménagerie, « une nouvelle carrière d'observations s'est ouverte aux naturalistes »¹⁹³. Parmi celles-ci on compte celles des professeurs du Muséum, mais aussi des peintres engagés à travailler avec eux.

¹⁹⁰ Lettre de M. Mirbel au Directeur du Muséum, Malmaison, 9 floréal an XII (29 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

¹⁹¹ *La clef du cabinet des souverains*, 13 mai 1805, p. 3.

¹⁹² Frédéric Cuvier, « Du rut », *Annales*, v. 9, 1807, p. 119.

¹⁹³ *Instruction pour les voyageurs...*, 1818, p. 2.

C(I). Les peintres officiels du Muséum et l'institutionnalisation de la peinture zoologique

Outre la détention du vélin des kangourous par Joséphine à la Malmaison, on peut trouver une autre trace de son exposition, au Salon de 1806. Nicolas Huet le présenta avec son titre de « peintre du Muséum d'histoire naturelle »¹⁹⁴. La symbolique que transportaient les kangourous en lien avec la conquête impérialiste dut s'activer auprès du public lors de cet événement. Leur représentation devait en effet bien renvoyer à l'expédition aux terres australes, d'autant que le vélin fut exposé auprès de dessins de Lesueur tirés du *Voyage*¹⁹⁵. Ce renvoi fut toutefois fabriqué de manière différente par chacun des artistes qui ne remplissaient pas les mêmes fonctions en matière de dessin naturaliste. Si le premier était rattaché à une autorité institutionnelle, le second était plutôt connu pour être « devenu par circonstance dessinateur et naturaliste » lors de l'expédition¹⁹⁶ – les dessinateurs officiels embarqués à l'origine pour l'expédition et engagés pour faire les relevés géographiques et les portraits des Autochtones s'étant eux aussi arrêtés à l'Île de France à cause de leur mauvais état de santé¹⁹⁷. La différence entre Huet et Lesueur résidait dans l'officialisation de la position de peintre d'histoire naturelle.

Avec l'établissement du Muséum, l'étude de l'histoire naturelle connut une véritable subdivision qui créa de nouvelles spécialisations, et donc de nouvelles carrières. Le décret du 10 juin 1793 – texte qui organisa l'institution – supprima la position d'intendant du Jardin des Plantes et établit douze chaires professorales à égalité – qui connurent quelques modifications et ajouts les années suivantes. Une position de directeur fut quand même mise en place, mais les professeurs devaient l'occuper en alternance chaque année et elle consistait à simplement assurer la bonne application du règlement¹⁹⁸. Pour le domaine animalier qui nous intéresse, on ne s'arrêtera donc que sur les professeurs qui sont traités dans ce manuscrit et qu'on a déjà pu rencontrer, à savoir celui d'anatomie comparée (dont on retient généralement le nom

¹⁹⁴ *Explications des ouvrages*, 1806, p. 52, numéro 269.

¹⁹⁵ *Explications des ouvrages*, 1806, p. 68, numéros 354 et 355.

¹⁹⁶ Antoine-Laurent de JUSSIEU, « Note sur l'expédition à la Nouvelle-Hollande, entreprise pour des recherches de Géographie et d'Histoire naturelle », *Annales*, v. 5, 1804, p. 5.

¹⁹⁷ BAGLIONE, CRÉMIÈRE, 2009, p. 30-31.

¹⁹⁸ Décret du 10 juin 1793, Titre premier, Article premier.

de G. Cuvier), de zoologie des mammifères et oiseaux (Geoffroy Saint-Hilaire), de zoologie des reptiles et poissons (Lacépède) et de zoologie des vers et insectes (Lamarck)¹⁹⁹.

Dans cette nouvelle configuration, la question visuelle de l'histoire naturelle devint également une préoccupation. Si, parmi les chaires professorales, l'une fut dédiée à l'iconographie naturelle et confiée au célèbre peintre de fleurs Gérard van Spaendonck, l'institution créa en sus des postes de peintres d'histoire naturelle assignés aux différents professeurs de zoologie. Ces derniers furent employés afin de continuer la collection de vélins qui, appartenant auparavant au Roi, avait été transférée au Muséum en 1793.

Ces positions façonnèrent une nouvelle autorité à une production picturale vouée à la pratique scientifique, et surtout dans le domaine de la zoologie qui cessa de s'attacher aux travaux des peintres voyageurs. Mais pour comprendre ce nouveau paradigme, il convient de rétablir les différentes fonctions entre le professeur d'iconographie naturelle et les peintres employés à travailler avec les autres professeurs. Il sera ensuite question de déterminer la manière dont étaient régis ces postes de peintres pour démontrer comment leur titre, par le cadre institutionnel, vint à devenir un marqueur d'autorité scientifique. On verra alors à quoi répondaient les peintres qui occupaient ces fonctions, c'est-à-dire quels savoirs et quelles qualités ils devaient détenir pour correspondre aux attentes des professeurs. Cette étude permettra d'établir que Joséphine détenait des peintures non décoratives mais scientifiques de ses animaux, et aussi qu'elle s'attacha les services d'un des peintres.

Le cours d'iconographie naturelle disposé par l'ancien Peintre du Roi

La question de la peinture au sein du Muséum est souvent traitée de manière précipitée, susceptible alors de créer un amalgame de différentes activités qui étaient en fait distinctes au sein de l'établissement. Il y avait dès lors une pratique qu'on pourrait catégoriser de purement artistique et une autre consacrée au travail scientifique. Il convient, avant d'entrer dans le cœur du propos, de rétablir ces différences afin d'extraire les personnes et les productions qui seront pertinentes à notre étude.

¹⁹⁹ En 1793, la zoologie était répartie entre deux professeurs, Geoffroy Saint-Hilaire pour les quadrupèdes, cétacés, reptiles, oiseaux, poissons et Lamarck pour les insectes, vers, etc. La première spécialisation fut divisée en deux chaires, en ne laissant à Geoffroy Saint-Hilaire que les mammifères et les oiseaux puis en confiant à Lacépède les reptiles et poissons. Quant à l'anatomie comparée, la chaire était d'abord intitulée « anatomie des animaux » et était occupée par Jean-Claude Mertrud ; ce n'est qu'en 1802 que G. Cuvier occupa ce poste en renommant la chaire « anatomie comparée ». Ces informations sont regroupées dans un « Tableau des chaires » conservé aux archives. Paris, ANF, F/17/13566, Affaires générales, chaires du Muséum.

À l'été 1793, en rappelant aux professeurs les grandes lignes du décret, le Ministre de l'Intérieur appuya sur le fait que la nouvelle institution avait pour mission « l'enseignement public de l'histoire naturelle prise dans toute son étendue »²⁰⁰. Quelque temps plus tard, les professeurs rédigèrent un projet de règlements qui devait notamment définir la forme et la fonction des cours donnés à l'institution. Il est utile de préciser que ces derniers étaient gratuits et annoncés par des affiches collées dans Paris (fig. 24)²⁰¹. L'enseignement d'iconographie naturelle confié à Van Spaendonck se définissait ainsi :

[Le cours] sera consacré à l'art de dessiner et de peindre toutes les productions de la nature. On rassemblera dans une salle destinée à cet effet tous les élèves qui se présenteront pour apprendre cet art. On les formera par les exemples des grands maitres et par l'exercice non interrompu à rendre avec vérité, correction et pureté les caractères, la forme et les couleurs des minéraux, des végétaux et des animaux ~~dans cette école importante dont il n'existe point encore de modèle~~²⁰².

Le document du projet est plus intéressant que le texte final approuvé le 21 septembre 1793 par le Comité d'instruction publique. Les annotations et les ratures donnent en effet quelques considérations en plus, comme le fait que le cours d'iconographie formait la première école de dessin naturaliste, un premier pas vers la légitimation de cette pratique.

Dans ce même document, il est également stipulé que Van Spaendonck ne devait pas se contenter de donner son cours, mais également d'alimenter la collection de vélins de « 8 tableaux au moins » chaque année, tout en précisant que ses élèves pouvaient être employé·e·s par les professeurs s'ils en avaient le besoin²⁰³. Cette charge s'inscrivait dans la tradition des vélins qui constituaient auparavant une collection royale, représentant fleurs et animaux, approvisionnée par un Peintre en miniature du Roi, position créée en 1660 et occupée par Nicolas Robert, Jean Joubert, Claude Aubriet, Madeleine Basseporte et finalement Van Spaendonck dès 1774²⁰⁴. Ces artistes, qui se spécialisèrent surtout dans la

²⁰⁰ Ministre de l'Intérieur aux officiers du Jardin national des plantes et du Cabinet d'histoire naturelle, Paris, 3 juillet 1793. Paris, ANF, AJ/15/515, Création, règlements et réorganisation administrative, 1793-1922.

²⁰¹ Dans les comptes de 1811 du Muséum (l'année dont la liste des dépenses est la plus exhaustive dans les papiers de la comptabilité), il y a une dépense pour « l'Impression des annonces des cours et leur collage dans Paris ». « Exercice 1811 », Présenté le 15 mai 1812 au Ministre de l'Intérieur. Paris, ANF, F/17/3907, Budgets, dépenses, 1807-1812.

²⁰² La fin du texte est barrée dans le document original. « Projet de règlements pour le Muséum national d'histoire naturelle présenté par les professeurs au comité d'instruction publique de la Convention Nationale d'après le décret du 10 juin 179 », présenté le 10 septembre 1793 au Comité d'instruction publique, Chapitre second, Article XIII. Paris, ANF, AJ/15/515, Création, règlements et réorganisation administrative, 1793-1922.

²⁰³ Chapitre quatrième, Article XIV et XV, *Ibid.*

²⁰⁴ Sur Gérard van Spaendonck, voir JONKMAN, 2017 ; BOVEN, 1980.

peinture de fleurs ou de botanique et qui collaborèrent à d'autres occasions avec des savants, travaillaient à partir des collections du Cabinet du Roi et du Jardin du Roi pour la production de vélins²⁰⁵. L'attachement de Van Spaendonck au sein du Muséum pour continuer d'alimenter ce patrimoine pictural reprenait dès lors une fonction bien établie.

Or, les deux activités, d'enseignement et de production, furent très rapidement séparées, laissant à l'ancien Peintre du Roi seulement la tâche d'instruction du dessin. Les professeurs employèrent d'autres artistes pour continuer la collection de vélins. Ce qui est important de distinguer ici, c'est que le cours de Van Spaendonck se dirigea davantage vers une pratique pour servir les arts. La distinction entre peinture artistique et peinture scientifique se jouait en fait à un paramètre qui n'a pas été pris en considération par la recherche : le genre des peintres.

La dissolution de l'Académie royale de peinture et de sculpture par l'avènement de la Révolution engendra la présence d'un plus grand nombre d'artistes femmes au Salon²⁰⁶. Cette augmentation suscita l'étonnement chez Charles Landon, grand critique du Salon dans les années postrévolutionnaires, qui n'hésita pas à rappeler que le genre féminin devait se restreindre à la peinture de fleurs, comme sous l'Ancien Régime, en dirigeant alors les artistes femmes vers le cours de Van Spaendonck :

L'étude des fleurs & des plantes en général, ainsi que l'art d'en retracer les formes & les nuances, conviennent, sous tous les rapports, à un sexe délicat, modeste & paisible ; c'est au jardin national des plantes, au milieu des plus brillantes productions, & de la collection la plus riche & la mieux ordonnée de l'univers, que j'aimerois à fixer les observations d'une jeune artiste. Docile aux leçons du célèbre *VanspaënDonck*, instruite par son exemple, elle apprendroit par quels moyens l'art peut avec succès rivaliser la nature. Il est doux de n'offrir à des élèves que des images riannes, que des modèles enchanteurs, & loin d'en voiler à leurs yeux quelques parties, de leur présenter toutes sous mille aspects intéressans. On fait aussi l'anatomie des plantes ; mais, loin de blesser les yeux & l'odorat, elles flattent nos sens par la douceur des parfums, comme par l'élégance des formes & la variété des couleurs²⁰⁷.

Ce fut apparemment une erreur d'avoir pensé que la République aux citoyens libres ouvrirait aux femmes les portes des cours d'anatomie humaine afin qu'elles s'élevassent dans la peinture d'histoire. Heureusement, avec le cours d'iconographie du Muséum, les artistes

²⁰⁵ Barbara BREJON DE LAVERGNÉ, « Les "peintres en miniature du roi" », dans HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 47-53.

²⁰⁶ Sur les artistes femmes de la période révolutionnaire, voir par exemple SOFIO, 2007.

²⁰⁷ Charles LANDON, « Suite de l'article : Sur les Femmes Artistes », *Le Journal de Paris*, 11 germinal an 7 (31 mars 1799), p. 844.

femmes pouvaient se former à une anatomie de la nature aussi douce, délicate et décente qu'elles, celle des plantes. Il existe une représentation du cours qui date de 1830, après que Pierre-Joseph Redouté eut repris la position de Van Spaendonck, et qui donne en effet à voir un public féminin (fig. 25). L'enseignement de la peinture fut ainsi progressivement dédié à des femmes qui se destinaient à la peinture de fleurs, les autres sciences naturelles semblant avoir été écartées – ce n'est qu'en 1822 que le poste de professeur fut divisé en deux positions de « maître de dessin », l'une pour les plantes et l'autre pour les animaux²⁰⁸. Le cours s'éloigna donc de son but originel, sans doute à cause de l'établissement progressif des positions de peintres du Muséum.

Ces fonctions étaient, en contraste, occupées par des hommes, alors qu'au XVIII^{ème} siècle, la peinture d'histoire naturelle était plutôt une affaire de femmes, comme le rappellent à juste titre Lorraine Daston et Peter Galison dans leur célèbre ouvrage *Objectivity*²⁰⁹. Or, puisque la pratique était désormais institutionnalisée, elle s'adressait à des hommes qui eux seuls pouvaient occuper une position d'un certain statut. Il existe quelques rares femmes qui contribuèrent à la peinture au sein du Muséum, mais elles donnèrent de manière sporadique quelques vélins exécutés dans le cadre du cours de Van Spaendonck, sans occuper une quelconque fonction officielle²¹⁰.

La création du Peintre du Muséum d'histoire naturelle

La décision d'employer des peintres pour continuer la collection de vélins se décida déjà en 1793. Les positions se modifièrent toutefois les années suivantes et des réglementations se mirent progressivement en place, faisant du Peintre du Muséum d'histoire naturelle une fonction singulière. À l'exception de la thèse récemment soutenue par Claire Jouy sur les peintres de mammifères²¹¹, la bibliographie sur la production picturale au Muséum ne traite des artistes de l'établissement qu'en marge²¹² ; une plongée dans les procès-verbaux des professeurs est alors nécessaire afin d'extraire différents règlements qui furent établis

²⁰⁸ « Ordonnance du roi », 24 juillet 1822. Paris, ANF, AJ/15/539, Chaires et cours.

²⁰⁹ DASTON, GALISON, 2007, p. 89.

²¹⁰ HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 86.

²¹¹ JOUY, 2024.

²¹² Dans la littérature sur les pratiques artistiques au Muséum, les peintres ne sont que mentionnés : Yves LAISSUS, « Le Muséum national d'Histoire naturelle et l'animal », dans HÉRAN, 2012, p. 68-77 ; VEZIN, 1990, p. 41-61 ; PINAULT, 1990, p. 175-178 ; BULTINGAIRE, 1930. Il en est de même pour les études qui traitent de la collection de vélins : HEURTEL, LENOIR, 2016 ; THIREAU, 1995 ; LAISSUS, 1967. Heurtel et Lenoir s'attardent davantage sur les différents peintres mais se cantonnent finalement surtout à dire quels vélins ils exécutèrent tout en parlant de leur style.

pour définir les positions artistiques²¹³. Aussi, c'était lors de ces assemblées, qui avaient lieu toutes les décades (lors du calendrier révolutionnaire) puis toutes les semaines (avec le rétablissement du calendrier grégorien), que les nouvelles peintures étaient présentées afin de déterminer si elles pouvaient entrer dans la collection de vélins.

Un premier décret du 11 septembre 1793 établissait la procédure de continuation de la collection : « [U]ne somme annuelle de six mille livres qui sera mise à la disposition des professeurs du Musée d'histoire naturelle, et employée par eux à la continuation de cet ouvrage utile [collection de vélins], par les artistes les plus habiles dans ce genre, qui y seront appelés par la forme du concours. »²¹⁴ Les premiers peintres qui furent recrutés gagnèrent ce concours le 6 prairial an II (25 mai 1794)²¹⁵ ; Nicolas Maréchal fut assigné aux peintures d'animaux et les deux frères Redouté, Pierre-Joseph et Henri-Joseph, à celles des plantes, comme il peut être attesté par une demande exprimée l'année suivante :

Les C.C. Redouté sont engagés à faire quelques dessins de plantes qui sont actuellement en fleurs, et qui manquent à la collection du Muséum.

Le C. Maréchal est aussi engagé à faire l'aye-aye de Madagascar dont on n'a aucune bonne figure, et qui paroît devoir fournir un nouveau genre²¹⁶.

Ces assignations changèrent toutefois dans les années à venir. Les peintres furent alors davantage employés pour le domaine de la zoologie. Dès 1798, H.-J. Redouté se vit travailler pour Lacépède ; ce dernier se mit en effet à présenter lors des assemblées des vélins du peintre qui figuraient non plus des plantes mais des poissons et des reptiles. Également, dès 1799, un certain Oudinot – dont le prénom n'est pas connu – fut employé pour collaborer avec Lamarck qui adressait aux assemblées des peintures de l'artiste représentant alors insectes, coquillages et crustacés. Dans les traitements des employés du Muséum, on constate qu'à partir du mois de vendémiaire, quatre positions distinctes de peintres étaient désormais en place²¹⁷ – dont les dénominations changent quelque peu dans les registres selon les années : un peintre de mammifères / de quadrupèdes et oiseaux ; un peintre de botanique / de plantes ; un peintre de poissons et reptiles ; et un peintre de vers et insectes /

²¹³ D'après les informations fournies dans l'article de Bultingaire de 1930 et dans l'ouvrage de 2016 de Heurtel et Lenoir, on constate que les auteur·rice·s ont parcouru ces différents procès-verbaux, mais sans y faire référence. Claire Jouy a en revanche bien exploité et mis en valeur ces sources.

²¹⁴ Décret du 11 septembre 1793.

²¹⁵ Séance du 6 prairial an II (25 mai 1794). Paris, ANF, AJ/15/96, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 23 août 1790-24 nivôse an III (13 janvier 1795).

²¹⁶ Séance du 14 frimaire an III (4 décembre 1794). *Ibid.*

²¹⁷ Paris, ANF, AJ/15/155, Traitements des professeurs et employés, An VIII (1799-1800).

d'insectes et coquilles. Ces différentes positions étaient devenues de véritables spécialités. Quand il fallut trouver des remplaçants à Maréchal et Oudinot dans les premières années de 1800, à la suite de leur décès respectif, les professeurs lancèrent un premier concours pour un peintre « chargé de la continuation des vélin des quadrupèdes, oiseaux »²¹⁸ et un second pour un artiste « habile à peindre des mollusques et des vers »²¹⁹. Maréchal fut ainsi remplacé par Pierre-François de Wailly en 1803 et Oudinot par Nicolas Huet en 1804.

Si les peintres devaient remplir des fonctions bien spécifiques au sein du Muséum, leur position se vit en outre progressivement institutionnalisée, rattachant véritablement leur production à un établissement officiel de l'histoire naturelle. Ce phénomène peut tout d'abord s'apparenter au fait que les peintres étaient traités comme les autres employés du Muséum. Les 6'000 livres conférées en 1793 pour la production artistique constituaient au début une somme dans laquelle les professeurs allaient puiser afin de payer les peintres dès qu'ils avaient exécuté un vélin, et ce à hauteur de 50 livres par peinture. Mais en 1796, Maréchal exprima la demande de mettre la somme des vélin sur l'état des traitements des fonctionnaires, et d'ainsi distribuer 2'000 livres à chacun des peintres chaque année²²⁰ ; cette requête fut approuvée par le ministre de l'Intérieur quelques mois plus tard²²¹. Ainsi, quand Oudinot fut employé, le montant alloué aux vélin augmenta à 8'000 livres, pour y ajouter son appointement²²². Il en ressort que le travail exécuté par les peintres était entièrement voué à l'établissement en recevant un traitement annuel.

Cette affiliation à l'institution fut d'autant plus cristallisée par la rédaction d'un nouvel arrêté établi en 1808, à la suite d'un petit scandale. De Wailly rapporta aux professeurs que Huet avait exposé des gravures exécutées d'après ses peintures représentant des quadrupèdes en employant le titre de Peintre du Muséum d'histoire naturelle, laissant alors supposer que ce dernier pouvait être le peintre des quadrupèdes et oiseaux, fonction occupée par de Wailly. Il fut jugé de la part de l'assemblée que cet « abus pourroit nuire à la réputation de l'Établissement et des Peintres qu'il employe » et qu'il fallait désormais que ces derniers

²¹⁸ Séance 10 messidor an XI (29 juin 1803). Paris, ANF, AJ/15/590, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XI (mars-septembre 1803).

²¹⁹ Séance du 9 brumaire an XIII (31 octobre 1804). Paris, ANF, AJ/15/106, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 vendémiaire an XII-3 prairial an XII (28 septembre 1803-23 mai 1804).

²²⁰ Séance du 14 vendémiaire an V (5 octobre 1796). Paris, ANF, AJ/15/98, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 4 vendémiaire an V-27 prairial an VI (25 septembre 1796-15 juin 1798).

²²¹ Séance du 4 germinal an V (24 mars 1797). *Ibid.*

²²² On voit le changement s'opérer en l'an X, Oudinot étant payé avant sur un autre traitement mais toujours avec la somme de 2'000 livres. Paris, ANF, AJ/15/155, Traitements des professeurs et employés, An VIII (1799-1800) ; AJ/15/157, Traitements des professeurs et employés, An X (1801-1802).

soumissent leurs ouvrages au préalable aux professeurs afin de juger si les gravures, dessins et peintures étaient dignes d'être exposés avec le titre de Peintre du Muséum d'histoire naturelle²²³. Les peintres pouvaient certes avoir une production annexe à celle vouée à l'établissement, mais l'affiliation au Muséum ne pouvait être utilisée seulement si le travail correspondait aux exigences imposées par les professeurs. Huet ne s'y méprit pas deux fois, puisqu'on peut lire dans le rapport de l'assemblée du 28 septembre 1808 que le peintre « soumet à l'examen de l'assemblée un tableau représentant des animaux qu'il se propose d'exposer au Salon des Arts pour qu'elle lui donne son approbation et lui permette de prendre le titre de peintre du Muséum »²²⁴.

Ces quelques réglementations quant à la fonction de Peintre du Muséum d'histoire naturelle permettent de confirmer que de nouvelles carrières d'artistes, entièrement vouées à des disciplines scientifiques, émergèrent dans les années postrévolutionnaires. Aussi, ces documents mettent en évidence le fait que la production de vélins gagnait, selon les professeurs, une certaine autorité dans la peinture d'histoire naturelle grâce au titre du peintre qui l'exécutait.

Des qualités artistiques et du savoir anatomique

Si les peintres du Muséum conféraient une légitimité aux vélins, c'est parce que leur position et leur travail dépendaient du jugement des professeurs. Lorsque des dessins ou peintures étaient présentés à l'assemblée par des artistes hors institution, le refus de l'assemblée était immédiat, comme en témoigne le cas de l'illustratrice ornithologique, Pauline de Courcelles :

Le Travail de M^{lle} de Courcelles, quoiqu'il annonce un degré de mérite qu'il est rare de trouver chez les personnes qui ne font pas l'État de la peinture, ne pourroit soutenir la comparaison avec les Vélins exécutés pour le Muséum par des Peintres d'un mérite distingué qui ont été choisis au concours & dont le Travail n'est adopté qu'après un examen sévère²²⁵.

Se pose dès lors la question du profil auquel devait correspondre les peintres pour pouvoir répondre aux critères des professeurs. Le concours était ouvert à tout individu et

²²³ Séance du 3 août 1808. Paris, ANF, AJ/15/109, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 avril 1808-28 juin 1809.

²²⁴ Séance du 28 septembre 1808. *Ibid.*

²²⁵ Séance du 2 juillet 1806. Paris, ANF, AJ/15/107, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 germinal an XIII-24 septembre 1806 (27 mars 1805-24 septembre 1806).

annoncé par des affiches collées dans les rues de Paris²²⁶. Pour la botanique, la désignation dut vite être réglée, comme l'a affirmé Léon Bultingaire, puisque P.-J. Redouté avait déjà contribué à la collection de vélins sous l'Ancien Régime et qu'il était réputé dans le domaine de l'illustration botanique²²⁷. Quant à H.-J. Redouté, il avait été formé à la peinture de fleurs et avait de plus déjà travaillé en collaboration avec son frère avant de rejoindre le Muséum²²⁸. Or, pour les positions relatives aux animaux, il faut davantage investiguer pour déterminer les qualités recherchées, car, contrairement à la botanique et sa tradition de peintres, la zoologie était à ses balbutiements surtout en ce qui concernait le rapport à l'animal vivant.

À la mort de Maréchal, Deleuze rédigea une notice en l'honneur du peintre qu'il publia dans les *Annales* et qui donne quelques renseignements utiles. L'auteur aborde en premier lieu l'importance pour un peintre dédié à la zoologie de connaître l'anatomie des animaux, il mentionne alors le fait que Maréchal se forma à Charenton, après avoir été élève de Nicolas Guy Brenet, peintre de l'Académie. Par Charenton, il faut comprendre l'école vétérinaire d'Alfort qui détenait un cabinet d'anatomie animale. Deleuze ajoute également que Maréchal avait déjà travaillé pour le Muséum avant son engagement en tant que peintre, sans donner plus de précisions²²⁹. Concernant de Wailly, seule une lettre de sa main conservée aux archives, qu'il envoya avec les vélins pour le concours, donne quelques brefs renseignements sur son parcours. Fils d'un grammairien, il s'adonna à la peinture à l'âge de 11 ans et fut récompensé à deux reprises d'une médaille à l'Académie de peinture²³⁰. Huet, lui, était fils d'un peintre animalier, Jean-Baptiste Huet, chez qui il fit son apprentissage²³¹. Il dut par ailleurs porter lui-même un intérêt certain à la représentation animale, puisqu'il exposa au Salon de 1802 des dessins des individus de la ménagerie du Muséum²³². On peut dès lors dégager, de ces différents parcours, une certaine prédisposition à la connaissance animale et une formation aux beaux-arts.

²²⁶ Comme stipulé lors de la séance du 12 prairial an XI (1^{er} juin 1804) pour le concours devant remplacer Maréchal à sa mort. Paris, ANF, AJ/15/104, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 8 frimaire an XI-7 fructidor an XI (29 novembre 1802-14 septembre 1803).

²²⁷ BULTINGAIRE, 1930, p. 54.

²²⁸ André LAWALRÉE, « Henri-Joseph Redouté : Esquisse biographique », in DIERKENS, DUVOSQUEL, 1993, p. 12.

²²⁹ Deleuze, « Notice sur le Citoyen Maréchal », *Annales*, v. 2, 1803, p. 66-67.

²³⁰ Lettre de Wailly à Monsieur Desfontaines, directeur du Muséum d'histoire naturelle, Paris, Séance du 17 messidor an XI (6 juillet 1803). Paris, ANF, AJ/15/590, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XI (mars-septembre 1803).

²³¹ Ces quelques informations proviennent d'un ancien ouvrage consacré à Jean-Baptiste Huet et ses fils. GABILLOT, 1892, p. 130-138.

²³² *Explications des ouvrages*, 1802, p. 26, numéro 133.

Également, concernant de Wailly et Huet, ils pratiquèrent dans le domaine de l'histoire naturelle. On trouve leur nom dans les planches gravées de la *Description d'Égypte*, dont certains des dessins originaux sont conservés à la bibliothèque du Muséum (fig. 26, exemple d'une chauve-souris)²³³. On connaît surtout le travail de H.-J. Redouté, engagé comme dessinateur par la Commission des sciences et des arts pour la campagne d'Égypte²³⁴. Seule Madeleine Pinault mentionne de Wailly et Huet pour l'exécution des planches, en avançant que ces derniers durent effectuer les dessins à Paris d'après les collections rapportées²³⁵. En tout cas, leurs noms n'apparaissent pas dans la liste des membres embarqués en Égypte²³⁶. Il n'empêche qu'ils avaient à un moment tous deux déjà travaillé avec des spécimens d'histoire naturelle, peut-être aux côtés de H.-J. Redouté ou de Geoffroy Saint-Hilaire qui était le zoologiste de l'expédition.

Il reste alors à déterminer quels étaient les critères d'évaluation pour être accepté en tant que peintre du Muséum. Pour le concours de remplacement de Maréchal au début de 1803, en qualité de peintre de quadrupèdes et oiseaux, les artistes devaient se prêter à l'exercice qui les attendrait : « [L]'assemblée charge les Professeurs de Zoologie de donner aux artistes qui se présenteront pour le concours toutes les facilités qu'ils demanderont pour peindre les animaux de la Ménagerie, les autorise à leur indiquer les espèces qui manquent dans les Vélins. »²³⁷ Parmi les sept concurrents, trois présentèrent un vélin de kangourou²³⁸. Le concours ayant eu lieu au début de 1803, on se trouve en effet au moment où les kangourous d'Angleterre résidaient au Muséum. Aucun d'eux ne fut toutefois retenu et c'est de Wailly qui gagna avec une peinture d'un tigre – exécutée en 1794 et qui confirme un intérêt antérieur pour les animaux – et une seconde d'un canard de la Caroline ; elles rentrèrent dès lors les deux dans la collection de vélin. S'il peut être déterminé que les artistes durent se prêter à l'exercice de peindre des animaux en mouvement, les documents ne laissent aucune indication sur les raisons pour lesquelles de Wailly fut choisi parmi les autres.

²³³ Paris, MNHN, Ms Res 5064.

²³⁴ Voir DIERKENS, DUVOSQUEL, 1993.

²³⁵ PINAULT, 1990, p. 92.

²³⁶ « Liste des membres de la commission des sciences et des arts et de l'Institut d'Égypte », reproduit dans LAISSUS, 1998, p. 523-526.

²³⁷ Séance 13 nivôse an XI (3 janvier 1803). Paris, ANF, AJ/15/104, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 8 frimaire an XI-7 fructidor an XI (29 novembre 1802-14 septembre 1803).

²³⁸ « Candidats pour l'emploi de peintre d'histoire naturelle », Séance du 10 messidor an XI (29 juin 1803). Paris, ANF, AJ/15/590, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XI (mars-septembre 1803).

Le concours pour remplacer Oudinot donne quant à lui des renseignements supplémentaires sur la manière dont le choix du peintre s'opéra. Tout d'abord, la sélection se fit par tous les professeurs. Dans l'assemblée du 2 brumaire an XIII (24 octobre 1804), ces derniers décidèrent de remettre la décision car ils n'avaient pas encore tous eu l'occasion d'évaluer les peintures des différents candidats²³⁹. La séance suivante, bien que Van Spaendonck exprimât son avis sur trois des six concurrents, en tant que professeur d'iconographie naturelle, le choix final fut remis à tous les professeurs qui votèrent à l'unanimité pour Huet. Le choix se porta sur celui qui exécuta des vélins détenant trois qualités : « de l'exactitude, des formes et des couleurs »²⁴⁰. Les autres candidats ne remplirent en effet pas ces critères, d'après, du moins, ce qu'en dit Lesueur. Ce dernier, tout juste revenu de l'expédition Baudin, participa au concours de 1804 et écrivit à son père pour lui expliquer les raisons de son refus :

Je vous ferai passer la copie de la lettre qui doit m'être (*sic*) écrite au sujet du Concours, nous étions trois qui disputions comme il ny (*sic*) avait point 3 places à donner on ne pouvoit les nommer tou (*sic*) trois. Celui qui réunissoit le coloris & l'exactitude (un peu de l'un & de l'autre) à (*sic*) été préféré si j'avais eu le talent de cacher les formes de la Nature avec un peu de belle couleur &c, moi & l'autre concurrent auront la préférence sur tou (*sic*) venant qui pourroit se présenter et employé quand besoin sera au Muséum²⁴¹.

L'œuvre de Lesueur ne fit ainsi pas preuve de coloris, ce que l'on pourrait attribuer à son manque de formation aux beaux-arts, contrairement à Huet. En effet, lors de l'expédition Baudin, il fut embarqué en tant qu'aide-canonnière. Les hommes qui avaient été employés comme dessinateurs abandonnèrent la mission pour s'épanouir à l'Île de France²⁴². Le capitaine désigna ainsi Lesueur et Petit pour reprendre ces positions, sans pour autant leur attribuer de grandes qualités : « Les dessins coloriés qui se trouvent dans mon journal, exécutés par les citoyens Martin Petit et Lesueur ne laissent rien à désirer pour la régularité et l'exactitude ». Il en usa toutefois afin de servir de preuve pour les spécimens qui étaient rencontrés lors du voyage, comme il l'explique par la suite²⁴³. D'après Jacqueline Bonnemaïn, l'œuvre de Lesueur gagna en qualité ultérieurement grâce à sa collaboration avec Péron qui

²³⁹ Séance du 2 brumaire an XIII (24 octobre 1804). Paris, ANF, AJ/15/106, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 vendémiaire an XII-3 prairial an XII (28 septembre 1803-23 mai 1804).

²⁴⁰ Séance du 9 brumaire an XIII (31 octobre 1804). *Ibid.*

²⁴¹ Lettre de Charles Lesueur à son père, Paris, 19 brumaire an XIII (10 novembre 1804). Le Havre, Muséum d'histoire naturelle du Havre, Ms 63027, Collection Lesueur. Cité dans BAGLIONE, CRÉMIÈRE, 2009, p. 193.

²⁴² *Ibid.*, p. 53-54.

²⁴³ BAUDIN, 2000, p. 137.

lui enseigna l'étude zoologique²⁴⁴. L'artiste en vint également à seconder le naturaliste dans la collecte et la préparation des animaux, puisque les autres zoologistes ne terminèrent pas l'expédition. C'est ainsi qu'il faut comprendre la remarque de Jussieu lorsqu'il décrit Lesueur comme étant « devenu par circonstance dessinateur et naturaliste ».

Quant à l'autre concurrent, Pancrace Bessa, qui avait sous l'Ancien Régime contribué à la collection de vélins dans le domaine floral, le cas inverse se produisit. Dans la lettre de refus qu'il reçut pour donner suite au concours, les professeurs détaillent les raisons pour lesquelles il ne fut pas retenu :

[V]os Ouvrages sont d'un grand fini et d'une bonne couleur, mais dans la représentation des objets de la nature, sur-tout dans celle des animaux, la grande sévérité du Dessin et l'habitude de l'anatomie sont de rigueur pour la Science, et nous sommes forcés de le préférer.²⁴⁵

Les peintres susceptibles de répondre aux critères des professeurs du Muséum se profilèrent par l'association d'une formation artistique avec un apprentissage de l'anatomie animale. Aussi, l'extrait de la lettre renseigne sur le fait que les artistes devaient fournir une production appartenant plutôt au domaine scientifique.

Si l'apprentissage des beaux-arts avait profité aux peintres engagés au Muséum, leurs productions au sein de l'établissement devaient surtout servir l'étude naturaliste et ne répondaient dès lors pas, ou plus, au goût artistique. Lors du Salon de 1806, les vélins de Huet furent seulement félicités pour leur « vérité »²⁴⁶. Certes le commentaire n'est pas des plus éloquentes, mais il pointe exactement le caractère de ces peintures : l'exactitude dont parlaient les professeurs.

L'étude sur les peintres du Muséum nous permet déjà d'établir un rapport que Joséphine put entretenir avec eux, ou en tout cas avec l'un d'entre eux. Le vélin des kangourous ne fut pas exécuté pour le Muséum, car Huet était le peintre de vers et insectes au sein de l'établissement ; de Wailly aurait dû alors se charger de représenter les kangourous, mais sans doute qu'ils furent transportés chez Joséphine avant que cette tâche lui fût

²⁴⁴ Jacqueline BONNEMAINS, "The artists of the Baudin expedition", in BONNEMAINS, FORSYTH, SMITH, 1988, p. 17.

²⁴⁵ Lettre des professeurs administrateurs du Muséum d'Histoire Naturelle à Monsieur Bessa, Paris, 16 brumaire an XIII (7 novembre 1804). Paris, ANF, AJ/15/593, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Vendémiaire-ventôse an XIII (septembre 1804-mars 1805).

²⁴⁶ *Le Pausanias français*, 1806, p. 428.

confiée²⁴⁷. Huet dut les peindre à la Malmaison sur les ordres de l'Impératrice, car lors du Salon de 1808 – celui suivant l'exposition des kangourous – il se présenta non seulement avec le titre de Peintre du Muséum d'histoire naturelle mais aussi avec celui de « Peintre de la ménagerie de S.M. l'Impératrice »²⁴⁸. Il est connu que, dans une volonté de s'inscrire dans une tradition princière, Joséphine raviva une nouvelle forme du Dessinateur du cabinet de la Reine en engageant P.-J. Redouté comme Peintre de fleurs de l'Impératrice pour représenter les spécimens de son domaine²⁴⁹. Mais il ne faut pas omettre qu'elle ne délaissa en rien le domaine animalier et qu'une même fonction fut alors créée pour les individus de sa ménagerie. Le vélin des kangourous répondait ainsi à un contexte princier et non pas institutionnel qui explique sa présence dans la collection de Joséphine.

Mais toutes les autres peintures que détenait l'Impératrice furent exécutées au sein du Muséum par de Wailly, comme on aura l'occasion de le voir dans les autres chapitres. Ce phénomène tient au fait qu'un nouveau besoin en termes de peinture d'histoire naturelle se fit ressentir, puisqu'auparavant les artistes qui travaillaient pour les sciences naturelles étaient spécialisé-e-s dans d'autres genres artistiques²⁵⁰. Du reste, cette nécessité toucha le domaine de la zoologie, plus que la botanique qui était davantage établie au XVIIIème siècle. La création de la profession de peintre d'histoire naturelle au sein du Muséum en témoigne, puisque trois artistes sur quatre devaient couvrir le règne animal. Ce constat ouvre alors nombre de questions qu'il reste à aborder sur la manipulation et la fonction de la collection de vélin comme production picturale zoologique. Pour l'instant, il peut être conclu que la position de peintre du Muséum changea la pratique des artistes qui travaillaient pour les naturalistes, bien que ces carrières fussent précédemment développées, et ce par le biais de l'institutionnalisation et la professionnalisation. Du reste, cette nouvelle fonction eut un impact sur la trajectoire des animaux, qui devaient désormais être mis devant les yeux des peintres institutionnels.

D'après ce qu'en dit Jussieu, Lesueur ramena 960 dessins à Paris²⁵¹. Ces représentations ne semblent toutefois pas avoir eu d'utilité scientifique, ou du moins les professeurs du Muséum n'y portèrent aucun intérêt, contrairement à la production de Petit.

²⁴⁷ Il existe deux représentations de kangourous par Maréchal, donc avant 1802, mais qui furent exécutées d'après des modèles empaillés.

²⁴⁸ *Explications des ouvrages*, 1808, p. 45.

²⁴⁹ Pour le travail de P.-J. Redouté exécuté sous Marie-Antoine et Joséphine, voir DRUTEN, 2013.

²⁵⁰ SPARY, 2004, p. 4.

²⁵¹ Antoine-Laurent de JUSSIEU, « Note sur l'expédition à la Nouvelle-Hollande, entreprise pour des recherches de Géographie et d'Histoire naturelle », v. 5, *Annales*, 1804, p. 11.

C'est parce que l'entreprise picturale menée par ce dernier en Nouvelle-Hollande s'effectua en étroite collaboration avec G. Cuvier qui fournit notamment des instructions à l'exécution des portraits des « Naturels », et ce afin de servir les « sciences de l'homme »²⁵². L'œuvre de Lesueur ne fut nullement guidée par l'institution et appartenait donc au registre de peintures de voyage. Comme l'a démontré Douglas Fordham sur la production de recueils peints de voyages au tournant du XIX^{ème} siècle, ces représentations servaient avant tout un goût pour l'imaginaire, le sensationnel, le pittoresque et détenaient une valeur esthétique plus que scientifique²⁵³. L'écart se creusa d'autant plus dans le domaine zoologique, ou du moins des mammifères, car les animaux pouvaient être ramenés à Paris grâce à l'infrastructure du Muséum – contrairement aux humains qui ne connurent, pas encore, le destin du parc zoologique. Alors que les peintres voyageurs dessinaient d'après des animaux morts²⁵⁴, les peintres du Muséum pouvaient exécuter leurs œuvres directement d'après des animaux vivants, et ce, non sans conséquence pour ces derniers qui firent l'objet d'une extraction en masse.

²⁵² Voir Anne LAFONT, « The Visual Terms of Cultural Encounters: Petit and Cuvier's Australian Experiment », in PRINCE, 2013, p. 159-169.

²⁵³ Voir FORDHAM, 2019.

²⁵⁴ DONALD, 2007, p. 42.

D(I). De l'extraction de l'habitat naturel à l'implantation dans la société parisienne

Si la production picturale de Lesueur ne présenta pas d'avantages pour le Muséum, elle conserve toutefois un intérêt pour notre étude. Parmi ses dessins, il en existe plusieurs qui représentent les différentes espèces de kangourous observées lors de l'expédition²⁵⁵. On les retrouve également toutes conservées aujourd'hui sous leur forme naturalisée au Muséum²⁵⁶, et c'est directement à partir de ces êtres inanimés que les zoologistes parisiens, comme Geoffroy Saint-Hilaire, menèrent leurs observations. Cela implique que les kangourous représentés par Lesueur arrivèrent morts à Paris. Alors sa production sert de témoin de la rencontre des voyageurs français avec ces animaux en terres australes.

Mais ces kangourous devaient à l'origine être ramenés vivants. On ne peut alors omettre que derrière le vélin des kangourous conservé chez Joséphine, qui représentait le seul individu ramené de Nouvelle-Hollande, se cache l'histoire de tous les autres congénères qui rencontrèrent les explorateurs de l'expédition Baudin. Or, ces mécanismes sont bien trop souvent passés sous silence dans l'histoire des parcs zoologiques, dont la ménagerie du Muséum en fut le premier exemple : « La question de l'extraction des animaux est marginale dans l'historiographie », dénonce à juste titre Violette Pouillard²⁵⁷. Dans son ouvrage, l'autrice propose une nouvelle histoire des zoos des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles pour laquelle elle rapporte à l'aide de quelques exemples l'impact de l'extraction sur la condition animale.

Ce phénomène se cristallisa avec l'avènement de la ménagerie au Muséum qui mena indéniablement à une augmentation considérable de l'importation d'animaux vivants en France dans les années postrévolutionnaires. Mais pour comprendre cette nouvelle entreprise d'extraction, il faut davantage aller à la rencontre de l'animal. S'interroger sur ce phénomène c'est alors revenir sur la « zone de contact », ce que Pratt définit ainsi : « [T]he space of imperial encounters, the space in which peoples geographically and historically separated come into contact with each other and establish ongoing relations, usually involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict »²⁵⁸. Bien que l'autrice théorise ce terme dans un cas de rencontre entre humains, il s'applique tout autant pour la rencontre humain-animal, les kangourous s'étant retrouvés dans une position peu avantageuse lors des

²⁵⁵ Ils font actuellement partie de la collection Lesueur du Musée d'histoire naturelle du Havre et sont reproduits dans JACKSON, JANSEN, BAGLIONE, CALLOU, 2021.

²⁵⁶ Pour les différentes espèces de kangourous rapportées sous leur forme taxidermée, et conservées actuellement au Muséum, voir JACKSON, JANSEN, BAGLIONE, CALLOU, 2021.

²⁵⁷ POUILLARD, 2019 (1), p. 61.

²⁵⁸ PRATT, 2007 [1992], p. 8.

conquêtes impérialistes. Pour cela, le format de l'expédition Baudin, dépendante de l'institution scientifique, a l'avantage de fournir des sources du point de vue des explorateurs sur l'intérêt et la manière d'extraire des animaux de leur habitat naturel.

Avant d'en arriver au voyage en terres australes, il convient de déterminer pourquoi le kangourou devint un animal sur lequel les explorateurs fixèrent leur attention. Il sera alors montré que la volonté d'en capturer et d'en ramener au Muséum tenait à des enjeux scientifiques au regard de la classification des espèces. Il sera ensuite déterminé quelles stratégies furent utilisées par les Européens pour pouvoir s'approvisionner en kangourous et quelles en furent les conséquences pour les animaux. On verra que ces méthodes n'avaient pas seulement pour but de se procurer des spécimens pour Paris, mais aussi de nourrir les équipages lors de l'expédition, un usage qui intéressa malgré tout le Muséum *a posteriori*. Mais puisque le but premier était de ramener des kangourous vivants, il restera à dégager les moyens développés par les voyageurs pour conserver les animaux à bord des corvettes. Ces techniques approximatives menaient à un taux de mortalité élevé qui imposait de prélever un grand nombre d'individus en terres australes pour pouvoir ramener ne serait-ce qu'un seul représentant de l'espèce. Cette étude sur l'extraction permettra de mettre en lumière comment le rapport entretenu au non-humain s'inscrivait pleinement dans une idéologie impérialiste qui réservait par ailleurs le même traitement à d'autres humains.

De la difficulté classificatoire des animaux à poche

La première vision d'un kangourou ne laissa certes pas de marbre. Rien en Europe ne ressemblait à cet animal couronné d'une tête semblable à celle d'un lièvre, aux pattes de devant atrophiées et à celles de derrière bien trop imposantes en comparaison, bondissant notamment grâce à l'impulsion donnée par sa large queue qui, dans l'élan, pouvait être confondue avec une troisième patte pour les plus myopes de notre espèce. Il va sans dire que cette anatomie qualifiée de difforme interloqua les Européens à bien des égards, sans compter encore la découverte de la poche abdominale chez la femelle qui en acheva l'état de surprise d'un bon coup de grâce.

L'attrait pour cet animal résidait indéniablement dans sa curiosité, sa physionomie ne se rapprochant d'aucune autre espèce connue dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle. Il fallait alors pouvoir examiner cette créature de plus près ; le moyen le plus efficace était d'en

tuer un individu, ce qui fut le premier réflexe de Cook et Banks²⁵⁹. Mais, contrairement à d'autres animaux, il y avait chez le kangourou un intérêt particulier qui mena les zoologistes à l'étudier pendant des dizaines d'années suivant sa rencontre avec les Anglais. Harriet Ritvo a pointé la raison de cette fascination pour le kangourou qui tenait à l'embarras de le classer dans le règne animal, tout comme l'ornithorynque : « What guaranteed the continuing appeal of these animals was the fact that their oddity was not confined to the merely physical but extended to the level of theory or system »²⁶⁰.

Cette difficulté de classer le kangourou était due à la poche abdominale, qui, en tant qu'organe d'incubation, constitua une énigme scientifique tout au long du XIX^{ème} siècle²⁶¹. L'emploi de cette bourse chez la femelle fut même capturé par Lesueur avec quelques rapides croquis montrant la manière dont le petit vient s'y loger (fig. 27), témoignant donc bien d'une curiosité anatomique pour les naturalistes et les voyageurs. Dans la peinture de Stubbs, exécuté d'après le matériel ramené par Banks, on constate toutefois que la poche est absente (fig. 6) ; c'est-à-dire que les observations avaient seulement été effectuées d'après des individus mâles. En outre, l'œuvre du peintre anglais fut utilisée comme modèle pour figurer le kangourou dans les manuels d'histoire naturelle²⁶². L'animal trouva alors sa place parmi les gerboises à cause de la différence de proportion entre les pattes de devant et celles de derrière. En 1796, désormais en pleine conscience de cette poche abdominale grâce aux envois réguliers de kangourous depuis la Nouvelle-Galle-du-Sud – la colonie anglaise de Nouvelle-Hollande –, George Kearsley Shaw classa l'animal parmi les didelphes.

Les organes liés à la reproduction ne pouvaient toutefois constituer les seuls éléments déterminants à la classification. C'est ainsi que, la même année, Geoffroy Saint-Hilaire stipula que le nombre d'incisives rapprochait plutôt le kangourou des rongeurs, tout en partageant les caractéristiques des pattes avec les gerboises et de la bourse avec les didelphes, le tout arrosé encore de quelques autres particularités physiologiques. D'après ces études, le zoologiste

²⁵⁹ Sur la découverte du kangourou par les Anglais, voir Markman ELLIS, « Tails of Wonder Constructions of the Kangaroo in Late Eighteenth-Century Scientific Discourse », in LINCOLN, 1998, p. 56-87.

²⁶⁰ RITVO, 1997, p. 6.

²⁶¹ Sur les études menées sur la poche abdominale des kangourous entre les années 1820 et 1920, voir HOCHADEL, 2022.

²⁶² Markman ELLIS, « Tails of Wonder Constructions of the Kangaroo in Late Eighteenth-Century Scientific Discourse », in LINCOLN, 1998, p. 75.

français établit que le kangourou devait constituer un genre à part entière, et non pas une espèce à ranger quelque part²⁶³.

Cet important résultat pour la communauté des naturalistes, d'abord partagé à l'Institut national puis publié dans le *Magasin encyclopédique*, fut confirmé par l'expédition Baudin lorsque Péron rencontra différentes espèces de kangourous, comme il a pu être déterminé dans la première partie de ce chapitre. L'intérêt de ramener un nombre non négligeable de ces animaux résidait ainsi dans le fait d'étoffer, voire de résoudre, le système de classification des êtres vivants. Mais cette réduction à un objet d'étude ne prenait entièrement effet qu'au sein du Muséum, comme l'avance Daugeron dans son étude sur les collections naturalistes : « [L]e musée neutralise l'histoire des objets dans la mesure où ces objets ne deviennent scientifiques qu'une fois entrés en son sein »²⁶⁴. Bien que ce propos ne concerne que les collections non-vivantes, il résonne tout autant avec les individus de la ménagerie. Car avant de pouvoir être utilisés, observés et manipulés comme objet d'étude, les animaux, dans leur histoire précédant l'entrée au Muséum, connurent d'autres interactions avec les humains.

De la pitance à la science

Il n'a pas pu échapper, au terme de la lecture, que l'orthographe du mot « kangourou » n'était nullement fixé autour de 1800, alors qu'il vint à être utilisé pour définir un genre dans le système de classification. Cette raison tient au fait d'une transmission orale ; les Anglais avaient cru qu'il s'agissait du nom donné aux animaux par les Autochtones. Markman Ellis relève que Banks ne saisit pas le bon mot dans la phrase à tel point que, plus tard, le terme de « kangaroo » fut interprété par les Autochtones comme un mot anglais signifiant « viande »²⁶⁵. Ce que révèle alors cette confusion linguistique, c'est certes une relation entretenue entre les deux peuples mais aussi entre les humains et les animaux, les uns servant de consommation substantielle aux autres. Baudin en témoigna en effet à Jussieu lors de l'expédition : « Les ressources qu'il [le kangourou] procure aux Naturels qui en mangent la chair et se couvrent de sa peau »²⁶⁶. Lesueur immortalisa lui aussi ce rapport dans un dessin

²⁶³ Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « Dissertation sur les animaux à bourse », *Magasin encyclopédique*, 1796, p. 445-472.

²⁶⁴ DAUGERON, 2009, p. 318.

²⁶⁵ Markman ELLIS, « Tails of Wonder Constructions of the Kangaroo in Late Eighteenth-Century Scientific Discourse », in LINCOLN, 1998, p. 62.

²⁶⁶ Lettre du capitaine Baudin au Citoyen Jussieu, Nouvelle-Hollande, 20 brumaire an XI (11 novembre 1802). Paris, MNHN, Ms 2082.

préparatoire représentant des hommes en train de ramener l'animal mort prêt à être consommé (fig. 28).

Les explorateurs français en firent alors le même usage lorsqu'ils étaient en Nouvelle-Hollande. Le capitaine Baudin le notait même dans son journal de bord, édité en 2000 par Jacqueline Bonnemains. On peut par exemple lire que, le 20 juin 1801, « [l]es amateurs de chasse [...] se mirent à la poursuite des kangourous et en tuèrent une vingtaine », puis que le 7 juillet suivant « [l]e]s chasseurs firent une guerre à mort aux kangourous et en tuèrent une trentaine »²⁶⁷. L'emphase sur le nombre n'est certainement pas anodine et avait pour but de mettre en avant les prouesses des chasseurs auxquelles les animaux succombaient. Cette fierté à abattre un maximum d'individus, et ce le plus efficacement possible, en fit une des préoccupations de Péron pendant le voyage.

En effet, lors d'une rencontre avec les colons anglais établis à l'île King, l'équipage français s'étonna de la grande quantité de viande que ces derniers détenaient. Péron raconte dans le *Voyage* que les colons anglais leur partagèrent une méthode de chasse pour attraper plus facilement les kangourous et les casoars, ces animaux étant bien trop « agiles à la course », contrairement aux pauvres wombats « qui ne savent ni fuir ni se défendre »²⁶⁸. Péron livre en ces mots la tactique :

Afin de les atteindre, les pêcheurs [anglais] ont dressé des chiens qui vont seuls battre les bois, et qui manquent rarement d'étrangler chaque jour plusieurs de ces animaux : l'expédition terminée, les chiens abandonnent leur proie, accourent vers leurs maîtres, et, par des signes non équivoques, annoncent les succès qu'ils ont obtenus. Quelques hommes se détachent alors, suivent ces intelligents pourvoyeurs, qui, sans se tromper, les conduisent aux lieux où gisent leurs victimes²⁶⁹.

L'enthousiasme pour ces chiens si bien éduqués à la pratique de la chasse est une fois de plus manifesté par Péron plus loin dans le récit, pour alors en relater sa propre expérience. La mise en pratique par les explorateurs français se produisit toutefois dans un endroit non anodin concernant les kangourous, l'île Decrès :

Cette abondance de Kanguroos rendant leur chasse aussi facile que profitable, nous pûmes nous en procurer vingt-sept, qu'on embarqua vivans à bord de notre navire, indépendamment de ceux qui furent tués et mangés par l'équipage. Cette précieuse acquisition ne nous coûta ni munitions, ni fatigue ; un seul chien, nommé *Spott*, fut notre pourvoyeur : formé par des

²⁶⁷ BAUDIN, 2000, p. 293.

²⁶⁸ *Voyage de découvertes aux terres australes*, v. 2, 1816, p. 19.

²⁶⁹ *Ibid.*

pêcheurs Anglois à ce genre de chasse, il poursuivoit les Kanguroos ; et lorsqu'il les avoit joints, il les tuoit aussitôt, en leur déchirant les artères jugulaires. Il ne falloit rien moins que la présence et les cris du chasseur pour arracher la victime à une mort certaine. Avec un tel chien, avec une telle méthode de chasse, il n'est pas douteux que plusieurs hommes établis sur l'île Decrès auroient pu s'y procurer une nourriture abondante ; on conçoit même que la race innocente et foible des Kanguroos seroit infailliblement détruite en peu d'années par quelques chiens de l'espèce de celui dont je parle²⁷⁰.

Péron se livra à diverses observations sur les relations des Autochtones avec les chiens, pensant à l'origine que ces derniers devaient bien être utilisés pour la chasse. Il dut se résoudre à conclure que les « Naturels » ne faisaient aucune utilisation d'un animal intermédiaire pour chasser les kangourous ; ils étaient « [a]ccoutumés à poursuivre les animaux à la course »²⁷¹. L'utilisation du chien était en fait propre aux colons et aux voyageurs.

Le récit de Péron permet en effet de relever que les Européens, nourris d'un esprit qui cherche constamment l'abondance et l'optimisation, intervinrent sur une autre espèce animale déjà bien domestiquée pour l'utiliser comme extension de l'humain. Ce dernier n'avait dès lors plus d'effort à fournir pour se procurer une nourriture « agile à la course » et les kangourous n'avaient, en revanche, plus aucune chance d'échapper aux intentions des Français. Péron était d'ailleurs très conscient des conséquences de cette technique poussée dans son efficacité, puisqu'elle aurait pu mener à l'extinction de cette espèce de kangourou – un destin que connut par contre l'émeu noir. Surtout, avec cette méthode de chasse, il fut possible d'embarquer des individus vivants pour l'étude naturaliste, dépassant ainsi l'utilité substantielle d'origine.

Ramenez-les vivants !

Comme il a pu être discuté dans la première partie de ce chapitre, il était devenu impératif, au début du XIX^{ème} siècle, de ramener des animaux vivants des voyages d'exploration. Les textes d'instructions fournis aux voyageurs, qui ont pu être évoqués précédemment, donnaient la consigne de former des collections pour la ménagerie, mais fallait-il encore pouvoir maintenir en vie les spécimens. Pour le voyage de Baudin aux Antilles en 1796, il fut en tout cas demandé par Jussieu de « transporter [l]es animaux en France sans accident », de les « soign[er] dans la traversée » et de « veill[er] conséquemment à ce qu'ils

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 77.

²⁷¹ « Topographie, aspect général de la baie du Géographe par le citoyen Péron », dans BAUDIN, 2000, p. 260-261.

aient toujours une nourriture suffisante et convenable »²⁷². Si on prend le cas des kangourous de l'expédition Baudin, on constate toutefois que la mission se révéla bien plus compliquée puisque sur les nombreux individus fièrement embarqués, seul un arriva vivant chez Joséphine.

Pour suivre la suite de la trajectoire des kangourous, il faut désormais se tourner vers le journal du capitaine Baudin, puisque ce fut lui qui prit en charge le soin des animaux arrivés à bord du *Géographe* qu'il commandait. Il fournit également des explications au capitaine Hamelin aux commandes de l'autre corvette, le *Naturaliste*, afin de s'assurer de la conservation des animaux et des plantes présents sur celle-ci²⁷³.

Aux 27 kangourous capturés par Péron sur l'île, d'autres individus d'une autre contrée se rajoutèrent quelque temps plus tard dans « [l']espoir d'en conserver quelques-uns pendant la traversée »²⁷⁴ ; le capitaine étant donc bien conscient de la difficulté de pouvoir les maintenir en vie. Encore quelques jours après, une autre chasse eut lieu pour récupérer d'autres kangourous vivants dont, cette fois-ci, un tenta d'échapper aux mains des explorateurs, comme le raconte Baudin : « l'un d'eux cru se sauver en se jettant (*sic*) à l'eau mais il tomba en notre pouvoir après avoir fait une belle résistance »²⁷⁵. À nouveau, les animaux ne semblaient pas pouvoir gagner face à ces Européens déterminés. La chasse aux kangourous vivants se répéta encore un certain nombre de fois, et ce toujours à l'aide de Spott, que Baudin appelle « notre chien ».

Sur la corvette, les kangourous étaient rangés avec d'autres espèces animales dans des cages superposées dans les gaillards d'avant et d'arrière²⁷⁶, les parties se définissant comme des « superstructures [...] sur le pont supérieur et servant de logement »²⁷⁷. Baudin tenta toutefois d'en accommoder les moins bien portants, en délogeant certains de ses

²⁷² Antoine-Laurent de JUSSIEU, « Instructions données par le Muséum d'histoire naturelle aux naturalistes qui accompagnent le citoyen Baudin dans son expédition à l'île de la Trinité espagnole », 28 fructidor an IV (14 septembre 1796). Reproduit dans BAUDIN, 2009, p. 35.

²⁷³ « Moyens qui pourront contribuer à la conservation des Quadrupèdes, Oiseaux et Plantes vivantes Embarqués à Bord du Naturaliste et Confiés aux soins particuliers du Capitaine Hamelin », Port Jackson, 26 brumaire an XI (17 novembre 1802). Paris, MNHN, Ms 2082.

²⁷⁴ 30 nivôse an XI (20 janvier 1803). MAR/5JJ/39, Journal de mer, 8 ventôse an X-2 ventôse an XI (27 février 1802-21 février 1803).

²⁷⁵ Trois pluviôse an XI. *Ibid.*

²⁷⁶ François Péron, « Liste des animaux vivants qui se trouvaient à bord du Géographe », 17 pluviôse an 12 (7 février 1804). Le Havre, Muséum d'histoire naturelle du Havre, Ms 21012, Collection Lesueur.

²⁷⁷ « Glossaire. Termes de marine, techniques ou anciens utilisés par Baudin », in BAUDIN, 2000, p. 433.

hommes pour y placer les kangourous qui peinaient à survivre dans leur « parc »²⁷⁸. Il semble que ce fut en effet le capitaine qui prit en charge le « bien-être » des animaux, puisqu'il raconte également qu'il envoya certains membres de l'équipage aller chercher de l'herbe pour nourrir les kangourous qui étaient à bord, sans toutefois que ces derniers n'acceptassent d'en manger²⁷⁹. On ne sait comment se déroula alors la mission d'alimentation, mais, en tout cas, dans les explications fournies au capitaine Hamelin pour les émeus, Baudin préconisa de « leur faire avaler de la même manière qu'on pratique pour engraisser les dindes » s'ils refusaient de s'alimenter²⁸⁰.

Ces soins un peu approximatifs et parfois forcés n'aidèrent en rien à maintenir en vie les animaux. Ils périrent en effet les uns après les autres de différentes causes. Déjà la pratique de la chasse laissait des blessures aux kangourous – on sait en tout cas qu'un d'entre eux mourut de cette manière²⁸¹. Concernant la mort d'autres individus, le capitaine Baudin mit la faute sur le mauvais temps²⁸². Succombèrent-ils au froid et à l'humidité ? Périrent-ils à la suite d'un mal de mer coriace ? Ou était-ce un doux mélange de toutes les mauvaises conditions ? Car on peut bien imaginer que de passer plus d'une année dans une cage étroite qui tangue en étant mal alimenté et sensoriellement submergé permet difficilement de ressortir indemne de l'aventure. Parmi ces éléments, les conditions de l'enfermement durent par contre être questionnées par la suite ; dans les instructions éditées en 1818, il est en effet recommandé de prendre les animaux les plus jeunes afin « de les accoutumer à vivre renfermés dans des cages »²⁸³. Ce qui nous indique que la question de la sensibilité animale n'était apparemment pas au cœur des préoccupations et que le seul but était de ramener les individus vivants. En effet, cet exemple indique qu'au lieu de modifier les conditions de voyage, il fallait plutôt habituer l'animal à la captivité.

Également, peu d'intérêt était porté à l'état dans lequel les animaux arrivaient ; il suffisait juste qu'ils fussent en vie. Les naturalistes étaient en effet très conscients que le voyage infligeait bien des maux, puisque André Thouin, faisant état de la collection du

²⁷⁸ 15 pluviôse an XI (4 février 1803). MAR/5JJ/39, Journal de mer, 8 ventôse an X-2 ventôse an XI (27 février 1802-21 février 1803).

²⁷⁹ 20 pluviôse an XI (9 février 1803). *Ibid.*

²⁸⁰ « Moyens qui pourront contribuer à la conservation des Quadrupèdes, Oiseaux et Plantes vivantes Embarqués à Bord du Naturaliste et Confiés aux soins particuliers du Capitaine Hamelin », Port Jackson, 26 brumaire an XI (17 novembre 1802). Paris, MNHN, Ms 2082.

²⁸¹ 24 pluviôse an XI (13 février 1803). MAR/5JJ/39, Journal de mer, 8 ventôse an X-2 ventôse an XI (27 février 1802-21 février 1803).

²⁸² 15 pluviôse an XI (4 février 1803). *Ibid.*

²⁸³ *Instruction pour les voyageurs*, 1818, p. 3.

Naturaliste arrivée à Paris, décrit les animaux survivants comme étant « éclopés et languissants »²⁸⁴. Aussi, il était reconnu que le « Kangouroo Géant », l'un des deux derniers kangourous en vie, périt avant d'atteindre la Malmaison car il manqua de repos après le trajet en mer²⁸⁵. Si une quelconque sensibilité était absente, c'est parce que les animaux étaient regardés comme des objets purement voués à la science. Péron s'exprime en tout cas ainsi sur la mort d'un kangourou lors du trajet : « [S]a perte nous fut moins sensible, parce que, n'en ayant qu'un seul individu, nous ne pouvions pas espérer de le naturaliser en Europe »²⁸⁶. Les différentes instructions pour la conservation et les efforts fournis par Baudin avec les kangourous n'avaient que pour but de ramener des spécimens valables à l'étude zoologique.

Ainsi, lors de son arrivée au Muséum, l'animal se transformait en objet d'étude, mais sa portée scientifique était activée dès le moment de la zone de contact, du moins dans le cas du kangourou. L'étude de la trajectoire animale permet alors de démontrer comment, avec le développement de la zoologie dans les années postrévolutionnaires, une nouvelle interaction interspèce se forgea, impliquant les voyageurs et les animaux à qui la communauté des naturalistes avait conféré une valeur scientifique. Or, la volonté de posséder des kangourous ne tenait pas qu'à l'exercice de la classification de ce genre animal dans la hiérarchie des êtres vivants. Si tout le discours des voyageurs se tourna vers la qualité de la viande, c'est parce que la ménagerie de Muséum devait aussi servir à rendre utile cet accès à l'animal vivant pour la société. En mentionnant l'espèce du *Kangurus fasciatus* dans le *Voyage de découvertes en terres australes* publié après l'expédition, François Péron précise : « C'est, au surplus, la meilleure chair de kangouroo que nous ayons trouvée depuis ; et, sous ce rapport, l'acquisition de cette espèce seroit un bienfait pour l'Europe »²⁸⁷. On aura alors l'occasion de voir dans les chapitres suivants comment cette nouvelle entreprise d'extraction animale était aussi encouragée par l'économie rurale à laquelle le Muséum devait servir.

Dans tous les cas, ce rapport ne bénéficiait aucunement les êtres non-humains : si un seul kangourou arriva à Paris, des dizaines – voire des centaines – d'autres individus périrent

²⁸⁴ Lettre d'André Thouin aux collègues du Muséum, Paris, 3 messidor an XI (22 juin 1803). AJ/15/590, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XI (mars-septembre 1803).

²⁸⁵ Lettre de l'administrateur de Marine au Directeur du Muséum, (?), 27 germinal an XII (17 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

²⁸⁶ *Voyage de découvertes aux terres australes*, v. 1, 1807, p. 117.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 116.

dans des conditions lamentables. Ce phénomène met également en lumière le fait que tous les individus d'une espèce animale devaient servir une même fonction, les rendant ainsi interchangeables. Cette caractéristique de l'animal est d'autant plus marquante lorsque l'on se tourne désormais non plus vers le seul kangourou ramené de Nouvelle-Hollande, mais vers ceux rapportés d'Angleterre. La constatation de cette réappropriation de ces derniers au sein de la Malmaison rend en effet d'autant plus compte du statut d'objet de l'animal. Surtout que, pour les obtenir, Dufresne utilisa une lionne qu'il fit voyager depuis Paris jusqu'à Londres dans l'espoir de l'échanger contre des animaux qui deviendraient utiles à la ménagerie ; ce qui arriva. Donc l'animal devenait aussi objet de transaction en fonction de la valeur que les naturalistes lui attribuaient.

Cela implique que les considérations grandissantes de l'histoire naturelle changèrent la manière d'appréhender l'animal en imposant progressivement une domination sur celui-ci. Ritvo soulève comment à la fin du XIX^{ème} siècle ces avancées eurent un impact sur le rapport à la nature : « [S]cience and engineering had begun to make much of nature more vulnerable to human control »²⁸⁸. Mais dans la formation de cette considération, il ne faut pas seulement comprendre les êtres non-humains. Le discours émis envers les animaux, tels que les kangourous ou les wombats, sur leur potentielle extinction à cause de leur « faiblesse » participa à l'idéologie impérialiste de la suite du XIX^{ème} siècle. Le génocide des Autochtones, tant des terres australes que lors de la « conquête de l'Ouest » en Amérique du Nord, se justifia par les exacts mêmes propos. Aller à la rencontre de l'animal, c'est alors aussi comprendre des rapports de domination entre humains et qui ne peuvent être omis au cours de l'étude.

²⁸⁸ RITVO, 1987, p. 3.

Conclusion

En suivant le parcours des kangourous de Joséphine et en interrogeant leurs différentes rencontres par le biais de leurs images, les premiers jalons de cette étude ont pu être établis. Il a été déterminé que l'animal vivant faisait partie intégrante du développement que connurent les sciences naturelles dans les années postévolutionnaires. Cette période vit en effet naître l'établissement d'une ménagerie dédiée à l'observation naturaliste et de différentes positions officielles créées spécifiquement pour l'étude zoologique (professeurs de zoologie, peintres d'histoire naturelle et garde de la ménagerie). Cette branche de l'histoire naturelle n'était désormais plus entre les mains d'amateurs et de voyageurs, qui, pour les seconds, ne servaient plus que de pourvoyeurs. La zoologie se vit donc gagner en autorité par le biais de l'institutionnalisation.

L'ampleur que prenait cette branche scientifique était le reflet de la place grandissante qu'occupait désormais l'histoire naturelle dans la société. La détention du savoir était devenue un moyen pour asseoir la nation, et ce d'autant plus par le biais de la connaissance animale, la ménagerie étant une spécificité de la France que les professeurs du Muséum voulaient imposer comme modèle. Les animaux étaient dès lors entièrement (ré)appropriés pour servir de butin national, d'autant que la conquête des savoirs se joignait à la conquête du monde.

Ainsi, la représentation des animaux en captivité, exposée au Salon et diffusée par le récit de voyage, servait de vitrine à ces nouveaux enjeux politico-scientifiques qui se cristallisèrent au sein de la Malmaison. La détention du vélin des kangourous dans la collection de Joséphine renforçait d'autant plus ce statut d'animal-simulacre créé par ces imbrications entre science et pouvoir. En réceptionnant certains des butins vivants dans sa ménagerie, l'Impératrice raviva quelques traditions princières, en constituant une collection d'animaux vivants et en détenant des peintures zoologiques dont le médium était issu d'une pratique royale. Contrairement au temps des Bourbons, ces usages dépendaient du personnel et des infrastructures du Muséum. Les deux ménageries, princièrè et publique, n'étaient ainsi de loin pas hermétiques l'une à l'autre et ne peuvent pas se comprendre séparément.

Le lien entre les deux enceintes doit aussi s'appréhender avec leurs différences. Les kangourous ont démontré que le parc du Muséum s'organisa de telle manière à suivre la pratique systématique des scientifiques, alors que celui de la Malmaison était pensé pour un soi-disant épanouissement des animaux, et donc pour leur acclimatation, une préoccupation qui était aussi du ressort du savoir zoologique comme on aura l'occasion de le voir. Si, en Angleterre, les kangourous suscitèrent un engouement, par leur valeur à la fois scientifique et

d'objet de curiosité, ils ne furent nullement considérés pour une potentielle naturalisation²⁸⁹. La ménagerie de Joséphine établit dès lors un changement dans la considération et l'appropriation animales, de par son lien avec le Muséum, et qui est justement montré dans le frontispice du *Voyage* avec la multiplication des espèces australes au milieu d'une récréation de la nature végétale.

Toutefois, bien que la Malmaison se voulût plus épanouissante que l'institution publique, les kangourous n'y vécurent que quelques années, trépassant les uns après les autres à la Malmaison avant la chute de l'Empire²⁹⁰. Les animaux qui survivaient au délogement de leurs terres sans succomber au mal de mer ne jouissaient pas pour autant d'une vie agréable quand ils arrivaient en France. L'instauration d'une ménagerie publique, comme premier parc zoologique, impliquait une demande constante d'approvisionnement pour être peuplée. Cette nouvelle entreprise pose un certain nombre de questions quant aux conditions des animaux une fois débarqués sur le sol français, ainsi que les rapports qui pouvaient être entretenus avec eux au sein des enceintes.

Si donc la trajectoire des kangourous a pu montrer comment la zoologie était intrinsèquement liée à des idéaux impérialistes, il reste à explorer comment ces mécanismes s'instaurèrent au sein des deux ménageries mais aussi entre elles. On continue alors avec l'orang-outan, qui permet d'aborder l'aspect le plus scientifique attribué aux animaux, soit celui de leur place dans la classification des espèces ; cette pratique n'était pas des plus anodines dans ce contexte, puisqu'elle fut utilisée pour hiérarchiser les humains par la même occasion, afin de mieux faire régner l'Empire sur les terres colonisées.

²⁸⁹ Sur l'attrait du kangourou en Angleterre, voir PLUMB, 2010.

²⁹⁰ Christian JOUANIN, « Les kangourous », dans JOUANIN, 1997, p. 137.

II. L'orang-outan singée

Le vélin représentant l'orang-outan, actuellement conservé dans la collection du Muséum national d'histoire naturelle, fut exécuté par Pierre-François de Wailly en mars 1808, informations indiquées en bas à droite de la peinture (fig. 29). L'animal y est représenté à deux reprises : à gauche, il se tient de profil, appuyé sur ses quatre membres ; au centre, il est assis, de trois-quarts et tient une orange dans la main gauche. Son pelage est court, presque inexistant. Sa couleur varie entre le roux et le verdâtre.

Cette représentation, qui montre un quadrupède dans un élément naturel, contraste beaucoup avec l'histoire de ce singe qui est connue à ce jour grâce aux mémoires de Mademoiselle Avrillion, femme de chambre de l'Impératrice, et de Wairy Constant, valet de l'Empereur, publiés dans les années 1830²⁹¹. L'orang-outan, femelle, mangeait à table avec l'Impératrice, se plaisait à déguster des navets – son mets préféré –, buvait du thé, était vêtue, utilisait des couverts, faisait des grimaces et des cabrioles devant le regard amusé de la cour impériale. Ces récits ont été repris dans la littérature sur Joséphine, par Pierre Branda ou Christian Jouanin par exemple, pour attester de la présence de l'animal à la Malmaison²⁹². Personne toutefois n'a questionné le pourquoi et le comment de la détention de ce singe si singulier. Les auteurs n'ont considéré que les écrits des courtisan·ne·s qui ne donnent alors aucune information sur la trajectoire de l'orang-outan, cloisonnée au château. Le vélin en revanche, en l'utilisant comme source documentaire, offre un autre accès à l'animal bien plus exhaustif. Et il révèle avant tout que l'histoire de l'orang-outan a été faussement contée jusque-là.

Grâce au chapitre précédent, il a pu être déterminé que certaines œuvres des peintres du Muséum étaient présentées au Salon. Et c'est en effet là que se trouva exposée l'image de l'orang-outan, à l'événement de 1808. Mais contrairement au vélin des kangourous, celui du singe était accompagné d'une description dans le livret qui constitue une belle porte d'entrée pour l'étude de l'orang-outan. Les informations suivantes sont indiquées : « Cet animal est le premier qu'on ait vu en France, et le second qui a été amené en Europe. Il est arrivé à Paris le 5 mars 1808, et y est mort le 31 juillet »²⁹³. Bien des éléments sont à tirer de ces renseignements qui seront décortiqués tout au long du chapitre. Pour l'instant, on se bornera

²⁹¹ AVRILLION, v. 2, 1833, p. 320-322 ; WAIRY, v. 4, 1830, p. 22-24.

²⁹² BRANDA, 2016, p. 309 ; JOUANIN, 1997, p. 117.

²⁹³ *Explications des ouvrages*, 1808, p. 28, numéro 183.

au fait que la description ne fait pas mention de la Malmaison, mais de Paris. Une présence si rare dans la capitale française – par le fait qu’il s’agissait de la première individuée de l’espèce présente sur le territoire – ne put de loin pas échapper à un public plus large. Et, en effet, en dépouillant les journaux entre mars et juillet 1808, nombre d’articles consacrés à l’animal s’y trouvent. Ces écrits donnent accès à une somme d’informations à exploiter qui surpasse ce qu’ont pu offrir les mémoires des courtisan·ne·s jusqu’ici. Mais, surtout, ils permettent de constater que l’orang-outan ne mit jamais les pattes à la Malmaison. Elle résida en effet chez un soigneur où elle fut observée par le public et par les naturalistes ; elle y mourut, avant d’être amenée au Muséum pour être disséquée.

On constate dès lors que les récits d’Avrillion et de Constant, dans lesquels l’orang-outan est mise en scène à la cour impériale, relèvent de la pure invention, ou presque. Les courtisan·ne·s reprisent en fait mot pour mot les passages qui décrivent les comportements de l’animal dans les articles de journaux, en remplaçant le soigneur par Joséphine, et le logis parisien par le château de la Malmaison. On ne sait finalement qui de Joséphine ou de l’orang-outan fut singée dans ce processus, en les faisant interagir de manière caricaturale dans un récit imaginaire. Ce phénomène questionne alors inévitablement la réappropriation de l’histoire – un peu rafistolée – du singe qui vint à construire pour un lectorat futur une image de l’Impératrice et de sa cour diverties par un animal humanisé.

L’orang-outan était tout de même destinée à Joséphine, d’après ce qu’en disent les journaux et les observations des naturalistes. Il s’agissait même d’un cadeau, ce qui n’est pas anodin lorsque l’on replace la Malmaison dans l’histoire des ménageries. Le présent d’un animal s’inscrivait – et s’inscrit toujours – dans la pratique du cadeau diplomatique, enrôlant ainsi le non-humain dans des relations politiques. La première partie de ce chapitre est donc consacrée à cet usage que les tout-puissants faisaient des animaux. Cette étude permet de mettre en lumière comment la ménagerie de Joséphine reflétait les réseaux de pouvoir du Premier Empire, dessinés par Napoléon. On ne se penchera toutefois pas que sur les rapports entre humains, mais aussi sur ceux entretenus avec l’animal dans cette pratique du cadeau. L’espèce qui faisait office de présent était en effet judicieusement sélectionnée, ce qui permet d’interroger pourquoi à ce moment-là il fut décidé que l’orang-outan était parfaitement digne de l’Impératrice.

Une question essentielle à se poser est celle de la raison pour laquelle une valeur était accordée à un être non-humain, puisqu’elle vient à faire croiser l’histoire animale avec l’histoire sociale qui se définissent alors l’une et l’autre, réciproquement. Les raisons de l’attrait pour l’espèce de l’orang-outan tenaient à ses particularités – physiques et intellectuelles – qui la

plaçaient à la frontière de l'humanité et de l'animalité. Or, cette oscillation était manipulée par les théories naturalistes afin de construire un autre discours formulé sur les personnes racisées. La seconde partie de ce chapitre revient sur cette tendance classificatoire, des animaux et des humains, au tournant de 1800 pour déterminer où se situait à ce moment l'espèce de l'orang-outan. Puisque l'individu de Joséphine en fut la première représentante en France, les observations qu'en firent les naturalistes du Muséum permirent de définir sa place dans le règne animal. Ces recherches étaient forcément légitimes puisque la zoologie faisait désormais autorité par l'institutionnalisation de la discipline. Or, les mêmes naturalistes s'occupaient d'étudier les personnes considérées comme subalternes, dont le cas le plus connu est celui de Sawtche, renommée Saartjie Baartman et surnommée la « Vénus Hottentote ». Cette dernière connut la même trajectoire que l'orang-outan, d'abord dans leur exposition au public, ensuite dans leur représentation par de Wailly, puis au sein du Muséum, toutes deux étant tombées dans les mains de Georges Cuvier. On montrera alors comment les professeurs usèrent de l'animalité du singe pour déshumaniser les peuples racisés notamment dans le but d'en esclaviser certains.

Outre les écrits, la culture visuelle participait à appuyer les théories des naturalistes, par l'exposition publique des corps mais aussi par la représentation sur vélin. Mais pour en comprendre cette fonction, il faut revenir sur l'histoire de ce médium qui était à l'origine utilisé pour l'apparat princier. La collection de vélin conservée actuellement au Muséum fut débutée sous les Bourbons et continua d'être alimentée jusqu'à la Révolution par les « peintres en miniature du Roi ». Elle fut ensuite, sur demande des professeurs, transférée dans la bibliothèque de l'institution scientifique et ce fut pour continuer de l'agrémenter que les peintres du Muséum furent engagés. Cette collection changea donc de statut, sans pour autant en abandonner ses propriétés premières. La troisième partie du chapitre se focalisera sur la manière dont étaient considérés et utilisés les vélin au sein du Muséum. On reviendra pour cela sur les raisons du transfert de la collection et comment les professeurs s'attelèrent à la réorganiser pour qu'elle pût être profitable aux sciences naturelles. On déterminera que malgré l'importance accordée à ces objets, ils ne servirent pas tant d'outils scientifiques – en tout cas dans leur matérialité de vélin – mais plutôt à la représentation de la classification des espèces grâce aux animaux détenus à Paris, et parfois à la Malmaison.

Mais les individus qui débarquaient dans les ménageries françaises ne survivaient que très peu de temps, dû à la fatigue du voyage et aux mauvaises conditions que leur réservait le Muséum. Leur mort était alors très rapide ; l'orang-outan, arrivée en terres françaises dans un piteux état, succomba au bout de cinq mois. Toutefois, la vie de ces animaux ne s'arrêtait pas là, d'une part parce que leur image avait été fixée sur vélin, et d'autre part, car ils étaient

préparés pour être installés sous leur forme taxidermée dans les galeries d'histoire naturelle. Ces deux entreprises avaient pour but de faire survivre les animaux pour attester de leur possession, que ce fût finalement par les professeurs du Muséum ou par Joséphine. La quatrième partie de ce chapitre déterminera alors comment le vélin, et l'animal taxidermé, servaient à la survivance des animaux et pourquoi. On reviendra pour cela sur toutes les pertes animales auxquelles les professeurs du Muséum faisaient face et comment ils y remédiaient en donnant une seconde vie aux individus. Un regard plus théorique sera apporté pour montrer comment les conservations peintes et naturalisées des habitants des ménageries se faisaient par l'exploitation du corps animal pour attester de leur possession.

Grâce aux nouvelles sources trouvées par le biais du vélin de l'orang-outan, il est possible de mieux comprendre la portée de ce médium artistique tout en réhabilitant la vraie histoire de ce singe. Cette étude permettra notamment de montrer ce que la nouvelle proximité à l'animal vivant dans les années postrévolutionnaires apporta à l'histoire naturelle. En cela, il sera possible d'extraire une seconde relation interspèce par le biais du vélin qui véhiculait un discours sur l'animalité du singe, utilisé pour définir des altérités au sein d'un réseau auquel humains et animaux appartenaient. Et puisque le cadeau de l'orang-outan échoua, avec la mort du singe, Joséphine put conserver l'image de l'animal avec toute sa symbolique impérialo-coloniale.

A(II). Des cadeaux diplomatiques pour l'Impératrice (et l'Empereur)

Un article dans le *Moniteur universel* du 17 mars 1808 indique que l'orang-outan « a été pris aussi dans cette île [de Bornéo], d'où il a été transporté à l'Isle-de-France ; puis en Espagne, enfin en France par terre » et que son maître « se propose de l'offrir à S. M. l'Impératrice et reine, pour la ménagerie de Malmaison »²⁹⁴. Le don d'un animal à un-e souverain-e est une pratique fort ancienne – qui est d'ailleurs toujours d'actualité – à laquelle le couple Bonaparte n'échappa pas. Plusieurs des individus de la ménagerie de Joséphine constituaient des présents qui avaient été offerts, souvent à elle, parfois à Napoléon. Dans les sources, on trouve à maintes reprises des animaux dont il était fait « hommage » à l'un ou à l'autre.

Inscrite dans une longue histoire culturelle, la pratique du cadeau diplomatique permet de mettre en lumière des rapports de pouvoir entre la personne qui offre et la personne qui reçoit ; cette histoire change en fonction des époques, des traditions, des lieux et des relations politiques. Mais dans ce genre d'étude, on a souvent tendance à oublier que l'animal lui-même subit un rapport avec l'humain. En prenant davantage en compte les spécificités des animaux on peut alors dégager des considérations sociétales plus larges, qui touchent d'autres sphères, et non juste celles des tout-puissants. Avant cela, il convient de replacer la Malmaison dans cette tradition, alors que le Muséum s'était proposé d'héberger les cadeaux diplomatiques dans les années postrévolutionnaires. En tant que réceptacle, la ménagerie de Joséphine reflétait la formation de réseaux politiques ainsi que les stratégies gouvernementales de l'Empire ; sa fonction de vitrine du pouvoir battait son plein. Aussi, grâce à son statut, l'Impératrice recevait des animaux plus convoités que la collection nationale aurait pu espérer réceptionner.

Il s'agira donc de voir que, de la sorte, Joséphine raviva une autre forme de tradition princière avec sa ménagerie, soit celle d'exposer la politique internationale par le biais d'êtres animés. L'animal envoyé comme cadeau permet d'interroger ce que le-a donateur-riche attendait en échange comme geste. Ainsi, la ménagerie de la Malmaison vint parfaitement à incarner l'esprit conquérant de Napoléon que l'on connaît si bien. Il sera en effet démontré que les cadeaux s'inscrivaient plutôt dans des relations verticales avec les dignitaires des territoires annexés de l'Empire plutôt qu'horizontales avec d'autres puissances. C'est en partant de l'animal et de la spécificité liée à son habitat naturel qu'il est possible de retracer

²⁹⁴ Charles-Nicolas-Sigisbert SONNINI DE MANONCOURT, « Histoire naturelle. Au rédacteur. », *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, 17 mars 1808, p. 504.

cette géographie politique. Aussi, le fait de prendre l'animal comme point de départ permet de cerner les espèces qui étaient convoitées dans la société. Car, en tant que cadeau, les animaux se devaient d'être assez précieux et dignes pour un-e souverain-e selon des critères imposés par les humains dans un certain contexte. On verra dès lors que ce fut l'orang-outan qui joua le mieux ce rôle au temps de Joséphine. Reconnaître la valeur octroyée à cette espèce, c'est démontrer un intérêt scientifique grandissant pour l'animal vivant auquel l'Impératrice contribua.

Une source d'approvisionnement princière

Les ménageries servaient de réceptacle aux animaux envoyés comme cadeaux diplomatiques. Pour le cas français, ce fut l'enceinte de Versailles qui avait joué ce rôle jusqu'à son abandon à la Révolution²⁹⁵. Il ne fallait pas pour autant rompre avec cette tradition, car la France était toujours engagée dans des relations internationales. Dans son *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin national des plantes de Paris*, Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre invoque cet argument :

Que dirons-nous aux puissances d'Afrique et d'Asie qui, de temps immémorial, ont coutume de nous faire des présents d'animaux ? Les tuerons-nous, en leur disant que nous n'avons plus de quoi les loger ni les nourrir ? Nos relations politiques nécessitent donc l'existence d'une ménagerie²⁹⁶.

L'auteur soulève que l'animal jouait un rôle important dans les relations diplomatiques, et ce depuis plusieurs siècles, voire millénaires, car cette pratique remonte en effet à l'Antiquité²⁹⁷. Surtout, l'importance de pouvoir réceptionner convenablement les animaux résidait dans le fait que l'animal vivant détenait plus de valeur que les autres formes de cadeaux. Outre des objets précieux, des animaux empaillés ou des parties du corps, comme des cornes ou de la fourrure, pouvaient aussi faire office de cadeaux. Mais l'être vivant était plus efficace, parce qu'il bouge, fascine, attire la curiosité, performe, interagit²⁹⁸ ; il était donc important pour la France républicaine de pouvoir continuer de réceptionner les animaux vivants.

²⁹⁵ Sur la diplomatie animalière française à l'époque moderne, voir PIERAGNOLI, 2013.

²⁹⁶ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 12-13.

²⁹⁷ Sur l'histoire de la diplomatie animalière, voir BODSON, 1998 ; LEIRA, NEUMANN, 2017 ; WEBER, 2017 ; Nadir WEBER, « Diplomatic History », dans ROSCHER, KREBBER, MIZELLE, 2021, p. 197-212.

²⁹⁸ Sur la valeur du vivant dans les cadeaux diplomatiques, voir WEBER, 2017.

La ménagerie du Muséum put dès lors endosser ce rôle dès son instauration en 1794. Richard Wellington Burkhardt prend l'exemple des lions envoyés par le bey d'Algérie – ceux qui faisaient partie du cortège de l'entrée triomphale d'Italie de 1798 – et de la fameuse girafe envoyée à Charles X en 1827 par le vice-roi d'Égypte²⁹⁹. Dans son article « The Role of Exotic Animals in the Scientific and Political Culture of Nineteenth Century France », Michael Osborne montre, lui, que les animaux envoyés à Napoléon III sous le Second Empire étaient logés au Muséum³⁰⁰. Toutefois, sous le Consulat et l'Empire, ce fut la ménagerie de Joséphine qui hébergeait les dons politiques qui étaient destinés quelquefois à Napoléon mais bien souvent directement à elle.

Alors que l'animal envoyé comme cadeau devait rejoindre la collection nationale, selon ce qu'avait exposé Bernardin de Saint-Pierre, il reprit sa route de la tradition princière entre 1800 et 1814. À l'époque moderne, les présents des autres puissances constituaient l'un des approvisionnements principaux des ménageries des souverains. De ce fait, ces enceintes servaient d'exposition de la politique extérieure de la nation, et c'est en cela qu'elles participaient grandement au statut du détenteur. En ravivant cette pratique, Joséphine faisait de son parc une vitrine des relations internationales. Toutefois, la politique menée par Napoléon à la suite des années révolutionnaires bouleversa les pratiques diplomatiques françaises et fonctionna davantage sur des rapports verticaux qu'horizontaux. Les animaux présents à la Malmaison, reçus comme cadeaux, témoignaient alors de cette disposition conquérante.

Les dons d'animaux comme reflet de la politique expansionniste de Napoléon

Quand on touche à la question du cadeau diplomatique, il est préconisé d'avoir en tête la théorie du don et du contre-don de Marcel Mauss³⁰¹, puisqu'il s'agit d'une pratique implicite d'échange dans laquelle le contre-don attendu est généralement un geste politique et non un objet tangible³⁰². Ce principe permet de relever que si l'on vient à parler d'animaux comme

²⁹⁹ BURKHARDT, « La Ménagerie et la vie du Muséum », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 489.

³⁰⁰ MICHAEL OSBORNE, « The Role of Exotic Animals in the Scientific and Political Culture of Nineteenth Century France », dans BODSON, 1998, p. 15-30.

³⁰¹ MAUSS, 1923-1924. Au cours du XX^{ème} siècle, la théorie de Mauss a été critiquée sur son traitement parfois simpliste de la réciprocité, par exemple par Claude Lévi-Strauss, Pierre Bourdieu, Jacques Godbout, Alain Caillé ou encore Maurice Godelier. Le but ici n'est pas de rentrer dans les détails de la pratique du don, mais simplement de mettre en lumière que le sujet de l'animal comme cadeau diplomatique implique de se pencher sur les deux extrémités humaines dont l'une espère pouvoir échanger un être vivant contre un acte politique.

³⁰² SCHAUB, 2023, p. 23.

cadeaux diplomatiques, on se retrouve en fait à traiter de relations humaines, car l'être vivant qui fait office de don se trouve, contre son gré, au centre d'un rituel humain codifié et fondé sur la réciprocité. L'animal est inscrit dans un réseau et devient porteur de significations sur les rapports entretenus entre les donneur·euse·s et les récepteur·rice·s. L'étude serait toutefois quelque peu biaisée si on se bornait à considérer ces deux extrémités humaines. Nadir Weber a récemment souligné, et ce à juste titre, que lorsque les animaux sont traités dans le champ de l'histoire diplomatique, ils sont réduits à des objets matériels sans que leur spécificité d'êtres animés non-humains soit prise en compte³⁰³. Ce paramètre est pourtant primordial, car il interroge les raisons pour lesquelles les animaux se trouvent enrôlés dans ces pratiques diplomatiques et ce qu'elles impliquent pour eux, ce qu'on aura l'occasion de détailler au fil du chapitre. Pour l'instant, il est question de s'arrêter sur des informations très factuelles que fournissent les animaux sur leur provenance et donc sur la géographie politique des humains.

En tant que cadeau, l'animal doit être rare et précieux – du point de vue humain. Une des manières de faire d'une espèce une rareté c'est d'en faire une propriété, voire même une icône nationale en puisant dans la faune locale³⁰⁴. Commençons par citer un exemple très actuel, afin de pouvoir nous ancrer dans ce curieux rituel – qui n'a du reste pas vraiment connu de changements depuis l'Antiquité. Les pandas que l'on peut observer dans certains zoos ne sont rien d'autre que le reflet de rapports entretenus avec la Chine, dont le gouvernement s'est approprié l'exclusivité de la détention de l'espèce. Les animaux sont utilisés comme des cadeaux – aujourd'hui dits des « prêts » – pour servir la politique extérieure chinoise, une pratique non cachée connue sous le nom de « la diplomatie du panda »³⁰⁵. Cette appropriation d'une certaine espèce pour servir les relations internationales est une pratique répandue et surtout ancienne. Si on fait un saut en arrière jusqu'à l'époque moderne, chaque nation détenait également des animaux spécifiques qui étaient employés pour faire office de cadeaux diplomatiques. C'était par exemple le cas d'une race précise de lévrier dont seule l'Écosse était détentrice, envoyant alors des individus dans les autres cours européennes³⁰⁶.

Mais les espèces animales sélectionnées pouvaient aussi être des réappropriations afin de montrer des relations plus étendues. Prenons pour cela l'exemple du guépard. La présence de cet animal dans les ménageries européennes du XIV^{ème} au XVI^{ème} siècles témoignait des rapports entretenus avec une cour italienne, alors que, comme on s'en doute,

³⁰³ Nadir WEBER, « Diplomatic History », dans ROSCHER, KREBBER, MIZELLE, 2021, p. 207.

³⁰⁴ CUSHINGM, MARKWELL, 2009, p. 256-257.

³⁰⁵ Sur l'utilisation du panda dans les relations politiques chinoises, voir HARTIG, 2013.

³⁰⁶ PIERAGNOLI, 2013, p. 214.

l'espèce n'en était guère originaire. Le guépard était en réalité devenu un symbole de pouvoir maritime, car son acquisition se faisait par le biais des puissances nord-africaines et perses. Les courtisans italiens s'en servaient pour chasser, une pratique devenue à la mode et exclusive dans la région méridionale de l'Europe. Le guépard vint à trouver une place dans la culture visuelle italienne et devint une icône³⁰⁷. L'espèce animale renseigne ainsi sur différentes couches de rapports de pouvoir.

Ce point est particulièrement important pour la période postrévolutionnaire, puisque, comme on le sait, la politique de Napoléon était peu tournée vers la diplomatie mais plutôt fondée sur le principe de la conquête. Les animaux ne s'échangeaient ainsi pas entre les cours européennes qui, au fil des ans, finirent par appartenir à l'Empire, comme les ports maritimes (fig. 30). Ils devinrent plutôt propriété nationale, comme en témoigne le rapatriement de certains individus de la ménagerie de Guillaume V d'Orange des Pays-Bas à Paris sous la République. Joséphine et Napoléon reçurent tout de même des animaux comme cadeaux, mais qui provenaient des gouverneurs, des consuls ou des préfets de l'Empire, et non des puissances extérieures. Les individus de la ménagerie de la Malmaison reflétaient la création des petits États satellites et il reste à se demander pourquoi les animaux constituaient des cadeaux si ces territoires appartenaient de toute manière à la France.

C'est là où la théorie de Mauss est utile, car elle pose la question de ce que pouvait être le contre-don attendu d'un animal envoyé comme présent. Il est connu que les raisons d'un cadeau diplomatique, animal ou non, peuvent être multiples : assurer la paix, montrer sa puissance à un autre État, accompagner une visite diplomatique, sceller un accord, etc. Or, lorsque le présent ne provient pas d'un·e souverain·e, il faut repenser l'interprétation du geste³⁰⁸. Dans le cas des animaux de Joséphine, un exemple précis permet de comprendre les mécanismes cachés derrière ces envois.

Le général Thiébault raconte dans ses mémoires que, lorsqu'en 1807 il était gouverneur de Fulde – province rattachée au royaume de Westphalie lui-même rattaché à l'Empire –, il eut l'idée d'offrir un chamois à l'Impératrice à la suite du « mécontentement qu'elle conservait à [s]on égard ». Cet animal suisse avait auparavant été offert au prince d'Orange et constituait « une chose très rare ; car c'était, assurait-on, jusqu'à présent le seul chamois que l'on eût possédé vivant »³⁰⁹. Malgré l'envoi de cet animal unique, le général Thiébault ne

³⁰⁷ Sur la présence des guépards dans les cours européennes, voir Thierry Buquet, « Hunting with Cheetahs at European Courts: From the Origins to the End of a Fashion », dans HENGERER, WEBER, 2020, p. 17-42.

³⁰⁸ SCHAUB, 2023, p. 27.

³⁰⁹ THIEBAULT, 1893-1895, p. 49.

réussit pas à se remettre dans les bons sentiments de Joséphine. On conçoit toutefois que le présent d'un animal pouvait faire office de geste d'allégeance³¹⁰.

Ce devait sans doute être aussi le cas du préfet des Bouches-du-Rhône. Cette position hiérarchique créée par Napoléon était occupée entre 1803 et 1814 par Antoine Claire Thibaudeau, celui qui avait plaidé en faveur de l'agrandissement du Muséum et de l'instauration de la ménagerie auprès de la Convention Nationale en 1794³¹¹. Sans doute que le préfet portait un certain intérêt pour le Muséum et récupérait quelques animaux çà et là pour les envoyer à l'étude à l'institution, sans toutefois oublier Joséphine dans le processus. En 1808, il prévint les professeurs du départ de deux « mouffolis » (sans doute des mouflons de Corse), d'un aigle des Alpes et d'une gazelle dont le préfet fit spécifiquement hommage à l'Impératrice³¹².

Les présents d'animaux s'inscrivaient ainsi dans des relations verticales, qu'on pourrait même qualifier de domination, plutôt que diplomatiques au sens premier du terme. La pratique des cadeaux suivait en fait la politique despotique de Napoléon. En outre, ces exemples témoignent de comment, par leur situation géographique, les gouverneurs des territoires contrôlés de l'Empire s'approvisionnaient en espèces animales étrangères. Ces dernières pouvaient être présentes grâce à d'anciens réseaux comme dans le cas du chamois, mais elles étaient surtout plus faciles à acquérir grâce aux nombreux ports qui appartenaient au pouvoir français.

Si l'on revient désormais à notre orang-outan, elle faisait partie d'une pratique semblable de don, ayant été envoyée à Joséphine par le gouverneur de l'île de France, une position occupée par Charles-Mathieu-Isidore Decaen de 1803 à 1810. L'animal fut offerte par un fonctionnaire impérial occupant une position politique confiée par Napoléon sur un territoire appartenant à l'Empire. En outre, l'orang-outan provenait de l'île de Bornéo, seule région dans laquelle cette espèce de singe évolue, sans savoir comment le général Decaen se la procura exactement. Alors, ce dernier devait bien entretenir des relations avec les Indes néerlandaises auxquelles l'île appartenait, puisque la Hollande était, depuis l'invasion française en 1795, république sœur de la France et, depuis 1806, royaume de l'Empire français. Par ailleurs, Napoléon se réappropria les Indes néerlandaises et en fit un territoire français dès le début de 1808 en nommant le général Herman Willem Daendels comme gouverneur. L'île n'était pas

³¹⁰ Je remercie Béatrice Denis d'avoir porté à ma connaissance cette histoire du général Thiébault et son chamois.

³¹¹ THIBAudeau, 1794.

³¹² Séance du 23 novembre 1808. Paris, ANF, AJ/15/109, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 avril 1808-28 juin 1809.

encore une colonie française lorsque l'orang-outan dut être envoyée à l'île de France, mais elle était déjà prise dans l'impérialisme napoléonien – et le singe aussi.

Bien que la plupart des animaux envoyés à Joséphine provenaient des États français subordonnés, certains furent tout de même offerts par des puissances étrangères. Dans le procès de l'assemblée du 15 frimaire an XII (7 décembre 1803), les professeurs du Muséum font état de « 2. lions, 1. lionne avec 1. chien, 3. autruches dont 1. mâle 1. gazelle, et 1. biche. le tout donné par le Bey de Tunis »³¹³. Les animaux furent envoyés au Muséum par le Ministre de l'intérieur et quelques jours plus tard, Joséphine « f[i]t réclamer comme lui appartenant [...] les autruches envoyées au Museum par le Ministre de l'Intérieur, le 14. frimaire dernier »³¹⁴. En plus de ces oiseaux, se trouve dans les archives une autre occurrence avec « une lettre du Ministre des relations extérieures du 24 août 1807 au Ministre de l'intérieur pour le prévenir que le Consul général à Tanger lui annonce l'envoy des deux lions dont le Roi du Maroc fait présent à Sa Majesté Impériale »³¹⁵. D'autres féroces du Maroc furent également envoyés en 1809 à Joséphine et en 1810 à Napoléon³¹⁶.

L'envoi de nobles félins de la part de gouverneurs maghrébins, ralliés à l'Empire ottoman, aux souverain·e·s européen·ne·s s'inscrivait certes dans une forme de tradition, la pratique ayant été récurrente pour les monarchies précédentes³¹⁷. Thierry Lentz et Christian Windler ont toutefois démontré, que ce fût dans le cas du bey de Tunis ou du roi du Maroc, que les puissances maghrébines soignèrent particulièrement les relations avec la France à la suite de la campagne d'Égypte (1798-1799) et davantage encore après l'annexion de l'Espagne à l'Empire en 1808. Les puissances ottomanes voulaient prévenir l'invasion française sur le nord de l'Afrique³¹⁸. Il faut alors intégrer le don des animaux dans cette stratégie, c'est-à-dire que le contre-don espéré était un non-envahissement. Cela signifie que même dans ce contexte de dons envoyés de souverain à souverain·e, le geste répondait à la politique expansionniste de Napoléon.

³¹³ Séance du 15 frimaire an XII (7 décembre 1803). Paris, ANF, AJ/15/105, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 vendémiaire an XII-3 prairial an XII (28 septembre 1803-23 mai 1804).

³¹⁴ Séance du 22 frimaire an XII (14 décembre 1803). *Ibid.*

³¹⁵ Séance du 1^{er} juin 1808. Paris, ANF, AJ/15/109, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 avril 1808-28 juin 1809.

³¹⁶ Séance du 4 juillet 1810. Paris, ANF, AJ/15/111, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 16 mai 1810-24 avril 1811 ; Séance du 15 février 1809. Paris, ANF, AJ/15/109, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 avril 1808-28 juin 1809.

³¹⁷ PIERAGNOLI, 2013, p. 216.

³¹⁸ Voir LENTZ, 2008 ; WINDLER, 2003.

En soi, on n'apprend rien de nouveau sur les stratégies gouvernementales de l'Empereur, mais il est important de relever que l'animal fut enrôlé dans cette politique internationale et que, par la pratique du don, Joséphine bénéficia d'animaux convoités. Sur ce dernier point, on a débuté la démonstration en avançant le fait que ce n'était pas n'importe quelle espèce qui était sélectionnée pour faire office de présent. En partant de l'animal, on peut certes révéler des changements dans les relations politiques, mais aussi des variations dans les rapports interespèces³¹⁹, car la rareté accordée à une certaine espèce n'était pas uniquement liée à la délimitation géographique de son habitat naturel et variait selon le contexte.

Des espèces animales dignes d'une souveraine

Lorsqu'un médecin de Toulouse proposa deux gazelles de Barbarie venant de Tunis aux professeurs du Muséum pour la somme de 25 louis, il mit en avant le fait qu'il s'agissait d'un « présent distingué » mais, apparemment, pas assez pour Joséphine, puisqu'il ajouta la précision suivante : « [J]e m'étais d'abord (*sic*) proposé d'en faire hommage à Sa Majesté Madame Bonaparte, mais je l'ai cru trop léger pour être digne d'elle »³²⁰. Si les gazelles n'étaient pas assez honorables pour être offertes à l'Impératrice, elles l'étaient assez pour être vendues à une institution scientifique. Cet exemple pose donc la question de savoir quelles espèces animales pouvaient faire office de présents à Joséphine.

Il a été soulevé précédemment que l'un des facteurs résidait dans le fait que l'animal soit propre au territoire sur lequel se situait la puissance donatrice, afin qu'il soit perçu comme rare et « exotique »³²¹. Également, la monumentalité était préférée ; on entend en effet rarement parler d'une marmotte offerte à un·e souverain·e contrairement aux éléphants qui revêtaient, eux, très bien ce rôle. Le côté somptueux faisait aussi partie des critères, l'animal devant alors être esthétique comme de grands oiseaux aux couleurs flamboyantes. On peut

³¹⁹ LEIRA, NEUMANN, 2017, p. 338-339.

³²⁰ Lettre de Guillaume Charles Viguerie, Toulouse, 1^{er} thermidor an XII (20 juillet 1804). Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

³²¹ Ce qu'on entend par la notion d'exotisme ne se rapporte pas à son antonyme d'indigène ; il s'agit de le prendre dans son concept et non dans son sens premier du terme. Puisque l'exotisme est intrinsèquement lié au discours colonialiste, il s'inscrit dans des relations de domination et doit se comprendre selon le point de vue d'où il émane, soit l'Europe. Dans ce sens, le terme d'exotisme renvoie à une invention et surtout à un fantasme construit sur ce qui vient d'un ailleurs et ce qui est autre. Pour cerner toute la complexité de la notion, voir STASZAK, 2008 ; SCHMIDT, 2015.

encore relever les espèces qui étaient non domestiquées, expliquant pourquoi les gros félins ont presque toujours trouvé leur place dans l'histoire des cadeaux diplomatiques.

Chez Joséphine, on retrouve la plupart de ces critères chez les différents animaux reçus en guise de présents (des oiseaux au beau plumage, des félins, d'élégants herbivores), à l'exception de l'orang-outan qui détonne dans cette collection, alors qu'elle fut le cadeau le plus convoité. En fait, ce n'est pas tant que cette espèce contraste avec ses congénères, mais plutôt qu'elle semble avoir rompu avec la tradition. L'animal répondait bien au critère de la rareté, puisqu'elle était la deuxième individu arrivée en Europe. Le premier de ces singes avait été expédié de Batavia – le siège des Indes néerlandaises – par la VOC (Compagnie des Indes Orientales), soit par une route commerciale, pour loger dans la ménagerie de Guillaume V où il vécut de 1776 à 1777. La trajectoire de cet animal est connue grâce à la description qu'en fit Arnout Vosmaer, conservateur de la collection d'histoire naturelle du prince³²². Toutefois, l'aspect majestueux était loin d'être au rendez-vous, du moins si l'on regarde le vélin de l'orang-outan de Joséphine : les bras ballants, le crâne à demi-recouvert par quelques poils épars, la démarche de guingois, des pouces qui agrémentent les pattes formaient autant de caractéristiques susceptibles de broser un portrait monstrueux de l'animal. Ce physique et ses gestes atypiques attirèrent les foules, démontrant qu'elle fut un cadeau très efficace au tournant de 1800. Toutefois, alors que l'orang-outan de Guillaume V était restée confinée dans le domaine princier, l'individu de Joséphine fut exposée et montrée au public.

Si elle avait pu vivre plus longtemps en terres françaises, elle se serait fort probablement glissée dans l'histoire des animaux célèbres, entre Clara la rhinocéros du temps de Louis XV (fig. 31) et Zarafa la girafe offerte à Charles X (fig. 32). Peut-être aurait-elle aussi vu son image décliner dans un Paris en plein « orang-outomania », puisque le goût et la mode pouvaient dépendre de ces bêtes curieuses, comme en témoignent une pendule au rhinocéros ou une robe à la girafe (fig. 33 et 34)³²³. Il s'agit potentiellement d'une supposition extrapolée, il est cependant sûr que l'orang-outan gagna en popularité lors de son séjour parisien. Plusieurs articles de journaux publiés dans différents quotidiens (*Gazette de France*, *Journal de l'Empire*, *Moniteur universel*) relatent de manière détaillée les faits et gestes de l'animal entre les mois de mars et juillet 1808 ; une publicité réservée à aucun autre être non-humain de la période, à l'exception peut-être des éléphants Hans et Parkie dix ans plus tôt. Le peuple

³²² VOSMAER, 1778.

³²³ Pour Clara, voir WENLEY, 2021. Pour Zarafa, le phénomène a plus été étudié pour ses deux autres congénères qui ont été envoyés au même moment à Londres et à Vienne, voir BARTON, 2021.

parisien ne vit certes pas de coiffures déclinées « à l'orang-outan », mais il put se procurer son image. Le vélin peint par de Wailly et conservé chez Joséphine était la seule représentation qui existait de l'animal et elle fut reproduite pour être vendue :

L'Orang-Outang *Simia satyrus* (Linn.), peint par M. de Wailly, peintre du Museum d'histoire naturelle, est gravé par le même.

Cet animal est le premier qu'on ait vu en France, et le second qui ait été amené en Europe : il a été envoyé par le général Decaen, gouverneur de l'Isle-de-France, à Sa Majesté l'Impératrice-Reine : tous les journaux en ont parlé dans le tems. La curiosité qu'il a excitée a engagé M. de Wailly à en faire un portrait exact, qu'il a gravé lui-même dans le même format que la collection des vélin du Muséum d'histoire naturelle³²⁴.

Dans un esprit commercial, de Wailly usa de la popularité de l'animal pour décliner son œuvre par le biais de la gravure. Ce qui est d'autant plus intéressant, c'est que l'annonce rappelle que l'animal était d'une grande rareté, qu'elle avait été acquise grâce à un gouverneur aux commandes d'une extension territoriale française, qu'elle était prestigieuse puisqu'elle appartenait à l'Impératrice et qu'elle constituait une vraie curiosité pour le public. La valeur du singe se renforçait par l'attraction qu'elle générait d'un côté et par son appartenance impériale de l'autre. On comprend alors mieux pourquoi les courtisan·ne·s transposèrent le récit de l'animal à la cour de Joséphine. Comme dans la presse, il s'agit du seul animal qui trouve sa place dans les mémoires avec autant de détails – à l'exception d'un perroquet qui ne parlait qu'espagnol et que Mademoiselle Avrillion affectionnait particulièrement³²⁵. En reconnectant l'histoire de l'orang-outan à Joséphine, les courtisan·ne·s fabriquèrent une image de cette dernière qui « riait aux éclats » devant les acrobaties du singe, tel un bouffon de la reine dont elle était seule détentrice³²⁶.

Si l'orang-outan permet de révéler le fait que Joséphine put détenir des animaux rares notamment grâce aux territoires satellites de l'Empire, elle met également en lumière sa propre efficacité en termes de cadeau. Sur le premier point, l'animal démontre comment, en partant du réceptacle de la Malmaison qui exposait les relations politiques, il est possible d'extraire en un coup d'œil les parties du monde sur lesquelles la France impériale apposa une domination. Pour cela, il est d'autant plus frappant de remarquer que la plupart des animaux envoyés comme cadeaux au couple Bonaparte provenaient, comme l'orang-outan, des colonies

³²⁴ *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, 9 juillet 1808, p. 752.

³²⁵ AVRILLION, v. 2, 1833, p. 316-318.

³²⁶ WAIRY, v. 4, 1830, p. 21.

françaises. Ces lieux se doivent d'être étudiés plus en profondeur, car les rapports entre approvisionnement animalier et politique coloniale induisaient une exploitation à la fois humaine et naturelle des terres.

Quant au second point, l'orang-outan démontre que, même si Joséphine réinstaura une pratique princière, elle ne suivit pas tout à fait la tradition. Elle se distanca en tout cas de la ménagerie moderne de Versailles qui recevait des animaux propices à être soumis au regard humain et dont l'apparat constituait le critère de sélection. Si l'orang-outan fut si propice à l'Impératrice, c'est parce qu'elle renvoyait directement à l'histoire naturelle, cette espèce étant un chaînon essentiel au croisement de la théorie raciale avec la classification des espèces, toutes deux élaborées à la fin du XVIIIème siècle.

L'intérêt donc de se focaliser sur l'animal dans la pratique du cadeau diplomatique réside dans une volonté de cerner les relations interespèces. Les exemples épars d'animaux comme présents qui ont été cités précédemment montrent que la considération envers ce qu'était la valeur d'un animal changeait en fonction du contexte. Les guépards et les lévriers étaient convoités au début de la période moderne parce qu'ils étaient utilisés comme instruments de chasse et répondaient à une pratique aristocratique à la mode dans les cours européennes. En revanche, si le panda est employé depuis la deuxième moitié du XXème siècle, c'est parce qu'il renvoie à notre sensibilité à la cause animale pour les espèces en voie d'extinction ; leur physionomie de gros poupons poilus déclenchant un fort sentiment de sympathie aux âmes protectrices³²⁷. Il n'est donc pas étonnant que le WWF se soit réapproprié la figure de cet animal en 1961 pour façonner l'image d'un organisme de protection de la nature. Le cas de l'orang-outan démontre que l'animal privilégié au tournant de 1800 se rapportait à une valeur scientifique, qui permettait par ailleurs de définir un traitement réservé à l'altérité.

³²⁷ Sur notre culte contemporain voué à la mignonne, voir LAVOIE, 2020.

B(II). La classification du vivant ou la construction de l'altérité

Lorsque l'orang-outan arriva en terres françaises, elle se trouvait bien trop malade pour rejoindre la Malmaison et fut placée provisoirement chez une connaissance de Decaen où « tout Paris a pu [la] voir dans la rue Saint-André-des-Arts »³²⁸. Le fait que l'animal eût été exhibée à la vue du public dans une résidence parisienne, plutôt que dans un lieu dédié au non-humain, comme le Muséum, peut quelque peu étonner. Cette raison tient éventuellement au fait que l'orang-outan appartenait à l'Impératrice et que des soins particuliers devaient lui être conférés, contrairement à ce que pouvait offrir l'institution publique. Quoi qu'il en soit, le sort qui lui fut réservé fut quand même similaire à celui des animaux hébergés au Muséum, puisque, en plus du public, les professeurs de zoologie et de Wailly vinrent la voir et l'étudier. Aucune source toutefois permet de savoir si Joséphine put voir l'animal ; l'absence de document à ce sujet laisse supposer que ce ne fut pas le cas.

L'orang-outan de l'Impératrice fut la première de son espèce à avoir été exposée vivante devant une audience européenne, et l'intérêt qu'elle suscita toucha essentiellement l'histoire naturelle. L'orang-outan, qui signifie « homme des bois » en malaisien³²⁹, posa bien souvent des problèmes aux naturalistes d'Europe, ne sachant où ranger l'espèce dans la classification du vivant. Du reste, peu de spécimens étaient tombés dans les mains des scientifiques avant le début du XIX^e siècle, ce qui en compliquait l'étude taxonomique. L'arrivée de l'orang-outan de l'Impératrice devint ainsi une occasion de poursuivre les recherches sur cet être si singulier et témoigne, pour nous, de ce à quoi étaient occupés les professeurs de zoologie du Muséum avec cette nouvelle proximité à l'animal.

Dans le vélin peint par de Wailly, l'orang-outan se tient sur ses quatre membres, la classant de cette manière chez les quadrupèdes et non chez les bipèdes – notre espèce. Mais avec le détail de l'orange saisie, l'artiste mit l'accent sur le fait que le singe détenait des pouces, et donc des mains qui constituent une similarité avec l'humain. Dans le débat, ceux qui pratiquaient l'anatomie comparée, une discipline qui fut perfectionnée par Georges Cuvier au sein du Muséum, prônaient le fait que l'orang-outan appartenait aux espèces non-humaines. Toutefois, cette résolution scientifique ne touchait pas que l'exercice naturaliste, mais aussi des questions sociétales plus larges, car revoir la place de l'orang-outan dans la classification du vivant, c'était réévaluer celle des Noirs afin de pouvoir les déshumaniser et donc penser à les exploiter. Ce discours avait toute son importance dans la période

³²⁸ *Journal de l'Empire*, 16 août 1808, p. 4.

³²⁹ SEBASTIANI, 2017, p. 59.

révolutionnaire puisque, d'après Pierre Serna, ce rapprochement en histoire naturelle de la figure de l'Africain avec celle du singe justifia le rétablissement de l'esclavage sous Napoléon en 1802³³⁰.

Afin de comprendre comment l'orang-outan de Joséphine occupa une place dans le discours impérialiste, il conviendra tout d'abord de revenir sur l'importance de la classification du vivant. On verra que cette pratique constituait le fondement des sciences naturelles pour définir la supériorité de l'humain et que les naturalistes du Muséum purent davantage l'approfondir et la perfectionner grâce au nouvel accès à l'animal, par le biais de la ménagerie du Muséum et donc aussi par celui de Joséphine. On s'arrêtera ensuite sur *l'Histoire naturelle des mammifères*, un ouvrage classificatoire émanant du Muséum, qui s'ouvre sur la description de Sawtche, une femme esclavisée, suivie de celle de l'orang-outan de Joséphine. Il sera démontré que la trajectoire de la dite « Vénus Hottentote » fut façonnée de la même manière que celle de l'animal de l'Impératrice, notamment en passant sous le regard et le scalpel de G. Cuvier. Pour complètement cerner ce rapprochement effectué par les naturalistes, il conviendra en dernier lieu de faire dialoguer les théories raciales avec l'histoire animale, afin de comprendre comment l'espèce de l'orang-outan fut utilisée pour ôter toute humanité aux « subalternes » — au sens que lui a donné Gayatri Spivak (la sous-classe des corps colonisés)³³¹ —, comme Sawtche. Cette étude permettra de dévoiler que la classification du vivant, en tant qu'autorité scientifique, vint à construire des altérités dans la société.

Une manie classificatoire

En revenant sur les débuts de la pratique naturaliste au sein du Muséum, Paul Lawrence Farber rappelle quelle en était l'activité fondamentale :

Même si les naturalistes élaboraient des idées théoriques générales et étendaient souvent leurs recherches à l'investigation du comportement animal ou à la distribution des animaux ou des végétaux, la pression d'une base empirique en perpétuelle expansion réclamait une attention taxinomique immédiate et occupait la majeure partie de leur temps³³².

³³⁰ SERNA, 2017, p. 320.

³³¹ SPIVAK, 1988.

³³² Paul Lawrence FARBER, « Collectionneurs, collections et systématique : l'alliance parisienne », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 213.

L'histoire naturelle peut se définir par une obsession à vouloir tout ranger dans des petites boîtes, elles-mêmes rangées dans de plus grandes boîtes, pour organiser et hiérarchiser le monde, plus communément appelé le principe de la classification. Plantes, animaux, humains, aucun être vivant n'échappa à ce principe. Au XVIIIème siècle, les deux grands naturalistes, Carl von Linné et Georges-Louis Leclerc de Buffon, s'attelèrent les premiers au projet modeste de cataloguer et de nommer tous les éléments naturels du monde. Afin de pouvoir s'y retrouver, une véritable manie classificatoire guida ce dessein, du moins pour le Suédois. Son *Systema naturae* (1735), dans lequel il formula une nouvelle terminologie de l'histoire naturelle avec la nomenclature binomiale³³³, proposa un premier modèle taxonomique qui devint une référence pour les générations futures.

Bien des éléments opposent toutefois la pratique de Linné de celle de Buffon, concrétisée dans son *Histoire naturelle* (1749-1789), sur la manière de classer et d'étiqueter les éléments de la nature – le second reprocha une pratique taxonomique trop systématique chez le premier³³⁴. La différence qui est toutefois pertinente de relever pour cette étude, c'est la place qu'occupe l'humain dans leur catégorisation respective. Le naturaliste français est connu pour avoir écrit ces mots : « [S]'il n'existait point d'animaux, la nature de l'homme seroit encore plus incompréhensible »³³⁵. On retrouve ici, dans un rapprochement certes un peu raccourci, la thèse d'Edward Saïd sur l'Orientalisme, dans laquelle il montre comment la création de l'Orient n'avait que pour but de définir une identité de l'Occident, en opposition³³⁶. Dans le cadre de l'histoire naturelle, et plus précisément de la zoologie, la définition et l'étude des animaux permettaient de distancier l'humain de l'animal pour lui forger une identité propre et supérieure. Linné provoqua quelques bouleversements lorsque, dans sa classification, il intégra notre espèce dans le règne animal en tant que mammifère, contrairement à Buffon qui avait séparé l'histoire naturelle de l'Homme. C'est en effet dans la dixième édition de son *Systema naturae* (1758) que Linné introduisit la classe *Mammalia* au profit de *Quadrupedia* – ce qui explique pourquoi au sein du Muséum les naturalistes usaient autant des termes de « mammifère » que de « quadrupède » pour parler des animaux de la ménagerie. Mais bien

³³³ Le fait de conférer deux noms en latin pour définir une espèce : le premier désignant le genre et le second identifiant l'espèce au sein de ce genre (*Canis lupus*, par exemple).

³³⁴ Pour en savoir plus sur les différentes façons d'écrire l'histoire naturelle entre Buffon et Linné, voir par exemple SLOAN, 1976 ; HOQUET, 2019.

³³⁵ BUFFON, 1754, p. 4.

³³⁶ SAÏD, 1978. L'ouvrage de Saïd a connu bien des critiques depuis (par exemple par Bernard Lewis, Aijaz Ahmad, Robert Irwin) sur le fait d'avoir façonné un propos trop réducteur, généraliste et essentiellement concentré sur les entreprises coloniales. Sa thèse reste toutefois importante pour comprendre comment des formations identitaires sont fondées sur une conception binaire en construisant une altérité.

que cette nouvelle organisation fit du bruit dans la communauté des naturalistes, elle demeura³³⁷.

Le système linnéen de classification fut repris au sein du Muséum³³⁸. Et puisque désormais l'histoire naturelle s'était vue fractionnée pour mieux l'étudier, chaque professeur s'affairait à détailler la classification qui concernait sa spécialité. Dans le cas de la zoologie, les pratiques de la taxonomie et de la nomenclature pouvaient s'accroître et s'affiner grâce à la présence de la ménagerie. On se rappelle ce que Bernardin de Saint-Pierre énonça sur le fait qu'il manquait aux naturalistes un savoir sur la vie des animaux afin de mieux classer ces derniers³³⁹. Aussi, il était soutenu que la ménagerie servirait la proximité aux espèces non-humaines, pouvant directement passer entre les mains des taxidermistes s'ils venaient à défaillir :

Les naturalistes qui s'occupent de la classification des animaux, trouveront bien plus facilement et plus certainement des caractères distinctifs sur des animaux pourvus de tous leurs organes, que sur des dépouilles souvent incomplètes et mal préparées. Ils saisiront mieux les différences extérieures pour former des méthodes artificielles, et pourront se servir avec avantage de la structure des organes internes pour distribuer les animaux suivant une méthode naturelle³⁴⁰.

Avec ce rapport d'Aubin-Louis Millin, Philippe Pinel et Alexandre Brongniart soumis à la Société d'Histoire Naturelle de Paris, on conçoit que la classification des espèces était dépendante tant de la zoologie, qui touche à l'observation de la structure externe et du comportement, que de l'anatomie comparée. Parmi les ouvrages qui vinrent à être publiés sur la classification des espèces animales, G. Cuvier remania et améliora le système de Linné en 1817 dans *Le règne animal distribué d'après son organisation* et pour lequel il usa de l'anatomie comparée³⁴¹. Deux ans plus tard, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier publièrent le premier volume de l'*Histoire naturelle des mammifères*, qui fut en réalité rédigée en grande partie par le second, en reprenant la classification de G. Cuvier. Toutefois, dans l'introduction, le garde de la ménagerie fait état de la nécessité de ne pas seulement prendre en compte les parties externes des animaux :

³³⁷ Sur l'introduction de la classe des mammifères chez Linné et son utilisation chez les futurs naturalistes, voir SCHIEBINGER, 1993. L'autrice y soulève en outre l'importance du genre, notamment la catégorisation des mammifères qui se base sur une caractéristique propre aux femelles.

³³⁸ Pour une histoire plus détaillée et analytique des systèmes de classification à la fin du XVIIIe siècle, voir DAUGERON, 2009, p. 191-292.

³³⁹ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 33.

³⁴⁰ MILLIN, PINEL, BRONGNIART, 1792, p. 1.

³⁴¹ CUVIER, 1817.

L'étude des caractères zoologiques, comme celle des caractères anatomiques, pourrait donc conduire à une classification des Mammifères, ou autrement à *la connaissance des rapports physiques qui existent entre ces animaux*, partie essentielle du premier problème à résoudre, comme nous l'avons vu, dans l'histoire naturelle de ces êtres. Elle donnerait en outre les premiers éléments *de leurs rapports avec le reste de la nature*, rapports qui ne peuvent s'établir immédiatement par les organes ou les fonctions internes ; de sorte qu'avec la solution de notre premier problème, nous trouverions déjà quelques moyens pour résoudre les nombreuses difficultés du second.

Ce qui est à considérer pour la solution de ce second problème est renfermé dans le cours de la vie de chaque espèce³⁴².

Alors que la zoologie faisait très, voire trop, appel à l'anatomie comparée, F. Cuvier proposait d'y intégrer les mœurs pour approfondir les ressemblances et les distinctions entre les structures animales. Mais que ce fût anatomiquement ou comportementalement parlant, le point de départ demeurait le bipède aux grandes facultés intellectuelles ; les autres espèces étaient ensuite classées selon une déclinaison progressive de ce premier modèle, soit selon une hiérarchie des formes et des fonctions. Et comme il était accepté que le genre humain faisait partie des mammifères, il trouva sa place dans les manuels, mais de manière quelque peu étonnante en ce qui concerne *l'Histoire naturelle des mammifères*.

Georges Cuvier, la Vénus Hottentote, l'orang-outan de Joséphine

Il serait tentant de remplacer, dans ce sous-titre, les virgules par le symbole « > » qui a pour devoir de signifier que l'entité de gauche est supérieure à celle de droite. Le premier volume de *l'Histoire naturelle des mammifères* s'ouvre sur l'article « Femme de race boschismanne » rédigé par G. Cuvier. Cette femme, c'est Sawtche, une personne esclavisée à qui le surnom de « Vénus Hottentote » avait été donné, et qui connut une trajectoire semblable à celle de l'orang-outan de Joséphine en terres françaises. Sa présence dans *l'Histoire naturelle des mammifères* n'avait en réalité aucunement pour but d'incarner l'espèce humaine, qui domine la classification, mais plutôt de la placer au rang d'objet d'étude, comme les animaux non-humains.

³⁴² Frédéric CUVIER, « Introduction », dans CUVIER, SAINT-HILAIRE, v. 1, 1824, p. 4.

L'histoire de Sawtche a reçu une vaste fortune, devenue symbole de la pensée raciste et colonialiste du début du XIX^{ème} siècle, marquant le début des zoos humains³⁴³. Elle naquit à la fin des années 1780 au sud de l'Afrique. Elle se fit esclaviser par Peter Caesar, un colon néerlandais présent sur le territoire, qui lui donna le nom de Saartjie Baartman. Un militaire anglais de passage dans la colonie, fasciné par le physique de Sawtche, proposa d'embarquer cette dernière afin d'exploiter sa dite curiosité en Angleterre. Elle arriva à Londres en 1810 pour être exposée dans de nombreuses foires et prostituée. Dans ce contexte, elle fut désignée comme la « Vénus Hottentote », car sa célébrité tenait à ses caractéristiques physiques qualifiées par les Européens de difformes et d'anormales, surtout au niveau de son sexe. Ce surnom satyrique, formé du nom d'une déesse à celui d'un terme apposé par les Européens au peuple Khoïkhoï, renvoyait à une forme d'érotisme d'un esthétisme jugé de non-conformiste et formé par la conception colonialiste. Lorsque les Anglais-es se lassèrent de sa curiosité, Sawtche fut amenée à Paris en 1814 pour connaître le même destin et y mourut l'année suivante³⁴⁴. Lors de sa dernière année de vie, des personnes que l'on connaît bien dans ce manuscrit se précipitèrent pour l'étudier : Geoffroy Saint-Hilaire, G. Cuvier, Pierre-François de Wailly et Nicolas Huet.

Les deux peintres réalisèrent chacun un vélin, en janvier et mars 1815, qui furent ensuite reproduits dans l'*Histoire naturelle des mammifères* (fig. 35). Sawtche est représentée une fois de face (de Wailly), une fois de profil (Huet), de la manière que l'orang-outan avait été représentée ; elle est nue, dans une pose simple, les jambes serrées et les bras au repos. Le choix de cette représentation souligne les caractéristiques physiques et donne une vue du corps de Sawtche propice à l'observation naturaliste. Quant aux deux professeurs, non seulement ils l'observèrent de son vivant, mais ils se chargèrent également de sa dissection, puisqu'elle fut envoyée au Muséum afin que ses organes internes fussent étudiés ; une trajectoire donc semblable à celle des animaux de la ménagerie et non à celle normalement réservée aux humains. G. Cuvier publia les résultats de ses observations dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle* – qui firent suite aux *Annales* – en 1817 ; il y décrit les aspects anatomiques de Sawtche et tente, par ceux-ci, de la classer parmi les différents peuples du

³⁴³ Pour des études exhaustives, voir WILLIS, 2010 ; BLANCKAERT, 2013. Il convient également de mentionner que l'histoire de Sawtche est connue du grand public, racontée par exemple par le film *Vénus noire* d'Abdellatif Kechiche sorti sur grand écran en 2010.

³⁴⁴ La biographie de Sawtche est livrée dans l'article de Gilles BOËTSCH, Pascal BLANCHARD, « La Vénus hottentote ou la naissance d'un "phénomène" », dans BLANCHARD, BANCEL, BOËTSCH, DEROO, LEMAIRE, 2011 [2002], p. 95-105.

sud de l'Afrique définis par les colons européens³⁴⁵. Le texte fut ensuite repris pour l'*Histoire naturelle des mammifères* en dialogue avec les représentations faites par les deux peintres.

La présence de l'article de G. Cuvier sur Sawtche dans le manuel a de quoi étonner. Cet ouvrage était le fruit des recherches menées par son frère, F. Cuvier qui, en tant que garde de la ménagerie, avait mené des observations spécifiquement sur les mœurs des animaux. Il publia ce travail sous le patronage de Geoffroy Saint-Hilaire dont il dépendait. Le nom du professeur figure comme co-auteur, sans pour autant que ce dernier eût vraiment contribué à la rédaction. Anne-Louise Le Cossec interprète, dans un court article, l'intrusion de la seule entrée rédigée par G. Cuvier de la manière suivante :

Il pourrait s'agir, étant donné la « célébrité » de cette femme, de donner une plus grande visibilité au livre et donc de répondre à un enjeu économique. Il pourrait aussi être l'occasion pour Georges Cuvier de s'approprier cet « objet » discuté dans le monde savant où il prétend à une position dominante. Il est bien sûr difficile d'affirmer la raison de ce choix mais il questionne³⁴⁶.

Outre la notoriété de l'anatomiste, ce que ce choix questionne, comme l'esquisse rapidement l'autrice, c'est la construction du discours racial en intégrant Sawtche avec les animaux non-humains³⁴⁷. Mais pour comprendre les raisons de ce parallélisme, et surtout la raison pour laquelle l'animal était mobilisé dans la construction de ce discours, il convient de continuer dans l'ouvrage de F. Cuvier.

Les quatre premiers volumes contiennent des articles rédigés entre 1818 et 1820, les tomes 5 et 6 regroupent ceux écrits entre 1824 et 1829, et le dernier, publié par son fils, en comporte encore d'autres datant de 1830 à 1837. À la fin du septième volume se trouve une table méthodique qui réorganise les différentes entrées en fonction de la taxonomie cuviennienne. Si on se base donc sur celle-ci, la « Femme de race boschismanne » est en effet en tête de la classification et elle est suivie de l'« Orang-outang ». L'entrée de cet animal, publiée dans le cinquième volume, délivre les observations faites sur l'orang-outan de Joséphine, qui avaient précédemment fait l'objet d'un article dans les *Annales* en 1810 intitulé « Description

³⁴⁵ Georges CUVIER, « Extrait d'observations Faites sur le Cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de *Vénus Hottentotte* », *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, v. 3, 1817, p. 259-274.

³⁴⁶ LE COSSEC, 2022 (2), p. 160.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 161.

d'un orang-outang, Et Observations sur ses facultés intellectuelles »³⁴⁸. F. Cuvier est l'auteur des deux textes mais il y intégra très probablement des observations menées par son frère.

Il est connu que G. Cuvier mena des études sur l'espèce de l'orang-outan, notamment lorsqu'un squelette de l'animal, conservé dans la collection de Guillaume V d'Orange, arriva au Muséum³⁴⁹ – il s'agit très probablement de l'individu qui résida dans la ménagerie du prince dans les années 1770. Le naturaliste publia avec Geoffroy Saint-Hilaire un article dans le *Magasin encyclopédique* en 1795 intitulé « Histoire naturelle des Orang-outangs », qui avait pour but de distinguer l'animal de l'humain et de montrer certaines différences entre des espèces de singe. Il n'a toutefois jamais été relevé que G. Cuvier mena en plus des études sur l'orang-outan de Joséphine, mais un détail dans ses archives conservées au Muséum permet de le démontrer³⁵⁰. Dans les notes écrites de l'article publié dans le *Magasin encyclopédique* sont jointes d'autres observations sur l'apparence physique extérieure d'un orang-outan accompagnées d'un croquis de l'animal enveloppé dans une couverture (fig. 36). Il ne fait aucun doute qu'il s'agisse-là de descriptions faites d'après l'animal de Joséphine, déjà parce que le singe du petit dessin est très ressemblant à celui du vélin exécuté par de Wailly (fig. 29), et aussi parce qu'il s'agit du premier orang-outan vivant que G. Cuvier put observer. En outre, dans sa description de la « Femme de race boschismanne », il compare des mouvements de Sawtche à ceux d'un orang-outan, dont le seul vivant que l'anatomiste avait observé était celui de Joséphine : « Elle avait surtout une manière de faire saillir ses lèvres tout-à-fait pareille à ce que nous avons observé dans l'Orang-Outang »³⁵¹. En plus de l'observation de son vivant, un article dans le *Journal de l'Empire* indique que G. Cuvier se chargea également de la dissection de l'animal lorsqu'elle mourut³⁵².

Le fait que l'anatomiste émette une comparaison entre Sawtche et l'orang-outan de Joséphine montre que les Français firent connaître à ces deux êtres la même trajectoire et furent considérées de la même manière. Elles connurent tout d'abord les deux un destin d'objet de curiosité, en étant exposées au public parisien. Dans *l'Histoire naturelle des mammifères*, G. Cuvier rappelle que « [t]out le monde a pu la [Sawtche] voir pendant dix-huit

³⁴⁸ Il est écrit : « Cet Orang-Outang arriva à Paris dans les commencemens du mois de mars 1808. M. Decaen, officier de marine, et frère de M. Decaen, capitaine-général des Iles de France et de Bourbon, l'avait ramené de l'Île-de-France, et en avait fait hommage à Mme Bonaparte ». Frédéric CUVIER, « Description d'un orang-outang, Et Observations sur ses facultés intellectuelles », *Annales*, v. 16, 1810, p. 51.

³⁴⁹ Philippe TAQUET, « Les corps de Sarah Baartman et de Georges Cuvier », dans BLACKAERT, 2013, p. 174-182.

³⁵⁰ Paris, MNHN, Ms 616.

³⁵¹ Georges CUVIER, « Femme de race boschismanne », dans CUVIER, SAINT-HILAIRE, v. 1, 1824, p. 3.

³⁵² *Journal de l'Empire*, 16 août 1808, p. 4.

mois de séjour dans notre capitale, et vérifier l'énorme protubérance de ses fesses et l'apparence brutale de sa figure »³⁵³, tout comme l'orang-outan qui fut visitée par le tout Paris. Par cette monstration, les naturalistes établirent des ressemblances entre Sawtche et le singe de Joséphine en formulant de semblables remarques à leur égard. Cela se confirme par exemple dans la remarque faite par G. Cuvier sur les lèvres, mais également dans la manière de décrire le comportement des deux individus : Sawtche « reconnaissait, après plusieurs semaines, une personne qu'elle n'avait vue qu'une fois », un phénomène relevant presque de la prouesse sous la plume de l'anatomise³⁵⁴. Sonnini de Manoncourt, naturaliste français, fit le même genre de remarque pour l'orang-outan de Joséphine : « S'il aperçoit entrer quelqu'un qu'il ait l'habitude de voir, il lui prend la main et la serre en signe d'affection »³⁵⁵. Avec ces observations sur les facteurs intellectuels, Sawtche et le singe se virent du reste converties en objets scientifiques dès qu'elles passèrent sous le regard des naturalistes, sous le scalpel de G. Cuvier et aussi sous le pinceau des peintres.

Les résultats furent dès lors publiés dans le même ouvrage, *l'Histoire naturelle des mammifères*. Ce qui indique cette transformation en entité scientifique tient notamment au fait que Sawtche n'est nullement appelée par son nom ou son surnom, mais par une désignation taxonomique, devenant dès lors le spécimen type de toute la « race boschismanne » ; tout comme le singe de Joséphine devint une représentation de l'espèce de l'orang-outan. Ce rangement par G. Cuvier dans une case scientifique tient aux descriptions anatomiques qu'il fit des organes génitaux de Sawtche, ne considérant cette dernière non pas comme appartenant aux Hottentot·e·s mais au Boschisman·ne·s. Cette appellation fut par ailleurs aussi créée par les colons néerlandais et voulait dire « Homme des Buissons », considérant dès lors d'autant plus Sawtche proche de « l'homme des bois » qui n'était autre que l'orang-outan.

Si les naturalistes entreprirent des comparaisons entre les deux individus pour les amalgamer, on peut, de notre point de vue, constater que les observations ne furent pourtant pas appréhendées de la même manière, ou plutôt qu'elles ne servirent pas le même propos. On constate en effet que Sawtche était dégradée par l'attribution d'une quelconque ressemblance avec un animal, alors que l'orang-outan de Joséphine était valorisée par l'assignation de caractéristiques humaines. Le singe, par son étude, permettait plutôt de

³⁵³ *Ibid.*

³⁵⁴ *Ibid.*

³⁵⁵ Charles-Nicolas-Sigisbert SONNINI DE MANONCOURT, « Histoire naturelle. Au rédacteur. », *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, 17 mars 1808, p. 504.

justifier les propos tenus à l'égard de Sawtche. Ces discours mêlant humains et animaux – ou plutôt singes – s'inscrivaient dans des théories scientifiques qui avaient trouvé leurs fondements au siècle précédent et dont le seul but était de définir la supériorité de l'homme blanc, comme celle de G. Cuvier, et donc par extension celle de Napoléon.

Trouble dans le genre

En zoologie, le « genre » occupe l'avant-dernier rang de la classification, avant l'espèce. Les répartitions se sont bien évidemment modifiées à travers le temps et selon les zoologistes. Chez G. Cuvier, l'humain constitue un genre à part entière – ainsi qu'un ordre, celui des bimanés – et le singe en forme un autre dans l'ordre des quadrumanes ; le tout est regroupé dans la classe des mammifères, imbriquée elle-même dans la famille des vertébrés qui fait partie du règne animal³⁵⁶. Dans son travail sur la nomenclature des singes conservé aux archives du Muséum et publié dans son « Histoire naturelle des Orang-outangs » de 1795, G. Cuvier écrit : « Les Singes, ces êtres singuliers, dans la formation desquels la Nature semble s'être plu à faire une caricature grossière de la figure de l'homme, ont quelques fois embarrassé le Philosophe »³⁵⁷. Il fait ici référence au fait que l'humain et le singe s'étaient bien souvent confondus chez les Anciens.

Aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, le rapprochement entre les deux genres était toutefois toujours très présent dans les discours et l'utilisation du terme de « caricature » chez G. Cuvier a de quoi retenir l'attention ; il qualifiait le singe de copie grotesque de l'espèce humaine. À l'inverse, il considérait la « race n[****] » dans le genre humain comme se « rapproch[a]nt sensiblement des singes »³⁵⁸, tout comme il rapprocha ensuite Sawtche de l'orang-outan. C'est qu'au tournant de 1800, la classification des espèces et la hiérarchisation des races se côtoyaient de près. Le chaînon qui permettait de lier, ou plutôt de brouiller, ces deux organisations, c'était l'orang-outan. Cet animal semait un trouble dans le genre.

La tournure empruntée à la traduction française de l'ouvrage célèbre de Judith Butler, *Gender Trouble*, relève certes du calembour, mais pas seulement. La théorie de l'auteurice se fonde sur la notion de « performativité », en ce que le genre – masculin ou féminin – ne peut être conçu comme essentialiste mais comme socialement construit ; il est ainsi performé par toutes sortes de gestes, de paroles et d'actes qui viennent à hiérarchiser les hommes et les

³⁵⁶ CUVIER, v. 1, 1817, p. 70-115.

³⁵⁷ Georges CUVIER, « Second Discours Sur la division et la nomenclature des Singes ». Paris, MNHN, Ms 616.

³⁵⁸ CUVIER, v. 1, 1817, p. 99.

femmes³⁵⁹. Si la frontière entre les humains – mais pas n'importe quels humains – et les singes était si fine, c'est certainement parce qu'il était considéré que les uns pouvaient performer les autres jusqu'à en devenir une source de divertissement pour le regard de l'hégémonie blanche. Autrement dit, cette friction dans la classification des êtres vivants permettait de définir, par un discours raciste et spéciste, l'altérité, et ce qui était catégorisé comme Autre pouvait devenir objet tant d'étude que d'exploitation pour l'homme blanc.

Bien des écrits ont déjà été consacrés à la place que l'orang-outan occupait dans l'histoire naturelle, pour savoir s'il appartenait au genre humain ou au genre du singe³⁶⁰. Silvia Sebastiani, qui travaille sur la question raciale, est une chercheuse importante pour le sujet, étant désormais la spécialiste de « l'orang-outan des Lumières ». C'est dans un de ces articles, « L'orang-outan, l'esclave et l'humain : une querelle des corps en régime colonial », que l'on peut trouver un bel état des différentes théories énoncées dans le long XVIIIème siècle. Non seulement l'auteur démontre comment, dans la communauté européenne des savants (Edward Tyson, Linné, Buffon, James Burnett Monbodo, pour citer les plus éminents) l'orang-outan penchait sans cesse d'un côté ou de l'autre sans que le discours pût être tranché, mais aussi que cette oscillation ne venait effleurer que le bas de la hiérarchie humaine, soit les Noirs ou les Autochtones³⁶¹.

Il faut alors éclairer ce débat à la lumière des théories raciales qui émergent dans la seconde moitié du XVIIIème siècle. Plusieurs naturalistes, dont Buffon et Linné d'ailleurs, s'affairèrent à trouver des raisons sur les différences entre les humains, plus particulièrement entre les « races »³⁶², en invoquant des conséquences climatiques, anatomiques ou encore comportementales. L'une des études qui connut un succès certain fut la craniologie en anatomie comparée. Petrus Camper, considéré comme le pionnier de cette pratique, élaborait une théorie qui consistait à classer de manière linéaire les variétés humaines par l'inclinaison de l'angle facial du crâne vu de profil (fig. 37). Fondé sur un principe esthétique, il plaça aux extrémités de son échelle l'Apollon du Belvédère et l'orang-outan – nulle nécessité de préciser

³⁵⁹ BUTLER, 1990.

³⁶⁰ Sur l'histoire de la classification de l'orang-outan, voir notamment BARSANTI, 1989 ; BLANCKAERT, 1991 ; SCHIEBINGER, 2013 [1993], p. 75-114 (chapitre 3) ; SEBASTIANI, 2013 ; BLANCKAERT, 2014 ; SEBASTIANI, 2017.

³⁶¹ SEBASTIANI, 2013.

³⁶² L'utilisation du mot « race » fait ici référence à un discours construit par les naturalistes qui divisèrent l'espèce humaine de manière hiérarchique et discriminante, et dont la première occurrence apparaît chez le médecin François Bernier en 1684. Il faut noter que les savants n'usaient pas forcément de ce terme pour parler des diversités humaines, mais on l'emploie, en tant qu'historien·ne, pour désigner ce système de pensée raciste. Sur la construction idéologique de la notion, voir Thierry HOQUET, « Biologisation de la race et racialisation de l'humain : Bernier, Buffon, Linné », dans BANCEL, DAVID, THOMAS, 2014, p. 25-42 ; HAMELIN, JAHAN, 2020.

qui des deux se trouvait au sommet pour incarner le « beau idéal »³⁶³ – en donnant aux Noir·e·s l'avant-dernière position. Il faut aussi noter que Camper fut l'un des rares naturalistes à avoir disséqué et étudié un orang-outan, en le classant chez les singes plutôt que chez les humains³⁶⁴. La présence de l'animal dans son échelle servait donc plutôt de référentiel tout comme la statue antique. Dans les années qui suivirent, la théorie de Camper fut reprise et disputée, afin de déterminer s'il existait une corrélation entre les formes du crâne et l'intelligence, ce que Julien-Joseph Virey affirma de manière définitive en l'an IX de la République (1800-1801). Ce dernier se limita surtout à démontrer les différences entre les Blanc·he·s et les Noir·e·s, tout en usant de la figure de l'orang-outan (fig. 38), faisant ainsi toujours dialoguer le bas de l'échelle humaine avec le haut de l'échelle animale.

Dans les années postrévolutionnaires, au sein du Muséum, peu de choses étaient encore connues sur l'orang-outan et, de manière plus générale, sur les distinctions des espèces de singe. Sur ce dernier point, Jean-Baptiste Audebert publia une *Histoire naturelle des singes et des makis* en l'an VIII de la République (1799-1800)³⁶⁵. Le projet fut soutenu par Jean-Baptiste Lamarck et Bernard Germain de Lacépède car les observations avaient été menées essentiellement sur les collections naturalisées du Muséum. Toutefois, la question de la frontière entre humain et animal n'occupa pas le propos de ce naturaliste. À l'inverse, G. Cuvier, dans les recherches d'anatomie comparée menées en 1795 et citées précédemment, insistait particulièrement sur le fait que les singes, et donc l'orang-outan, n'étaient pas de l'espèce humaine. Pour ce faire, il utilisa et peaufina la craniométrie de Camper ; l'angle facial des singes ne s'élevait pas au-dessus de 60°, leur ôtant toute forme possible d'intelligence et de sensibilité³⁶⁶.

Mais l'arrivée de l'orang-outan de Joséphine souleva à nouveau les débats puisque le public et les naturalistes se retrouvèrent face à un individu vivant et dont l'étude des mœurs pouvait contrecarrer l'analyse anatomique. Il n'est en effet pas anodin si l'article publié par F. Cuvier avait pour objet les facultés intellectuelles de l'animal. Le garde de la ménagerie ne se prononça pas véritablement sur la place de l'orang-outan. Il le classa parmi les quadrumanes, reprenant la taxonomie de son frère, mais ne put s'empêcher d'ajouter des « comme l'homme » à chaque caractéristique décrite. Aussi, la planche accompagnant le texte

³⁶³ Sur les rapports entre esthétisme et « race », notamment dans cette conceptualisation du « beau idéal » avec Johann Joachim Winckelmann et le néoclassicisme, voir BINDMAN, 2002 ; Chapitre II de LAFONT, 2019.

³⁶⁴ CAMPER, 1803 [1782].

³⁶⁵ AUDEBERT, 1799-1800.

³⁶⁶ Georges CUVIER, « Second Discours Sur la division et la nomenclature des Singes ». Paris, MNHN, Ms 616.

sur l'orang-outan de Joséphine dans *l'Histoire naturelle des mammifères* représente un animal se tenant debout (fig. 39), contrairement à la pose choisie par de Wailly. Comme l'a démontré Sebastiani, cette posture s'inscrivait dans une tradition iconographique du singe lorsque la question anthropomorphe fut soulevée le siècle précédent³⁶⁷, flouant ainsi les barrières entre humanité et animalité dans l'œuvre de F. Cuvier, bien que plus tardive.

En dehors du milieu purement scientifique du Muséum, la question de la frontière était également soulevée, car l'orang-outan performait des attitudes sociétales dans un registre spectaculaire. On lit – aujourd'hui avec étonnement, amusement et effroi – le rapport suivant publié dans les journaux :

Elle est vêtue d'une redingote, à la manière de nos dames ; et, lorsque quelqu'un entre dans sa chambre, elle prend un maintien réservé, se tient dans une posture très-décente, se couvre les jambes et les cuisses avec les pans de sa redingote, et fait, en un mot, tout ce qu'on voit faire aux petites filles bien élevées. Elle mange à table et s'y comporte assez bien ; elle aime à jouer avec sa serviette, comme les enfans, se couvrant le visage, et le découvrant tout-à-coup avec un cri de joie³⁶⁸.

Ce type de discours anthropomorphique est très révélateur de la manière dont était considéré cet animal flirtant avec les frontières de l'humanité. On peut bien évidemment remettre en question la véracité de ces propos qui n'avaient pour but que de renforcer le statut de curiosité de cet animal particulier, déjà formaté au XVIIIème siècle, mais qui servait la culture scientifique auprès d'un plus large public.

En 1738, « Madame Chimpanzé » arriva à Londres d'Angola – à ce moment-là, les termes d'orang-outan et de chimpanzé était interchangeable, les savants ayant différencié les espèces de grand singe d'Afrique et d'Asie qu'à la fin du siècle³⁶⁹. Ayant été exposée comme objet de curiosité, l'animal était devenue une célébrité dans la capitale anglaise notamment grâce à ses bonnes manières de jeune fille. Une estampe, gravée d'après le dessin de Hubert-François Bourguignon Gravelot deux ans plus tard, montre « Madame Chimpanzé » se tenant debout avec une tasse de thé à la main, devant un paysage où d'autres individus de son espèce sont représentés dans leur état naturel (fig. 40). Sebastiani livre une analyse pertinente de la diffusion de ce portrait : par sa posture et sa gestuelle, l'animal est montrée comme étant devenue civilisée lors de son séjour londonien, contrairement aux autres individus restés en Afrique à l'arrière-plan ; elle est toutefois représentée nue, alors qu'à Londres elle portait une

³⁶⁷ SEBASTIANI, 2017, p. 62.

³⁶⁸ *Gazette de France*, 14 mars 1808, p. 3.

³⁶⁹ SEBASTIANI, 2017, p. 65.

robe, soulignant de ce fait son statut d'objet scientifique³⁷⁰. Cette image témoigne comment le divertissement auquel l'animal était soumise nourrissait la culture savante. Et comme le soulève Londa Schiebinger, ce genre de récits formulés sur les différents singes observés lors du XVIIIème siècle – toutes espèces confondues – était du ressort de l'exagération et de l'instrumentalisation, les animaux ayant dû apprendre à exécuter ces mouvements afin d'attirer l'intérêt du public³⁷¹. Ces phénomènes, et surtout celui de « Madame Chimpanzé », aident à mieux contextualiser l'orang-outan de Joséphine. Bien des années plus tard, cette dernière fut humanisée par ses performances genrées pour renforcer son caractère d'objet d'étude ; cette considération fut construite par la diffusion de son récit par la presse et la multiplication de son image fabriquée par de Wailly.

Outre cette mise en scène, d'autres interrogations anatomiques quant à l'humanité de l'orang-outan existaient, comme on peut le lire par exemple dans un autre article publié au moment de l'arrivée de l'orang-outan à Paris :

Il y a plus, c'est que chez lui les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme : le voilà donc muni de tout ce qui lui est nécessaire pour nous disputer l'usage de la raison ; mais il faut être juste ; il a besoin qu'on l'instruise³⁷².

La parole faisait partie d'une autre caractéristique ambivalente questionnée chez l'orang-outan, car l'animal en détient les organes. À la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème siècle, il existait un débat autour de l'aptitude à parler chez ce singe, ce qui aurait reclassé l'animal dans l'espèce humaine ; l'aptitude à formuler des pensées par la parole – et non pas simplement à les répéter comme les perroquets – était un signe fondamental de la raison selon les savants des Lumières. Or, comme le précise l'auteur de cet article publié dans *La Gazette de France*, le phénomène ne pouvait véritablement se prouver qu'à l'aide d'un individu vivant qui aurait pu être entraîné. Ce que montre surtout cet exemple, c'est que la question était posée par des non-spécialistes qui voyaient soudainement pour la première fois un orang-outan performer devant leurs yeux. Alors même que G. Cuvier, lui, en s'alignant sur Camper et Buffon, avait déjà démontré que le singe ne pouvait se prêter à l'exercice de la parole, la structure de l'organe ne fonctionnant pas comme celle de l'humain³⁷³.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 66.

³⁷¹ SCHIEBINGER, 2013 [1993], p. 85-87.

³⁷² *Gazette de France*, 12 mars 1808, p. 3.

³⁷³ BURKHARDT, 2018, p. 2.

Il existait donc différents éléments, comme l'angle du crâne, le comportement ou la faculté à parler, qui étaient pris pour mesure afin de déterminer si l'orang-outan et l'humain pouvaient être semblables, et ce autant par les naturalistes que les spectateur·rice·s. Ces invocations de part et d'autre prouvent que le débat n'était pas entièrement résolu et qu'il était surtout réactivé dès qu'un individu vivant faisait son apparition sur le territoire français. Richard W. Burkhardt démontre que les questionnements étaient toujours les mêmes en 1836, lorsque le Muséum acquit son premier orang-outan – nommé Jack – qui fut laissé au jugement autant des scientifiques que des non-spécialistes³⁷⁴.

Mais malgré la persistance de ce flou, G. Cuvier adopta une position très arrêtée dans les années postrévolutionnaires : l'orang-outan était Autre et *de facto* inférieur. Si, comme le montre Sebastiani, les théories de Camper avait été utilisées par les anti-esclavagistes britanniques pour pointer du doigt que les Noir·e·s n'étaient pas des animaux, ne méritant pas d'être sujet à l'exploitation³⁷⁵, G. Cuvier, dans un contexte français où l'esclavagisme avait été rétabli en 1802, retourna la situation. Il n'était en vérité pas vraiment question de montrer que les humains se différenciaient des animaux, mais plutôt d'insister sur le fait que les animaux ne pouvaient pas être considérés comme des humains. Pour G. Cuvier, l'angle faciale que présentait Sawtche était encore inférieure à celui des « N[*****] », le menant à conclure qu'il n'avait « jamais vu de tête humaine plus semblable aux Singes que la sienne »³⁷⁶. Dès lors, il la considérait, et voulait qu'elle fût considérée par la publication de ses travaux, comme déshumanisée. Si son surnom l'avait déjà placé en opposition à Vénus, l'estampillage de son nom scientifique distancia tout un peuple d'Apollon, au même titre que les animaux.

Il est très bien reconnu que Sawtche fut définie par son altérité et utilisée pour justifier l'entreprise coloniale, ainsi que le rétablissement de l'esclavage. Mais, comme il vient d'être démontré, la construction de ce discours ne peut véritablement se comprendre sans aller regarder du côté des animaux et de la description de leur comportement. L'argument du physique non-conforme³⁷⁷, certes valide, ne se suffit pas à lui-même. Il est en effet important

³⁷⁴ Sur l'histoire de Jack et les observations menés sur lui, voir *Ibid.*, 2018.

³⁷⁵ SEBASTIANI, 2013, p. 22.

³⁷⁶ Georges CUVIER, « Femme de race boschismanne », dans CUVIER, SAINT-HILAIRE, v. 1, 1824, p. 6.

³⁷⁷ « Cuvier “proved” the Otherness of Sarah Bartmann, showed her as a deformed being in comparison with white Frenchwomen, and re-asserted European white male scientific dominance over both white and black women. But he did more than that. He helped to further legitimate France’s colonial project. » Robin MITCHELL, « Another means of understanding the Gaze. Sarah Bartmann in the development of nineteenth-century French national identity », dans WILLIS, 2010, p. 42.

d'avoir en tête le fait que le public et les naturalistes usèrent d'un regard pervers qui avait déjà été formaté six ans auparavant pour l'orang-outan de Joséphine. La pratique de l'exhibition est un élément capital à la compréhension de la situation. Nicolas Bancel, Thomas David et Dominic Thomas relèvent à juste titre que « les spectacles ethniques diffusent une nouvelle culture visuelle sur les "races" à un public élargi »³⁷⁸. Or, la naissance du zoo humain se justifia par la captivité des animaux au Muséum et, par extension, avec ceux de Joséphine qui étaient mis à disposition de la vue de tou-te-s. Les ménageries, et surtout celle ouverte au public, exposaient désormais les animaux à une audience élargie afin de l'instruire sur les êtres vivants. Les expositions de Sawtche et de l'orang-outan de Joséphine devenaient ainsi une mise en scène des théories naturalistes, sur les espèces et sur les races.

Il ne faut toutefois pas omettre que ce discours et ce regard furent surtout construits par G. Cuvier qui prônait la doctrine du fixisme, à savoir le fait de considérer que les espèces étaient immuables. Lamarck, qui s'opposa aux idées de l'anatomiste en adoptant une philosophie de la nature, et qui était de l'école du transformisme, avait une autre vision. Il se prononça en 1809 sur le cas de l'orang-outan en qui il voyait une possible évolution vers l'être humain, en devenant un bimane avec un angle facial plus obtus si les conditions environnementales s'y prêtaient³⁷⁹. Est-ce que l'histoire de l'orang-outan de Joséphine et celle de Sawtche auraient été différentes si elles étaient passées entre les mains et le regard de Lamarck ? Peut-être, même si on ne sait quelle était la position de Lamarck quant au dénigrement des humains fondé sur les théories raciales. Quoi qu'il en soit, ce fut G. Cuvier qui devint au début du XIXème siècle une autorité dans le domaine de la zoologie³⁸⁰, contrairement à Geoffroy Saint-Hilaire et Lamarck même s'ils étaient les professeurs attitrés. Ainsi, la manie de ranger les espèces dans des boîtes définies et invariables, à la manière de G. Cuvier, participa à la construction de l'altérité, d'autant que le système classificatoire émanait désormais d'une institution lui donnant davantage de pouvoir. Il devenait dès lors légitime de réserver un traitement déshumanisé à ces Autres au niveau sociétal et gouvernemental.

Si l'on en revient finalement à la question de la culture visuelle, on conçoit que la classification des êtres vivants s'étendit non seulement par le biais de l'exhibition, mais par la façon dont les images de Sawtche et de l'orang-outan de Joséphine furent manipulées au sein du Muséum. La manière dont la collection de vélins est aujourd'hui organisée dans l'institution

³⁷⁸ Nicolas BANCEL, Thomas DAVID et Dominic THOMAS, « Introduction », BANCEL, DAVID, THOMAS, 2014, p. 11.

³⁷⁹ LAMARCK, v. 1, 1809, p. 349-352.

³⁸⁰ Sur la carrière et la renommée de G. Cuvier, voir OUTRAM, 1984.

remonte à la période postrévolutionnaire, soit fondée sur le système de G. Cuvier. Les premières peintures sont ainsi celles exécutées par de Wailly et Huet représentant Sawtche – sans titre imposé sur les feuilles –, suivies de celles de l'orang-outan. Si ces vélins reflétaient les théories naturalistes, ils étaient aussi accessibles, voire présentés, au public.

C(II). La peinture sur vélin : un héritage princier au service des sciences naturelles

Trois mois après la mort de l'orang-outan, de Wailly présenta le vélin qu'il avait exécuté de l'animal au Salon de peinture et sculpture qui ouvrit ses portes le 14 octobre 1808, avec celui d'une grande panthère³⁸¹. Contrairement à Huet, qui n'exposa que ses peintures exécutées en dehors du cadre du Muséum, de Wailly semble avoir montré son travail réalisé pour l'institution. Cette supposition tient au fait que ses vélin sont aujourd'hui conservés dans la bibliothèque du Muséum, bien qu'une interrogation subsiste pour celui de l'orang-outan puisqu'il faisait partie de la collection de Joséphine. Dans tous les cas, l'exposition de ces peintures au Salon soulève des questions quant à leur considération. L'une des critiques formulées lors du précédent événement, en 1806, donne une première idée :

D'autres non moins estimables, non moins sages que ceux qui nous ont occupés les premiers, recueillent au Salon les témoignages de l'estime publique due à ceux qui s'appliquent aux choses utiles ; je veux parler des artistes qui associent leurs travaux aux travaux des savans [...] MM. de Wailly et Huet peignent d'après nature, sur vélin, des animaux pour la collection du Muséum d'histoire naturelle³⁸².

Il est très clairement mis en avant que les œuvres de Huet et de Wailly dépendaient des professeurs du Muséum et servaient ces derniers. Si les vélin participaient à la construction des savoirs, ils rentrent alors dans le régime de l'image épistémique, qui est devenue un objet d'étude à part entière dès les années 1990³⁸³. À la croisée de l'histoire de l'art, des *Visual Studies* et des *Bildwissenschaft*, l'appréhension de ces images se focalise surtout sur leur fonction d'instrument scientifique. Il est vrai qu'en ayant accès au vélin de l'orang-outan et aussi à celui de Saartjie Bartmann nombre de questions surgissent quant à la conception d'une iconographie scientifique, à la reproduction dans les manuels et à la diffusion dans la communauté des naturalistes, par exemple. Ces thématiques ne peuvent toutefois être appréhendées sans comprendre le choix du médium de l'image scientifique, puisque finalement tous les autres éléments dépendent de la technique et du support employés pour rendre le spécimen naturel visible³⁸⁴.

³⁸¹ *Explication des ouvrages*, 1808, p. 28, n° 182 et 183.

³⁸² « Salon de l'an 1806 », *Journal de l'Empire*, 13 novembre 1806, p. 3.

³⁸³ La bibliographie sur l'image épistémique étant d'une grande richesse et diversité, il est utile de renvoyer ici à des articles qui traitent de la délimitation et de l'historiographie du sujet : DASTON, 2015 ; MARR, 2016 ; MARR, HEUER, 2020.

³⁸⁴ L'importance de la forme dans l'image épistémique a été soulevée et traitée en 2008 dans l'ouvrage collectif *Das Technische Bild* : « Das Projekt startete mit der Forschungshypothese, dass die Formen wissenschaftlicher Bilder nicht weniger gewichtig seien als die Inhalte und Gegenstände, welche sie zeigen ». Horst BREDEKAMP, Birgit SCHNEIDER, Vera DÜNKEL, « Editorial: Das Technische Bild », dans BREDEKAMP, SCHNEIDER, DÜNKEL, 2008, p. 8.

Cette étude est d'autant plus primordiale pour les vélins, dans la mesure où, dans la littérature actuelle, ils restent principalement traités pour leur statut d'œuvres d'art³⁸⁵. Cette considération tient au fait que le vélin fut d'abord pensé comme une miniature, précieuse et délicate, pour former une collection princière par Gaston d'Orléans au XVII^{ème} siècle afin de représenter les fleurs et les oiseaux de son château de Blois. L'ensemble des miniatures fut ensuite légué à Louis XIV et continua d'être agrémenté sous les différents rois de France par des artistes qui se succédèrent, détenant le titre de Peintre en miniature du Roi et qui peignirent surtout les fleurs du Jardin du Roi³⁸⁶. La collection fut finalement transférée à la bibliothèque du Muséum en 1793, sur demande des professeurs, pour continuer de l'alimenter. C'est à partir de ce moment-là que les vélins rentrèrent dans le domaine des sciences naturelles tout en conservant leur valeur artistique, au vu de leur exposition au Salon.

Le statut du vélin dans le contexte postrévolutionnaire mérite donc d'être déterminé, ou du moins interrogé, pour comprendre son utilisation dans le domaine de l'histoire naturelle. Il faut pour cela revenir sur le transfert de la collection au sein de l'institution scientifique, afin de voir de quoi celle-ci était composée et comment elle fut complétée par les peintres du Muséum. Cette étude permet d'extraire le fait que la production toucha principalement les mammifères, ce qui montre un certain besoin pictural pour la zoologie mais aussi l'apparition d'une nouvelle consommation visuelle des animaux. Il s'agira alors de s'intéresser au changement de considération de la collection à la suite du transfert, afin de définir quelle utilisation pouvait être faite des vélins au sein du Muséum. Il en ressortira que, malgré l'autorité scientifique apposée sur les peintures, elles ne devinrent pas à proprement parler des outils pour les naturalistes. Il sera montré que la collection devint plutôt un patrimoine artistique pour représenter les spécimens de la nature, et que cette considération tenait au médium même du vélin qui relevait d'un certain prestige.

Le transfert de la collection royale au Muséum

Par le décret de la Convention nationale du 10 juin 1793, il fut ordonné de faire déplacer la collection de vélins, alors conservée dans le cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale (anciennement Bibliothèque royale) depuis le temps de Louis XIV, dans la

³⁸⁵ Claire Jouy, dans sa thèse, est celle qui a poussé le plus loin la relation entre l'art et la science des vélins, pour en conclure que les peintures servaient surtout de spécimens de substitution. JOUY, 2024, p. 267-321.

³⁸⁶ Sur l'histoire de la collection au temps des Bourbons, voir BULTINGAIRE, 1926 ; « Les vélins du roi : 1685-1780 », dans HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 41-67.

Bibliothèque Centrale du Muséum³⁸⁷. Le professeur d'iconographie, Gérard Van Spaendonck, devait à l'origine s'occuper de poursuivre le développement de la collection avant que cette tâche fût remise en 1794 aux peintres employés par l'institution afin de compléter les manques dans les différents domaines.

Comme le soulèvent certain·e·s auteur·rice·s, les représentations zoologiques ne constituaient à ce moment-là qu'un petit nombre de la collection qui était alors principalement agrémentée de plantes et de fleurs³⁸⁸. Yves Laissus a même exprimé un jugement esthétique sur ces quelques peintures : « Il faut reconnaître d'ailleurs, qu'à l'exception de ceux qui représentent des oiseaux, les vélins de zoologie restèrent dans l'ensemble, jusqu'à la Révolution, de qualité artistique nettement inférieure aux vélins de botanique »³⁸⁹. Ce commentaire laisse entrevoir que les vélins d'animaux connurent un développement plus prospère dans les années postrévolutionnaires.

Aucun inventaire ou catalogue ne permet de savoir de quoi était composée la collection au moment du transfert³⁹⁰. Il est toutefois possible d'en fournir une approximation dans la mesure où les vélins exécutés au Muséum sont tous signés par les peintres de l'institution. Ceux de la collection royale sont soit non signés, soit portent la signature des artistes qui se succédèrent sous les rois de France, soit ont été attribués à ces derniers par une étude stylistique ultérieure, comme le fait remarquer Léon Bultingaire³⁹¹. Cet auteur évoque par ailleurs, dans un second article, une lettre du responsable de la bibliothèque datée du 5 mars 1806 dans laquelle apparemment 5'321 vélins sont dénombrés³⁹². Parmi ceux-ci, 137 concernent les mammifères³⁹³, alors qu'avec une comptabilisation faite d'après les signatures, il semble qu'il devait y en avoir près de 80 au moment du transfert en 1793, tandis que la collection actuelle en conserve environ 400. Mais la production de vélins déclina dans les années 1830³⁹⁴, ce qui signifie que plus de 300 vélins de mammifères furent produits en

³⁸⁷ Décret du 10 juin 1793, Titre III, Article premier.

³⁸⁸ BULTINGER, 1930, p. 55 ; PINAULT, 1990, p. 27.

³⁸⁹ LAISSUS, 1967, p. 9.

³⁹⁰ Il en existe toutefois pour des périodes antérieures et postérieures, laissant un trou entre la fin des années 1770 et le début des années 1820, qui sont listés dans LAISSUS, 1967, p. 24-26.

³⁹¹ BULTINGAIRE, 1926, p. 145.

³⁹² BULTINGAIRE, 1930, p. 53.

³⁹³ *Ibid.*, note 2.

³⁹⁴ Dans le grand ouvrage de référence sur les vélins, la date retenue est celle de 1832, voir « L'âge d'or des vélins et du Muséum : 1780-1832 », dans HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 69-91. Aucune explication n'est toutefois fournie. Cela peut tenir au déclin du parchemin, remplacé par le papier au courant du XIX^e siècle, ou aussi à l'arrivée de la photographie qui fut utilisée au sein du Muséum, comme démontré récemment, voir LAFONTAINE, 2022.

l'espace d'une quarantaine d'années. La peinture zoologique devint alors une véritable entreprise au tournant de 1800, contrairement aux domaines ornithologique et botanique qui ne connurent pas une grande augmentation après les années postrévolutionnaires³⁹⁵.

L'essor des vélins de mammifères était bien évidemment lié à l'instauration de la ménagerie. Cette corrélation s'était déjà imposée au début du XVIIIème siècle lorsque la collection appartenait au roi. Claude Aubriet fut le Peintre en miniature du Roi de 1707 à 1741 qui introduisit la représentation des mammifères dans la collection, mais en copiant des peintures précédemment exécutées par Pieter Boel à la ménagerie de Versailles³⁹⁶. Avec le Muséum, le lien entre l'artiste et l'être non-humain devint plus direct pour par ailleurs fonctionner sur un régime de l'art naturaliste et non pas animalier.

Dans son *Histoire et description du Muséum royale d'histoire naturelle* de 1823, Joseph-Philippe-François Deleuze souligne que « c'est par la ménagerie que le cabinet de zoologie, celui d'anatomie comparée, et la collection des vélins s'enrichissent tous les jours », avant de mettre en avant l'utilité de la captivité des animaux vivants³⁹⁷. Mais ce développement pictural dans le domaine zoologique au sein du Muséum était bien évidemment dépendant de l'approvisionnement de la ménagerie qui ne prit effet qu'à partir du régime impérial. Ce qui se remarque d'ailleurs en analysant les composantes de la collection de vélins, c'est que les peintures d'animaux préévolutionnaires représentent davantage des espèces indigènes, telles le chien, le renard ou le blaireau. La proximité avec les animaux venus d'ailleurs engendra dès lors la production picturale zoologique. Les individus issus d'une nouvelle espèce arrivée à Paris passaient sous les pinceaux des peintres, comme ce fut le cas pour l'orang-outan de Joséphine. Reste à savoir où et comment ces peintures trouvèrent leur place au sein du Muséum.

De l'utilité du vélin au sein de l'institution scientifique

Il est reconnu que les vélins qui étaient passés sous les pinceaux de Nicolas Robert, Jean Joubert, Claude Aubriet et Madeleine Basseporte – ceux et celle qui avaient obtenu le titre de Peintre en miniature du Roi – servaient surtout l'apparat princier. Le choix du médium

³⁹⁵ Les plantes étaient au nombre de 4'236 et les oiseaux 541 qui sont à une dizaine près les mêmes nombres que l'on comptabilise pour l'ancienne collection et celle actuelle. Il faut aussi signaler que l'augmentation toucha les reptiles (33) et les coquilles (103) qui étaient presque inexistantes au temps des Bourbons, mais elle est bien moins significative que pour les mammifères.

³⁹⁶ Aubriet appliqua par ailleurs cette technique de copies d'après d'autres artistes pour plusieurs de ces vélins, outre ceux des mammifères. HAMONOU-MAHIEU, 2010, p. 46-58.

³⁹⁷ DELEUZE, 1823, p. 113.

ne connaît à ce jour aucune explication, à l'exception qu'il s'agissait de composer une collection noble et précieuse comme joyaux de la Couronne³⁹⁸. Le développement de la collection sous l'Ancien Régime s'apparentait tout de même à un intérêt pour l'histoire naturelle, surtout au XVIII^{ème} siècle³⁹⁹. Toutefois, les peintures n'étaient pas pensées dans le but de servir ou d'être utilisées par les savants, bien que les artistes employés pussent travailler avec des acteurs de l'histoire naturelle dans d'autres de leur production – le cas le plus connu à ce jour est celui d'Aubriet⁴⁰⁰. À la suite du transfert, les professeurs rappelèrent eux-mêmes au Comité d'Instruction publique que les vélins étaient préalablement employés comme modèles pour les manufactures d'étoffes et pour les artistes⁴⁰¹. Cette fonction changea lorsqu'ils furent amenés au Muséum.

Outre la réglementation concernant le devoir des peintres d'alimenter la collection, un projet de réorganisation se mit également en place. Les vélins étaient précédemment rangés dans des portefeuilles dont une partie était consacrée aux plantes et une petite autre aux animaux ; à l'intérieur, ils étaient organisés selon l'ordre d'enregistrement⁴⁰². Les professeurs exigèrent le reclassement des œuvres, une idée formulée en 1795 et exécutée en 1804, pour concorder avec leur manière de travailler⁴⁰³. Le naturaliste Sébastien Gérardin fut dès lors mandaté par un arrêté émis lors de l'assemblée des professeurs du 2 brumaire an XIII (24 octobre 1804) :

Art 1^{er}. M. Gérardin est chargé de faire le catalogue des peintures sur vélin.

Art 2. Ce catalogue sera fait sur six colonnes portant :

Le N^o, le nom du Peintre, le nom de l'objet écrit sur la feuille, le nom usité de l'espèce aujourd'hui, un jugement sur le mérite relatif à l'art et sur les parties qu'il faudrait ajouter pour que le dessin fût complet relativement à la Science. Quand il aura fait toutes les cartes de ce catalogue, il classera les Peintures dans l'ordre systématique et les numérotera par genre et par espèce.

Art 3. Les vélins qui seront faits par la suite seront enregistrés dans le même catalogue, avec toutes les circonstances ci-dessus.

³⁹⁸ Sur la place des vélins dans la collection royale, voir Maxence HERMANT, « Les vélins du roi et les collections de Louis XIV », dans HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 41-45.

³⁹⁹ Séverine LEPAPE, « Les vélins et la Bibliothèque du roi », dans *Ibid.*, p. 59.

⁴⁰⁰ Aubriet reçu des commandes autant d'amateurs que d'importants savants du début du XVIII^{ème} siècle, tels que Joseph Pitton de Tournefort, Antoine de Jussieu ou encore René-Antoine Ferchault de Réaumur. Voir HAMONOU-MAHIEU, 2010.

⁴⁰¹ Lettre du bibliothécaire du Muséum, sur la demande des professeurs, aux Président et membres du Comité d'Instruction publique, Paris, 3 thermidor an 3 (21 juillet 1795). Paris, ANF, F/17/3979, Collections, 1793-1810.

⁴⁰² Pascal HEURTEL, « Les vélins au Muséum », dans HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 72.

⁴⁰³ *Ibid.*

Art 4. M. Gérardin consultera chaque professeur dans sa partie pour la perfection de son travail.

Art 5. Chaque professeur, avant de commander un dessin, aura égard à ceux qui pourront exister sur la même espèce dans la collection.

Art 6. Les bibliothécaires donneront à M. Gérardin toutes facilités pour son travail⁴⁰⁴.

Ce qui est intéressant dans ce règlement, c'est de voir la nouvelle manière dont la collection devait être pensée, soit au regard de la science. Le classement se soumettait à la classification des espèces en vigueur au sein du Muséum, c'est-à-dire celle de Linné remaniée par G. Cuvier, ce qui explique pourquoi la collection s'ouvre sur Sawtche et continue avec les singes, puisqu'elle est toujours organisée de la même manière.

On constate également que les professeurs devaient être impliqués pour mener le projet à bien, ce qui témoigne de l'importance attribuée à ces œuvres ainsi que du soin et de la rigueur qui devaient leur être consacrés dans leur caractère scientifique. Cette raison tenait au fait que les professeurs étaient déjà impliqués dans la production des vélins. Quelques mois après l'engagement des frères Redouté et de Nicolas Maréchal en 1794, il fut décidé que les peintures devaient être soumises à l'autorité des naturalistes :

L'assemblée arête qu'à l'avenir il faudra toujours que les dessins destinés à entrer dans la collection des vélins soient approuvés du professeur sous la direction duquel ils auront été faits et qu'alors l'assemblée les recevra et autorisera le directeur à ordonnancer les payements de ces desseins⁴⁰⁵.

Non seulement les professeurs décidaient de quels spécimens la collection devait être complétée, mais ils s'assuraient également de la qualité du dessin ; et il va sans dire que seul l'aspect scientifique était de leur ressort. Les vélins étaient ainsi examinés par l'œil naturaliste à deux reprises avant de pouvoir être jugés dignes de rentrer dans la collection. La plupart du temps, les peintures étaient acceptées et déposées à la bibliothèque. Mais dans de rares cas des corrections pouvaient être demandées si les exigences n'étaient pas remplies d'un point de vue scientifique :

Un vélin peint par M. Wailly, représentant l'Aigle royal, est offert à l'acceptation de l'Assemblée.

Elle juge que l'animal est bien peint mais que sa forme est inexacte au moyen de quoi cette

⁴⁰⁴ Séance du 2 brumaire an XIII (24 octobre 1804). Paris, ANF, AJ/15/106, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 vendémiaire an XII-3 prairial an XII (28 septembre 1803-23 mai 1804).

⁴⁰⁵ Séance du 24 brumaire an 3 (14 novembre 1794). Paris, ANF, AJ/15/96, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 23 août 1790-24 nivôse an III (13 janvier 1795).

peinture sera remise à l'artiste qui l'a faite, pour la corriger et la rendre digne d'entrer dans la collection⁴⁰⁶.

Si de Wailly dut remporter son vélin pour le retoucher, c'était parce que le caractère anatomique ne satisfaisait pas les naturalistes. C'était d'ailleurs l'aspect dont devait s'assurer Gérardin, avec l'aide des professeurs, pour les peintures déjà présentes. Dans l'article 2, il est stipulé que la qualité des vélin, au sein du Muséum, tenait tant à leur caractère artistique – sur lequel on reviendra – qu'à leur exactitude scientifique. Aussi, pour être acceptés, ils devaient contenir des informations utiles à l'histoire naturelle. À cet effet, un arrêté fut décidé quelques temps après le mandat de Gérardin :

L'assemblée arrête que dorénavant elle ne recevra aucun vélin qu'il (*sic*) ne porte :

- 1° Les noms scientifiques et vulgaires de l'objet qu'il représente
- 2° Celui de l'artiste qui l'a effectué
- 3° Celui du Professeur sous la Direction duquel il a été fait
- 4° Enfin l'année et le mois dans lesquels il a été exécuté⁴⁰⁷.

À nouveau, on y retrouve la nomenclature, pour correspondre à l'ordre systématique, et l'affiliation à l'autorité professorale. En fin de compte, le vaste projet de reclassement ne fut que partiellement abouti⁴⁰⁸, mais il demeure intéressant de notre point de vue puisqu'il témoigne d'un changement de statut de la collection. Sur ce dernier point, il est difficile de savoir exactement comment les vélin étaient manipulés et employés au sein du Muséum. Les auteur·rice·s qui ont écrit sur la collection balaient souvent en une phrase le fait que ces objets avaient une portée scientifique, sans toutefois s'appuyer sur des documents⁴⁰⁹. Il en existe pourtant certains, épars et plutôt rares, qui peuvent donner une vague idée de l'utilisation des vélin au sein de l'institution.

La recherche la plus évidente à mener en premier lieu est dans le projet de règlements de 1793, puisque celui-ci touche à toutes les sphères du Muséum. On y trouve en effet une utilité décernée au recueil de vélin : « Il offrira des modèles aux Elèves du professeur d'Iconographie, il sera pareillement utile pour la démonstration des animaux qui n'existeroient

⁴⁰⁶ Séance du 25 avril 1810. Paris, ANF, AJ/15/110, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 juillet 1809-9 mai 1810.

⁴⁰⁷ 29 brumaire an XIV (20 novembre 1805). Paris, ANF, AJ/15/95, Décisions réglementaires prises par l'Assemblée des professeurs concernant l'administration du Muséum.

⁴⁰⁸ Pascal HEURTEL, « Les vélin au Muséum », dans HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 72-74.

⁴⁰⁹ LAISSUS, 1967, p. 10 ; THIREAU, 1995, p. 52 ; Pascal HEURTEL, « Les vélin au Muséum », dans HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 74.

pas dans les galeries et des plantes imparfaites dans les Jardins ou dans les herbiers »⁴¹⁰. Il en ressort que les peintures pouvaient à la fois servir le cours d'iconographie naturelle et se substituer aux spécimens manquants dans les collections d'animaux taxidermisés.

Sur la question du cours, il existe notamment une lettre d'Antoine-Laurent de Jussieu adressée au Comité d'instruction publique qui, au vu des demandes de rapatriements de certaines collections d'objets et de dessins, doit sans doute dater des jeunes années du Muséum. Dès les premières lignes, le botaniste vante le mérite utilitaire de la collection de vélins :

[A]u moyen de cette disposition les élèves peuvent avec leur livre élémentaire parcourir de suite cette collection et le professeur a la facilité chaque jour de leçon de placer sous des cadres les dessins correspondans a la leçon et de remplir par ce moyen les lacunes existantes dans la serre des plantes vivantes⁴¹¹.

Jussieu parle ici clairement du cours d'iconographie donné par Van Spaendonck puisque c'était le seul enseignement public qui prenait place dans la bibliothèque (fig. 24). On comprend alors mieux l'aquarelle de Julie Ribault qui représente ce cours dans les années 1830 : les élèves observent les vélins de plantes, disposés dans des cadres, pour leur servir de modèle ; seules deux femmes ont de vraies fleurs devant elles (fig. 25). Les peintures fonctionnaient comme des substituts aux spécimens manquants ou défectueux pour l'enseignement. Dans le reste de la lettre, Jussieu demande l'acquisition d'autres collections qui « ailleurs n'offrent qu'un objet d'agrément », mais qui au sein du Muséum apporteraient « un supplément d'instruction »⁴¹². Le fait qu'il mentionne la collection de vélins comme exemple dans l'ouverture de son propos prouve qu'il considérait le transfert de cette dernière de la sorte, soit d'un agrément princier à une utilité d'instruction.

Outre l'enseignement, il reste à savoir si les naturalistes eux-mêmes usaient des peintures pour leurs travaux. Le problème, c'est qu'il n'existe aucun document qui puisse répondre clairement à cette question. Les seuls éléments qui donnent un indice sont les entrées des nouveaux vélins enregistrées dans les comptes-rendus des assemblées. On sait que les peintures de Maréchal, et par après de Wailly, étaient présentées par Geoffroy Saint-

⁴¹⁰ « Projet de règlements pour le Muséum national d'histoire naturelle présenté par les professeurs au comité d'instruction publique de la Convention Nationale d'après le décret du 10 juin 1793 », présenté le 10 septembre 1793 au Comité d'instruction publique, Chapitre quatrième, Article XIV. Paris, ANF, AJ/15/515, Création, règlements et réorganisation administrative, 1793-1922.

⁴¹¹ Lettre d'Antoine-Laurent de Jussieu aux citoyens représentants composant le Comité d'Instruction publique, Paris, (non datée). Paris, ANF, AJ/15/742, Correspondance arrivée et départ, 1793-an VIII (1799-1800).

⁴¹² *Ibid.*

Hilaire, celles des frères Redouté par Desfontaines puis Lacépède, et finalement celles d'Oudinot, et ensuite Huet, par Lamarck. Or, dans certaines occurrences, G. Cuvier adressait des productions de Huet figurant des éléments d'anatomie interne d'animaux⁴¹³. La seule différence toutefois, c'est qu'il ne s'agissait pas de peintures sur vélin mais sur papier. Sur ce point, il a été démontré que, pour ses recherches sur les ossements fossiles, G. Cuvier échangeait des dessins avec des naturalistes basés dans d'autres pays, au lieu de s'envoyer les spécimens⁴¹⁴. La mise en lumière de cette pratique laisse supposer que l'anatomiste mandata Huet pour fournir des supports visuels à ses travaux, ce qui pose une question supplémentaire, à savoir si G. Cuvier collaborait avec d'autres dessinateurs que les peintres attirés du Muséum. On ne peut rien affirmer avec certitude, mais ce phénomène fait supposer que les professeurs ne travaillaient pas à partir de l'ancienne collection royale de vélin mais plutôt à partir d'œuvres sur d'autres médiums.

Un patrimoine artistique de la nature

Le fait que les professeurs n'eussent pas privilégié le vélin serait en soi assez logique, dans la mesure où le support, par sa taille et sa fragilité, ne pouvait être si facilement manipulé. C'est du moins ce qu'avancèrent les professeurs lorsqu'ils discutèrent en 1798 de la possibilité d'employer un artiste pour réaliser des modèles en cire des spécimens qui étaient susceptibles de perdre leur couleur (à savoir pour les vers, les poissons et les parties anatomiques conservées dans des bocaux). La collection de vélin aurait pu remédier à ce désagrément, mais l'argument suivant fut soulevé :

[U]n tel ouvrage, par l'immensité de ses parties et leur format, ne peut être exposé aux regards d'un Public nombreux Et ne doit être considéré que comme un livre propre à être consulté par un petit nombre dans le silence de la Bibliothèque⁴¹⁵.

La collection de vélin conservait au sein du Muséum son caractère précieux, et ce n'est que dans le cas de l'instruction qu'elle pouvait être utilisée à des fins de représentation des spécimens de la nature. Mais il est en soi assez surprenant que la production visuelle issue de l'institution scientifique eût été formée par cette collection de vélin. Le choix du

⁴¹³ Différentes séances entre 1810 et 1811. Paris, ANF, AJ/15/111, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 16 mai 1810-24 avril 1811.

⁴¹⁴ Martin RUDWICK, « *Recherches sur les ossements fossiles : Georges Cuvier et la collecte d'alliés internationaux* », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 596-599.

⁴¹⁵ Séance du 4 nivôse an VII (24 décembre 1798). Paris, ANF, AJ/15/99, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 4 messidor an VI-24 messidor an VII (2 juin 1798-12 juillet 1799).

médium est en effet très particulier, dans la mesure où il s'agit d'une peau d'animal et qu'au début du XIX^{ème} siècle, la fabrication de parchemin se vit remplacer par celle du papier grâce aux progrès de l'industrie. Dans un *Essai sur l'histoire du parchemin et du vélin* publié en 1812, l'auteur rend en tout cas compte du fait que le vélin, qui était en outre de qualité supérieure au parchemin, ne s'utilisait désormais plus⁴¹⁶.

Cette transformation toucha davantage le domaine de la bibliologie, mais elle mena indéniablement à une baisse de production du vélin. Déjà dans les premières années du Muséum, Maréchal dut prévenir les professeurs qu'il ne trouvait plus de vélin⁴¹⁷. Ces derniers, en passant par le ministre des Relations extérieures, s'en procurèrent en Italie qui était l'un des foyers de fabrication avec l'Allemagne⁴¹⁸ :

Le Citoyen VanSpaendonck fait son rapport sur l'utilité des vélin envoyés d'Italie, il en résulte que ces vélin ne sont qu'un parchemin à demi préparé qui a été essayé par lui et les citoyens Redouté et Maréchal, et que tous l'ont jugé ne pouvoir servir en aucune manière à la peinture des productions de la nature⁴¹⁹.

La réception de vélin de qualité médiocre témoigne qu'il était de plus en plus difficile de se fournir. Alors le médium devint d'une certaine rareté puisque, quelques mois plus tard, Maréchal informa les professeurs que le prix du matériel avait augmenté⁴²⁰. Il demanda en conséquence une hausse de rémunération du travail⁴²¹ – le salaire des peintres n'ayant pas encore été fixé, ils étaient payés au vélin qui passa de 50 à 100 francs. Le caractère rare du vélin augmenta indéniablement son prestige et en fit un véritable produit de luxe au tournant de 1800.

Le fait de vouloir poursuivre avec ce médium pouvait tenir à deux raisons. Au moment de la création du Muséum, le recueil de vélin formait le plus vaste ensemble visuel d'histoire naturelle, ou du moins de botanique. Dans la mesure où l'institution avait pour objectif de confectionner la plus grande collection de tout ce qui se rapportait à la nature, il allait de soi de se procurer les vélin, tout comme la bibliothèque devait être fournie de tous les ouvrages

⁴¹⁶ PEIGNOT, 1812, p. 106-107.

⁴¹⁷ Séance du 14 nivôse an III (3 janvier 1795). Paris, ANF, AJ/15/96, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 23 août 1790-24 nivôse an III (13 janvier 1795).

⁴¹⁸ PEIGNOT, 1812, p. 106.

⁴¹⁹ Séance du 4 ventôse an IV (23 février 1796). Paris, ANF, AJ/15/97, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 4 pluviôse an III-4^e jour complémentaire an IV (23 janvier 1795-20 septembre 1796).

⁴²⁰ Le prix du vélin n'est pas mentionné dans la source. Et malgré des recherches effectuées sur la production de ce parchemin au tournant de 1800 et dans les dépenses du Muséum, l'information du coût du médium n'a pas été trouvée.

⁴²¹ Séance du 14 prairial an IV (2 juin 1796). *Ibid.*

qui touchaient aux sciences naturelles⁴²². Et puisqu'en 1793 les peintures s'élevaient au nombre d'environ 4'000, il était peut-être jugé cohérent de la compléter et l'agrandir avec les nouveaux spécimens du Muséum, soit principalement les animaux. Surtout, la collection pouvait former un digne patrimoine qui donnait de la valeur aux possessions de l'institution. Et c'est là, où, à nouveau, le pouvoir impérial entrait en jeu. Dans les recettes de 1811, une dépense est enregistrée pour un portefeuille devant contenir les vélin « de deux mains colombier, doré en entier, avec les armes de l'empire »⁴²³. Cette acquisition avait pour but de continuer à inscrire la collection dans la tradition princière puisque les portefeuilles préévolutionnaires sont recouverts de maroquin rouge et ornés des armes des Bourbons⁴²⁴.

Outre la perpétuation patrimoniale, la seconde raison de l'utilisation du vélin pouvait tenir du fait que le médium se prêtait bien au dessin naturaliste, comme il est signalé dans l'extrait du procès-verbal cité précédemment. Laissus fait remarquer qu'il existe peu d'informations sur la manière de peindre sur vélin, qui relève d'une « technique d'aquarelle un peu particulière », selon ses mots⁴²⁵. Un traité y fut bien dédié, mais il remonte à 1686 et donne surtout des explications sur les couleurs à utiliser selon les types de fleurs et d'oiseaux pour reproduire le travail de Nicolas Robert⁴²⁶. On trouve alors d'autres indications publiées dans *l'Art de faire du parchemin* en 1762. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur vend les mérites de l'usage du vélin pour la peinture en miniature – du moins lorsque de l'aquarelle y était appliquée, le pastel s'y prêtant moins bien :

[L]e vélin offre plus d'avantage à un Peintre ; on charge, on repasse, on unit tant qu'on veut, parce que le vélin boit la couleur, ce que l'ivoire ne fait point : il est plus aimable, on y trouve plus d'amour ; les détails de ton, la légèreté, le degré de fini que l'on peut mettre sur le vélin, lui donne un très-grand avantage⁴²⁷.

De ces mots romanesques, il en ressort une finesse du trait qui ne pouvait qu'être louable pour le dessin naturaliste, et d'autant plus pour les représentations zoologiques. Qu'il s'agisse de poils, de plumes ou d'écailles, le rendu détaillé de la texture animale sur les vélin du Muséum est, il faut l'avouer, plus que remarquable (fig. 41, 42 et 43). Ce rendu tient aussi

⁴²² Les listes et correspondances concernant les acquisitions sont conservées dans un carton aux archives. Paris, ANF, AJ/15/831, Gestion des collections, personnel.

⁴²³ « Exercice 1811 », Présenté le 15 mai 1812 au Ministre de l'Intérieur. Paris, ANF, F/17/3907, Budgets, dépenses, 1807-1812.

⁴²⁴ Maxence HERMANT, « Les vélin du roi et les collections de Louis XIV », dans HEURTEL, LENOIR, 2016, p. 42.

⁴²⁵ LAISSUS, 1967, p. 1.

⁴²⁶ PERROT, 1686.

⁴²⁷ DE LA LANDE, 1762, p. 31.

au choix de l'aquarelle qui permettait une plus grande vivacité des couleurs, contrairement à la gouache, et une plus grande résistance au temps, par rapport à l'huile⁴²⁸.

Outre ces quelques informations relatives au rendu, il y a peu d'éléments sur lesquels s'appuyer pour répondre à la question de la technique. On arrive toutefois à concevoir qu'il s'agissait d'une pratique minutieuse qui demandait de maîtriser l'art de peindre, un prérequis par ailleurs recherché chez les artistes engagés au Muséum. Et sur cet aspect, c'était Van Spaendonck qui se portait garant de la qualité artistique. Si le professeur d'iconographie n'avait finalement pas pour devoir de compléter la collection de vélins dès 1794, il en devint un précieux examinateur, comme en témoigne le compte-rendu suivant : « Ce vélin [d'une coquille par Huet] ayant été approuvé par le Professeur Lamarck quant à la manière dont les caractères ont été rendus, & par le Professeur van Spaendonck, quant à la partie d'Art »⁴²⁹. Les professeurs du Muséum assuraient la continuité du caractère estimable de la collection de vélins. Alors l'exposition de ces peintures au Salon certifiait leur valeur artistique et leur ajoutait une forme de prestige supplémentaire.

Le vélin postrévolutionnaire forme un cas très spécifique dans l'histoire de la peinture d'histoire naturelle en ce qu'il changea de statut pour associer à valeur égale l'art et la science. Le fait que la littérature consacrée à ces objets s'est principalement focalisée sur la pratique du collectionnisme peut expliquer pourquoi ces derniers n'ont pas trouvé leur place dans les études sur l'image épistémique. Mais, comme il vient d'être démontré, ces peintures appartenaient au régime visuel scientifique et il est important de les penser avec le développement de l'histoire naturelle. Déjà, parce qu'il a pu être dégagé que la production dans les années postrévolutionnaires servit essentiellement la peinture zoologique qui était lacunaire jusque-là, et ce grâce à la ménagerie publique et l'approvisionnement lié au régime impérial. Aussi, l'étude du transfert de la collection au Muséum a permis de montrer que les vélins furent réorganisés de manière à pouvoir représenter visuellement la classification des espèces. Comme on aura l'occasion de le voir, ce changement eut un impact sur la façon de peindre les animaux et sur leur diffusion au sein des publications scientifiques du Muséum.

Du reste, en appréhendant les vélins dans la construction des savoirs, il est davantage possible de comprendre les liens entre les acteur·rice·s, ne serait-ce déjà entre les peintres et

⁴²⁸ JOUY, 2024, p. 305.

⁴²⁹ Séance du 28 janvier 1807. Paris, ANF, AJ/15/108, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 1er octobre 1806-30 mars 1808.

les professeurs, puisque ces derniers avaient entièrement la main mise sur la production picturale. Alors il reste à se demander si les vélins conservés chez Joséphine peints par de Wailly émanèrent du côté du Muséum. L'orang-outan ne peut nous renseigner là-dessus et il faudra aller chercher du côté des autres animaux de l'Impératrice. En revanche, cet animal, par le fait que sa représentation fût exposée au Salon, a permis de s'intéresser à la question du médium et de ne pas omettre la particularité artistique du vélin. Le fait que le support devint de plus en plus rare, outre sa fragilité et son aspect précieux d'origine, ajouta une plus-value à la collection. Même au sein du Muséum, il y avait donc une certaine continuité avec les Bourbons, renforçant le postulat selon lequel Joséphine s'ancra dans la tradition princière en détenant des vélins chez elle. Or, une différence significative s'opéra tout de même dans le fait que les vélins n'étaient plus exclusivement produits pour une sphère de personnes privilégiées, comme sous l'Ancien Régime. Les peintures servaient aussi à faire (re)connaître les animaux à un public bien plus élargi, autant dans leur individualité que dans leur rôle de spécimen éducatif.

D(II). La survi(vanc)e des animaux à Paris

Le cas de l'orang-outan permet de mettre en évidence de quelle autre manière les artistes du Muséum exploitaient le Salon, à savoir non seulement présenter leur œuvre associée à la science et leur talent de peintre naturaliste, mais également montrer au public les animaux qui avaient séjourné à Paris, ou à la Malmaison. Il s'agit du seul vélin présenté au Salon qui fut accompagné d'un complément informationnel sur l'individu dépeint. Il faut alors se demander si le but n'était pas aussi de continuer à montrer cet animal rare qui n'était plus visible depuis presque trois mois ; une manière de faire perdurer son existence par sa représentation. Ainsi, le vélin de l'orang-outan permet d'éclairer un pan de l'histoire des animaux souvent placée en marge, celle de leur survie lorsque leur présence en territoire humain était imposée, du moins pour ceux qui n'avaient pas succombé aux voyages.

Les animaux n'étaient certainement pas éternels. Les conditions de captivité approximatives en France menèrent à un taux de mortalité conséquent. Ils ne restaient en vie qu'un petit laps de temps, ne permettant leur observation que sur une durée passablement limitée. La description qui accompagnait le vélin de l'orang-outan au Salon indique la – courte – période où l'animal fut présente à Paris, de mars à juillet 1808. En regardant sa représentation dépeinte par de Wailly, rien ne nous étonne sur le fait qu'elle ne vécut que cinq mois. L'absence de poils et son étrange couleur verdâtre renvoient directement à son piteux état de santé, que les articles des journaux de l'époque permettent en outre de confirmer. La peinture pouvait alors remédier à ce problème et attester de la détention des animaux, jusqu'à même les substituer. On interroge alors ici la survivance de l'animal, mais dans la définition première du terme et non pas dans la conception warburgienne. Il s'agit en effet plutôt de révéler comment les vélin s faisaient perdurer les individus après leur disparition, quitte à finalement oublier leur mort.

Au regard des animaux, ce phénomène est plus généralement analysé avec les collections taxidermisées, en proposant d'allier histoire matérielle et histoire animale⁴³⁰. Une question pertinente qu'on peut trouver dans ces études est posée par Rachel Poliquin : « [W]hat does it mean to be dead but not gone? »⁴³¹. L'autrice montre dans son ouvrage *The Breathless Zoo: Taxidermy and the Cultures of Longing* les différentes significations que les humains adressent aux animaux afin de les conserver dans la société, même morts. Appliquée

⁴³⁰ Sont utilisés pour cette étude : HARRAWAY, 1984/85 ; ALBERTI, 2011 ; POLIQUIN, 2012 ; THORSEN, RADER, DODD, 2013 ; Dolly JØRGENSEN, « Portraits of Extinction: Encountering Bluebuck Narratives in the Natural History Museum », dans BONNELL, KHERAJ, 2022, p. 371-387.

⁴³¹ POLIQUIN, 2012, p. 9.

aux vélins, cette réflexion permet d'aller plus en profondeur non seulement dans leurs fonctions, outre celles scientifique et artistique, mais aussi dans leur matérialité, qui appelait de même au corps mort de l'animal.

Pour pouvoir questionner ce pouvoir représentationnel du vélin, à la croisée de l'histoire de l'art et de l'histoire animal, il faut tout d'abord rappeler à quel point les naturalistes faisaient face à la perte des animaux vivants et quelles en étaient les raisons. Il sera montré que le taux de survie était très faible, mais pas dramatique pour autant puisque les individus des ménageries publique et princière continuaient leur chemin à l'intérieur du Muséum, cette fois-ci sous leur forme taxidermée. Il s'agira donc de mettre en lumière cette pratique et de comprendre en quoi elle permettait de donner une seconde vie aux animaux. Il pourra être relevé que cette réincarnation servait à représenter la classification des espèces au sein de la galerie d'histoire naturelle à des fins d'instruction, une fonction similaire à celle de la collection de vélins. Mais naturalisée ou dépeinte, la représentation animale au Muséum ne se limitait pas à une généralisation taxonomique. Plus qu'un spécimen rangé dans un classement méthodique, l'animal mort et mis en scène conservait une histoire individuelle qui, par cette matérialisation, fixait sa singularité dans le temps. Or, paradoxalement, leur renaissance n'était possible qu'en usant des peaux mortes, et pas seulement dans le cas de la taxidermie. On continue ainsi en parallèle l'étude sur le médium du vélin, dont son rapprochement avec la taxidermie permettra de comprendre la détention de certaines peintures par Joséphine à la Malmaison.

Des conditions de vie *inanimales*

Dans son ouvrage *Histoire des zoos par les animaux : impérialisme, contrôle, conservation*, Violette Pouillard rend très bien compte du fait que la dénonciation de la condition animale au sein des parcs zoologiques doit toucher à chaque étape de la trajectoire des animaux. Outre la question de l'extraction, elle étudie également les conséquences de la captivité lorsque les quelques survivants des longs voyages arrivèrent en Europe. Pouillard rappelle l'état de la ménagerie du Muséum – qui constitue l'un de ses cas d'étude – dans sa première décennie et qui n'était composée que de loges provisoires. Elle pointe alors du doigt les problèmes de santé auxquels les animaux durent faire face, pour cause d'acclimatation, d'alimentation et de commodité⁴³².

⁴³² POUILLARD, 2019 (1), p. 76-80 et 85-87.

Les contemporains étaient eux aussi bien au fait que la ménagerie provisoire mise en place en attendant les travaux de Jacques Molinos menait à la perte des animaux. Par une lettre datée du 24 prairial an VIII (13 juin 1800), les professeurs en firent état au ministre de l'Intérieur : « [L]e local ou nous les [animaux] tenons est d'ailleurs si serré et si mal disposé, la pénurie de nourriture et des soins ou les Circonstances nous forcent de les laisser languir est si grande »⁴³³. Par manque de financements, les naturalistes du Muséum ne disposaient pas de moyens convenables pour héberger les animaux. La situation ne s'améliorait guère, puisque les professeurs décidèrent d'envoyer une nouvelle demande lors de l'assemblée du 17 prairial an IX (6 juin 1801) :

Sur l'annonce de plusieurs animaux morts à la Ménagerie tels que le Cazouard et les deux Lynx. L'assemblée arrête qu'il en sera fait part au Ministre de l'Intérieur, et qu'il sera prié d'augmenter le fonds décadaire pour accélérer d'autant plus les travaux de la Ménagerie définitive à l'effet d'y placer le plus promptement possible les animaux qui en patissent le plus⁴³⁴.

L'affaire n'étant toujours pas résolue l'année suivante, il fut proposé de faire construire des loges portatives qui devaient être « assez solides pour résister à leurs efforts »⁴³⁵. Cette information nous indique que les animaux se débattaient, éprouvant un inconfort certain dans cette vie étriquée et forcée, mais qu'aucune autre solution ne se présentait à part attendre, encore pour quelques années, la ménagerie définitive.

Outre les mauvaises conditions d'accueil et le manque de soins prodigués, la perte des individus non-humains du Muséum tenait aussi beaucoup à la non-acclimatation. L'orang-outan de Joséphine est sans doute le cas le plus détaillé à ce sujet. Déjà, elle dut être retirée de son habitat naturel presque à sa naissance, puisqu'elle avait apparemment environ onze mois lorsqu'elle arriva à Paris⁴³⁶, ce qui correspondait au temps du trajet avec les différentes escales depuis Bornéo⁴³⁷. Ce délogement brutal influa nécessairement sur son état de santé, d'autant qu'elle traversa la France sous la neige, un climat aucunement approprié pour son

⁴³³ « Réponse des Professeurs administrateurs du Muséum d'histoire naturelle aux lettres des 12 prairial & 17 messidor an 8 du Ministre de l'Intérieur », Paris, 24 prairial an VIII (13 juin 1800). Paris, ANF, AJ/15/531, Gestion du personnel (généralités).

⁴³⁴ Séance du 17 prairial an IX (6 juin 1801). Paris, ANF, AJ/15/101, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 4 fructidor an VIII-19 prairial an IX (22 août 1800-6 juin 1801).

⁴³⁵ Séance 12 vendémiaire an XI (4 octobre 1802). Paris, ANF, AJ/15/103, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 17 pluviôse an X-1er frimaire an XI (6 février-22 novembre 1802).

⁴³⁶ *Gazette de France*, 17 mars 1808, p. 306-307.

⁴³⁷ L'orang-outan est restée 3 mois sur l'île de France. Il fallut ensuite 3 mois pour arriver en Espagne et 2 mois pour monter à Paris, ce qui fait un total de 8 mois sans compter encore le trajet entre l'île de Bornéo et l'île de France. Frédéric CUVIER, « Description d'un orang-outang, Et Observations sur ses facultés intellectuelles », *Annales*, v. 16, 1810, p. 52.

organisme ; elle arriva avec « plusieurs doigts gelés », rapporte F. Cuvier⁴³⁸. Un chroniqueur naturaliste en signifia d'ailleurs les conséquences : « Ce dernier voyage, entrepris en hiver, l'a plus fatigué que les longs trajets de mer, et l'a mis en danger de périr »⁴³⁹. À cause de son état mourant, l'orang-outan ne trouva pas tout de suite son chemin vers la Malmaison. Il fallait la remettre sur pattes avant de pouvoir rejoindre Joséphine : « Son maître attend sa guérison, et il se propose de l'offrir à S.M. l'Impératrice et Reine pour la ménagerie de Malmaison. En attendant, un avocat de Paris [...] a bien voulu donner asile au malade »⁴⁴⁰.

L'orang-outan bénéficia de soins personnalisés réservés généralement aux humains, contrairement aux individus de la ménagerie qu'on laissait mourir les uns après les autres, ce qui explique pourquoi elle fut logée chez un particulier. Cette attention accordée à l'animal tenait à l'intérêt qui lui était porté, soit le fait qu'elle appartenait à Joséphine, qu'elle était un chaînon important des théories naturalistes et qu'une part d'humanité lui était attribuée. Son soigneur s'en occupait comme une personne malade : « Ce singe est couché dans un espede de lit où il reste fort tranquille, étendu sur le dos », lit-on dans les journaux⁴⁴¹.

Rien que le fait d'avoir toutes ces sources à disposition témoigne de la manière dont les gens de l'époque s'affairèrent pour maintenir en vie l'orang-outan de Joséphine. Concernant les animaux de la ménagerie, on a plutôt accès à un registre dans lequel les dates d'entrée et de mort sont inscrites, telle une nécrologie. De ce document, on peut extraire le temps de vie des animaux, qui était au mieux de quelques années et au pire de quelques jours⁴⁴². Mais le fait que l'orang-outan reçût un traitement privilégié par son frôlement avec l'espèce humaine ne changea rien à la donne. Au contraire, les soins prodigués n'étaient pas adaptés, ce qui est facile à dire deux-cents ans plus tard, mais qui dénote une méconnaissance de l'animal à l'orée du XIX^{ème} siècle. L'orang-outan ne vécut que cinq mois à Paris pour finalement se faire envoyer au Muséum et trouver sa place dans la galerie d'histoire naturelle comme les autres animaux de la ménagerie.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 52.

⁴³⁹ Charles-Nicolas-Sigisbert SONNINI DE MANONCOURT, « Histoire naturelle. Au rédacteur. », *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, 17 mars 1808, p. 504.

⁴⁴⁰ *Ibid.*

⁴⁴¹ *Ibid.*

⁴⁴² « Registre d'entrée des mammifères à la ménagerie, 1807-1849 ». Paris, MNHN, Men 25.

De la ménagerie au cabinet d'histoire naturelle

Les musées d'histoire naturelle génèrent chez le public des sentiments très opposés. Certaines personnes éprouvent un inconfort, ayant l'impression de se promener dans un cimetière de la nature. D'autres, en revanche, s'émerveillent en déambulant comme dans un zoo, commentent les différents spécimens et, parfois, leur parlent : « Bonjour, Monsieur le lion ». Cette approche dichotomique des collections zoologiques définit bien l'ambiguïté de l'animal naturalisé, qui se tient debout ou en action les yeux ouverts et qui n'est donc ni objet ni être, ni mort ni vivant⁴⁴³. C'est parce que le principe de la taxidermie est de donner l'illusion de la vie à un cadavre⁴⁴⁴. On peut même parler d'une seconde vie, surtout pour le cas du Muséum, puisqu'une partie des animaux naturalisés dans le cabinet de zoologie avaient été les pensionnaires de la ménagerie attenante.

Si ceux qui avaient milité pour l'instauration d'une ménagerie au Muséum avaient défendu le fait que les naturalistes bénéficieraient de la vie animale, ces derniers se retrouvèrent finalement avec davantage de cadavres sur les bras. Dès qu'un individu périssait à l'institution, ou arrivait en étant déjà mort, il était envoyé au laboratoire pour être empaillé. Aux assemblées, un compte-rendu des animaux montés était alors présenté aux professeurs⁴⁴⁵. Parmi ceux-ci, le cas de l'éléphant Hans, qui mourut en 1802 en laissant sa compagne Parkie derrière lui, fournit quelques documents qui permettent une percée dans la pratique taxidermique du Muséum. Le Citoyen Lasaigne, menuisier de l'institution et acheminé à la structure qui devait recevoir la peau du pachyderme, envoya aux professeurs une estampe datée de 1803 de la charpente qu'il avait réalisé (fig. 44). On y voit l'assemblage des morceaux de bois, qui s'apparente à une coque de bateau, et un tracé qui indique comment la peau viendrait se positionner. Toute la structure se trouve à côté de deux hommes qui furent sans doute placés afin de montrer son aspect colossal, et donc de mettre en évidence une forme de prouesse de la part du menuisier. Cette même année, Jean-Nicolas Dufresne, aide-naturaliste au Muséum, publia un long article sur les pratiques de taxidermie dans l'institution⁴⁴⁶. Il y détaille notamment les travaux conséquents effectués avec Hans impliquant le support en bois de Lasaigne, la manière de préparer et de fixer la peau du pachyderme par les taxidermistes, ainsi que la touche finale : des yeux en porcelaine qui « achèveront de

⁴⁴³ POLIQUIN, 2021, p. 5.

⁴⁴⁴ Samuel J.M.M. ALBERTI, "Introduction: The Dead Ark", dans ALBERTI, 2011, p. 6.

⁴⁴⁵ Paris, ANF, AJ/15/96-AJ/15/115, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 1793-1815.

⁴⁴⁶ Jean-Nicolas DUFRESNE, « Taxidermie », *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts*, v. 21, 1803, p. 507-565.

rendre, pour ainsi dire, la vie à celui des grands quadrupèdes »⁴⁴⁷. Tout ce processus pour faire renaître Hans dura presque deux ans.

Les efforts et le temps consacré à l'éléphant dénotent une volonté de la part des naturalistes de conserver l'animal au sein du Muséum, surtout mort. Et ce désir n'était pas seulement réservé à l'éléphant, car tous les cadavres de la ménagerie devaient être montés. Alors plus les parcs se remplissaient avec les années, plus les taxidermistes recevaient de nouveaux corps. Un des rares documents à ce sujet, datant de 1832, rapporte les différents mammifères et oiseaux morts à la ménagerie à faire préparer ainsi que le nombre de jours qu'il faudrait pour monter ces derniers : près de 2'000 animaux sont comptabilisés, ce qui équivalait à 3 années de travail⁴⁴⁸. Avec de tels chiffres, le laboratoire zoologique logé au sein du Muséum carburait aux cadavres qu'il fallait dépecer, évider, structurer et rhabiller.

À nouveau sur pattes, les animaux prenaient place dans la galerie d'histoire naturelle soit pour compléter le cabinet soit pour remplacer les spécimens qui étaient en mauvais état⁴⁴⁹. Située au second étage de l'institution, la galerie renfermait les espèces qui constituaient les trois règnes : animal, végétal et minéral. Dans le projet de règlements, il est ordonné que les spécimens devaient être organisés selon l'ordre méthodique et que chaque professeur devait se charger de les agencer⁴⁵⁰. Si le terme de spécimen est ici employé, c'est parce qu'un seul individu taxidermisé était utilisé pour représenter une espèce. C'est dans l'ouvrage historique et descriptif du Muséum publié en 1823 que Deleuze en rend compte. Dans le sous-chapitre « Collection des mammifères », l'auteur décrit chaque salle, chaque armoire et chaque animal, tout en spécifiant qu'ils étaient rangés selon l'ordre que G. Cuvier avait établi en 1817 dans *Le règne animal distribué d'après son organisation*⁴⁵¹.

La disposition des galeries ne présentait qu'un alignement d'animaux, sans mise en scène et fioritures, afin qu'un jeu de comparaison entre ressemblances et différences des espèces pût s'y prêter, comme on peut le voir dans une estampe de 1804 (fig. 45). La seconde

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 530.

⁴⁴⁸ « Rapport du soussigné administrateur spécial de la collection des mammifères et des oiseaux, suivi d'un état numérique des animaux des deux classes à monter, état rédigé par MM. les aides-naturalistes Isidore Geoffroy et Florent Prévost », Paris, 4 décembre 1832. Paris, MNHN, Ms 2290.

⁴⁴⁹ « Devis de la Dépense Générale du Muséum d'Histoire Naturelle », Paris, an XII (1803-1804). Paris, ANF, F/17/3906, Comptabilité : budget, dépenses.

⁴⁵⁰ « Projet de règlements pour le Muséum national d'histoire naturelle présenté par les professeurs au comité d'instruction publique de la Convention Nationale d'après le décret du 10 juin 179 », présenté le 10 septembre 1793 au Comité d'instruction publique, Chapitre troisième, Articles II et III. Paris, ANF, AJ/15/515, Création, règlements et réorganisation administrative, 1793-1922.

⁴⁵¹ DELEUZE, 1823, p. 409.

vie qui leur était conférée servait alors l'instruction⁴⁵², une mission dont le Muséum avait été chargé. La galerie était non seulement visitable par le public mais il s'agissait aussi du lieu où les professeurs de zoologie dispensaient leurs cours, ce qui permet de présumer que les spécimens taxidermisés étaient utilisés comme supports d'enseignement. Or, la galerie et ses habitants morts devaient surtout éduquer l'audience sur la classification des espèces.

Faire renaître l'animal par une peau morte

Grâce à la ménagerie, les naturalistes et taxidermistes avaient accès à des peaux fraîches en bon état permettant de reconstituer les animaux pour leur deuxième vie, ce que la collection de vélins, logée au sein de la bibliothèque, devait également se charger de faire. C'est du moins l'analogie que fit G. Cuvier à la mort de Van Spaendonck :

Aujourd'hui des ouvrages nombreux et magnifiques ont multiplié à l'infini des images aussi reconnaissables que les originaux eux-mêmes. Les Redoutés, les Huet, Les Barraband, ont multiplié le Muséum d'histoire naturelle ; ils ont fourni en quelque sorte au monde entier des cabinets complets et portatifs⁴⁵³.

L'anatomiste vante ici la collection de vélins dans son pouvoir de substitution aux animaux venus en France et dessinés par les peintres du Muséum. L'idée de considérer ces œuvres comme un cabinet complet montre bien que les vélins devaient aussi jouer ce rôle de représentation de la classification des espèces. De cette manière, les animaux peints et naturalisés devenaient des objets stériles et interchangeables, au sein de leur espèce du moins, mais pas seulement.

Il a été relevé plus haut que l'état taxidermisé des animaux génère un inconfort chez le public. C'est parce que la manière de les confectionner et de les positionner rappelle qu'ils étaient à l'origine vivants, comme avec l'astuce des yeux en porcelaine pour simuler un regard éveillé. Et puisque les taxidermistes et naturalistes utilisaient un seul individu pour représenter l'espèce, il y avait également une part de singularité qui était incarnée dans la peau morte, d'autant plus s'il s'agissait d'un animal rare ou devenu célèbre. Alors la conservation du corps servait à rappeler la vie antérieure.

⁴⁵² « Projet de règlements pour le Muséum national d'histoire naturelle présenté par les professeurs au comité d'instruction publique de la Convention Nationale d'après le décret du 10 juin 1793 », présenté le 10 septembre 1793 au Comité d'instruction publique, Chapitre troisième, Article I. Paris, ANF, AJ/15/515, Création, règlements et réorganisation administrative, 1793-1922.

⁴⁵³ Georges CUVIER, « Discours prononcé le 13 mai 1822, aux funérailles de M. Van-Spaedonck, par M. le B.^{on} Cuvier, Directeur du Muséum d'histoire naturelle, au nom de cet établissement » (1822), *Recueil des éloges historiques*, v. 3, 1827, p. 439.

Dans le début de la visite textuelle de la galerie d'histoire naturelle, Deleuze fournit une description d'un orang-outan en donnant quelques éléments biographiques sur le singe même :

Cet individu qui a aussi vécu à Paris, avait des mouvemens très-lents, que la longueur disproportionnée de ses bras privait de toute grâce ; son naturel était doux, mais taciturne et mélancolique ; son intelligence quoique assez grande, ne nous a pas paru aussi développé que les voyageurs se sont plu à le dire ; elle ne paraît pas supérieure à celle du chien⁴⁵⁴.

Il peut sans aucun doute être affirmé qu'il s'agit de l'orang-outan de Joséphine puisque le second individu de la même espèce, Jack, n'arriva à Paris qu'en 1836, donc bien après la publication de l'ouvrage de Deleuze. Le fait que le naturaliste utilise le terme « aussi » indique que d'autres animaux taxidermisés de la galerie avaient appartenu à la France, donnant un sentiment de fierté et de supériorité dans la détention animale. Quant à sa description, on retrouve les considérations émises à l'égard de l'orang-outan lors de son vivant, surtout en ce qui concerne son intelligence qui avait été revue à la baisse par G. Cuvier. Cela venait en quelque sorte amenuiser la perte de cet animal, dont finalement seule la peau morte suffisait. Cette double fonction de l'état taxidermisé, d'une représentation matérielle de l'ordre méthodique et d'une possession rare individualisée, était également accordée aux vélins. De Wailly avait rapidement fait renaître le récit de l'orang-outan en ajoutant une légende à la peinture qu'il exposa au Salon, et surtout en vendant les reproductions gravées qui étaient accompagnées d'une description biographique dans les journaux.

La seule différence entre l'animal naturalisé et celui dépeint se jouait alors à sa circulation. Dans son éloge à Van Spaendonck, G. Cuvier attribue aux peintures une praticité par leur format, certes plus malléable et mobile qu'un éléphant de trois mètres de haut. Au-delà de son utilisation instructive au sein de la bibliothèque, le vélin permettait de transporter le récit de certains animaux incarné dans leur image au Salon, dans les mains des curieux qui achetèrent les estampes puis chez Joséphine. Il est fort tentant de citer ici la fameuse phrase de Léon Battista Alberti de 1435 sur la fonction de la peinture, et qui fait encore foi en histoire de l'art : celle « de rendre présents les absents, mais encore de faire surgir après de longs siècles les morts aux yeux des vivants »⁴⁵⁵. Ce postulat implique un fort pouvoir de l'image, valorisant une construction identitaire du modèle qui se doit d'exister à perpétuité, au-delà de

⁴⁵⁴ DELEUZE, 1823, p. 410.

⁴⁵⁵ ALBERTI, 2004 [1435], livre II, p. 97.

la mort⁴⁵⁶. L'Impératrice conserva le souvenir de la célèbre orang-outan qu'elle ne put jamais voir évoluer dans son parc – et sans doute aussi à l'intérieur de son château.

L'histoire de l'art ajoute une pièce au puzzle pour comprendre la détention de peintures émanant du Muséum de la part de Joséphine, et ce grâce à son aspect théorique qui touche généralement l'humain. Or, le point de rencontre entre le régime artistique et l'animal se situe tout d'abord dans la matérialité⁴⁵⁷. Et pour cela, le médium du vélin relevait du même paradoxe que la pratique taxidermique : celui de manipuler l'animal mort pour ramener à la vie les individus de la ménagerie et de l'Impératrice.

Le vélin est en effet connu pour être une peau de veau mort-né. Tout comme la taxidermie, sa préparation était un travail long, laborieux et requérant un grand savoir-faire pour pouvoir travailler la matérialité animale. Pour en rendre compte, il convient de résumer le procédé qui est détaillé dans l'*Art de faire du parchemin* de 1762, celui-ci étant l'écrit le plus proche chronologiquement. Il nous apprend notamment qu'il ne s'agissait pas seulement de veaux morts « naturellement » dans le ventre de leur mère, mais plutôt tués à leur plus jeune âge. Il fallait que l'animal ne fût pas plus âgé que six semaines pour éviter que la texture ne fût trop ferme ; alors la période du Carême était une aubaine. Les peaux se récupéraient chez les bouchers, qui avaient pris le soin de « déshabiller » les animaux au préalable. Le travail des parcheminiers consistait ensuite à débourrer – c'est-à-dire ôter les poils qui servaient ensuite au rembourrage des fauteuils –, faire tremper, tendre, écharner, raturer, poncer et finalement découper la peau. Si le vélin était préféré aux autres peaux par les peintres, c'est parce qu'il était plus grand (46 sur 33 centimètres environ), plus transparent et plus blanc. Il fallait alors prendre la peau qui se situait sur les flancs de l'animal, et non sur le dos, au moment du découpage. Aussi, les veaux blancs étaient privilégiés aux veaux noirs, pour parvenir à une pureté du parchemin. Mais ce qui était surtout recherché pour perfectionner la finesse et la qualité du vélin, c'étaient bien les veaux mort-nés à aller chercher dans le ventre des vaches abattues⁴⁵⁸.

Avec les vélin, on n'est certes pas dans le même registre que la galerie d'histoire naturelle, car l'animal n'était pas autoreprésenté par sa propre peau. C'est simplement que, quand on s'intéresse à des œuvres artistiques, les collections taxidermées aident à penser ce rapport ambigu, de la vie et la mort, entretenu avec l'animal. C'est-à-dire qu'il y avait une

⁴⁵⁶ BODART, 2011, p. 9-10.

⁴⁵⁷ J. Keri CRONIN, « Hidden in Plain Sight: How Art and Visual Culture Can Help Us Think about Animal Histories », dans BONNELL, KHERAJ, 2022, p. 340.

⁴⁵⁸ DE LA LANDE, 1762, p. 5.

volonté de conserver les êtres des ménageries le plus longtemps possible grâce à une exploitation animale, pour laquelle les humains développèrent un savoir-faire sur la matérialité du corps non-humain.

L'orang-outan de l'Impératrice trouva ainsi une seconde vie, en faisant office de représentation de son espèce, mais seulement lorsque la peinture était présente au Muséum. L'avantage de la production picturale pour l'institution, qui pouvait être consultée mais aussi exposée, était au moins de prouver que les espèces furent possédées un temps – peu importe combien de temps. Chez Joséphine, le vélin avait le même pouvoir de représentation, sauf que l'animal conserva davantage son individualité de cadeau rare aux mouvements maladroits. La présence animale en France dans les années postrévolutionnaires peut dès lors se résumer à un faible taux de survie comblé par des entreprises de survivance.

Cette volonté de détenir la vie animale pour bénéficier l'étude zoologique mena à un nombre de pertes considérable, qui plus est dans des conditions qu'on aurait, par réflexe, envie de catégoriser d'inhumaines ; appelons-les alors des conditions *inanimales*. Si les études sur Sawtche font appel à un champ lexical dénonçant l'horreur de son histoire, pourquoi ne pas en créer un pour les animaux afin de signaler ce traitement peu clément à leur égard ? Cette question touche à une sensibilité qui se construit encore péniblement parce que justement l'animal n'est pas humain. Cette construction de l'altérité qu'on a héritée fut cristallisée dans les années postrévolutionnaires. Et on verra que cette distinction joua précisément sur les conditions de vie au sein du Muséum, dans la mesure où les comportements humanisés – selon les coutumes européennes – étaient récompensés chez les animaux et développaient une forme de compassion à leur égard.

Mais il n'empêche que la mort des individus des ménageries ne déclenchait aucune émotion chez les naturalistes qui ne se souciaient nullement du bien-être des animaux. Ils se préoccupaient de garder les êtres non-humains en vie seulement pour l'observation scientifique et aussi pour faire venir le public. Lorsque les professeurs se plaignirent de la condition de la ménagerie au ministre de l'Intérieur, c'était parce qu'ils craignaient de ne plus avoir d'animaux vivants à montrer aux visiteurs⁴⁵⁹. Cela implique que la vie animale

⁴⁵⁹ « Réponse des Professeurs administrateurs du Muséum d'histoire naturelle aux lettres des 12 prairial & 17 messidor an 8 du Ministre de l'Intérieur », Paris, 24 prairial an VIII (13 juin 1800). Paris, ANF, AJ/15/531, Gestion du personnel (généralités).

jouait un rôle pour le public, une condition importante du parc zoologique qu'il reste à investiguer au-delà de la question du divertissement qu'a pu soulever le cas de l'orang-outan.

Conclusion

Il va sans dire que le cadeau que voulut faire le général Decaen à Joséphine fut quelque peu raté. Car pour qu'un animal fût efficace en tant que présent, il lui fallait être en vie. L'Impératrice ne put jamais profiter de partager un navet avec ce singe à sa table ; alors les courtisan·ne·s se chargèrent d'en rafistoler le récit. Après avoir réhabilité la trajectoire et l'histoire de l'orang-outan, on peut affirmer que cette fabrication eut finalement pour but de valoriser la figure impériale de Joséphine, en montrant qu'elle recevait des cadeaux des dignitaires de l'Empire, qu'elle possédait l'un des êtres vivants les plus convoités des sciences naturelles et que son entourage en prenait soin. Toute cette construction fut incarnée dans le vélin que l'Impératrice conservait dans son château, un médium qui de plus constituait un objet artistique rare et précieux issu d'un héritage princier.

Toutefois, l'orang-outan ne nous permet pas encore de définir qui commanda sa représentation et celles des autres animaux exécutées par de Wailly présentes à la Malmaison. Mais l'étude de la trajectoire du singe a pu dégager plusieurs éléments qui serviront plus tard pour répondre à cette question. L'orang-outan a surtout réussi à mettre en lumière comment les sciences naturelles vinrent à justifier la politique impériale-coloniale grâce à différentes relations, d'abord dans son rôle de cadeau princier mais également dans celui d'objet d'étude au sein du Muséum. L'animal fut en fait envoyée des terres colonisées pour, en France, venir renforcer le discours esclavagiste exercé sur ces dernières. Les observations menées sur l'orang-outan servirent en effet davantage la science de l'humain qui n'en était qu'à ses balbutiements, et qui était surtout inexistante à ce moment-là, puisque la Société des observateurs de l'homme, dont avait fait partie G. Cuvier, avait été dissolue en 1805⁴⁶⁰. Ainsi, le jeu de la classification des espèces et des « races » n'était qu'une manière d'imposer et d'entretenir un rapport de domination, et ce autant avec les animaux qu'avec les humain·e·s non-européen·ne·s. Une telle pensée ne put s'affranchir que grâce à – ou plutôt à cause de – la ménagerie et à l'institutionnalisation des sciences naturelles qui prirent de l'ampleur comme force de la nation, et donc comme autorité.

Alors, on a pu voir comment les vélin·s participaient à mettre en scène les travaux des professeurs sur ces classifications et hiérarchisations. Car non seulement l'orang-outan et Sawtche furent exposées, comme curiosités d'une part et pour performer les théories naturalistes d'autre part. Leur image fixée sur vélin fut dans ce contexte mobilisée pour perpétuer leur utilisation scientifique et leur histoire après leur mort. Les peintures servaient à

⁴⁶⁰ Sur la Société des observateurs de l'homme, voir COPANS, JAMIN, 1978 ; CHAPPEY, 2002.

la fois la représentation des espèces, par leur classement suivant l'ordre méthodique, et la diffusion de leur singularité (au Salon, dans les journaux et même dans les manuels d'histoire naturelle). Le vélin conférait dès lors au modèle une ambiguïté entre spécimen et portrait qui se doit d'être étudiée encore plus en profondeur, ce qui permettra de mieux comprendre la raison de la détention de certaines peintures par Joséphine.

Finalement, le cas de l'orang-outan a pu éclairer davantage l'utilité pour la France de détenir des animaux vivants, outre la question impérialiste. Si G. Cuvier exerça une certaine autorité scientifique, il ne travailla nullement sur la vie même des animaux. Les habitants des ménageries servaient surtout à conférer du matériel anatomique en bon état. Après leur mort – rapide –, les animaux n'avaient qu'à passer à l'intérieur du Muséum, pour être disséqués par les professeurs afin de parfaire l'étude zoologique, et pour ensuite être montés par les taxidermistes à l'attention de l'instruction publique. Ce phénomène montre d'autant plus comment la science prit une part grandissante dans la société française. Pourtant, nombre d'acteurs d'horizons différents se mobilisèrent pour instaurer la ménagerie publique. C'est qu'elle devait alors offrir bien plus que des cadavres à scalper. Mais ce sont les lamas qui se chargeront de nous renseigner sur d'autres de ces ambitions.

III. Les lamas acclimaté·e·s

La représentation des lamas fut exécutée par Pierre-François de Wailly en 1803 sur deux vélins, aujourd'hui conservés au Muséum national d'histoire naturelle (fig. 46 et 47). Chaque lama est dépeint de profil dans un décor parsemé de cactus et de fougères avec des montagnes à l'arrière-plan. L'un regarde vers la droite et l'autre vers la gauche. Sur le côté de chacune des compositions, un monticule rocailleux met en valeur certaines caractéristiques physiques ; leur tête, de face, apparaît derrière le monceau de pierres et leurs pattes, une de devant puis une de derrière, y sont gravées dans la roche. Du reste, les deux peintures détiennent une inscription qui détermine le facteur de distinction entre les deux individus. Sont inscrits le nom vulgaire des animaux (*LE LAMA*) et leur nom scientifique (*CAMELIUS LLACMA*), puis, entre les deux, la désignation de *mâle*, pour l'un, et de *femelle*, pour l'autre, est spécifiée.

Contrairement aux autres vélins rencontrés jusqu'ici, ceux des lamas offrent un nombre de détails complexes. Les peintures donnent une vue scientifique et rigoureuse des camélidés, tout en proposant une récréation idyllique de leur habitat naturel ; elles individualisent chacun·e des lamas tout en les présentant comme un ensemble. Cette abondance d'informations visuelles regroupe en réalité tout ce que la captivité animale se promettait d'apporter à la France. Les représentations des lamas illustrent alors parfaitement un basculement que connût la relation interespèce entre les années républicaines et l'instauration de l'Empire.

On a pu voir avec les kangourous et l'orang-outan comment les animaux servaient les discours impérialistes grâce à leur valeur scientifique, en tout cas après 1804. Et que, de ce fait, il importait peu que l'être non-humain fût vivant ou mort. Or, l'accès à la vie animale avait été jugé nécessaire dans les années suivant la Révolution française avec l'instauration de la première ménagerie publique au Muséum. Dans la littérature sur les zoos, il est bien souvent rappelé que l'instauration du premier parc zoologique au Jardin des Plantes était liée au développement de l'étude systématique du règne animal⁴⁶¹. Les auteur·rice·s qui ont étudié le cas du Muséum de plus près, et qui sont régulièrement mobilisé·e·s dans ce manuscrit, ont toutefois bien exposé le fait que, dans les années 1790, la conception publique de la captivité

⁴⁶¹ MULLAN, MARVIN, 1999 [1987], p. 107-108 ; Michael HUTCHINS, Betsy DRESSER, Chris WEMMER, « Ethical Considerations in Zoo and Aquarium Research », dans NORTON, 1995, p. 253 ; R. J. HOAGE, Anne ROSKELL, Jane MANSOUR, « Menageries and Zoos to 1900 », dans HOAGE, DEISS, 1996, p. 15 ; KISLING, 2000, p. 90 ; ROTHFELS, 2002, p. 31 ; Takashi ITO, « History of the Zoo », dans ROSCHER, KREBBER, MIZELLE, 2021, p. 441.

animale voulait répondre à d'autres attentes, comme celles concernant l'utilité économique ou l'instruction publique. Ces premières espérances face à la vie animale s'évaporèrent certes à l'orée de 1800, mais seulement au Muséum.

À la demande des directeurs du *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation de France*, Frédéric Masson a rédigé un article intitulé « L'impératrice Joséphine et l'acclimatation à Malmaison » pour le numéro de 1913. L'historien a émis la conclusion suivante sur l'Impératrice :

Mais il faut bien l'avouer, ce n'était point du côté de l'utile que penchait son esprit. Elle était séduite en zoologie par ces curiosités qui marquent le désir des distractions futiles plus que le goût de l'instruction, qu'une suite dont on puisse tirer profit d'études intéressantes.⁴⁶²

L'étude des vélins des lamas révèle néanmoins le contraire, soit que Joséphine se prit d'intérêt pour l'acclimatation des animaux, une mission utilitaire qui était originairement du ressort du Muséum et qui était profondément liée à des mécanismes coloniaux. Non seulement l'analyse iconographique, qui sera étayée tout au long du chapitre, permet d'en attester, mais aussi la circulation des peintures. Un des deux vélins fut reproduit dans *La Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle*, un ouvrage publié par Georges Cuvier et Bernard Germain de Lacépède en dix livraisons entre 1801 et 1805 (fig. 44). La planche de la lama est accompagnée d'une notice rédigée par G. Cuvier sur l'espèce. Elle s'ouvre ainsi :

Madame Bonaparte, désirant faire tourner à l'avantage du public les belles collections qu'elle a formées à la Malmaison, a bien voulu nous permettre de faire entrer dans cet ouvrage la figure et l'histoire des animaux qu'elle possède dans sa Ménagerie, et qui manquent dans celle du Muséum d'Histoire naturelle ; et le premier usage que nous faisons de cette permission, prouve combien elle a d'importance⁴⁶³.

Cet article est fort utile en ce qu'il offre un certain nombre d'informations qui permettent de retracer la trajectoire des camélidés et donc de replacer l'importance de la détention d'un couple de lamas en France. Surtout, il interroge les fonctionnements conjoints et distincts relatifs à l'histoire naturelle entre la ménagerie du Muséum et celle de la Malmaison.

Le premier renseignement que donne la notice de *La Ménagerie* est relatif à la provenance des lamas. Les deux animaux furent envoyé·e·s depuis Saint-Domingue, une colonie d'importance économique majeure pour la France qui échappa toutefois aux mains de Napoléon. La perte de l'île est souvent traitée dans les études sur le Premier Empire pour

⁴⁶² MASSON, 1913, p. 244.

⁴⁶³ Georges CUVIER, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 1.

mettre en avant l'échec colonial français du début du XIX^{ème} siècle. Ce phénomène vient du reste justifier un discours sur l'absence d'idéologie coloniale chez le général corse. S'il est vrai que l'Empereur ne réussit pas à rattacher de nombreuses colonies à la France, les principes de la conquête et de l'exploitation purent toutefois se développer au sein des espaces zoologiques. Tout comme pour les voyages de découvertes et les campagnes militaires, les entreprises coloniales étaient secondées d'expéditions scientifiques. Les enjeux politiques furent certes voués à l'échec, mais le domaine de l'histoire naturelle s'en vit considérablement enrichi. Et puisque les animaux et spécimens avaient l'avantage d'être conservés, leur existence à Paris témoignait bien d'une conquête du monde. La première partie de ce chapitre s'intéressera à cette exploitation naturelle des colonies en révélant l'envers de l'histoire napoléonienne par les animaux. Il en ressortira que les différentes tentatives d'appropriation territoriale permirent d'accéder à différentes parcelles du monde dans l'idée de former une collection quasi universelle de la nature.

Ce principe répondait à un devoir originel du Muséum de contenir les différents éléments naturels du globe sous un même toit. Dans cet objectif, les collections de spécimens vivants étaient privilégiées puisque ces derniers pouvaient proliférer sur le sol français en permettant à la nation de ne plus dépendre du commerce international, et ce grâce au procédé d'acclimatation. Ce processus avait déjà occupé les naturalistes dans le domaine de la botanique le siècle précédent, justement au sein du Jardin des Plantes dans le cas de la France, afin de palier la perte des colonies après la guerre de Sept Ans. Lors de sa transformation en musée et de son agrandissement pour accueillir tous les domaines de l'histoire naturelle en 1793, l'ancien Jardin du Roi se devait d'étendre cette visée aux animaux, d'où l'intérêt de l'étude des mœurs animalières. La deuxième partie du chapitre reviendra dès lors sur les textes fondateurs relatifs à l'établissement de la ménagerie pour voir comment le procédé d'acclimatation était envisagé au sein du Muséum. Il sera toutefois démontré que ces arguments étaient sollicités seulement lorsque la ménagerie était dans un état précaire pour justifier le financement des travaux. Les lamas formaient les candidats parfaits à la construction du discours sur l'acclimatation puisque Joséphine détenait un mâle et une femelle, promettant une prolifération de l'espèce.

Les professeurs du Muséum laissèrent finalement de côté l'étude des mœurs animalières pour se concentrer sur la pratique taxonomique de la zoologie, un changement de considération quant à la vie animale que témoigne par ailleurs l'iconographie des vélins. Dans les premières années de 1790, le peintre de mammifères et oiseaux devait représenter les individus dans leurs mouvements, pour illustrer leurs attitudes propres. Mais lorsque de Wailly reprit la fonction en 1802, il dut opter pour une iconographie au repos de l'animal, afin d'offrir

une vue méthodique servant la classification des espèces. Cette typologie se réinscrivait dans une tradition représentationnelle de la planche zoologique, mais les vélins surpassaient malgré tout les productions précédentes en termes de fidélité, puisque le peintre travaillait directement à partir des habitants des ménageries. La troisième partie du chapitre explorera la manière dont l'accès facilité à l'animal vivant modifia la pratique de la peinture zoologique. On verra que les professeurs vantaient la collection de vélins qui promettaient une plus grande exactitude du dessin, contrairement aux productions picturales qui étaient fabriquées d'après différents spécimens morts. Il sera démontré qu'un nouvel estampillage, « d'après l'animal vivant », fut imposé sur les peintures du Muséum pour surpasser la vérité « d'après nature » qui avait fait foi les siècles précédents.

On a déjà pu explorer les raisons pour lesquelles l'aspect scientifique de l'animal fut jugé important pour la société. Mais la question se pose de savoir pourquoi la représentation des attitudes des animaux fut tout de même un temps privilégiée, d'autant que cette période correspond aux années républicaines. Pour cela, il convient de dresser un parallèle avec un autre dispositif visuel qui était la ménagerie elle-même. La principale fonction du parc zoologique était – et est – de servir de dispositif du regard, pour offrir l'animal à l'humain par le biais de l'observation. Interprétée comme une mise en scène du spectacle de la nature, cette disposition devait, après la Révolution, exposer la morale des animaux pour éduquer le nouveau peuple républicain et donc offrir un lieu de cohabitation paisible. La quatrième partie reviendra également sur les textes fondateurs de la ménagerie publique pour étudier comment la vie animale se vit être un instrument instructif pour réorganiser une nouvelle société. Il sera toutefois révélé que les comportements des animaux étaient contrôlés ainsi que manipulés par les naturalistes, et que seules certaines attitudes étaient privilégiées, à savoir l'amour conjugal et familial aux rôles genrés définis. Du reste, cette partie s'intéressera à la ménagerie du côté des animaux, pour révéler les conditions de vie qui étaient loin de rejoindre celles promises par le projet d'une cité heureuse.

Ainsi, grâce au décryptage des différents éléments qu'offrent les vélins des lamas, il sera possible de mettre en lumière que, dans les années postrévolutionnaires, l'animal vivant fut pensé comme une ressource novatrice pour organiser le monde humain et repenser les stratégies coloniales. Les camélidés de Joséphine, et leur double portrait de couple, mettent en lumière une troisième relation interspèce construite autour de la prospérité sociétale et politique en exploitant l'animal venu d'ailleurs.

A(III). Le rôle des colonies dans l’approvisionnement animal

Dans *La Ménagerie*, il est précisé que les lamas furent offert·e·s à Joséphine par le préfet colonial de Saint-Domingue⁴⁶⁴. Ces animaux s’ajoutent ainsi à la liste des différents résidents de la Malmaison envoyés par des gouverneurs coloniaux. Cette pratique n’avait en soi rien de nouveau, car l’époque moderne européenne avait vu venir des animaux des colonies qui empruntaient les routes commerciales, comme les denrées alimentaires, les armes ou les personnes esclavisées⁴⁶⁵. Or, l’île de Saint-Domingue, dans les années postrévolutionnaires, résonne directement avec la première émancipation des Noir·e·s et avec l’échec de la politique internationale de Bonaparte, qui vit perdre sa première colonie. Il est en effet souvent relevé que le gouvernement napoléonien ne connut pas un empire colonial triomphant, le réduisant dès lors à un non-sujet. Même au-delà de 1815, la France est rarement étudiée au regard de ses colonies, ce que David Todd a récemment renversé dans son ouvrage *Un empire de velours : L’impérialisme informel français au XIXe siècle* publié en 2022⁴⁶⁶.

Malgré une politique mondiale vouée à l’échec, Napoléon mit en place bien des stratégies pour conquérir et exploiter des terres. Saint-Domingue constituait une des colonies les plus importantes pour l’économie française depuis le XVIIème siècle, puisqu’elle permettait d’importer des denrées comme le café, le sucre ou le coton. Au regard de ces potentialités, Bonaparte tenta de reconquérir cette terre lorsque les personnes esclavisées se révoltèrent pour l’indépendance de l’île. La trajectoire des lamas nous indique que l’expédition militaire fut secondée d’une mission scientifique, comme pour les voyages de découvertes et les campagnes au sein de l’Europe. De fait, la détention des camélidés à la Malmaison servait bien de vitrine aux entreprises coloniales menées par Napoléon, en plus de montrer les relations d’allégeance qu’entretenaient les gouverneurs avec Joséphine. Surtout, les animaux permettaient d’attester que les différentes conquêtes, bien que désastreuses sur le plan politique, servaient l’histoire naturelle qui avait gagné en prestige dans les années postrévolutionnaires – les professeurs du Muséum étant également enrôlés dans ces entreprises d’extraction et d’exploitation.

⁴⁶⁴ Georges Cuvier, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 1.

⁴⁶⁵ Voir ROBBINS, 2002. La question du rôle des colonies dans l’importation d’animaux à l’époque moderne est souvent mentionnée, mais pas traitée en profondeur. Louise E. Robbins aborde le sujet de manière exhaustive dans son ouvrage, mais seulement pour le cas de la France.

⁴⁶⁶ TODD, 2022.

Les animaux conservés chez Joséphine permettent donc non seulement de confectionner une carte des colonies sous le Premier Empire, mais ils démontrent aussi en quoi ces terres assujetties pouvaient être prospères en approvisionnement zoologique. Il s'agira dans un premier temps de raviver l'empire colonial de Napoléon en retraçant dans différentes correspondances d'où provenaient les animaux de Joséphine. On verra dès lors, en prenant en compte les espèces des animaux, que les colonies servaient en outre à s'approvisionner dans les terres environnantes ; les lamas furent en effet envoyés de Saint-Domingue, mais n'en étaient pas originaires. Il sera démontré comment ces positionnements stratégiques permettaient aux gouverneurs d'envoyer des hommes pour former des collections d'histoire naturelle qui étaient alors pensées en collaboration avec les professeurs du Muséum.

Un empire colonial ravivé par les animaux

Plusieurs sources éparses permettent de retracer les différents points d'envoi des mammifères et des oiseaux détenus par l'Impératrice, outre Saint-Domingue. On sait déjà, grâce au cas de l'orang-outan, que l'Île de France servit d'approvisionnement à Joséphine, mais ce non de manière unique. Avant l'envoi du singe, Charles-Mathieu-Isidore Decaen avait fourni d'autres animaux lorsque l'expédition Baudin fit une escale à la colonie sur le chemin de retour. Et ce ne fut pas le seul, puisque les corvettes s'arrêtèrent également au Cap de Bonne-Espérance où Jan Willem Janssens donna quelques animaux aux explorateurs. C'est dans le tableau dressé par François Péron au sujet des animaux ramenés de l'expédition que ces informations sont notamment fournies. Plusieurs mammifères et oiseaux sont marqués comme donnés par « le capitaine général de l'Île de France M^r Decaen » et par « le gouverneur général du Cap de Bonne-Espérance M^r Janssens »⁴⁶⁷. Parmi ces animaux, certains étaient destinés à Joséphine. Il existe des listes, conservées aux archives de la marine et établies lors des escales, qui en attestent. Elles détaillent surtout les animaux embarqués à bord du *Géographe* à l'Île de France et au Cap de Bonne-Espérance⁴⁶⁸. Concernant la seconde, il est en outre précisé que Janssens fit « hommage [des animaux] de sa part au Muséum National

⁴⁶⁷ François PÉRON, « Tableau général de tous les animaux vivants qui se trouvent à bord du *Géographe* », Rade de Paimboeuf, 4 germinal an XII (25 mars 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁴⁶⁸ « État des animaux donnés au Capitaine de frégate P. Milius par le Gouverneur et Général en chef du Cap de Bonne-Espérance », Pierre Bernard Milius, à bord de la corvette, 6 germinal an XII ; « État des animaux embarqués à l'Île de France », Pierre Berard Milius, à bord de la corvette, 6 germinal an XII. Paris, ANF, MAR/5JJ/24, Voyage de Baudin, Documents généraux concernant l'organisation de l'expédition et les matériaux en provenant, 1800-1804.

& à Madame Bonaparte »⁴⁶⁹. Nulle précision de la sorte ne se trouve dans la liste des mammifères et des oiseaux donnés par DeCaen. Mais il est certain que le même processus s'appliqua, puisque dans l'une des lettres dans laquelle Joséphine réclame les kangourous, il est spécifié par son intendant que « [J]e Général DeCaen lui [Madame Bonaparte] destinait le Casoar casqué des Moluques, les Pigeons couronnés et les deux tigres de Java »⁴⁷⁰.

En plus de ces deux territoires austraux, d'autres colonies servirent d'approvisionnements animaliers à l'Impératrice, du côté ouest – d'un point de vue européen. Toutefois, les sources sont bien moins précises et abondantes que celles offertes par l'expédition Baudin. C'est plutôt dans la correspondance que des lieux et des noms de gouverneurs peuvent être extraits. Ainsi, dans une lettre de l'intendant de Joséphine destinée au directeur du Muséum en 1804, il est indiqué que cette dernière céda à la ménagerie publique des cerfs et des biches de la Louisiane⁴⁷¹, une ancienne colonie française. Outre Saint-Domingue, d'où provenaient les lamas, Joséphine bénéficia d'animaux du continent américain, avec la Louisiane mais aussi la Guyane. Une lettre de la main de Joséphine en témoigne :

Monsieur Victor Hugues, étant dans ce moment à Bordeaux, je profite de l'occasion d'un corsaire qui doit aller à la Guyane, pour vous témoigner combien je suis sensible au soin que vous prenez d'embellir le Jardin et le Cabinet de Malmaison. [J]e serais charmée que vous puissiez le [un oiseau mort] remplacer, et m'envoyer en même temps, par le retour du même corsaire, d'autres oiseaux dont le plus grand nombre en vie⁴⁷².

Ces mots de 1808 indiquent que l'Impératrice entretenait directement un lien avec le gouverneur de Guyane, Victor Hugues, pour agrémenter ses collections animalières de la Malmaison. Cette relation devait être établie depuis un certain temps, puisque dans la séance des professeurs du Muséum du 16 brumaire an XIII (7 novembre 1804), il est fait état de quatre caisses provenant de Cayenne, ville de la Guyane, « dont 3 pour l'Impératrice et une pour le

⁴⁶⁹ « État des animaux donnés au Capitaine de frégate P. Milius par le Gouverneur et Général en chef du Cap de Bonne-Espérance », Pierre Bernard Milius, à bord de la corvette, 6 germinal an XII. Paris, ANF, MAR/5JJ/24, Voyage de Baudin, Documents généraux concernant l'organisation de l'expédition et les matériaux en provenant, 1800-1804.

⁴⁷⁰ Lettre de M. Mirbel au Directeur du Muséum, Malmaison, 9 floréal an XII (29 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁴⁷¹ Lettre des professeurs administrateurs à Monsieur d'Hanneucourt, Paris, 24 prairial an XII (13 juin 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁴⁷² Lettre de Joséphine à Victor Hugues, Malmaison (?), 20 avril 1808. Citée dans Christian JOUANIN, « La ménagerie », dans JOUANIN, 1997, p. 113.

Muséum. Celle-ci renferme un Lamantin, un Cerf de Cayenne, un Raton d’Afrique et une loutre d’Amérique »⁴⁷³.

Donc tant dans la ménagerie du Muséum que dans celle de la Malmaison se trouvèrent des animaux provenant de l’Île de France, du Cap de Bonne-Espérance, de la Louisiane et de la Guyane. Toutefois, la situation coloniale de ces terres n’est pas très bien connue. Ce silence ne tient pas à un manque de sources dont regorgent les archives, mais seulement au fait que l’histoire coloniale du Premier Empire est négligée. Dans la récente historiographie, seules deux études y ont été consacrées, une première en 1992 par Yves Benot, *La démenche coloniale sous Napoléon*, et une seconde en 2006 par Pierre Branda et Thierry Lentz, *Napoléon, l’esclavage et les colonies*⁴⁷⁴. Les auteurs, qui insistent sur leur positionnement « neutre » face à la question esclavagiste, adoptent un plan chronologique pour montrer comment Napoléon perdit les colonies les unes après les autres, jusqu’à ne plus en avoir. Saint-Domingue fut reconquise par les révolutionnaires esclavisé·e·s en 1803, la Louisiane fut cédée aux États-Unis par Napoléon la même année, la Guyane fut récupérée par les forces portugaises en 1809, le Cap de Bonne-Espérance et l’Île de France furent envahis par la couronne britannique respectivement en 1806 et en 1810. Les historiens précisent toutefois que le chef militaire avait bien, au tournant de 1800, de grands projets de conquête du monde.

À ces deux livres généraux s’ajoutent des contributions sur les colonies du côté pacifique datant des années 1960 de Joël Eyméret, spécialisé dans l’histoire de l’Océan Indien, ainsi qu’un ouvrage consacré au gouvernement de Decaen qui remonte à 1901⁴⁷⁵. Victor Hugues, lui, a bénéficié d’une attention sur sa période en Guadeloupe (1794-1798) lors de laquelle il adopta des idéaux antiesclavagistes, et sur sa position lors de son gouvernement en Guyane (1800-1809)⁴⁷⁶. Quant à la Louisiane, son cas est davantage traité du côté anglo-saxon, puisque l’acte de sa vente marqua un événement majeur dans l’expansion territoriale des États-Unis⁴⁷⁷. Cette historiographie démontre que les historien·ne·s ont en fait surtout interrogé qui était pour ou contre l’esclavage, et seuls les abolitionnistes semblent avoir été considérés. La vraie question du pouvoir colonial est peu regardée, ou alors seuls les échecs sont mis en avant comme pour dire, qu’en fin de compte, la France n’avait pas vraiment un

⁴⁷³ Séance du 16 brumaire an XIII (7 novembre 1804). Paris, ANF, AJ/15/593, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, vendémiaire-ventôse an XIII (septembre 1804-mars 1805).

⁴⁷⁴ BENOT, 1992 ; BRANDA, LENTZ, 2006.

⁴⁷⁵ PRENTOUT, 1901.

⁴⁷⁶ Voir par exemple BENOIST, GERBEAU, 1993 ; RONSSERAY, 2007.

⁴⁷⁷ Pour une étude quelque peu récente qui retrace en outre l’historiographie sur la vente de la Louisiane, voir KASTOR, WEIL, 2009.

empire colonial sous le Premier Empire. Pourtant, les animaux de Joséphine nous disent le contraire et permettent surtout de mettre en lumière les mécanismes d'exploitation de ces terres colonisées.

Les colonies comme points d'accès sur le monde naturel

Non seulement les animaux de la Malmaison indiquent que les colonies existaient, mais que ces dernières étaient pleinement exploitées, en termes d'esclavage et aussi dans les ressources naturelles. En ravivant la pensée impérialiste de la politique napoléonienne, il y a bien évidemment une volonté de dénoncer le silence qui plane constamment sur le passé colonial de la France et surtout sur le rôle de Napoléon dont les historiens peinent à voir une image salie. Aussi, les colonies ne peuvent être négligées dans notre étude car elles furent mobilisées pour le développement de l'histoire naturelle dans les années postrévolutionnaires. Elles jouèrent un rôle très important dans l'importation d'animaux et d'autres spécimens de la nature grâce à leur positionnement stratégique sur le plan géographique, répondant dès lors à des ambitions de conquête du monde naturel.

En déterminant d'où provenaient les animaux logés à la Malmaison, il n'a pu échapper que les entreprises d'extraction étaient en parallèle conçues pour l'approvisionnement du Muséum, comme pour les voyages d'exploration. Se pose alors la question d'identifier les acteurs desquels émanèrent ces intentions de former des collections d'histoire naturelle à partir des colonies ? Une lettre envoyée par les professeurs du Muséum au général Decaen, fraîchement nommé gouverneur de l'Île de France, en donne une réponse :

Vous avez écrit au directeur de l'établissement pour engager l'administration à demander au premier Consul d'envoyer avec vous des naturalistes chargés d'observer et de recueillir les productions les plus intéressantes du païs que vous allez commander. Nous allons nous occuper de répondre à vos vues.

C'est à la valeur de nos armées que la France doit sa puissance et sa gloire ; mais ce qui distingue plus particulièrement leurs conquêtes c'est qu'elles ont enrichi les sciences et les arts. Les chefs militaires en ont connu le prix, et la nation leur sera encore redevable des avantages qu'elle en retirera pendant la paix.

Le païs que vous allez commander est extrêmement riche et peu connu ; vous pourrez envoyer au Muséum beaucoup de choses nouvelles dans tous les genres⁴⁷⁸.

⁴⁷⁸ Lettre des professeurs du Muséum au Citoyen Decaen, Paris, 5^{ème} jour complémentaire an XI (22 septembre 1803). Paris, ANF, AJ/15/743, Correspondance arrivée et départ, an IX (1800-1801)-an XI (1802-1803).

Les professeurs font référence dans la lettre aux anciennes campagnes militaires qu'on a déjà eu l'occasion d'étudier et qui avaient toutes été secondées d'une expédition scientifique placée sous leur supervision. Au vu de la valeur accordée à l'histoire naturelle au tournant du XIX^{ème} siècle, les conquêtes politiques – et la perte des hommes – étaient récompensées par le gain des animaux et des spécimens rapportés en France. Ces êtres et objets de la nature, conservés à Paris ou à la Malmaison, avaient alors l'avantage d'attester de la présence française sur certains territoires. Les colonies n'échappaient pas à cette doctrine que les gouverneurs se devaient de mettre à exécution, par eux-mêmes ou en employant des naturalistes, mais toujours au regard des besoins du Muséum, et de Joséphine.

L'avantage en plus de ces terres colonisées, impliquant en théorie une installation sur le long terme, c'était qu'elles permettaient d'avoir accès à d'autres contrées environnantes pour former des collections universelles de la nature. Les listes d'animaux envoyés par Decaen et Janssens montrent bien comment les colonies jouèrent ce rôle⁴⁷⁹. Car il se trouve des espèces issues du continent africain comme un zèbre, un gnou, des autruches et aussi du sud de l'Asie, avec par exemple des tigres de Java ou un casoar des Moluques.

Les colonies françaises au début du XIX^{ème} siècle ne furent certes pas nombreuses et pour certaines rapidement perdues, laissant dès lors ce sentiment d'échec sur la conquête du monde de Napoléon. En matière d'histoire naturelle, la conquête ne fut pas si désastreuse, en tout cas dans le domaine zoologique puisque des individus de différentes parties du monde pouvaient être réquisitionnés. Du reste, l'animal, lorsqu'il était présent à Paris ou à la Malmaison, camouflait l'échec militaire en exposant une réussite d'appropriation du monde naturel, un mécanisme semblable à celui de la campagne d'Égypte. Donc si, dans l'historiographie, le projecteur est mis sur l'émancipation d'Haïti lors du Consulat, il a été omis que le souvenir de Saint-Domingue continua malgré tout de perdurer sous le Premier Empire grâce notamment aux lamas de Joséphine.

La révolution haïtienne : échec militaire, réussite scientifique ?

La Ménagerie fut publiée en plusieurs livraisons, présentant de nouveaux animaux à chacune d'elles. Le cahier sur l'espèce du lama parut lors de la dixième et dernière livraison,

⁴⁷⁹ « État des animaux donnés au Capitaine de frégate P. Milius par le Gouverneur et Général en chef du Cap de Bonne-Espérance », Pierre Bernard Milius, à bord de la corvette, 6 germinal an XII ; « État des animaux embarqués à l'Île de France », Pierre Berard Milius, à bord de la corvette, 6 germinal an XII. Paris, ANF, MAR/5JJ/24, Voyage de Baudin, Documents généraux concernant l'organisation de l'expédition et les matériaux en provenant, 1800-1804.

soit en avril 1805⁴⁸⁰. Dans la description, le terme de « colonie » et l'appellation « Saint-Domingue » sont utilisés alors qu'Haïti était indépendante depuis plus d'une année. G. Cuvier, l'auteur de la notice sur le lama, rappelait forcément qu'Haïti avait été une appartenante française, qu'elle avait eu le statut de colonie et que la présence des lamas en France était dépendante de l'expédition militaire envoyée par Napoléon. Du reste, il est bien spécifié que l'envoi des animaux du préfet colonial était destiné à Joséphine. Cette désignation avait pour but de refléter les liens de pouvoir, entre la France et Saint-Domingue, qui étaient de plus actifs au sein du parc de la Malmaison dans lequel étaient conservés les lamas. Pour cerner ces enjeux, il convient de revenir sur l'histoire de Saint-Domingue, devenu Haïti, qui se conte à travers les confrontations militaires qui perdurèrent pendant treize années⁴⁸¹ : dans celles-ci, un nom quelque peu connu joua un rôle important dans la trajectoire des lamas de Joséphine.

La révolution haïtienne s'inscrivait dans les différents mouvements de révoltes d'esclaves qui se déroulèrent dans les Caraïbes à la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème siècle. La pensée des Lumières, la naissance de la Société des Amis Noirs en 1788 – l'Angleterre et les États-Unis eurent aussi leur société⁴⁸² –, la Révolution française avec sa Déclaration des droits de l'homme en 1789, puis l'abolition de l'esclavage proclamée en 1794 formèrent autant d'événements pour préparer le terrain de l'émancipation des Antilles françaises, soumises au commerce triangulaire depuis le XVIIème siècle. La révolution haïtienne débuta par une insurrection en 1791 pour finalement gagner l'indépendance de l'île en 1804 et, pour la première fois de l'histoire de l'esclavage, l'émancipation d'un peuple noir. Signe de résistance, cet événement en fait un moment clé de l'histoire de l'humanité, auquel est associé le nom de Toussaint Louverture, promu au rang de figure héroïque du mouvement. Ce dernier se heurta toutefois au pouvoir de Bonaparte qui entraîna sa chute en 1802. Dans une idée de rétablir l'esclavage, qui prit effet cette même année dans toutes les colonies, Napoléon avait envoyé une expédition à Saint-Domingue en 1801. La révolte n'en fut toutefois que plus grande, et les troupes françaises se virent décimées pour finalement devoir capituler à la fin de 1803. Quant aux lamas, ils furent envoyés de Saint-Domingue en floréal an XI (avril-

⁴⁸⁰ « Tableau I. Liste chronologique du contenu des diverses éditions, émissions et livraisons des éditions in-folio. », PIETERS, 1981, p. 232-233.

⁴⁸¹ La bibliographie sur la révolution haïtienne étant conséquente, sont cités ici des ouvrages récents et jugés exhaustifs : DUBOIS, 2004 ; HECTOR, HURBON, 2009 ; GIRARD, 2013 ; GÓMEZ, 2013.

⁴⁸² *Society for Effecting the Abolition of the Slave Trade* créée en 1787 en Angleterre et *American Anti-Slavery Society* en 1833 aux États-Unis.

mai 1803) après y avoir séjourné quelques semaines⁴⁸³, c'est-à-dire en plein milieu du carnage provoqué par les Français.

C'était Charles Victoire Emmanuel Leclerc, époux de Pauline Bonaparte, la sœur de Napoléon, qui était en charge de l'expédition militaire envoyée en 1801. Dans l'histoire de la révolution haïtienne, le nom du général est bien connu, étant rattaché à une répression sanglante envers les personnes esclavisées. Ce qui est moins su ou ignoré, c'est qu'il composa une équipe de naturalistes afin de former des collections d'histoire naturelle, d'après ce que révèlent les archives du Muséum. Ce mécanisme n'était en soi pas tout à fait nouveau, puisque, depuis le XVII^{ème} siècle, Saint-Domingue avait déjà été fortement considérée et exploitée par des naturalistes dépendants du Jardin du Roi sous les Bourbons, mais ce seulement dans le domaine de la botanique⁴⁸⁴. Avec les années postrévolutionnaires, les animaux vinrent aussi à être pris en compte dans l'exploitation scientifique des colonies et leurs environs.

Le ministre de l'Intérieur transmet aux professeurs du Muséum une lettre du 28 messidor an X (17 juillet 1802) de la main de Leclerc qu'il rédigea depuis Saint-Domingue. Le document fut présenté lors de l'assemblée du 19 fructidor (6 septembre 1802). Le général y annonce tout d'abord l'envoi d'un serval vivant, ne se « rappell[ant] pas de l'avoir vu au Muséum d'histoire naturelle »⁴⁸⁵. Cette précision est intéressante en ce qu'elle informe que Leclerc avait visité les collections du Muséum, du moins celle de la ménagerie, et qu'il prit le devoir de les agrémenter lors de son expédition outre-Atlantique. Il ajouta au serval un caïman, qui ne survécut pas, et en parallèle il cherchait à se procurer d'autres animaux :

J'ai donné commission à un officier de mon État major, qui parcourent présentement l'Amérique méridionale, de m'apporter des Lamas et des Vigognes et quelques autres animaux qui ne sont pas au Muséum. Je les enverrai en France, à mesure qu'ils me parviendront. S'il se trouve à St Domingue, ou dans les isles voisines, quelques productions minérales, végétales ou animales qui manquent au Muséum d'Histoire Naturelle, je vous prie de me le faire savoir, je les ferai passer⁴⁸⁶.

⁴⁸³ Georges Cuvier, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 1.

⁴⁸⁴ Sur le rapport entre le Jardin du Roi et les colonies, et plus précisément Saint-Domingue, voir McCLELLAN III, 1992 ; McCLELLAN III, REGOURD, 2011.

⁴⁸⁵ Copie de la lettre écrite par le Général en Chef de l'armée de St Domingue au Ministre de l'Intérieur, Quartier général du Cap, 28 messidor an X (17 juillet 1802). Séance du 19 fructidor an X (6 septembre 1802). Paris, ANF, AJ/15/103, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 17 pluviôse an X-1^{er} frimaire an XI (6 février-22 novembre 1802).

⁴⁸⁶ *Ibid.*

Cette lettre met bien en lumière le rôle joué par les colonies dans l’approvisionnement scientifique. On peut, d’une part, observer la collaboration qui se mit en place entre Leclerc et les professeurs du Muséum ainsi que la fonction de chacun dans la formation de collections. D’autre part, le document montre comment Saint-Domingue fit office de point d’accès pour se fournir en éléments naturels ailleurs sur le continent américain. Les lamas, qui manquaient au Muséum, furent donc acquis-es lors de la mission à laquelle Leclerc fait référence dans la lettre. En effet, les professeurs reçurent un autre document l’année suivante du ministre de l’Intérieur leur annonçant l’arrivée de deux lamas, un mâle et une femelle, par l’un des vaisseaux militaires. Il est précisé que « [c]’est au chef Dalvimart que l’établissement en sera redevable : cet officier chargé d’une mission importante, par le général Leclerc, a voulu dans son voyage à Santa-Fe, être de quelque utilité aux sciences, en faisant achat de ces animaux »⁴⁸⁷.

Contrairement aux kangourous des terres australes, qui avaient été chassés par les voyageurs français à l’aide d’un chien, les lamas furent acquis-es par un moyen de transaction – les canidés, à Saint-Domingue, servirent plutôt d’armes pour traquer et tuer les révolutionnaires⁴⁸⁸. Dans la description de *La Ménagerie*, il est également précisé que les lamas avaient été pris-es à Santa Fe de Bogota par le général D’Alvimart⁴⁸⁹. Le rôle de Gaëtan Souchet D’Alvimart dans l’expédition de Saint-Domingue a été rapidement étudié dans un article quelque peu ancien à son sujet⁴⁹⁰. Il fut envoyé à Caracas, à la Havane et à Santa Fe de Bogota afin de demander aux Espagnols, établis en Nouvelle-Grenade, des ravitaillements et de l’argent pour les troupes françaises qui étaient bien à mal. Les lamas devaient sans doute appartenir à ce moment aux Espagnols et furent échangés ou achetés par le général français lors de cette mission, sans savoir ce que ce dernier proposa en échange. Ce contexte peut laisser supposer que l’approvisionnement des camélidés était lié à une collaboration scientifique entre les grandes nations.

Car, deux ans avant l’acquisition de ces animaux, l’explorateur Alexander von Humboldt, qui entreprit un voyage d’exploration en Amérique de 1799 à 1804 avec Aimé

⁴⁸⁷ Lettre du Ministre de l’Intérieur aux citoyens composant l’administration du Muséum d’histoire naturelle au Jardin des Plantes, Paris, 3 messidor an XI (22 juin 1803). Séance du 10 messidor an XI (29 juin 1803). Paris, ANF, AJ/15/590, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XI (mars-septembre 1803).

⁴⁸⁸ Les soldats français se procurèrent près de 400 dogues de Cuba en 1803, des chiens formatés et utilisés depuis quelques années par les Anglais et les Espagnols contre les esclaves et les « rebelles » dans les Antilles. Sur ce sujet, voir LUTZ, 2003 ; GIRARD, 2012.

⁴⁸⁹ Georges Cuvier, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 1.

⁴⁹⁰ HOUDAILLE, 1959, p. 115-116.

Bompland, rencontra Don José Celestino Mutis, établi à Santa Fe de Bogota où il avait été envoyé par la Couronne espagnole pour entreprendre une mission botanique. Les deux hommes nouèrent une relation scientifique, en partageant leurs recherches, leurs visions puis en échangeant leurs spécimens et leurs livres⁴⁹¹. On ne sait pas auprès de qui D'Alvimart se procura les lamas, et il n'est pas question ici de postuler qu'il rencontra Mutis. Il s'agit plutôt de mettre en lumière le fait qu'il n'y avait pas de mésentente sur le plan des savoirs entre la France et l'Espagne – contrairement à l'Angleterre –, et que des spécimens pouvaient facilement naviguer entre leurs acteurs dans l'idée de faire avancer les sciences naturelles. Il est donc possible que D'Alvimart put acheter des lamas par la justification de l'existence des ménageries françaises, une information en tout cas communiquée par Leclerc. S'il ne s'agit là que d'une hypothèse, les camélidés éclaire dans tous les cas le fait que la mission militaire D'Alvimart fut couplée d'une seconde à visée zoologique et que les deux furent ordonnées par Leclerc, bien que le ministre de l'Intérieur attribuât l'initiative à D'Alvimart. Mais ces impulsions devaient sans doute venir du général en chef puisque, dans le reste du document, le ministre parle de deux chats-tigres et d'un vautour procurés à Caracas. Ces animaux furent envoyés à Paris par un capitaine, dont le nom n'est pas mentionné, sur les ordres de Leclerc⁴⁹².

Du reste, les intentions du général en matière d'histoire naturelle ne s'arrêtèrent pas à la formation d'une collection à envoyer aux professeurs du Muséum. Il pensa également à établir sur l'île des jardins botaniques institués de la même manière que le Jardin des Plantes, comme au temps des Bourbons⁴⁹³. Instaurée par Jean-Baptiste Colbert sous Louis XIV, cette pratique s'inscrivait pleinement dans un mécanisme colonial. Les naturalistes installés transposaient leur savoir européen en transformant les terres de la colonie pour y établir des cultures de plantes étrangères aux Antilles. Les colonies détenaient des petites répliques du Jardin du Roi, par un système d'hybridation, afin de servir l'usage des Français sur place – comme avec les plantes médicinales – mais aussi afin de développer le réseau d'agriculture marchande – comme le café et les épices – en multipliant les mêmes plantations dans les colonies⁴⁹⁴. Leclerc pensa à rétablir ce procédé et il demanda à cet effet que des naturalistes

⁴⁹¹ Sur les échanges entre Humboldt et Mutis, voir DE RIBAS, 2017.

⁴⁹² Lettre du Ministre de l'Intérieur aux citoyens composant l'administration du Muséum d'histoire naturelle au Jardin des Plantes, Paris, 3 messidor an XI (22 juin 1803). Séance du 10 messidor an XI (29 juin 1803). Paris, ANF, AJ/15/590, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XI (mars-septembre 1803).

⁴⁹³ Copie de la lettre écrite par le Général en Chef de l'armée de St Domingue au Ministre de l'Intérieur, Saint-Domingue, 28 messidor an X (17 juillet 1802). Paris, ANF, AJ/15/103, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 17 pluviôse an X-1er frimaire an XI (6 février-22 novembre 1802).

⁴⁹⁴ Sur le fonctionnement et l'intérêt politique des jardins botaniques dans les colonies françaises, voir REGOURD, 1999 ; McCLELLAN III, REGOURD, 2000.

français vinssent s'établir à Saint-Domingue pour diriger l'établissement et pour mener des recherches dans les différentes disciplines des sciences naturelles. Il explique dans la lettre que le but était de pouvoir exploiter les mines de l'île ainsi que les plantes qui pourraient être transformées en médicaments pour que les Français·es établi·e·s ne dépendissent plus de l'Europe⁴⁹⁵. Le projet fut accepté par les professeurs de Muséum, mais sans doute ne vit-il jamais le jour, Leclerc perdant la vie quelques mois plus tard et la France perdant la colonie l'année suivante.

En parallèle du projet du général, une autre mission relative à l'histoire naturelle avait pris place. Dans la même assemblée du 19 fructidor an X (6 septembre 1802), les professeurs présentèrent une lettre datée du 13 fructidor (31 août) dans laquelle le citoyen Roume fait état des différentes collections d'histoire naturelle (entomologique, minéralogique, botanique) qu'il envoya depuis Saint-Domingue au Muséum et des hommes qui s'étaient attelés à les former⁴⁹⁶. On y trouve notamment le citoyen Advenier sur lequel il est précisé qu'il avait en premier lieu participé à l'expédition Baudin pour finalement être envoyé par le capitaine à Saint-Domingue. Le citoyen Giroud est aussi cité. Un article de 2008 publié par Robert Chagny à son propos renseigne sur le fait qu'il avait été envoyé sur l'île en 1796 avec le citoyen Roume pour étudier la minéralogie et, surtout, pour déterminer les mines à exploiter⁴⁹⁷. Une équipe de naturalistes avait donc été formée bien avant les ambitions et les travaux de Leclerc. Si la lettre du citoyen Roume tomba peu après celle du général en chef dans les mains des professeurs, c'était probablement dans l'idée de présenter et de mettre en valeur les naturalistes déjà sur place pour remplir les intentions de Leclerc, plutôt que d'en envoyer depuis Paris.

L'extraction pointilleuse de ces quelques informations nous permet un constat plus général : l'expédition militaire à Saint-Domingue fut secondée d'une expédition pour l'histoire naturelle, au même titre que les voyages de découverte et les campagnes révolutionnaires. On peut dès lors sans trop d'hésitation conférer à l'histoire de la révolution haïtienne des enjeux politico-scientifiques. Et s'il est d'autant plus important d'éclairer cette dimension, c'est que l'histoire naturelle se révéla fortement utile dans des missions à visée coloniale. Il ne

⁴⁹⁵ Copie de la lettre écrite par le Général en Chef de l'armée de St Domingue au Ministre de l'Intérieur, Saint-Domingue, 28 messidor an X (17 juillet 1802). Paris, ANF, AJ/15/103, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 17 pluviôse an X-1er frimaire an XI (6 février-22 novembre 1802).

⁴⁹⁶ Copie de la lettre du C^{en} Roume, agent du gouvernement français à St Domingue, Paris, 13 fructidor an X (31 août 1802). *Ibid.*

⁴⁹⁷ CHAGNY, 2008, p. 75. L'article s'attache en fait surtout à retracer le positionnement politique d'Alexandre-Benjamin Giroud lors de son séjour à Saint-Domingue.

s'agissait pas seulement de former des collections pour les recherches au sein du Muséum, mais d'utiliser l'expertise et le savoir des naturalistes français pour exploiter davantage la terre dominée. Ces projets tombèrent certes à l'eau à la fin de 1803, avec la défaite française, mais ils eurent quand même le temps de se développer et furent bénéfiques à la France surtout dans la formation de collections, comme en témoignent les camélidés.

L'étude des lamas de Joséphine révèle le rôle des colonies dans l'approvisionnement zoologique, et aussi d'autres branches de l'histoire naturelle. L'extraction des animaux fut en premier lieu pensée pour le Muséum afin de compléter la collection nationale. Il n'existe toutefois aucun document qui permet de comprendre pourquoi ce fut finalement Joséphine qui reçut les lamas. Leclerc aurait-il finalement jugé que cette espèce animale était plutôt digne d'une ménagerie princière ? Voulut-il faire preuve d'allégeance envers Joséphine, d'autant qu'il gravitait déjà autour de la famille Bonaparte ? Ou alors la future Impératrice réclama-t-elle personnellement les lamas ? Rien ne peut être affirmé avec certitude. Ce qui se dégage néanmoins très clairement, c'est que l'extraction des animaux était pensée à la fois pour Joséphine et pour le Muséum. Les questions qui viennent d'être soulevées poussent en outre la réflexion plus loin et se doivent encore d'être étudiées, car l'approvisionnement des ménageries ne fonctionnait en fait pas en parallèle mais de manière croisée.

Que ce fût alors au Muséum ou à la Malmaison, les animaux rapportés des colonies permettaient, dans l'idée, de former une collection zoologique quasi universelle. Comme il a pu être exemplifié, les hommes étaient envoyés par les gouverneurs coloniaux afin de se procurer des espèces animales des alentours. Pour ce faire, il fallait toutefois aussi jouer des relations avec les puissances européennes puisqu'elles possédaient chacune des terres annexées et des colonies. Les lamas étaient en effet détenus par les Espagnols, puisque D'Alvimart alla les chercher à Santa Fe de Bogota qui appartenait à ce moment-là au royaume de Nouvelle-Grenade. Le couple de camélidés venait à l'origine de la chaîne des Cordillères, une région montagneuse du Pérou, appartenant aussi à la couronne espagnole⁴⁹⁸ – qui n'avait pas encore été ralliée à l'Empire français. Les animaux transitaient ainsi par différentes terres sur lesquelles les pays d'Europe avaient la mainmise et qui constituaient des points d'accès pour les échanges et l'approvisionnement.

De manière un peu grossière, si on ajoute aux colonies le voyage aux terres australes et la campagne d'Égypte, il ne manquait finalement, à Joséphine et au Muséum, que le monde

⁴⁹⁸ Georges Cuvier, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 1.

naturel de l'Empire russe – qui n'échappa d'ailleurs pas à l'invasion napoléonienne, mais en vain. Même si la France perdit ses colonies une à une, les différentes expéditions ne furent pas si inutiles puisque des animaux et des spécimens purent être extraits pour être exploités. Parmi ces différentes collections, les espèces vivantes étaient d'une importance particulière puisqu'elles pouvaient proliférer et donc continuer à approvisionner la France.

B(III). S'appropriier l'ailleurs : le règne animal sous un même toit

Les vélins des lamas présentent un mâle et une femelle qui sont chacun·e entouré·e de montagnes et de végétation, notamment des cactus, soit des plantes dans lesquels les camélidés évoluaient dans la chaîne des Cordillères. Il peut être attesté que cet environnement représente l'habitat naturel des lamas puisqu'il est représenté sur une planche gravée un peu plus tardivement et issue des *Vues des Cordillères, et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*. Cet ouvrage fut publié par Alexander von Humboldt en 1810, après son voyage en Amérique (1799-1804), et l'estampe, gravée d'après les dessins faits sur place par le naturaliste, représente le Chimborazo avec, au pied, sur la gauche, des lamas qui marchent et qui broutent entourés de cactus (fig. 49). Or, les lamas à la Malmaison ne bénéficièrent certainement pas de cet environnement montagneux et végétal. L'habitat naturel ne fut que recréé par le pinceau du peintre de Wailly. Mais la représentation de l'environnement d'origine des animaux n'était pas forcément très commune dans les vélins. Datées de 1803, les peintures furent exécutées dans un moment où la ménagerie du Muséum s'apprêtait à prendre forme d'après le projet original qui l'envisageait tel un musée universel du vivant.

Lacépède rédigea l'introduction de *La Ménagerie*, dans laquelle figure la notice sur les lamas de Joséphine, en rappelant ce à quoi devait ressembler et servir une telle institution. Dans ce texte, daté de 1801, le zoologiste reprend les principes émis dans les différents rapports des années 1790 rédigés pour l'instauration de la ménagerie. C'est que les parcs n'avaient pas encore commencé à être construits au tournant de 1800. Lacépède n'était d'ailleurs pas le seul à promouvoir la captivité animale dans ces années. F. Cuvier, le garde de la ménagerie, rédigea en 1804 la *Notice des animaux vivans de la ménagerie, leur origine et leur histoire dans cet établissement* en y rappelant également l'utilité de l'enceinte. Hormis une détention encyclopédique de l'animal à des fins de classification des espèces, la ménagerie devait être utile à la société. Cette ambition, émise à la suite de la Révolution, faisait forcément écho au contexte politique de la France qui s'était vue perdre la majeure partie de ses colonies suite à la guerre de Sept Ans en 1763. Les productions animales émises du Muséum devaient dès lors remplacer le rôle des colonies et des esclaves puis aider à se défaire du commerce international afin de perfectionner l'agriculture française. Pour ce faire, il était question d'acclimater certaines des espèces venues d'ailleurs, un procédé qui, selon Michael A. Osborne, était la quintessence de l'impérialisme et le colonialisme scientifiques⁴⁹⁹.

⁴⁹⁹ Osborne détaille les mécanismes de cette science coloniale dans son étude sur la Société zoologique d'acclimatation, touchant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle français. Voir OSBORNE, 1994.

Le savoir naturaliste pourrait aider la réalisation de ce projet, du moins ce bienfait fut invoqué dans les différents textes pour amortir les coûts engendrés par la construction de la ménagerie.

C'est que, comme il sera démontré, le Muséum se voulait être pensée comme une cité détenant toutes les espèces animales vivantes. Mais pour ce faire, il fallait réussir à conserver les individus. On verra alors comment il fut envisagé d'utiliser les plantes du jardin et de la serre pour réussir à faire vivre les animaux. L'interdisciplinarité – si on peut l'appeler ainsi – du Muséum ne se voulait pas nécessairement de penser les collections des différents règnes séparément, mais de les joindre pour recréer le globe sous un même toit. Du reste, la conservation des espèces impliquait leur reproduction. Or, sur ce point, un choix devait s'opérer afin de pouvoir justifier le projet d'une encyclopédie vivante à ciel ouvert. Seules les espèces dites utiles se devaient alors d'être multipliées. Il s'agira donc de voir comment l'observation naturaliste développée sur toutes les espèces pouvait aider à entreprendre une sélection, faisant du Muséum non seulement un lieu de savoir théorique mais aussi appliqué à l'économie. Cet objectif de l'institution était un moyen de conserver l'entreprise coloniale sans pour autant dépendre des colonies, grâce à l'appropriation des ressources naturelles. Il sera toutefois constaté que tant le projet du musée universel que la sélection d'espèces utiles ne prirent jamais effet au sein de l'établissement public, mais sans pour autant disparaître.

Un musée universel de la nature

En 1797, Louis-François Jauffret, publia, sous l'autorité des professeurs du Muséum, un ouvrage qui devait servir de guide pour l'instruction du jeune public. Son *Voyage au jardin des Plantes* s'ouvre sur une conversation avec son ami, Gustave, à qui il promet de faire un tour du monde. Dans la confidence, l'auteur précise au lectorat : « Gustave ne soupçonnait pas mon dessein ; car il ignorait encore qu'il existe un établissement où sont rassemblées les productions diverses de toutes les parties du globe »⁵⁰⁰. Il est difficile, en lisant ce propos qui avait pour but de faire bonne presse au Muséum, de ne pas avoir à l'esprit le principe fièrement brandi aujourd'hui par un certain musée anglais : « The British Museum is unique in bringing together under one roof, the cultures of the world, spanning continents and oceans »⁵⁰¹.

En muséologie, il est établi que le British Museum forme un parfait exemple du musée universel, un concept qui prit racine dans la France post-révolutionnaire et qui est aujourd'hui

⁵⁰⁰ JAUFFRET, 1797, p. 2.

⁵⁰¹ <https://www.britishmuseum.org/about-us/governance>, consulté le 7 juin 2024.

pointé du doigt dans les études décoloniales⁵⁰². Pour retracer la lignée, le Louvre est pris comme point de départ avec la figure de Dominique-Vivant Denon qui, après sa nomination de directeur en 1802, pensa la transformation du Muséum central des arts avec un principe d'universalité – où il y intégra les collections d'Égypte. Or, le projet du Louvre n'était à l'époque vu que comme la « petite sœur » du Muséum, qui était caractérisé d'une ferveur encyclopédique. Car contrairement au Louvre, l'institution vouée à l'histoire naturelle s'inscrivait dans une continuité de certains objectifs du Jardin des Plantes sous l'Ancien Régime⁵⁰³. Fondé en 1626, le parc, comprenant le Jardin du roi et le Cabinet du roi, s'était imposé comme lieu incontournable de l'histoire naturelle au courant du XVIIIème siècle lorsqu'il était placé sous l'intendance de Georges-Louis Leclerc de Buffon (position occupée de 1739 à 1788, reprise ensuite par Henri Bernardin de Saint-Pierre). Dans cette entreprise, l'une des occupations principales était vouée à recueillir les végétaux des différentes contrées.

Lorsque Antoine Claire Thibaudeau émit son rapport à la Convention nationale quant à l'agrandissement du Muséum en 1794, il rappela les bienfaits du Jardin des Plantes pour la France sous l'Ancien Régime, en listant les différents pays d'où provenaient les végétaux qui y avaient été acclimatés et qui y vivaient désormais. L'auteur conclut en avançant que « [n]ulle part, dans le monde, il n'existe un tableau de toutes les cultures qui sont établies ou qui peuvent s'établir sous un climat donné »⁵⁰⁴. Cette volonté de posséder les productions naturelles du monde sous un même toit s'était déjà développée le long du XVIIIème siècle pour la botanique et formait un élément essentiel pour asseoir l'autorité de l'établissement. Avec l'avènement de la Révolution, ces considérations devaient s'amplifier, comme l'appuie Thibaudeau : « Il appartenait à la nation française régénérée de montrer cette merveille à l'Europe étonnée »⁵⁰⁵. Il est ici souligné que le Jardin des Plantes devenu Muséum national appartenait désormais au peuple, et non plus au Roi. L'institution devait servir d'instrument de gloire nationale face aux autres puissances européennes. Aussi, l'un des grands changements qui fut apporté avec l'instauration de l'institution muséale était la réunion de toutes les disciplines des sciences naturelles, et de leurs collections respectives. Ce qui avait prévalu pour la botanique sous l'Ancien Régime devait désormais valoir pour la zoologie, les deux disciplines comportant des collections vivantes⁵⁰⁶.

⁵⁰² Citons par exemple CURTIS, 2006 ; FLYNN, 2012 ; BASU, 2023 ; VERGÈS, 2023.

⁵⁰³ SPARY, 2000, p. 235.

⁵⁰⁴ THIBAUDEAU, 1794, p. 8.

⁵⁰⁵ *Ibid.*

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 7-8.

La ménagerie établie depuis 1794 devait dès lors réunir toutes les espèces du monde. Cet objectif fut rappelé par Lacépède dans l'introduction de *La Ménagerie*, publiée en 1801 : « [E]lles [les différentes espèces d'animaux] présenteront à l'œil de l'observateur un tableau fidèle des créations de la nature vivante dans les régions les plus remarquables du monde. »⁵⁰⁷ L'emploi du futur retient l'attention, car il montre que la ménagerie n'avait pas encore la forme d'une encyclopédie vivante des animaux. Dans la *Notice des animaux vivans de la ménagerie* publiée en 1804 par Frédéric Cuvier, le garde de la ménagerie fait le même constat en rappelant qu'une ménagerie devait être un lieu « où les diverses espèces de tous les continents peuvent être placées à côté les unes des autres »⁵⁰⁸. Ces deux textes furent rédigés au moment où les enceintes pour accueillir les animaux commençaient à être construites sous la direction de l'architecte Jacques Molinos. Les auteurs rappelaient les ambitions émises dix ans auparavant, surtout dans le cas de Lacépède. Le projet exposé dans *La Ménagerie* est le même qu'il avait énoncé en 1795 dans son texte sur le principe de l'établissement d'une ménagerie publique⁵⁰⁹.

Le Muséum devait dès lors changer la disposition de la manie encyclopédique des Lumières. Non seulement le règne animal était présenté par des spécimens naturalisés dans la galerie d'histoire naturelle et par le biais de planches amassées dans les manuels, mais aussi par les êtres vivants. Cette nouvelle disposition, ou du moins sa conception, voulait répondre à différentes fonctions au-delà de l'étude scientifique, qui finalement se contentait des spécimens morts. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer des acteurs différents que G. Cuvier, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire ou Jean-Baptiste Lamarck dans cette volonté de reproduire un tableau vivant de la nature. Mais pour pouvoir relier les personnes et leurs envies avec la diversité des apports de la captivité animale, il convient de poursuivre l'étude sur le projet du musée universel. Il permet d'éclairer ce que l'instauration de la ménagerie modifia dans le rapport humain-animal, puisque les êtres vivants venus d'ailleurs étaient désormais à portée des citoyen·ne·s.

Adam et Ève au Jardin des Plantes

Les acteurs qui proposaient de détenir toutes les espèces animales sous leur forme vivante ne firent pas qu'émettre l'idée ; ils proposèrent des solutions à la réalisation du projet.

⁵⁰⁷ Bernard-Germain Étienne de LACÉPÈDE, « Introduction », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 6.

⁵⁰⁸ « Avertissement », *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, 1804, p. VIII.

⁵⁰⁹ LACÉPÈDE, 1792, p. 454-455.

Dans l'introduction de *La Ménagerie*, Lacépède présente à quoi devait ressembler la ménagerie pour que les animaux s'y établissent :

On pourra comparer cette immense ménagerie à une campagne variée et riante, où les différentes espèces d'animaux [...] trouveront le toit, l'exposition et les soins les plus convenables à leur organisation ; et où, vivant au milieu des plantes et des arbres de leurs pays, à l'ombre du moins des végétaux les plus analogues à ceux de leur patrie, se livrant comme sur leur terre natale, à leurs jeux et à leurs mouvements chéris, ne sentant ni leur exil, ni la perte de leur indépendance⁵¹⁰.

Il était proposé d'implanter les animaux dans une flore de leur habitat naturel ou du moins ressemblante. Comme il a été indiqué précédemment, ce projet exposé par Lacépède était le même qu'il avait énoncé en 1795⁵¹¹. Et ces vues avaient déjà été émises par Bernardin de Saint-Pierre en 1792, en suggérant d'utiliser les collections vivantes de plantes non-indigènes déjà présentes à Paris :

Ces deux établissements réunis [le jardin et la ménagerie] se prêteront mutuellement des lumières. On y étudiera les rapports des animaux avec les plantes qui leur sont compatriotes : ce n'est que par cette double harmonie qu'on peut les naturaliser. [...] On peut offrir sans frais, dans les serres chaudes du jardin, aux animaux délicats les températures et les plantes de leur pays. Ils oublieront leur captivité à la vue des végétaux qui les ont vu naître, et se livreront aux amours par les douces illusions de leur patrie⁵¹².

L'un des avantages du Muséum résidait dans la détention d'éléments naturels appartenant à différents règnes. L'ingéniosité de Bernardin de Saint-Pierre résidait alors dans le fait de les utiliser mutuellement, renforçant cette idée de musée universel où différentes branches de l'histoire naturelle se verraient en outre mélangées. Ce qui avait déjà pu être mené en termes de culture des plantes non-indigènes sous l'Ancien Régime, et qui devait continuer après la Révolution, pourrait ainsi servir à accueillir les espèces animales étrangères. Mais le fait de penser la ménagerie en termes d'écosystème n'était pas seulement lié à la conservation des animaux, et s'inscrivait aussi dans une utilité scientifique. Il faut pour cela remonter au XVII^e siècle avec Maria Sibylla Merian qui fut une naturaliste importante par le fait qu'elle envisagea les insectes dans leur environnement, tels qu'elle les disposa dans ses planches. Kay Etheridge stipule que cette intégration de l'habitat naturel, par les fleurs,

⁵¹⁰ Bernard-Germain Étienne de LACÉPÈDE, « Introduction », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 6.

⁵¹¹ LACÉPÈDE, 1792, p. 454-455.

⁵¹² BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 23-24.

permettait de mettre en valeur le comportement des animaux par l'image⁵¹³. En croisant cette observation avec les textes fondateurs sur la ménagerie, on comprend que la culture des plantes, déjà implantée depuis l'Ancien Régime, servirait l'observation des mœurs animalières, ce que le Muséum se proposait d'apporter comme nouveauté dans l'étude zoologique. Il a toutefois déjà été soulevé, par les historien-ne-s qui ont traité de la ménagerie du Muséum, que la conception de Lacépède et de Bernardin de Saint-Pierre relevait de la pure utopie⁵¹⁴. Les points soulevés quant aux conditions propices à l'accueil des animaux étaient certes irréalistes, mais ils étaient partagés par d'autres acteurs liés d'une manière ou d'une autre au Muséum et, surtout, ils perdurèrent en tout cas une dizaine d'années.

Lorsqu'en 1802 le général Leclerc fit le point sur les collections d'histoire naturelle qu'il souhaitait envoyer à l'institution depuis Saint-Domingue, dont les lamas, l'un des membres de l'assemblée proposa de loger les animaux dans les serres qui accueilleraient les plantes venues d'Amérique centrale. Cette idée s'inscrivait précisément dans une volonté d'acclimater les animaux : « La présence de plantes auxquelles ils sont accoutumés, pourra influencer sur leur conservation et peut-être même sur leur propagation »⁵¹⁵. Mais cette proposition fut remise à plus tard, car l'état actuel du Jardin des Plantes ne permettait pas de recevoir les animaux dans des conditions analogues à leur climat d'origine. Alors que les travaux de la ménagerie dirigés par Molinos avançaient progressivement, ce projet organique fut remis sur la table. À l'automne 1803, les professeurs de zoologie proposèrent à l'assemblée un projet concret pour le terrain qu'il restait à aménager (partie vide sur le plan de 1803, fig. 3). L'agrandissement du Jardin des Plantes devait s'organiser en plusieurs villages qui recréeraient d'une certaine manière différents climats afin de convenir aux besoins variés des animaux venus d'ailleurs⁵¹⁶.

Or, comme on a déjà eu l'occasion de le voir, cette utopie ne prit jamais vraiment forme, et encore moins pour les animaux dits féroces. Au-delà de la question des moyens, les naturalistes n'avaient simplement que peu d'idées sur les conditions environnementales des animaux au début du XIX^{ème}, faute de vouloir bien faire. F. Cuvier avoua dès lors avec sa *Notice* de 1804 que les zoologistes ne savaient encore rien sur les animaux. Le garde de la ménagerie attire l'attention sur le fait qu'« il reste beaucoup à faire pour arriver au point où tous ces avantages pourront être recueillis », c'est-à-dire aux avantages apportés par les

⁵¹³ ETHERDIGE, 2021, p. 5.

⁵¹⁴ SERNA, 2017, p. 91 et 99 ; POUILLARD, 2019 (1), p. 30.

⁵¹⁵ Séance du 19 fructidor an X (6 septembre 1802). Paris, ANF, AJ/15/103, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 17 pluviôse an X-1^{er} frimaire an XI (6 février-22 novembre 1802).

⁵¹⁶ Séance 26 vendémiaire an XII (19 octobre 1803). Paris, ANF, AJ/15/105, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 vendémiaire an XII-3 prairial an XII (28 septembre 1803-23 mai 1804).

animaux à l'industrie⁵¹⁷. F. Cuvier liste ensuite une série de questions : sous quel climat les espèces vivaient-elles ? De quelle nourriture se servaient-elles ? À quels prédateurs devaient-elles échapper ? Ou encore de quelles maladies pouvaient-elles être victimes ? Ainsi, rien n'était en place pour rassembler les moyens nécessaires à l'accueil des animaux non-indigènes.

Toutes ces idées qui perdurèrent en tout cas sur une dizaine d'années et qui furent émises par différentes personnes interpellent. Pourquoi vouloir se plier aux besoins des animaux, alors qu'on sait pertinemment que la question du bien-être animal n'était pas au cœur des préoccupations dans les années postrévolutionnaires ? La reconstitution de l'habitat naturel servait d'une part à montrer les connaissances des professeurs sur le règne animal – ce qui, d'après les dires de F. Cuvier, n'était pas le cas –, mais aussi sur les endroits d'où venaient les animaux. Warwick Anderson stipule que les habitations ne pouvaient être connues que par les réseaux coloniaux et donc par les naturalistes implantés dans les terres assujetties⁵¹⁸, ce que relève très bien le cas de Saint-Domingue avec les ambitions de Leclerc. Donc le projet échoua en partie parce que la France ne détenait pas des colonies partout dans le monde. Ce qui nous amène à une seconde réponse : dans les textes de Bernardin de Saint-Pierre et de l'assemblée des professeurs, il est souligné dans les deux cas que la recréation d'un habitat naturel serait propice à conserver les espèces animales jusqu'à les multiplier, en passant par l'acte de la reproduction. Sans pouvoir détenir un grand nombre de colonies, leurs ressources naturelles – ramenées par le biais de voyages de découvertes ou d'expéditions militaires – pourraient tout de même être conservées à Paris en les faisant proliférer. Mais cela impliquait que le Jardin d'Éden ne suffisait pas, il fallait aussi y planter un Adam et une Ève de chaque espèce.

Ces préoccupations semblent avoir touché les professeurs, en tout cas au tout début des années 1800. Or, il n'était pas aisé de trouver deux individus de sexe différent. Lorsqu'en 1802 Joseph Bonaparte, frère de Napoléon, envoya à la ménagerie nationale un ichneumon (mangouste d'Égypte), les naturalistes, qui en possédait déjà un, l'acceptèrent avec un certain enthousiasme, et pour cause :

[C]et animal rare, et célèbre par ce qu'on a raconté de lui est d'autant plus intéressant pour nous que c'est une femelle et [celui] que le C^{en} Geoffroy nous a apporté d'Égypte étoit mâle.

⁵¹⁷ « Avertissement », *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, 1804, p. IX.

⁵¹⁸ ANDERSON, 1992, p. 142.

Nous avons mis ensemble les deux individus, et nous espérons qu'ils se multiplieront et que nous pourrions observer tout ce qui est relatif à leur histoire⁵¹⁹.

La formation de couple au sein des espèces faisait partie des missions du Muséum, sans que la tâche fût pour autant facile. Alors les lamas de Joséphine, déjà arrivé·e·s par deux, permettaient de placer des espoirs sur leur multiplication, comme l'indique G. Cuvier sur la notice rédigée à leur sujet dans *La Ménagerie* :

Les individus que nous allons décrire appartiennent à une espèce très-utile, et cependant très imparfaitement connue jusqu'ici ; ce que nous allons en dire prend d'autant plus d'intérêt, que rien n'empêche d'espérer que cette espèce ne propage dans nos climats, et que ces individus mêmes ne deviennent la souche d'une prospérité nombreuse⁵²⁰.

Tels Adam et Ève au commencement de l'espèce humaine, les deux habitant·e·s de la Malmaison avaient le potentiel de former la première « souche » de prolifération des lamas en terres européennes. Toutefois, cette volonté de faire reproduire les animaux ne se concentra pas sur toutes les espèces, mais seulement sur celles considérées utiles, comme appuyé par G. Cuvier.

Sélectionner et multiplier les espèces utiles

Le rôle d'entremetteurs que les naturalistes se devaient de jouer ne fonctionnait qu'approximativement à cause des mauvaises conditions de la ménagerie publique. En tout cas, pour les ichneumons, aucune suite ne se profila⁵²¹. Les lamas, en revanche, se reproduisirent. La nouvelle fut même publiquement annoncée le 13 mai 1805 :

Les lamas mâle et femelle, qui y [à Malmaison] ont été amenés il y a deux ans, ont produit cette année un petit très-vigoureux et très-bien portant. Cela donne à penser que si l'on parvenait à introduire chez nous la vigogne, elle y multiplierait aussi, puisque c'est un animal qui diffère très-peu du lama⁵²².

La reproduction des lamas était sans doute dépendante de la liberté et de l'espace offerts par Joséphine à la Malmaison, et qu'elle avait mis en avant lorsqu'elle réclama les

⁵¹⁹ Lettre des professeurs du Muséum au C^{en} Joseph Bonaparte, 20 vendémiaire an XI (12 octobre 1802). Paris, ANF, AJ/15/743, Correspondance arrivée et départ, an IX (1800-1801)-an XI (1802-1803).

⁵²⁰ Georges CUVIER, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 1.

⁵²¹ Frédéric Cuvier, dans l'article sur l'ichneumon dans *l'Histoire naturelle des mammifères*, fonde ses observations sur l'individu ramené par Geoffroy Saint-Hilaire mais ne mentionne rien quant à une possible reproduction. Frédéric CUVIER, « L'ichneumon », dans CUVIER, SAINT-HILAIRE, v. 3, 1824.

⁵²² *La clef du cabinet des souverains*, 13 mai 1805, p. 3.

kangourous d'Angleterre. De plus, les deux individu-e-s purent se contenter des végétaux présents en France pour se nourrir, d'après ce que rapporte G. Cuvier dans la notice⁵²³, n'ayant donc pas nécessité d'une recréation de leur état naturel. Les lamas réussirent ainsi à s'acclimater en terres françaises, une première pour le continent européen.

L'enthousiasme procuré par cet événement touchait à des questions utilitaires liées à des enjeux politiques. Le terme d'acclimatation apparut à la fin du XVIII^{ème} siècle dans la langue française – en faisant son entrée dans le dictionnaire seulement en 1835⁵²⁴ – alors qu'en Angleterre il apparut dans les années 1820⁵²⁵. Cela indique que la France se mit à envisager l'appropriation des ressources naturelles d'autres contrées, ce qui corrèle avec la perte des colonies au milieu du siècle qui, elles, ne pouvaient plus être exploitées. Ce fut le rôle que joua en partie le Jardin du Roi sous l'intendance de Buffon, et ce qui explique pour quelles raisons l'histoire naturelle prit de l'importance. Le procédé d'acclimatation nécessitait le savoir scientifique des naturalistes. En prenant exemple sur la France, le jardin botanique de Kew Garden devint également un lieu d'exploitation pour l'agriculture, lorsque le roi Georges III en confia la direction au savant Joseph Banks en 1772⁵²⁶. Avec la création du Muséum, cette pratique fut d'autant plus ancrée. La chaire de culture, en plus de celle de botanique, fut créée et confiée à André Thouin afin de pleinement travailler sur l'utilisation des plantes pour l'agriculture⁵²⁷. Le cas des lamas démontre que cet état impérialiste par l'appropriation des ressources naturelles s'étendit également aux animaux et peut notamment se comprendre au regard de la vigogne qu'invoque l'auteur de l'article de *La clef du cabinet des souverains* du 13 mai 1805.

Dans la notice sur les lamas de *La Ménagerie*, G. Cuvier dresse le même parallèle en y détaillant les raisons : « Cette laine [des lamas] ne donnerait que des étoffes grossières ; mais tout le monde sait le parti que l'on tire aujourd'hui de la laine de Vigogne, pour produire des étoffes à la fois très-chaudes et très-légères »⁵²⁸. L'Europe avait déjà vu quelques lamas apparaître depuis le XVI^{ème} siècle, surtout en Espagne. Certains naturalistes s'étaient intéressés à cet animal puis à ses espèces analogues rencontrées par des voyageurs. Si cinq espèces avaient été identifiées, G. Cuvier définit qu'il n'existait que le lama et la vigogne ;

⁵²³ Georges Cuvier, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 6.

⁵²⁴ OSBORNE, 2000, p. 137.

⁵²⁵ ANDERSON, 1992, p. 135.

⁵²⁶ DRAYTON, 2000, p. 78-81. Sur le rôle de Banks dans la botanique utilitaire, voir notamment GASCOIGNE, 1994.

⁵²⁷ Sur la chaire de culture, voir Jean GAYON, « Le Muséum national d'Histoire naturelle et l'amélioration des plantes au XIX^{ème} siècle », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 375-402.

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 6.

l'alpaca, qui fut finalement jugé comme l'espèce détenant la meilleure laine, fit son entrée au Muséum seulement dans les années 1820⁵²⁹.

Les lamas qu'avait connus l'Europe jusqu'au début du XIX^{ème} siècle étaient arrivés individuellement. Joséphine fut la première détentrice d'un couple qui annonçait une prolifération de l'espèce afin de pouvoir l'exploiter, et qui permettait d'envisager un même processus pour d'autres animaux de la même famille afin de développer notamment une industrie lainière. Hormis leurs poils, les lamas détenaient d'autres qualités jugées utiles. G. Cuvier rappelle dans la notice qu'au Pérou l'espèce était depuis plusieurs siècles employée non seulement pour sa laine, mais aussi pour son lait, sa chair, pour labourer et pour transporter. Sur ce dernier point, l'anatomiste ajoute que « [!]es principaux avantages du Lama sont sa sobriété et la sûreté de son pied, qui lui fait parcourir, sans danger, les rochers les plus escarpés : mais ces avantages sont balancés par l'inconvénient de sa faiblesse »⁵³⁰. En lisant cette phrase, on oublie presque qu'elle provient d'un manuel d'histoire naturelle, car elle pourrait tout autant provenir d'un compte-rendu de l'Exposition des produits de l'industrie. Mais G. Cuvier revient sur le comportement du camélidé qui, s'il a décidé de ne plus avancer, s'arrête, se fige et ne bouge plus. L'agentivité reprend ici le dessus sur la mécanique, ce qui permet d'extraire l'importance pour les naturalistes de connaître les mœurs des animaux pour définir leur utilité. G. Cuvier conclut en tout cas que pour le transport, les bœufs et les chevaux feraient mieux l'affaire que les lamas, sauf peut-être dans les Alpes et les Pyrénées, étant un animal de montagne au pied sûr⁵³¹.

Le lama n'est pas le seul animal à bénéficier dans *La Ménagerie* de remarques quant à son exploitation : l'éléphant d'Inde servirait par exemple au transport, le chameau d'Asie centrale de bête de somme, l'ours d'Amérique fournirait de la fourrure, le zébu d'Afrique du lait. C'est que la ménagerie devait « servir la société plus directement encore, en acclimatant les animaux étrangers réclamés par l'économie publique »⁵³², comme le rappelle Lacépède dans l'introduction de *La Ménagerie*. Toutes ces suppositions étaient à l'origine fondées sur des récits de voyageurs qui rendaient compte de l'utilisation que faisaient les Autochtones des animaux, comme on a pu le voir avec la consommation alimentaire des kangourous. Mais c'était aux naturalistes du Muséum de vérifier ces informations pour pouvoir procéder à la sélection des espèces à faire proliférer.

⁵²⁹ Frédéric CUVIER, « L'alpaca », dans CUVIER, SAINT-HILAIRE, v. 4, 1824, p. 1-3.

⁵³⁰ Georges Cuvier, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 5.

⁵³¹ *Ibid*, p. 6.

⁵³² Bernard-Germain Étienne de LACÉPÈDE, « Introduction », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 6-7.

L'idée de devoir rendre la ménagerie du Muséum utile à l'agriculture avait déjà été formulée dans les premiers textes rédigés en faveur de son établissement. Dans le rapport d'Aubin-Louis Millin, Philippe Pinel et Alexandre Brongniart de 1792, qui résume les idées plus longuement exposées par Bernardin de Saint-Pierre, les auteurs présentent avec ferveur cet esprit utilitariste : « C'est à l'économie rurale et commerciale que l'établissement d'une ménagerie doit sur-tout rendre de grands services. Que d'animaux rares et étrangers pourroient devenir, avec des soins, communs et indigènes, et multiplier nos aliments et nos jouissances ! »⁵³³. Cette conception de rendre communs en France des animaux venus d'ailleurs ne devait toutefois pas s'appliquer à toutes les espèces.

Si on prend cette fois-ci le texte de Bernardin de Saint-Pierre dans ses détails, l'auteur précise que les études des zoologistes sur les mœurs des animaux permettraient de déterminer quelles espèces seraient bonnes à employer pour l'agriculture⁵³⁴. Il s'agissait ici d'un moyen de justifier l'avantage des recherches scientifiques qui constituaient la fonction première du Muséum. Les professeurs eux-mêmes employèrent cet argument une année plus tard lors de la rédaction ébauchée des règlements de l'institution :

Lorsque le Muséum aura les moyens d'entretenir dans une ménagerie les animaux vivants de diverses Classes, les professeurs de Zoologie seront chargé (*sic*) de les décrire, d'étudier leurs mœurs, ils chercheront également à acclimater, multiplier et distribuer les espèces utiles⁵³⁵.

Également, dans le cours de zoologie, le professeur en charge des mammifères et des oiseaux, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, se devait de présenter cette sélection. En plus d'y exposer la méthode de classification, les mœurs et les caractères anatomiques des animaux, il fallait en effet « insist[er] sur ceux qui sont utiles soit comme compagnons des travaux de l'homme, soit comme fournissant à sa nourriture, à ses vêtements et à tous les arts »⁵³⁶.

Ce devoir de faire proliférer pour des raisons économiques revint finalement à F. Cuvier, lorsqu'il devint garde de la ménagerie le 6 nivôse an XII (28 décembre 1803). L'article X du règlement concernant cette nouvelle fonction stipule du reste qu'un choix, lui

⁵³³ MILLIN, PINEK, BRONGINART, 1792, p. 4.

⁵³⁴ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 21.

⁵³⁵ « Projet de règlements pour le Muséum national d'histoire naturelle présenté par les professeurs au comité d'instruction publique de la Convention Nationale d'après le décret du 10 juin 179 » , présenté le 10 septembre 1793 au Comité d'instruction publique, Chapitre quatrième, Article VIII. Paris, ANF, AJ/15/515, Création, règlements et réorganisation administrative, 1793-1922.

⁵³⁶ *Ibid.*, Chapitre second, Article IX.

revenant, devait s'entreprendre parmi les espèces⁵³⁷. Il est alors fort probable que le texte rédigé par G. Cuvier sur les lamas se fonda sur des recherches faites par son frère. Car dans la *Notice* publiée en 1804, F. Cuvier détaille lui aussi les différentes utilités des espèces animales présentes au Muséum. Les lamas ne figurent toutefois pas dans son ouvrage, probablement parce que le couple se trouvait à la Malmaison et n'appartenait pas à proprement dit à l'établissement public. Alors comment se fait-il que ces animaux trouvent une place dans l'ouvrage de Lacépède et G. Cuvier ?

L'exploitation des animaux au sein du Muséum devait en fait être vue comme rentable auprès du gouvernement et de la société. L'agrandissement du Jardin des Plantes devait engendrer un coût certain lorsqu'il fut proposé pour la première fois en 1794. C'était ce que Thibaudeau se devait d'expliquer et de justifier dans son rapport, en usant de l'argument suivant :

Cette dépense peut effrayer les hommes qui méprisent les arts & les sciences ; mais tous ceux qui sont pénétrés de leur utilité & de leur influence sur la prospérité nationale, sentiront que la République s'en dédommagera amplement par la suite, par les expériences utiles à l'agriculture & aux arts qui se feront alors au Muséum⁵³⁸.

La Ménagerie fut publiée au moment où les travaux pour les parcs animaliers commençaient et où le désir utopique du musée universel était encore très ancré. L'ouvrage dut dès lors servir à montrer en quoi la ménagerie serait rentable pour amortir les coûts engendrés par les nouvelles constructions, ce qui explique pourquoi les textes des notices se concentrent surtout sur l'utilité des différentes espèces. Du reste, il était très certainement question de faire de la ménagerie un instrument pour positionner la France face à sa rivale. Si l'Angleterre s'était également imposée dans l'appropriation des végétaux avec Kew Garden, elle était encore loin d'étendre ces considérations au monde animal. Ce fut seulement lors de la création de la Zoological Society of London en 1826 que l'acclimatation des animaux fut envisagée chez les Britanniques⁵³⁹. Puisque les lamas de Joséphine étaient arrivé·e·s en couple tout en ne présentant aucune difficulté d'acclimatation, annonçant une potentielle future exploitation de l'espèce – et par extension du règne animal –, les professeurs du Muséum les firent entrer dans leur ouvrage.

⁵³⁷ « Règlement pour le garde de la ménagerie », 29 frimaire an XII (21 décembre 1803), Article X, p. 6. Paris, MNHN, Ms 2296.

⁵³⁸ THIBAudeau, 1794, p. 12.

⁵³⁹ ÅKERBERG, 2001, p. 56-102.

Outre la science théorique et l'accumulation du savoir, les activités au sein du Muséum concernant la zoologie devaient, à l'origine, apporter des bénéfices concrets à la société. Il y avait une demande concernant la mise à disposition de la pratique zoologique pour l'agriculture. La question de l'acclimatation avait pris de l'ampleur à la fin du XVIIIème siècle, dans un but d'autonomisation nationale face à la perte des colonies françaises. Mais seule la botanique fut touchée⁵⁴⁰. Alors quand le Muséum proposa une ménagerie destinée au peuple, l'animal venu d'ailleurs devint aussi une source d'exploitation, d'autant que l'empire colonial n'annonçait que peu de prospérité avec la récente perte de Saint-Domingue.

La question de l'acclimatation dans les premières années du Muséum n'était toutefois soulevée qu'au moment où le projet de la ménagerie avait besoin d'être soutenu, soit une première fois lors de son établissement au début des années 1790 et une deuxième fois lors de sa construction dix ans plus tard. Il devait simplement s'agir d'invoquer des raisons économiques et politiques pour justifier une telle entreprise aux yeux du gouvernement. En tout cas, l'observation des mœurs animalières avec les avantages qui pourraient en être tirés pour la société fut remise au garde de la ménagerie au début des années 1800, et ne toucha nullement, ou plus, les professeurs. Sans doute que G. Cuvier rédigea les notices de *La Ménagerie* pour la même raison que son texte sur Sawtche fut inséré dans l'*Histoire naturelle des mammifères* de son frère : pour une plus grande visibilité de l'ouvrage que pouvait conférer la notoriété de l'anatomiste.

En réalité, l'acclimatation ne coïncidait pas avec les théories de l'anatomiste qui s'inscrivaient dans une pensée fixiste, et qui donc ne croyait pas en l'adaptation des espèces animales. Hélène Blais a en effet démontré que le procédé fut développé plus tard au XIXème siècle en se fondant sur le transformisme de Lamarck⁵⁴¹. Les travaux de G. Cuvier faisant autorité au début du siècle, les professeurs se focalisèrent alors surtout sur l'idée de confectionner un musée universel de la nature pour détenir une encyclopédie des espèces à des fins d'étude taxonomique et de catalogage. C'est du moins ce que semble témoigner un nouveau règlement concernant la ménagerie de 1809 dans lequel il est ordonné de tuer ou de vendre les représentants trop nombreux d'une espèce⁵⁴². Le Muséum devait dès lors seulement conserver un mâle et une femelle pour l'étude taxonomique.

⁵⁴⁰ Marie-Noëlle BOURGUET, « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVIIème siècle - début XIXème siècle) », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 181-182.

⁵⁴¹ BLAIS, 2023, p. 249.

⁵⁴² « Règlement. Ménagerie », 22 mars 1809. Paris, MNHN, Ms 2296.

Outre la question de la théorisation, il faut aussi envisager que l'abandon de l'acclimatation au sein de l'institution était dû à des questions pratiques. Dans le cas du zoo de Londres, il a été montré que, bien que l'exploitation animale fût envisagée dès la création de la Zoological Society of London, elle ne se développa pas pour autant, par manque de place au sein du parc, de temps chez les scientifiques et de rentabilité, contrairement aux plantes⁵⁴³. Sur ce dernier point, il faut bien imaginer que l'animal échappait malgré tout plus au contrôle de l'humain que les végétaux, et qu'il était aussi davantage laborieux de les faire se multiplier, à l'inverse de la prolifération par les graines. Certainement que les professeurs du Muséum rencontrèrent ces mêmes difficultés.

Or, ce n'est pas pour autant que la question des sciences appliquées furent oubliées. Comme on aura l'occasion de le voir, d'autres acteur·rice·s se penchèrent sur la question, dont Joséphine. Les lamas – et les kangourous – nous révèlent en effet que l'Impératrice tourna ses intérêts vers l'exploitation animale comme un instrument impérialiste. Susan Taylor-Leduc a démontré que Joséphine instaura une politique de l'acclimatation à la Malmaison par les végétaux pour refléter les ambitions coloniales du gouvernement napoléonien⁵⁴⁴. Mais cette pratique s'étendit aux animaux, distinguant dès lors le domaine de l'Impératrice des autres jardins européens qui se cantonnaient à la botanique. Et les professeurs du Muséum semblaient bien au courant de ses intérêts, car lorsqu'il leur fut demandé si un castor offert par le Préfet du Gard « pourroit être utile à la ménagerie de Sa Majesté », ils acceptèrent l'acquisition dans « [l]'espoir d'avoir une femelle » puisque Joséphine détenait déjà deux mâles⁵⁴⁵. Cette lettre datant de 1811 renforce le postulat selon lequel les professeurs finirent par mettre de côté la question de l'acclimatation, mais tout en continuant de l'encourager en fournissant la ménagerie de la Malmaison à cet effet. Ce qui permet finalement de vraiment attester de ce changement d'exploitation de la vie animale au sein du Muséum, c'est la manière dont les peintres de l'institution devaient représenter les animaux pour la collection de vélins.

⁵⁴³ ÅKERBERG, 2001, p. 56-102.

⁵⁴⁴ TAYLOR-LEDUC, 2022, p. 169-229 (chapitre 3).

⁵⁴⁵ Lettre des professeurs administrateurs du Muséum national d'histoire naturelle à son Excellence le ministre de l'Intérieur, Paris, 30 août 1811. Paris, ANF, AJ/15/745, Correspondance arrivée et départ, 1807-1814.

C(III). « D'après l'animal vivant » : une nouvelle autorité de la peinture zoologique au Muséum

Bien que les lamas évoluassent à la Malmaison, les peintures qu'en fit de Wailly en 1803 furent destinées au Muséum et exécutées sous la direction de Geoffroy Saint-Hilaire. Cette information précieuse provient des archives des assemblées des professeurs : « Le C. Geoffroy présente deux peintures sur vélin, représentant les Lamas mâle et femelle, qui ont été faites par le C. de Wailly à la Malmaison. Ces vélin sont reçus pour faire partie de la Collection Nationale du Muséum. »⁵⁴⁶ La représentation des lamas de Joséphine était ainsi à l'origine destinée à l'institution, pour servir de substitut visuel à l'espèce lorsque des curieux-ses consultaient la collection de vélin. Pour endosser cette fonction, la manière de peindre les animaux joua également un rôle. Les vélin des lamas constituent un bon point de départ à cette étude puisque ce sont certainement les plus riches d'un point de vue iconographique. En outre, ils témoignent d'un changement dans la conception de la peinture zoologique au sein du Muséum.

On peut donc se demander comment l'iconographie se soustrayait, d'une part, à la fonction des vélin, qui changea lors de leur transfert dans l'institution, et d'autre part, à la considération émise envers les animaux. La vie animale prit certainement une grande ampleur dans les premières années du Muséum en annonçant de belles promesses comme on a pu le voir avec la question de l'acclimatation. Cet engouement guida également la production du premier peintre de mammifères et oiseaux, Nicolas Maréchal, placée sous la direction de Geoffroy Saint-Hilaire. En revanche, lorsque de Wailly reprit cette fonction après 1802, la présence de la vie animale fut progressivement évincée de l'iconographie pour être reléguée à une mention insérée à côté de la signature du peintre. À partir de 1804, les vélin étaient tous estampillés « d'après l'animal vivant ». Selon Pierre-Yves Lacour, cette indication était synonyme de celle « d'après nature » qui toutes deux « serv[ai]ent de faire-valoir aux images naturalistes. »⁵⁴⁷ Puisque le Muséum s'imposa dans le domaine animalier de l'histoire naturelle grâce à la ménagerie, on suppose que la peinture zoologique devait elle aussi surpasser les productions précédentes. Il sera alors démontré que ce fut justement par la mention « d'après l'animal vivant », laquelle devait se distinguer de celle « d'après nature », que les vélin gagnèrent en autorité dans le domaine de l'image scientifique.

⁵⁴⁶ Séance du 1^{er} frimaire an XII (23 novembre 1803). Paris, ANF, AJ/15/105, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 vendémiaire an XII-3 prairial an XII (28 septembre 1803-23 mai 1804).

⁵⁴⁷ LACOUR, 2015, p. 196.

Pour mener cette étude, il s'agira tout d'abord de montrer que les professeurs attribuaient aux vélins une plus grande fidélité de la représentation naturaliste. Cette conception venait du fait que les animaux étaient représentés de leur vivant, ce qui amènera à s'intéresser à l'iconographie, et à se demander quelle typologie fut adoptée afin de créer une image vivante – et donc exacte – de l'animal. On verra qu'avec l'instauration de la ménagerie et la possibilité de pouvoir observer les mœurs animalières, le premier peintre, Nicolas Maréchal, représentait ses animaux en mouvement afin de leur insuffler la vie. Mais ce choix représentatif tomba rapidement dans l'oubli lorsque de Wailly reprit la place de Maréchal. Sa production privilégia une vue d'ensemble au repos, plus adaptée à la pratique taxonomique. Ce fut peu après que les vélins furent estampillés de la mention « d'après l'animal vivant ». On étudiera alors comment cette inscription vint à créer une nouvelle autorité du dessin naturaliste en se distinguant de la vérité « d'après nature » qui avait accompagnée l'image naturaliste les trois derniers siècles précédents. Si dans l'ouvrage de référence sur l'image épistémique, *Objectivity* de Lorraine Daston et Peter Galison, les vélins sont regardés de la même manière que les dessins utilisés par les savants du XVIII^e siècle⁵⁴⁸, il sera démontré qu'ils firent en réalité entrer la peinture zoologique dans un nouveau régime visuel.

Privilégier la nature vivante à la nature morte

Lorsque G. Cuvier caractérise les vélins de « cabinets complets et portatifs » dans l'éloge funéraire faite à Gérard Van Spaendonck en 1822, il leur donne par la même occasion une place honorable dans la production picturale de l'histoire naturelle :

Qui ne se souvient pas de l'imperfection et de la rareté des figures dans les ouvrages publiés encore au commencement du dernier siècle, et de la peine que le naturaliste avait à y reconnaître les espèces les plus connues ? Buffon même n'eut souvent que des planches incorrectement dessinées et grossièrement coloriées⁵⁴⁹.

L'anatomiste rappelle qu'il y eut un accroissement abondant des représentations de spécimens naturels au cours du XVIII^e siècle. Ce fut avec l'*Histoire naturelle* de Buffon que

⁵⁴⁸ DASTON, GALISON, 2007, p. 90 et 100. La production picturale du Muséum, bien qu'elle soit citée parmi les nombreux exemples invoqués par les auteur-ric-e-s, n'est pas recontextualisée lorsqu'elle passa entre les mains des professeurs. Un paragraphe s'occupe de Pierre-Joseph Redouté pour parler de son autonomisation, notamment avec l'ouvrage des *Liliacés* placé sous le mécénat de Joséphine ; et un second touche aux précédents peintres afin de dire que leur production était utilisée pour des modèles ornementaux. Le livre de Redouté cité renvoie donc à un projet hors institution et la fonction des vélins s'appuie sur celle qu'ils détenaient au XVIII^e siècle.

⁵⁴⁹ Georges CUVIER, « Discours prononcé le 13 mai 1822, aux funérailles de M. Van-Spaendonck, par M. le B.^{on} Cuvier, Directeur du Muséum d'histoire naturelle, au nom de cet établissement » (1822), *Recueil des éloges historiques*, v. 3, 1827, p. 439.

chaque élément de la nature, connu à ce moment-là, trouva une description visuelle en plus de celle textuelle. La richesse des illustrations, permise grâce au mécénat de Louis XV, fit la particularité de l'œuvre de Buffon, refusant l'entreprise taxonomique de Linné⁵⁵⁰. Or, pour G. Cuvier, ce travail ne conféra pas de bonnes figures des espèces, contrairement à la collection de vélins qui, il conclut, fut un « secours nouveau [qui] a contribué, autant que les travaux d'aucun de nous, à fixer la prééminence de notre pays dans les sciences naturelles. »⁵⁵¹ Il y a bien évidemment dans ces propos un devoir de valoriser les travaux, théoriques comme visuels, du Muséum qui devaient s'imposer dans le milieu international de l'histoire naturelle. Du reste, G. Cuvier ne fut pas le seul à vanter les mérites de la production picturale issue de l'institution. Ce qu'il convient dès lors de dégager, ce sont les éléments qui distinguaient, selon les naturalistes, la peinture du Muséum des autres formes de représentations animales.

À l'assemblée du 7 mai 1806, les professeurs discutèrent d'une proposition faite par le ministre de l'Intérieur au sujet de l'acquisition de dessins portant le nom de « Collection de Buffon ». Cette dernière avait été faite « d'après la nature morte », et pour cette raison l'offre fut refusée : « l'assemblée préfère de beaucoup les vélins exécutés d'après la nature vivante, ce qui offre de grands avantages pour la fidélité de la représentation »⁵⁵². En ce qui concerne les vélins, on a pu voir que la collection fut surtout augmentée dans le domaine zoologique grâce à la ménagerie qui, dès lors, permettait de confectionner des images d'après des animaux vivants. Cette caractéristique devint le facteur qui permettait d'attester d'une plus grande vérité de l'image par rapport aux productions précédentes.

Lorsque G. Cuvier prit l'*Histoire naturelle* de Buffon comme point de comparaison, c'est parce que les figures furent justement exécutées d'après la nature morte. Les planches sont composées de manière uniforme, en représentant les animaux de profil, en pied, posés sur un piédestal dans un environnement imaginé et fantaisiste qui rappelle la provenance des espèces (fig. 50 et 51). Cette disposition camoufle toutefois la fabrication des dessins qui, eux, furent « bricolés ». Si la plupart des gravures furent exécutées d'après les dessins de Jacques de Sève⁵⁵³, les peintures originelles provenaient d'acteurs multiples, parfois anciens⁵⁵⁴. Aussi,

⁵⁵⁰ HOQUET, 2019, p. 59-62.

⁵⁵¹ *Ibid.*

⁵⁵² Séance du 7 mai 1806. Paris, ANF, AJ/15/596, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, 1^{er} janvier-30 juin 1806.

⁵⁵³ Sur l'artiste, voir PLANCHE, 2023.

⁵⁵⁴ DE BAERE, 2007, p. 623.

les observations menées avaient été faits d'après quelques rares animaux vivants provenant de la propre ménagerie de Buffon, de celle de Versailles, de foires ou encore de l'école vétérinaire d'Alfort, mais dans la plupart des cas il s'agissait de spécimens naturalisés⁵⁵⁵. Les dessins des animaux résultaient finalement d'un rafistolage entre des éléments appartenant à différents individus, morts et quelques fois vivants⁵⁵⁶. Si donc la peinture zoologique au Muséum se vit attribuer une plus grande exactitude, c'est parce que les représentations étaient exécutées d'après les animaux animés de la ménagerie, et il en fallait la preuve sur les vélins mêmes.

Entre état de mouvement et état de repos : quelle iconographie pour quelle fonction ?

Dans le quatrième volume de l'*Histoire naturelle* de Buffon, un texte « De la description des animaux » de Louis Jean-Marie Daubenton fut intégré, notamment connu pour soulever des problèmes quant au savoir-faire visuel de la zoologie⁵⁵⁷. Le savant s'exprime sur l'importance du dessin en histoire naturelle pour pouvoir accompagner le texte, et s'interroge sur la manière dont les spécimens devraient être rendus par le crayon tout en dénotant de la difficulté à trouver de bons artistes avec qui s'allier⁵⁵⁸. En outre, Daubenton pointe deux manières différentes de représenter l'être non-humain :

La description de l'animal, considéré dans l'état de repos, renferme l'exposition de toutes les parties du corps, et l'expression de l'ensemble de la figure totale ; ce doit être un *portrait*, dans lequel on reconnaisse l'habitude du corps et les traits de l'animal : la description du même animal vu dans l'état de mouvement, devient un *tableau d'histoire* qui le représente dans les différentes attitudes qui lui sont propres, et dans tous les degrés de mouvement auquel il se livre par son penchant naturel, lorsqu'il est excité par ses besoins ou agité par ses passions⁵⁵⁹.

Daubenton ne penche pas vers une préférence, mais expose simplement dans le reste de son texte, en quoi les deux manières de représenter pourraient servir à la description visuelle des animaux⁵⁶⁰. La fonction institutionnelle de peintre d'histoire naturelle n'étant pas existante en 1753, Daubenton chercha, parmi les spécialisations des artistes dépendantes

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 617.

⁵⁵⁶ HOQUET, 2007, p. 13-48.

⁵⁵⁷ VUILLEMIN, 2010, p. 94-97.

⁵⁵⁸ Louis Jean-Marie DAUBENTON, « De la description des animaux », dans BUFFON v. 4, 1753, p. 123-126.

⁵⁵⁹ *Ibid.*

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 124-146.

des genres picturaux établis par l'Académie de peinture et sculpture, lesquelles pourraient servir le dessin zoologique. Le portraitiste pourrait donner une image au repos de l'animal afin de rendre visibles toutes les parties anatomiques externes des espèces, alors que le peintre d'histoire fournirait une image en mouvement afin d'exposer davantage les mœurs des animaux.

Cette catégorisation est intéressante en ce qu'on retrouve les deux genres dans les vélins exécutés au Muséum, même si les peintres de l'institution étaient formés expressément au dessin zoologique et étaient devenus « des auxiliaire puissans et désormais indispensables », pour reprendre les termes de G. Cuvier⁵⁶¹. L'anatomiste caractérisa les artistes du Muséum de la sorte pour rappeler que leur production dépendait du jugement des professeurs. Les deux manières de peindre les animaux ne coexistèrent toutefois pas dans les années postrévolutionnaires ; elles se succédèrent, dénotant alors un changement de choix iconographique de la part des naturalistes.

En parcourant la collection de vélins, il est frappant de voir qu'il existe une différence très nette entre les productions faites par Nicolas Maréchal et par de Wailly. Le premier représentait la plupart du temps les animaux dans le mouvement jusqu'à les mettre en scène. La sarigue en est l'un des meilleurs exemples (fig. 52). Elle est représentée debout, s'apprêtant, d'une patte, à grimper à l'arbre pendant que, de l'autre, elle rappelle tous ses petits à venir se loger dans sa poche ; sa tête est tournée vers la droite, jetant un dernier regard sur la source de son inquiétude, un prédateur camouflé derrière un rocher dans l'arrière-plan. Cette peinture est notamment citée par Jean Philippe François Deleuze, dans la notice qu'il rédigea en l'honneur de Maréchal à sa mort (1802), pour souligner la qualité du peintre en ce qu'« [i]l ne négligeoit pas même d'accompagner la figure de l'animal d'accessoires propres à donner une idée de ses mœurs et de son pays natal »⁵⁶². Les peintures de Maréchal avaient l'avantage de saisir les particularités comportementales des animaux, d'en faire, en quelques mots, des tableaux d'histoire. Elles s'intégraient parfaitement avec le savoir sur les mœurs animalières que devait apporter le Muséum dans le domaine de la zoologie.

À l'inverse, la production faite par de Wailly donne une représentation au repos des individus. Comme on peut l'observer avec les lamas, ou avec les autres vélins de l'artiste qu'on

⁵⁶¹ Georges CUVIER, « Discours prononcé le 13 mai 1822, aux funérailles de M. Van-Spaendonck, par M. le B.^{on} Cuvier, Directeur du Muséum d'histoire naturelle, au nom de cet établissement » (1822), *Recueil des éloges historiques*, v. 3, 1827, p. 439.

⁵⁶² Jean Philippe François DELEUZE, « Notice sur le Citoyen Maréchal », *Annales*, v. 2, 1803, p. 69.

a pu utiliser jusqu'ici, les mammifères sont représentés de profil et de manière plutôt stoïque. Une représentation de l'animal de face est en outre quelque fois intégrée. De la sorte, il est possible d'embrasser toute la physiologie du corps, tel un portrait, selon la définition qu'en donna Daubenton cinquante ans auparavant. Il se remarque également que cette disposition plus rigoureuse s'installa progressivement. Les lamas, qui furent parmi les premiers vélins exécutés par de Wailly, sont encore présentés avec un arrière-plan rappelant leur habitat naturel. Le décor devint de plus en plus sobre avec les années (exemple de la loutre, fig. 53), jusqu'à ne présenter que l'animal sur un sol d'herbe délimité dans les années 1820 (exemple du suricate, fig. 54). Ces vues donnent alors l'impression d'une récréation du cabinet d'histoire naturelle, quand bien même les animaux eussent été captés sur le vif ; ce qui pose alors la question de la fabrication de l'image.

Peu de documents conservés renseignent sur la pratique des peintres au Muséum, ou sur la manière dont ils élaboraient leurs dessins, sur le nombre d'esquisses exécutées, sur l'usage de leurs études préparatoires pour fabriquer la représentation finale des animaux, par exemple. Tout ce qui peut être envisagé, c'est que la captation de l'animal en mouvement n'était pas des plus simples, puisque Maréchal et de Wailly s'en plaignirent auprès des professeurs. La réclamation du premier des peintres fut transmise à l'assemblée du 27 ventôse an IX (18 mars 1801). Il était question de problèmes liés à la luminosité mais aussi à l'agitation des habitants de la ménagerie : « [L]a présence des allants et venants occasionnent souvent de l'inquiétude à des animaux qui doivent être peints dans leur État naturel et de repos »⁵⁶³. On se permet de rapidement relever le fait que les naturalistes étaient au fait que la présence humaine à la ménagerie suscitait un certain stress pour ses habitants. La solution trouvée fut celle d'inviter le peintre à venir étudier les animaux en dehors des horaires de visites⁵⁶⁴. Au-delà du fait qu'on réitère le constat sur une négligence du bien-être animal, le procès-verbal de l'assemblée permet de renseigner sur le fait que les animaux devaient être peints dans un état de repos, qui était considéré comme leur attitude naturelle, évinçant complètement la question des mœurs propres à chacune des espèces. Pourtant, la production de Maréchal montre l'inverse.

De Wailly releva ce même problème quelques temps plus tard, transmis à l'assemblée du 19 thermidor an XIII (7 août 1805) :

⁵⁶³ Séance du 27 ventôse an IX (18 mars 1801). Paris, ANF, AJ/15/101, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 4 fructidor an VIII-19 prairial an IX (22 août 1800-6 juin 1801).

⁵⁶⁴ « Les artistes et les naturalistes qui voudront étudier les animaux sans être troublés par le public seront admis dans la Ménagerie avant l'heure de son ouverture ». « Organisation de la ménagerie », article 6, 7 thermidor an IX (26 juillet 1801). Paris, MNHN, Ms 2296.

Le Professeur de Zoologie des quadrupèdes présente un Vélin peint par M. de Wailly représentant le Jaguar de la Ménagerie.

Cette Peinture est reçue pour faire partie de la collection des Vélins, et comme elle a occasionné beaucoup de temps et de travail à l'artiste qui l'a fait, par la difficulté de saisir la ressemblance d'un animal qui est toujours en mouvement. Elle lui sera comptée pour la valeur de deux peintures sur Vélin⁵⁶⁵.

De Wailly fut dans ce cas récompensé pour n'avoir eu à sa disposition qu'un jaguar agité. Mais il semble que les professeurs durent discuter d'une autre option quelques temps plus tard.

Jacques Molinos, l'architecte employé pour la construction de la ménagerie du Muséum, proposa un projet en 1809 pour les loges des « féroces » auquel il intégra un lieu dédié à la captation des animaux (fig. 18)⁵⁶⁶. Il s'agit du numéro 4 sur le plan désigné comme « loge pour un animal en pose & atelier des peintres ». Cette proposition trouvait indéniablement une solution aux problèmes qu'avaient rencontrés les artistes. Pour cela, l'enclos forme un L étroit qui devait restreindre le mouvement des captifs, voire les forcer à « poser », et permettre aux peintres d'avoir une vision continue sur l'animal. Il ne semble pas y avoir eu de suite à ce projet, puisqu'on sait que la fabrique des féroces prit forme bien plus tard sur un plan proposé en 1818, ressemblant à celui de Molinos sans toutefois la loge des artistes (fig. 17).

Les artistes fournissaient ainsi un travail laborieux en étant astreints à représenter des animaux vivants et animés dans un état de repos. C'est d'ailleurs pour cette raison que les peintres se devaient d'avoir des connaissances en anatomie, d'après ce que rappelle Deleuze :

Mais les animaux sont dans un mouvement continu : tandis qu'on observe une partie, elle change de forme, et l'ensemble ne peut être saisi que par la mémoire. Ceci met dans la nécessité d'étudier à fond l'anatomie des animaux pour bien connaître les changements produits par le jeu des os et des muscles, pour calculer quelle doit être la position dans le repos, dans la marche, dans les divers mouvemens qu'ils exécutent⁵⁶⁷.

Il peut être extrait de cette citation que, avec ce savoir scientifique, Maréchal put confectionner ses mises en scène d'animaux en mouvement, puisque les mammifères

⁵⁶⁵ Séance du 19 thermidor an XIII (7 août 1805). Paris, ANF, AJ/15/107, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 germinal an XIII-24 septembre 1806 (27 mars 1805-24 septembre 1806).

⁵⁶⁶ Je remercie Julien Brault d'avoir porté ce plan à ma connaissance.

⁵⁶⁷ Jean Philippe François DELEUZE, « Notice sur le Citoyen Maréchal », *Annales*, v. 2, 1803, p. 66.

devaient être étudiés, normalement, d'après leur état de repos. Ce qui implique que les situations dans lesquelles Maréchal mettaient ses modèles résultaient de constructions. Il y avait une volonté, sans doute de la part des professeurs, de montrer que l'animal avait été étudié lors de son vivant en fabriquant une représentation en mouvement.

Quand de Wailly fut chargé d'opter pour une iconographie dite au repos, les vélins n'exposaient plus tant la vie de l'animal. Mais si on regarde plus attentivement ses peintures, on peut constater que celles exécutées à partir de l'année 1804 portent toutes l'indication « d'après l'animal vivant » à côté de la signature de l'artiste et de la date d'exécution (fig. 55) ; les vélins des lamas ne portent pas cette mention puisqu'ils datent de 1803. Cet ajustement montre que la vie des animaux ne fut pas totalement évincée, puisqu'elle permettait d'apposer une autorité scientifique. Les vélins exécutés par de Wailly offraient ainsi une vue plus méthodique de l'animal, répondant aux intérêts des professeurs, tout en certifiant l'exactitude du dessin.

Le portrait individualisé comme spécimen type

Il n'est pas surprenant que l'iconographie optée pour la représentation animale devînt progressivement semblable à la disposition du cabinet d'histoire naturelle. Les professeurs avaient réfléchi entre 1795 et 1804 à la réorganisation des vélins de telle manière à ce que les peintures pussent représenter la classification des espèces. Cette volonté de servir l'ordre méthodique était d'ailleurs déjà présente dans la production de Maréchal qui insérait des fois « les parties qui offrent le caractère distinctif, comme les mâchoires et les griffes »⁵⁶⁸. Ces ajouts avaient pour but de montrer les particularités physiques, internes et externes, qui permettait de déterminer et de montrer la place de l'espèce dans la classification. Comme on peut le voir avec la représentation des lamas, leurs pattes sont représentées sur un rocher. Ce détail avait pour but d'attester que cette espèce de camélidé se différenciait du chameau, qui détient des sabots. Dans la notice rédigée par G. Cuvier dans *La Ménagerie*, l'anatomiste précise dans le texte que l'espèce du lama a « le pied comme au Chameau pour les ongles, mais plus court à proportion de sa largeur ; les deux doigts tout à fait séparés, et non réunis par une semelle commune comme au Chameau. »⁵⁶⁹

Si les vélins servaient donc de modèles visuels à la classification du vivant, ils vinrent se substituer aux animaux représentés pour servir de spécimens types. C'est-à-dire qu'un

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 69.

⁵⁶⁹ Georges CUVIER, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 3.

individu avait pour devoir d'incarner toute son espèce et d'en montrer les particularités, une pratique qui avait pris racine au XVIIIème siècle⁵⁷⁰. Le choix d'une iconographie au repos pour les vélins prend alors tout son sens, puisqu'elle permet à l'observateur-riche de saisir facilement l'entièreté de l'animal avec ses caractéristiques. Alors la peinture zoologique au sein du Muséum reprit en quelque sorte une typologie semblable à celle de l'œuvre de Buffon, tout en usant du système méthodique de Linné, et en évinçant un quelconque intérêt pour les mœurs animalières. Mais les vélins, bien qu'ancrés dans une pratique naturaliste issue du XVIIIème siècle, entrèrent dans un nouveau régime de l'image scientifique, grâce à la mention « d'après l'animal vivant » qui rompit avec la tradition du dessin naturaliste exécuté « d'après nature ».

Le terme *ad vivum* (aussi connu sous ses déclinaisons linguistiques : *naer het leven*, *au vif*, *al vivo*, *nach dem Leben*) est un point de rencontre incontournable entre l'histoire de l'art et l'histoire des sciences. Le terme occupa une place autant dans les théories esthétiques que dans la construction des savoirs à l'époque moderne et toucha principalement au genre du portrait ainsi qu'à l'histoire naturelle. Ce qui a aussi été déterminé, c'est que, si dans sa définition *ad vivum* se dit de vouloir capturer visuellement ce qui est vivant, ce n'était pas pour autant que c'était le cas en pratique. L'estampillage « d'après nature » devint surtout une manière de faire preuve, de faire référence, de faire autorité, de faire ressemblance – une utilisation qui fluctua évidemment selon les contextes et les époques⁵⁷¹.

L'ouvrage le plus cité sur le sujet de l'image scientifique, *Objectivity* de Daston et Galison, s'attaque au principe de « vérité d'après nature » (*truth-to-nature*) qui, plus que la notion *ad vivum* se réfère à la conception visuelle. Les auteur-riche-s étendent la pratique du XVIIIème siècle jusqu'au milieu du XIXème siècle, avant que la visualisation des savoirs basculât dans un régime d'objectivité. Daston et Galison, fondant leur propos sur les atlas, ont montré comment la « vérité d'après nature » était surtout jointe à la fabrication du spécimen type, soit à la confection d'une généralisation des espèces en synthétisant les particularités de plusieurs individus⁵⁷². En s'appuyant sur ce principe, Charlotte Guichard a étudié comment les planches zoologiques de l'*Histoire naturelle* de Buffon correspondaient à des images raisonnées en ce qu'elles donnent justement à voir une représentation généralisée des espèces. La construction de la vérité dans l'œuvre de Buffon intégrait l'image, inscrite dans un discours, pour servir de preuve. Mais l'autrice a surtout cherché à démontrer comment le

⁵⁷⁰ Pour un point de vue historique sur le concept de spécimen type, voir FARBER, 1976 ; DASTON, 2004.

⁵⁷¹ La littérature sur le sujet étant vaste, on se permet de cibler ici les études de référence qui traitent de la notion même d'*ad vivum* de points de vue historique et définitionnel. SWAN, 1995 ; DASTON, GALISON, 2007, p. 55-113 (chapitre 2) ; BALFE, WOODALL, ZITTEL, 2019.

⁵⁷² Chapitre 2 de DASTON, GALISON, 2007.

dessin d'histoire naturelle puisait dans un langage de l'art, et ce notamment en rappelant que la notion « d'après nature » occupait une place dans la théorie esthétique. Sur ce point, elle conclut que « l'image naturaliste s'empare de la représentation objective de l'espèce ; tandis que l'image d'art investit la singularité du portrait, dans la "subjectivité" de la représentation »⁵⁷³.

On ne peut que s'accorder avec cette distinction qui résume bien les propos de Daston et Galison et qui est bien caractéristique du XVIII^{ème} siècle, surtout pour l'œuvre de Buffon. Il a de plus été démontré par d'autres historiens que l'utilisation de la notion « d'après nature » dans l'*Histoire naturelle* n'impliquait pas une observation sur les animaux mêmes, mais provenait d'un « bricolage » entre des éléments appartenant à différents individus pour créer une image généralisée de l'espèce⁵⁷⁴. Cette conception ne peut toutefois s'étendre à la production de peintures zoologiques au Muséum.

D'après les professeurs, la mention « d'après nature » se comprenait comme étant « d'après la nature morte », ce qui n'était pas leur choix privilégié. Comme il a pu être démontré précédemment, la confection du dessin pour la collection de vélins fonctionnait sur le mode du portrait. Les animaux présents dans les ménageries de Paris et de la Malmaison étaient captés pour donner une image raisonnée des espèces. Donc si l'étude d'après la nature vivante était pour les professeurs du Muséum un moyen de détenir des représentations plus fidèles et plus exactes, cela impliquait que l'image scientifique se fondait désormais sur l'individualité d'un animal – bien que cela n'induisse pas forcément que les peintres ne bricolaient pas leurs dessins, sans moyen de le certifier.

Ainsi, le nouvel accès aux animaux des années postrévolutionnaires modifia non seulement l'accroissement de la production picturale zoologique mais aussi la confection du dessin. L'estampillage « d'après l'animal vivant » permit au Muséum d'asseoir l'autorité scientifique de la France dans son matériel visuel. Cette nouvelle mention conféra en outre de la valeur aux vélins ainsi qu'aux artistes de l'institution, pour qui la tâche de peindre d'après le vivant était laborieuse. Pour arriver à ce résultat, la pratique d'exécution qui reprenait la théorie esthétique du portrait était jumelée à celle du dessin naturaliste. Mais ce choix pour faire preuve par l'image avait été adopté seulement à partir de 1803 pour la production de vélins. Il

⁵⁷³ GUICHARD, 2015, p. 49-50.

⁵⁷⁴ FARBER, 1976, p. 94 ; HOQUET, 2007, p. 13-48.

s'imposa certes comme nouveau modèle du dessin zoologique, toutefois pas dans n'importe quel contexte.

Les vélins pouvaient à la fois fonctionner comme des œuvres d'art et comme des objets pour servir l'instruction publique au sein du Muséum. Chez Joséphine ou au Salon, les peintures avaient pour but d'entièrement embrasser la fonction du portrait, en renvoyant à un animal spécifique et à son histoire. Alors l'Impératrice détint à la Malmaison les représentations du lama mâle et de la lama femelle. En revanche, pour l'institution et son public, les vélins servaient à donner une visualisation de l'espèce – même si la représentation se fondait sur un individu. C'est ainsi que dans *La Ménagerie*, seule la peinture de la lama fut gravée pour accompagner la notice rédigée par G. Cuvier (fig. 48), afin de donner une représentation générale valable pour tous ses autres congénères. Cette construction ambivalente fit certes entrer les vélins dans un nouveau régime visuel de la représentation animale, mais témoigne-t-elle pour autant d'un basculement épistémique ? Il faut pour cela encore questionner leur statut d'illustration scientifique.

Loin d'être réservés à la consultation par des élèves et des curieux dans le silence de la bibliothèque, les vélins des animaux étaient susceptibles de toucher un public plus étendu par le biais du livre illustré. Ainsi, les peintures ne doivent pas seulement se penser comme des objets autonomes, mais aussi en dialogue avec du texte. D'autant plus que le médium ainsi que l'iconographie déterminèrent le style de publications dans lesquelles les vélins étaient reproduits. Cet aboutissement de la circulation constitue le dernier aspect à étudier afin de cerner le discours que les peintures véhiculaient sur la détention animale. Pour l'instant, l'étude iconographique a pu davantage démontrer que les professeurs perdirent de l'intérêt pour les mœurs animalières – leur étude et ce qu'elles auraient pu apporter à la société – dans les premières années de 1800. Cela n'empêche que cette proximité soudaine à l'animal vivant reconfigura les rapports interespèces par l'acte du regard, exercé par les naturalistes, les peintres, mais aussi le public.

D(III). La vie en captivité : des rencontres forcées intra- et inter- espèces

La recréation de l'habitat naturel des lamas dans leur représentation par de Wailly interroge un aspect paradoxal de la peinture zoologique. Les vélins effacent visuellement les conditions de captivité mais tout en signifiant que les animaux appartenaient à Joséphine ou aux naturalistes du Muséum et qu'ils se trouvaient donc dans la société. Les ménageries étaient des endroits pensés par et pour l'humain, faisant circuler un certain nombre d'acteur·rice·s pour venir à la rencontre des animaux. De ce fait, l'infrastructure de ces parcs imposait une constante interaction entre les êtres vivants pour laquelle le non-humain n'avait pas vraiment donné son accord.

Des auteurs tels que Randy Malamud ou John Berger ont très bien montré comment les parcs zoologiques forment des lieux de rencontres forcées qui appartiennent à la culture visuelle. Les enclos permettent d'exercer notre domination et notre pouvoir sur le non-humain par le simple sens de la vue. Les animaux sont offerts à notre regard et, par ce biais, réduits à des entités de consommation pour apparaître comme Autres, permettant de renforcer notre identité d'espèce supérieure⁵⁷⁵. Cette drôle de dynamique, déjà présente dans les ménageries princières des époques médiévales et modernes, fut pleinement renforcée avec le Muséum, en créant la première enceinte animalière publique.

Si les professeurs se contentaient des dépouilles, il y avait tout de même un intérêt de conserver la vie animale pour les visiteur·euse·s à des fins d'instruction morale, et non pas que scientifique. Cette idée fut surtout promulguée par Bernardin de Saint-Pierre et Lacépède qui, contrairement aux autres naturalistes, étaient des suiveurs de Buffon⁵⁷⁶. Ce dernier fonda davantage sa pratique de savant sur l'étude du caractère moral des animaux plutôt que sur celle de la taxonomie⁵⁷⁷. La ménagerie du Muséum offrirait dès lors un spectacle de la nature susceptible d'éduquer la sensibilité du nouveau peuple républicain⁵⁷⁸.

Utilisés pour l'instruction humaine, les animaux se retrouvèrent toutefois dans de bien pauvres conditions carcérales – pour ceux qui survivaient quelques temps en terres françaises. Du reste, si la rencontre interspèce devait seulement se faire par le biais de

⁵⁷⁵ BERGER, 2009 [1980] ; MALAMUD, 1998, p. 225-267 (chapitre 5) ; MALAMUD, 2012, p. 115-129 (chapitre 6).

⁵⁷⁶ Sur Lacépède comme héritier de Buffon, voir SCHMITT, 2010. Sur la philosophie morale de Bernardin de Saint-Pierre, voir Gabriel-Robert THIBAULT, « L'animal dans l'humanisme spiritualiste de Bernardin de Saint-Pierre », dans FÖRSTEL, PLOUVIER, 2020, en ligne (10.4000/books.cths.10103).

⁵⁷⁷ HOQUET, 2019, p. 62.

⁵⁷⁸ Emma SPARY, « Le spectacle de la nature : contrôle du public et vision républicaine dans le Muséum jacobin », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 458.

l'observation, l'état précaire et expérimental de la ménagerie publique en donna une autre expérience. L'infrastructure ne permettait pas de séparer correctement les animaux des visiteurs, engageant dès lors des contacts physiques interespèces qui provoquèrent plusieurs accidents.

Pour comprendre la mise en place de ce projet éducatif, il convient tout d'abord de revenir sur la manière dont les animaux étaient considérés à la fin du XVIII^{ème} siècle. Non plus perçus comme de simples machines sans âme, les êtres non-humains méritaient désormais une attention compatissante. En s'appuyant sur différents auteurs qui ont traité du sujet, on verra toutefois que ce nouveau rapport interespèce, hérité de la pensée des Lumières, créa surtout une nouvelle identité humaine propre à la République française. Il sera dès lors question de démontrer comment les naturalistes interprétaient et manipulaient les comportements des animaux pour que la ménagerie pût servir de miroir sociétal. Les lamas permettront alors d'éclairer que les couples d'animaux jouaient au mieux ce rôle. On explorera le succès des éléphants, Hans et Parkie, ainsi que des lions, Marc, Constantine et leurs petits, qui formèrent de parfaits exemples à suivre pour le citoyen et la citoyenne de la République. Toutefois, pour devenir un Jardin d'Éden, le Muséum rassemblait et assemblait des individus de différentes espèces sous un même toit, parfois dans les mêmes enclos. Cet état de captivité restrictif mena à des interactions fortuites entre les animaux et aussi avec les humains. Il sera donc question de regarder ce projet du côté des pensionnaires afin de dégager leurs conditions de vie mais aussi leurs réactions, qui participèrent à l'abandon du projet de la cité heureuse.

Un miroir de la sensibilité : éduquer les citoyens par le spectacle de la nature

À la fin du XVIII^{ème} siècle, l'animal était pleinement reconnu comme un être sensible. Cent ans auparavant, René Descartes avait formulé sa thèse sur l'animal-machine – défini comme un être sans âme, sans raison, sans émotions – mais qui était déjà disputée par des philosophes anglais. En France, les Lumières contestaient pleinement la pensée cartésienne. Des penseurs comme Jean-Jacques Rousseau ou Étienne Bonnot de Condillac avaient dès lors soutenu que les animaux étaient capables de ressentir, c'est-à-dire d'être affectés, mais sans pour autant être dotés d'une quelconque intelligence⁵⁷⁹. Après la Révolution, cette

⁵⁷⁹ Sur les changements de pensée au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles autour de l'âme et de la sensibilité des animaux, voir par exemple THOMAS, 1983 ; GUERRINI, 2003 ; DAGOGNET, 2004 ; GUICHET, 2006 ; GUICHET, 2010.

acceptation de la sensibilité ouvrit la question de la condition animale alors que le peuple français était délié des chaînes de la monarchie.

Quelques historiens, dont Pierre Serna principalement, ont exploré comment, lors de la République, de nouvelles réflexions émergèrent sur la vie des animaux, tout comme sur celle des personnes esclavisées, qui elle furent libérées de leurs conditions en 1794⁵⁸⁰. Comme on le sait bien, la ménagerie du Muséum fut créée à cette même date, pour repenser la captivité animale en voulant offrir un semblant de liberté aux futurs pensionnaires. Du reste, un autre événement majeur prit place quelques années plus tard, en 1802, peu avant la nomination de Napoléon en tant que Premier Consul. Un concours fut lancé par la classe des sciences morales et politiques de l'Institut national pour le prix de morale : « Jusqu'à quel point les traitements barbares exercés sur les animaux intéressent-ils la morale publique ? et conviendrait-il de faire des lois à cet égard ? »⁵⁸¹ Cette nouvelle considération à l'égard des animaux est interprétée comme les prémices de la Société protectrice des animaux créée en 1845 et de la loi Grammont votée en 1850⁵⁸².

Les auteurs ont très bien démontré que, tant pour la question de l'esclavage que pour celle de la condition animale, le discours formulé sur la liberté n'était pas porté vers le bien-être des humains et des animaux exploités, mais renvoyait directement à la morale du peuple français. L'« homme sensible », celui touché par les mauvais traitements infligés aux êtres inférieurs, formait le parfait citoyen de la République, prenant le contre-pied du despotisme de l'Ancien Régime⁵⁸³. Aussi, les historiens ont relevé que les mêmes acteurs étaient impliqués dans cette organisation de l'ordre moral. Par exemple l'auteur de *Paul et Virginie*, Bernardin de Saint-Pierre, défendait la liberté des Noirs, milita pour l'instauration de la ménagerie publique et faisait partie des membres de la classe des sciences morales et politiques⁵⁸⁴.

Ces différentes préoccupations, qui émergèrent sur environ dix ans, étaient alors interdépendantes et touchaient directement à la construction identitaire du peuple français. Pierre Serna a ainsi postulé que, dans ce contexte, la ménagerie du Muséum devait jouer un rôle de miroir de la citoyenneté, du moins selon Bernardin de Saint-Pierre et Lacépède qui envisagèrent le Jardin des Plantes comme une « cité heureuse », selon les termes de

⁵⁸⁰ PELOSSE, 1981 ; BARATAY, 2012 (1) ; SERNA, 2016 ; MELLAH, SERNA, 2017.

⁵⁸¹ *La Décade philosophique, littéraire et politique*, 10 messidor an X (29 juin 1802), p. 124.

⁵⁸² MELLAH, SERNA, 2017, p. 31.

⁵⁸³ PELOSSE, 1981, p. 8 ; BARATAY, 2012 (1), p. 143.

⁵⁸⁴ BARATAY, 2012 (1), p. 136.

l'auteur⁵⁸⁵. La vue des animaux, en tant que spectacle de la nature, éduquerait le public sur les comportements à adopter en société⁵⁸⁶.

Toutefois, la question de la mise en place de ce projet utopique se pose. L'idée de l'apprentissage des mœurs à adopter se fondait en théorie sur un acte du regard, en ce qui concernait les visiteurs du moins. Mais ce miroir de la sensibilité était pleinement manipulé par les naturalistes du Muséum, engendrant des rencontres forcées entre humains et non-humains.

Contrôler les mœurs des animaux pour construire le citoyen et la citoyenne

La sensibilité octroyée à l'animal était devenue une vertu pour lui, le faisant grimper dans l'échelle de la considération portée à son égard par les humains. Mais ce caractère était fabriqué et interprété par les naturalistes selon des critères sociétaux. Toutes les espèces n'y répondaient donc pas également, comme en témoigne l'exemple du paresseux :

C'est le plus triste et le plus imparfait des quadrupèdes [...] Il est toujours souffrant ; son cri est larmoyant et plaintif [...] [I]ls ont la vie dure. Leur stupide indolence va jusqu'à l'insensibilité ; ils reçoivent des coups sans s'émouvoir.⁵⁸⁷

L'étude des mœurs animalières, à laquelle les zoologistes du Muséum devaient se prêter, permettait de déterminer quel être non-humain était digne d'attention. Pour cela, il fallait que, paradoxalement, les animaux fussent pourvus d'émotions humaines. Ainsi les lamas de Joséphine eurent plus de succès que le paresseux :

Leur douceur est extrême ; à peine ruent-ils lorsqu'on les frappe violemment ; leur plus grand signe de colère est de cracher sur ceux qui les tourmentent ; mais leur salive n'a aucun mauvais effet sur la peau, comme quelques voyageurs l'ont prétendu.⁵⁸⁸

Non seulement les camélidés montrèrent qu'ils avaient des émotions semblables à celles des humains, par la manifestation d'un signe de colère, mais ces animaux faisaient de plus preuve de retenue, une attitude valorisée. Ce qui retient surtout l'attention dans ce

⁵⁸⁵ Pierre Serna utilise régulièrement le terme de « cité heureuse » dans son ouvrage pour appuyer le fait que, lors des années postrévolutionnaires, l'animal fut pleinement intégré à la cité républicaine comme témoin d'une régénérescence du peuple français, éloigné de l'animalité. SERNA, 2017.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 98-99.

⁵⁸⁷ *Collection des mammifères*, 1808, p. 35.

⁵⁸⁸ Georges CUVIER, « Le lama », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 5.

commentaire, c'est que la démonstration de la sensibilité animale se faisait par une interaction engendrée par les naturalistes, en infligeant un geste de violence physique aux lamas.

Lorsque les animaux étaient jugés honorables, par la preuve d'émotions et de conduites humaines, l'implication des naturalistes continuait au sein des enclos. Sur la question du crachat des lamas, G. Cuvier poursuit : « C'est aussi l'arme avec laquelle la femelle écarte le mâle, quand elle n'est pas d'humeur de céder à ses désirs. »⁵⁸⁹ Ce commentaire indique que les individu·e·s d'une même espèce étaient mis·es ensemble afin de les forcer à se reproduire, sans prendre en compte leur propre volonté, puisque le couple formait la quintessence de la cité heureuse. Au-delà de la question de la multiplication des espèces utiles, les Adams et Èves animalier·e·s servaient de symboles vertueux de la République pour les citoyen·ne·s.

Dans la notice sur les lamas, l'anatomiste détaille avec grande précision tous les faits et gestes relatifs à l'accouplement des camélidés et ajoute que « les deux animaux de la Malmaison s'aiment beaucoup »⁵⁹⁰. L'octroi, à nouveau, de sentiments humains dépeint ici un amour conjugal hétérosexuel sur lequel le peuple devait prendre exemple pour la prospérité républicaine, en définissant en outre les rôles genrés des citoyen·ne·s – une forme de propagande sexuée par la mise en scène animale que l'on trouve encore aujourd'hui dans les zoos et les musées d'histoire naturelle⁵⁹¹.

La formulation de ce postulat provient du fait que les animaux qui bénéficièrent de la plus grande attention des naturalistes et des visiteur·euse·s lors des années postrévolutionnaires étaient des couples. Il s'agit de Hans et Parkie, les éléphant·e·s embarqué·e·s aux Pays Bas, ainsi que de Marc et Constantine, les lion·ne·s envoyé·e·s de Tunis qui défilèrent lors de l'entrée triomphale de 1798. Du reste, toute une imagerie fut fabriquée autour de l'union de ces espèces animales. Jean-Pierre Houel consacra un ouvrage entier aux éléphant·e·s et à leur histoire, publié en 1803⁵⁹². Le récit est régulièrement illustré de planches montrant les deux animaux dans différentes postures et surtout différents actes. Parmi les gravures, une en particulier exhibe les ébats amoureux (fig. 56). Elle est

⁵⁸⁹ *Ibid.*

⁵⁹⁰ *Ibid.*

⁵⁹¹ Que ce soit dans l'exposition des animaux morts ou vivants, les institutions, par leur valeur éducative, promeuvent l'hétérosexualité dans le règne animale pour induire les mêmes comportements sexuels et identitaires chez les visiteur·euse·s humain·e·s. Dans le cas des musées d'histoire naturelle, les discours et la mise en scène des spécimens se fondent sur les différences de sexe et la reproduction (voir HARAWAY, 1984 ; LEVIN, 2010 ; MACHIN, 2010). Quant aux zoos, les gardien·ne·s s'attèlent à forcer la reproduction entre les mâles et les femelles, tout en médiatisant ces actes avec un langage anthropomorphique (voir UDDIN, 2010 ; SZCZYGIELSKA, 2019).

⁵⁹² HOUEL, 1803.

accompagnée d'un texte qui décrit avec un langage très anthropomorphe et sentimental les pratiques d'accouplement. Il convient également de relever que dans cet ouvrage, Houel représenta les éléphant·e·s dans « leur état libre » au lieu de « la prison étroite où ils vivent ». Il explique ce choix de la sorte : « [J]e n'eusse pu l'éviter qu'en supposant les spectateurs en prison avec eux »⁵⁹³. On retrouve ici les propos de Lacépède qui, en espérant recréer l'habitat naturel des animaux au Jardin des Plantes, voulait donner un sentiment de liberté non pas aux êtres non-humains mais au peuple français⁵⁹⁴.

Malgré tout cet espoir misé sur le couple d'éléphant·e·s, aucun éléphanteau ne vit le jour, et Hans mourut en 1802. Les lion·ne·s, en revanche, eurent plus de succès de ce côté-là. Plusieurs petits lionceaux naquirent à la ménagerie du Muséum en 1800, le 18 brumaire plus précisément – un joli petit cadeau pour le premier anniversaire du Coup d'État de Napoléon. Maréchal fit plusieurs portraits des petits lions à deux âges différents pour documenter leur naissance et leur croissance (fig. 57 et 58). Plus intéressant encore, l'artiste exécuta une peinture de la lionne avec ses bébés (fig. 59). Cette représentation place les regardeur·euse·s dans l'intimité de la maternité, du côté des animaux, dans la cage, derrière les barreaux de la ménagerie provisoire ; on aperçoit même un curieux, tout à droite, qui observe la famille. Le vélin fut reproduit par la gravure afin d'être vendu par les gardiens au sein du Muséum et aussi pour être diffusé dans les journaux⁵⁹⁵.

Cette image en particulier devait directement toucher le peuple pour deux raisons. Le fait de vouloir cette fois-ci montrer explicitement la cage avait pour but de dire que c'était grâce à l'institution que les lion·ne·s purent se reproduire. Le lieu est d'ailleurs expressément inscrit en haut à droite du vélin : « MENAGERIE DU MUSEUM D'HISTOIRE NAT ». Ce choix représentationnel met en avant l'implication humaine qui se retrouve par ailleurs dans une autre estampe gravée d'après une peinture de Jean-Baptiste Huet, le père de Nicolas Huet (fig. 60). Elle représente la famille des lion·ne·s avec Félix Cassal qui occupa la position de gardien des animaux féroces jusqu'en 1803 et qui amena le couple de félins à Paris en 1798⁵⁹⁶. Katie Hornstein, dans son étude sur la culture visuelle du lion au XIX^e siècle, postule que Cassal est ici représenté en patriarche faisant partie du clan félin⁵⁹⁷. L'estampe met en effet bien en exergue le rôle joué par l'humain dans la reproduction des animaux. Grâce à

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 22.

⁵⁹⁴ LACÉPÈDE, 1795, p. 454.

⁵⁹⁵ HORNSTEIN, 2024, p. 32-34.

⁵⁹⁶ LE COSSEC, 2022 (1), p. 77.

⁵⁹⁷ HORNSTEIN, 2024, p. 22.

l'apprivoisement des félins, comme stipulé dans la légende, Cassal put s'introduire dans leur intimité en bon père de famille.

Quant à la seconde raison de l'importante diffusion de la représentation de Maréchal, elle tient cette fois-ci à la question de la maternité. Il est difficile de ne pas entreprendre une comparaison avec une estampe contemporaine qui montre le rôle de la « bonne mère » que la citoyenne républicaine devait adopter (fig. 61). Montrée à droite, la femme qui devait suivre le juste modèle est représentée s'occupant des enfants, dans une proximité physique semblable à celle de la lionne et ses lionceaux. Il a été démontré par Annie Smart que, dans les années postrévolutionnaires, la fonction civique et politique de la citoyenne se jouait dans l'intimité pour élever et éduquer les futurs hommes de la nation⁵⁹⁸. Constantine incarnait aux yeux des spectateur·rice·s ce rôle de « bonne mère » que les humaines devaient suivre afin de créer des citoyens utiles à la France. Et ce postulat se renforce d'autant plus lorsque l'on sait que les naturalistes nommèrent les lionceaux d'après les batailles victorieuses de la République : Jemmapes, Marengo et Fleurus⁵⁹⁹.

Tout comme les lamas de Joséphine, les couples de félins et de pachydermes furent représentés individuellement sur vélin par Maréchal avec une iconographie semblable, c'est-à-dire au repos (fig. 62, 63, 64 et 65). Ces peintures furent aussi reproduites dans *La Ménagerie* (fig. 66, 67 et 68), à l'exception de celle de la lionne pour laquelle la représentation avec les lionceaux fut privilégiée (fig. 69). La vue des animaux devait dès lors éduquer le peuple sur ce nouvel ordre moral, sensible, pacifique, unifié, fécond, et du reste élaboré par le Muséum. Si les peintures et leur reproduction gravée donnèrent à voir cette idéologie, la ménagerie elle-même ne parvint toutefois pas à recréer ce dispositif visuel.

L'échec de la cité heureuse : une résistance animale ?

Parmi les différents textes rédigés sur l'établissement de la ménagerie publique, celui écrit par Lacépède en 1795 détaille assez précisément ce à quoi devrait ressembler son idée de la « campagne riante » pour les animaux. Bien conscient que ce vaste jardin à l'anglaise ferait interagir les humains et les non-humains, le zoologiste pensa à la question de la sécurité pour chacun d'eux : « [D]es habitations des quadrupèdes et des oiseaux, que les curieux pourront sans danger pour eux et sans inconvénient pour les animaux, observer la forme, les

⁵⁹⁸ Sur la citoyenne comme *good mother*, voir SMART, 2011, p. 25-60.

⁵⁹⁹ SERNA, 2017, p. 118.

couleurs, et les divers mouvemens de ces derniers. »⁶⁰⁰ Toutefois, comme on le sait bien, la ménagerie ne prit jamais la forme que Lacépède voulut lui donner et, surtout, les travaux tardèrent à donner une forme convenable aux habitations des animaux.

Dans ce contexte, la rencontre interespèce accidentelle arriva plus d'une fois. Une plainte émise par l'épouse de feu Maréchal, qui vivait dans l'un des logements du Muséum, en donne un exemple :

Madame la V^e Maréchal, prévient l'administration qu'un des Singes échappé de la Ménagerie est entré chez elle et a fait à sa portière des agaceries fort indécentes. Elle demande que l'administration donne des ordres pour qu'un pareil événement ne se renouvelle pas.

L'assemblée accédant à la demande de Madame Maréchal charge son Directeur de donner les ordres les plus précis pour que les Singes ne soient placés dans les Parcs que lorsqu'ils seront attachés par des chaînes de fer solides⁶⁰¹.

L'incident décrit par Madame Maréchal, datant de 1806, atteste que la structure de la ménagerie, bien que déjà en construction, ne restreignait pas efficacement les animaux. D'autres moyens durent donc être trouvés, comme le fait d'enchaîner les singes pour éviter leur fuite et qui montre par ailleurs la violence de la répression pour un acte très peu grave. La fuite devait être bien courante chez les animaux puisque, dans les dépenses de 1811, il est demandé d'acheter du matériel pour de nouvelles barrières plus élevées et plus résistantes pour les parcs des animaux paisibles afin de « les empêcher de les franchir & par conséquent de se blesser, ce qui étoit déjà arrivé à quelques uns d'eux »⁶⁰². L'état des enclos infligeaient des souffrances physiques aux pensionnaires de la ménagerie qui essayaient en fait d'échapper aux conditions de captivité.

Les accidents arrivaient aussi avec les gardiens ou des visiteurs·euses aventureux·ses au sein des enclos. Violette Pouillard et Anne-Louise Le Cossec ont toutes deux relaté certains de ces événements qui menèrent à plusieurs blessures, parfois fatales, pour les humains et les animaux⁶⁰³. S'en suivirent des châtimens punitifs pour les pensionnaires de la ménagerie⁶⁰⁴, ainsi que la mise en place progressive de réglementations pour les gardiens et

⁶⁰⁰ LACÉPÈDE, 1795, p. 457.

⁶⁰¹ Séance du 5 thermidor an XIII (24 juillet 1805). Paris, ANF, AJ/15/107, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 germinal an XIII-24 septembre 1806 (27 mars 1805-24 septembre 1806).

⁶⁰² « Exercice 1811 », Présenté le 15 mai 1812 au Ministre de l'Intérieur. Paris, ANF, F/17/3907, Budgets, dépenses, 1807-1812.

⁶⁰³ Voir POUILLARD, 2019 (1), p. 74-133 (chapitre 2); LE COSSEC, 2022 (1).

⁶⁰⁴ POUILLARD, 2019 (1), p. 115.

le public afin d'éviter les injures au sein de la ménagerie⁶⁰⁵. À ces incidents, il ne faut pas oublier d'ajouter ceux qui se produisaient entre les animaux. Si dès les premières années post-révolutionnaires, la ménagerie était censée s'organiser par une répartition des espèces dans des enclos séparés, l'éternel chantier du Jardin des Plantes en décida autrement. Et plus des animaux arrivaient à Paris, plus ils se voyaient agglutinés au sein des parcs, menant à certaines frictions, parfois sinistres. Quelques mois plus tard, les professeurs rapportèrent lors d'une assemblée de 1809 un accident de la sorte : « On annonce que l'un des dromadaires a été tué par le Taureau sans Cornes qui s'est délicoté pendant la nuit »⁶⁰⁶. Cet événement permet d'attester que le problème arrivait à répétition et qu'il était bien connu puisque les animaux pouvaient être retenus de force, dans ce cas par un licou, pour éviter leur contact.

Il convient d'ajouter que ces destins funestes touchèrent également les animaux de Joséphine qui rejoignirent les pauvres conditions du Muséum, mais aussi au sein de la Malmaison. Par exemple, la biche de Louisiane que l'Impératrice offrit au Muséum « se tu[a] en voulant franchir la barrière dans les premiers jours de 1809 »⁶⁰⁷. Aussi, l'un des kangourous de Joséphine trouva la mort peu après son arrivée à la Malmaison en 1804, ayant été attaqué par un chien au sein du domaine⁶⁰⁸.

Tous ces incidents ne donnèrent jamais aux ménageries une apparence de cité heureuse telle qu'imaginée par Bernardin de Saint-Pierre ou Lacépède, par exemple. Non seulement les structures précaires ne permettaient pas d'accueillir convenablement les êtres vivants, mais il y avait aussi une grande naïveté quant à vouloir nier une quelconque agentivité des différent·e·s acteur·rice·s, surtout celle des animaux. Sur ce point, les attaques et les tentatives d'évasion de la part des habitants des ménageries peuvent être interprétées comme des signes de résistance. Cette présomption est toutefois encore largement discutée, car il s'agit toujours d'un pari risqué de vouloir attribuer ou non des attentions aux animaux⁶⁰⁹. Mais le concept peut s'envisager d'après une définition qu'en donne Fahim Amir : « Tout ce qui empêche le fonctionnement normal d'une institution peut être considéré comme une forme de

⁶⁰⁵ LE COSSEC, 2022 (1), p. 83.

⁶⁰⁶ Séance du 19 avril 1809. Paris, ANF, AJ/15/109, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 avril 1808-28 juin 1809.

⁶⁰⁷ « Observations particulières sur les animaux de la ménagerie, an XII [1804] ? 1822 », p. 99. Paris, MNHN, Men 16.

⁶⁰⁸ « Il est mort à Malmaison, tué par un chien ». « Observations particulières sur les animaux de la ménagerie, an XII [1804] ? 1822 », p. 29. Paris, MNHN, Men 16.

⁶⁰⁹ Pour une discussion sur la résistance animale, voir POUILLARD, 2022.

résistance »⁶¹⁰. En conséquence, les rencontres forcées induites par l'enceinte du parc zoologique mirent non seulement à mal les animaux mais aussi à rude épreuve le projet d'un musée universel du vivant.

Le Muséum, ainsi que la Malmaison, formaient des enceintes dans lesquelles différentes espèces se côtoyaient de près comme de loin. La plupart des rencontres étaient non sollicitées par les habitants des ménageries, mais encouragées et forcées par les naturalistes, puis quelques fois par le public. Les animaux répondaient à ces conditions infligées par la captivité. Le personnel du Muséum était tout à fait attentif à ces actes, ces sentiments, ces expressions. Or, la sensibilité attribuée aux êtres non-humains ne servaient nullement leur bien-être, elle était plutôt dirigée vers l'éducation citoyenne. Et en cela, l'intervention humaine était toujours présente, même dans les interactions entre les animaux.

Ce qui ressort donc de cette étude, c'est la mise en valeur de certaines relations parmi toutes celles qui prenaient effet au Muséum. Le concubinage et la répartition des rôles se voyaient glorifiés, comme modèle de la prospérité à suivre pour les citoyen·ne·s ; les altercations se trouvaient en revanche punies. L'exposition d'animaux vivants n'avait alors pas seulement pour but de montrer la bonne conduite à adopter, mais aussi les moyens à user pour remédier aux mauvais comportements. Il restera donc à étudier comment les défenseurs de la ménagerie envisageaient la docilité des animaux – et donc du peuple –, en passant par le processus de la domestication, toutefois rapidement abandonné au profit d'une politique de la surveillance.

Le changement à l'égard des animaux peut déjà s'observer avec l'échec du projet de la cité heureuse. L'absence d'images fabriquées autour de la relation animale après les premières années de 1800 témoigne par ailleurs de ce délaissement. Le couple de lamas ne suscita de loin pas un vif intérêt, contrairement aux éléphant·e·s et aux lions. Aussi, les premiers animaux du Muséum bénéficièrent de prénoms, contrairement à ceux de Joséphine et les suivants qui arrivèrent à Paris. Le non-humain se vit perdre une forme d'humanité pour être relégué à un pur objet scientifique. *La Ménagerie* en témoigne également puisque seule la femelle camélidé fut représentée, comme spécimen type, alors que pour les pachydermes et les félins, les deux individu·e·s furent à chaque fois intégrés, tels des portraits distincts.

⁶¹⁰ AMIR, GALLAY-KELLER, REUBI, ROUSTAN, 2023, p. 131.

La raison tient en partie aux infrastructures des parcs et à l'agentivité des animaux, comme il a pu être démontré. Or, il faut aussi relier ce phénomène à la montée au pouvoir de Napoléon. Le concours de 1802 n'eut aucune finalité car les animaux furent réinscrits comme « biens-meubles » dans le Code civil de 1804⁶¹¹. Quant à la zoologie au sein du Muséum, elle prit la voie de la science fixiste de G. Cuvier plutôt que de l'observation des mœurs animalières. Jean-Luc Chappey a pour cela démontré que les théories de l'anatomiste étaient valorisées car elles reflétaient le rétablissement d'une hiérarchie au sein de la société française avec des groupes immuables⁶¹². De plus, la pratique de G. Cuvier, comme on a pu le voir avec l'orang-outan, servit le discours colonialiste après le rétablissement de l'esclavage en 1804. Si l'aspect purement scientifique, lié à l'organisation des espèces, prit le dessus sur une cohabitation harmonieuse entre l'humain et le non-humain, c'est parce qu'il servait davantage le nouvel ordre du régime impérial, non pas que dans les colonies, mais aussi à Paris.

⁶¹¹ SERNA, 2016, p. 34.

« Sont meubles par leur nature, les corps qui peuvent se transporter d'un lieu à un autre, soit qu'ils se meuvent par eux-mêmes, comme les animaux, soit qu'ils ne puissent changer de place que par l'effet d'une force étrangère, comme les choses inanimées. » *Code civile*, Livre II, Titre I^{er}, Article 528, 1804.

⁶¹² CHAPPEY, 2006, p. 104-105.

Conclusion

L'étude des lamas de Joséphine et de leur double portrait a permis d'extraire que la nouvelle proximité à la vie animale, livrée par le Muséum, promettait de nouvelles relations interespèces. Que ce fût pour des questions économiques, scientifiques, politiques, éducatives ou sociétales, la première ménagerie publique avait de quoi offrir l'image d'une certaine prospérité au peuple républicain. Ces idées étaient toutefois formulées par des acteurs bien spécifiques, comme Lacépède qui, en réalité, se vit critiquer plus tard par ses collègues pour son idée persistante concernant l'effet du spectacle de la nature sur la sensibilité humaine⁶¹³. Dans tous les cas, les différents espoirs des années 1790 furent abandonnés aux alentours de 1804. Cette date coïncide avec plusieurs phénomènes : la création de la position de garde de la ménagerie, à qui revenait l'observation des mœurs animalières ; l'adoption d'une iconographie animalière plus méthodique ; le retour au statut de « biens-meubles » pour les animaux ; et, surtout, l'instauration de l'Empire. Ces différents événements montrent que la vie animale perdit de son attrait et que les habitants des ménageries ne servaient en fin de compte que d'objets scientifiques strictement classifiés, comme les sujets du gouvernement impérial.

Pour arriver à ces conclusions, en partie déjà formulées par les historien·ne·s qui ont traité du Muséum, les lamas de Joséphine nous ont fait prendre la voie du projet d'acclimatation. La trajectoire des camélidés a de ce fait mis en lumière d'autres aspects négligés de l'histoire impériale, comme les ambitions d'une conquête au-delà de l'Europe pour réapprovisionner la nation. Ce projet se vit certes peu à peu s'effondrer. Mais, à défaut de détenir les terres, la France put s'enrichir pendant un temps des productions naturelles et conserva surtout le souvenir colonial par la détention des animaux.

C'est ainsi que pour la première fois de l'histoire européenne, des lamas s'acclimatèrent sur un sol étranger, à la Malmaison, chez l'Impératrice. Cet événement ne demeura qu'une présomption, car le bébé né en 1805 mourut une année plus tard⁶¹⁴. Il n'était d'ailleurs pas le premier. Les professeurs avaient reçu un an plus tôt une dépouille d'un jeune lama dont la réception fut confirmée par Fourcroy dans une lettre du 6 floréal an XII (26 avril 1804) à Joséphine⁶¹⁵. Le directeur du Muséum y précise également qu'il lui rapporterait les

⁶¹³ Emma SPARY, « Le spectacle de la nature : contrôle du public et vision républicaine dans le Muséum jacobin », dans BLANCKAERT, COHEN, CORSI, FISCHER, 1997, p. 465.

⁶¹⁴ Christian Jouanin rapporte la mort de deux lamas mâles en 1806. L'un devait être celui ramené en 1803 et le second celui qui était né un an auparavant. Christian JOUANIN, « La ménagerie », dans JOUANIN, 1997, p. 118.

⁶¹⁵ Lettre du C^{en} Fourcroy, Conseiller d'État, Directeur du Muséum, à Madame Bonaparte, Paris, 6 floréal an XII (26 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

résultats des observations qu'était en train d'entreprendre G. Cuvier sur l'anatomie du jeune camélidé. Ces événements témoignent bien des mauvaises conditions dans lesquelles les animaux se trouvaient et dans lesquelles ils ne pouvaient survivre.

Il n'en demeure pas moins qu'à la Malmaison la reproduction des animaux faisait partie des intérêts de Joséphine. Ainsi, toutes les utilités que devaient apporter une ménagerie publique ne furent pas entièrement oubliées. Avec le peuplement de son parc au début des années 1800, l'Impératrice prit en tout cas les rênes de l'acclimatation dans le domaine animalier, contrairement à ce qu'a pu affirmer Frédéric Masson, cité en introduction de ce chapitre. En refusant d'attribuer un quelconque jugement à Joséphine, l'historien n'a pas réussi à cerner les origines de la revue dans laquelle il a écrit son article. Le *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation de France* est issu d'un organisme créé en 1854 sous le nom de Société zoologique d'acclimatation. Le fondateur, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, fils d'Étienne dont il reprit la chaire au Muséum en 1841, est reconnu comme étant une figure importante du développement de l'acclimatation dès les années 1830. Il créa par ailleurs le Jardin d'acclimatation au Bois de Boulogne en 1860 comme espace séparé du Muséum pour y déployer pleinement les sciences appliquées⁶¹⁶. Ce modèle se répandit ensuite dans les différents pays d'Europe et intensifia l'agriculture coloniale. Mais en réalité, la Malmaison avait déjà fonctionné comme annexe de l'institution scientifique dans les années postrévolutionnaires et comme espace de science impérialiste.

Pour cela, la trajectoire des lamas a bien mis en exergue les relations entretenus entre Joséphine et le Muséum. Les naturalistes usèrent des camélidés de la Malmaison pour leur discours utilitaire, en exposant une certaine supériorité de la France à pouvoir prendre soin des animaux venus d'ailleurs. On a pour cela pu voir comment la reproduction des espèces était mobilisée pour montrer les bienfaits de la ménagerie, et donc de la captivité, pour justifier les travaux d'agrandissement du Jardin des Plantes. À l'inverse, on constate que les scientifiques transmettaient à Joséphine les résultats des expériences et observations conduites au sein de l'institution. Il reste alors à se pencher sur cette relation entre l'Impératrice et les professeurs du Muséum ainsi que sur la pleine divergence de leurs rôles dans le domaine de l'histoire naturelle. La métisse se chargera d'éclairer cet aspect grâce à sa représentation qui, en outre, apportera réponse à une autre question restée encore en suspens : comment les vélins se retrouvèrent tels des portraits chez Joséphine alors qu'ils

⁶¹⁶ Sur le développement de l'acclimatation, voir surtout ANDERSON, 1992 ; OSBORNE, 1994.

furent à l'origine ordonnés pour servir la classification des espèces au sein du Muséum et dans les manuels zoologiques ?

IV. La métisse expérimentale

Le dernier vélin de cette étude représente un *Métis d'âne et de femelle zèbre* (fig. 70). Il fut peint par Pierre-François de Wailly en mai 1807 et est aujourd'hui conservé au Muséum. L'animal est représenté de profil, de telle sorte à ce que les quatre pattes soient bien visibles, avec l'ajout de sa tête de face qui repose à droite de la peinture sur une barrière. Il semble s'agir d'un individu assez jeune, au vu de la grandeur de la tête par rapport au reste du corps. L'animal présente des particularités relatives aux deux espèces d'équidé. Il est gris avec de grandes oreilles, comme l'âne, et parsemé de rayures, comme le zèbre, mais seulement des pattes au garrot.

Ce vélin présente un avantage, contrairement à ceux des autres animaux, en ce qu'il existe aux archives une lettre adressée à Joséphine qui le concerne directement :

Madame,

votre majesté ayant bien voulu donner un zèbre femelle à la ménagerie du muséum, nous avons désiré obtenir une espèce analogue en l'accouplant avec un bel âne de Toscane. Nos soins ont réussi et la femelle zèbre a mis bas il y a six mois. Le métis qu'elle a produit nous ayant paru curieux nous l'avons fait peindre sur vélin par Mr. de Wailly.

nous pensons que ce petit tableau sera agréable à votre majesté : nous avons l'honneur de le lui offrir, et nous nous flattons qu'elle daignera en accepter l'hommage⁶¹⁷.

Le vélin fut envoyé à Joséphine par les professeurs du Muséum, comme ce qui paraissait être un cadeau, afin de la remercier d'avoir cédé sa zébrille qui donna naissance au petit métis portraituré. Cette lettre permet d'attester qu'une relation existait entre l'Impératrice et les naturalistes, fondée sur un principe d'échanges. Ce que communique le document pourrait mener à la conclusion que la raison de la détention de ce vélin à la Malmaison résultait simplement d'un gage de reconnaissance. Or, l'histoire autour de cette peinture et de ces équidés est en réalité bien plus complexe que cela. Surtout, Joséphine joua un plus grand rôle dans la trajectoire des vélin et des animaux.

L'Impératrice reçut la zébrille comme cadeau de la part du gouverneur colonial de l'Île de France. L'animal fut ramenée par une des corvettes de l'expédition Baudin et quelques jours après avoir été déposée à la Malmaison, la zébrille fut échangée avec les kangourous

⁶¹⁷ Lettre des professeurs à l'Impératrice, Paris, 21 juillet 1807. Paris, ANF, AJ/15/745, Correspondance arrivée et départ, 1807-1814.

d'Angleterre qui, eux, se trouvaient au Muséum. L'histoire du métis permet d'éclairer le fait que les multiples entreprises étudiées jusqu'ici étaient interdépendantes et que les différentes trajectoires des animaux étaient imbriquées. Aussi, contrairement aux autres habitants de la Malmaison, la zébrille ne fut pas seulement livrée à l'observation des naturalistes, mais elle fit l'objet d'une intervention humaine directe sur elle, pour donner naissance à un être hybride.

Cette manipulation fut décrite dans quelques articles révélant qu'il s'agissait d'une expérience inhabituelle dans les travaux des naturalistes du Muséum. Aussi, on apprend que le zébroïde était en fait une femelle. Ce cas isolé pose alors la question de l'implication de Joséphine dans cette expérimentation et quelles étaient les impulsions qui menèrent à un croisement d'espèces. Pour cela, il faut comprendre le rapport que l'Impératrice entretenait avec les animaux et la place qu'elle occupait dans les différentes préoccupations zoologiques des années postrévolutionnaires.

Il faut commencer par démêler le fonctionnement de la ménagerie de la Malmaison comparée à celle du Muséum. On a pu déterminer que l'approvisionnement en animaux était dépendant des entreprises impériales et coloniales menées par le gouvernement et que tant le Muséum que Joséphine en bénéficiaient. Toutefois, des échanges avaient lieu entre les deux enceintes. La première partie du chapitre sera donc consacrée à la manière dont Joséphine prit part aux avancées zoologiques par le système du don. On verra comment elle put aider à approvisionner la collection nationale d'animaux vivants, en ce que les choix se portaient sur les individus appartenant à des espèces rares que seule Joséphine pouvait acquérir grâce à son statut de femme de pouvoir. Quand un animal était reconnu comme utile pour l'institution publique, l'Impératrice n'hésitait pas à l'envoyer aux professeurs. Mais Joséphine ne négligeait pas pour autant sa propre collection et usait de ces dons pour réclamer auprès des professeurs les plantes et les animaux qu'elle souhaitait acquérir. Ces échanges s'inscrivant dans une protection apportée au Muséum, il sera démontré comment l'Impératrice se construisit une identité propre grâce à son investissement dans les sciences naturelles.

Dans ce contexte, Joséphine ne s'attarda pas forcément sur les collections vouées à l'observation naturaliste, mais plutôt sur celles utiles à l'économie rurale. Outre les procédés d'acclimatation, la fin du XVIII^{ème} siècle fut aussi marquée par la zootechnie, c'est-à-dire la mise en œuvre d'expérimentations pour perfectionner les bêtes de somme. Le croisement d'espèces et de races s'inscrivait pleinement dans ce phénomène, puisque l'appropriation des animaux venus d'ailleurs, qui détenaient quelques qualités exploitables à renforcer, permettait aussi de se défaire du commerce international. La deuxième partie de ce chapitre étudiera dès

lors comment, avec l'établissement du Muséum, des espoirs furent fondés sur l'institution afin de se dédier en partie aux sciences appliquées. Comme pour la question de l'acclimatation, les professeurs écartèrent ces expériences pour rester sur des aspects purement théoriques. Or, il sera dévoilé que Joséphine, avec son domaine de la Malmaison, mit à contribution ses animaux pour l'économie rurale, relevant donc son intérêt pour l'expérimentation animale.

C'est aussi la collection de vélins qui permet d'attester du délaissement des professeurs pour le perfectionnement animal et d'une possible implication de Joséphine dans le cas de la métisse. La peinture de la zébroïde est la seule, conservée au Muséum, qui représente un animal hybride ayant vécu à l'époque postrévolutionnaire. Du reste, le vélin contient une inscription renvoyant à un article des *Annales du Muséum d'histoire naturelle* qui traite de cette dernière. Cette indication montre qu'il fallut accompagner la représentation d'une explication textuelle pour comprendre l'existence de cet animal. À l'inverse, le vélin ne fut pas reproduit dans les *Annales*. En revanche, d'autres peintures furent mobilisées pour les publications provenant du Muséum, comme celle de la zébrille, pour *La Ménagerie du Muséum nation d'histoire naturelle*. Aussi, la métisse trouva sa représentation plus tardivement dans *l'Histoire naturelle des mammifères*. La troisième partie du chapitre proposera une étude sur la place des vélins dans l'entreprise éditoriale de l'institution. Si les peintures devaient à l'origine servir à illustrer les études diverses et variées des naturalistes publiées dans les périodiques et les manuels, on verra que leur reproduction ne fut finalement mobilisée que pour les ouvrages zoologiques qui offraient un portrait de la ménagerie. Il sera démontré que les vélins, grâce à leur statut d'œuvre précieuse et au choix iconographique retenu pour représenter les animaux, permettait d'offrir une image de la détention animale par la nation française, diffusée à large échelle.

L'étude du trajet que fit la représentation de la métisse fait finalement ressortir que la vie de l'animal fut surtout remise à Frédéric Cuvier. Le garde de la ménagerie finit par être le seul à étudier les mœurs des animaux. Pourtant, l'observation et l'exposition des comportements animaliers étaient à l'origine une mission importante du Muséum, dans le but d'éduquer le peuple. Dans cette perspective, le croisement d'espèces avait été mobilisé par les défenseurs de l'instauration d'une ménagerie publique afin d'intégrer le non-humain à la société, pour des raisons économiques mais aussi éducatives. La quatrième partie de ce chapitre explorera comment cette idée s'inscrivait dans une volonté de domestiquer les animaux étrangers, un processus mobilisé pour civiliser les peuples. On reviendra dès lors sur la définition du terme de « métis », qui s'appliquait autant aux humains qu'aux animaux qui s'éloignaient progressivement de l'« état naturel ». Toutefois, cette possible malléabilité des êtres, catégorisés selon des critères européens, vint à se figer lors de l'instauration de

l'Empire. On verra comment une politique de la violence se mit en place au sein de la ménagerie envers les animaux qui ne faisaient pas preuve de docilité et de coopération, tout comme dans la société impériale. L'instauration de cet exercice du pouvoir permet alors de comprendre les raisons pour lesquelles les animaux et les subalternes furent considérés uniquement comme des objets de science et de curiosité sous l'Empire.

Ainsi, le parcours de la petite métisse, devenue grande, et seule dans son genre, permet de clôturer cette étude. La trajectoire de l'animal, mêlée à celle de ses congénères, rassemble les différentes problématiques dans lesquelles les animaux étaient inscrits de force, allant d'une exploitation économique et philosophique jusqu'au simple confinement dans la classification des espèces. Alors cette dernière rencontre interespèce montrera comment, dans les années postrévolutionnaires, les animaux étaient utilisés pour seulement construire des identités humaines au sein de la France (celle de Joséphine, du gouvernement, du peuple, des Autres) dépendantes des mouvances politiques.

A(IV). Les échanges d'animaux entre la Malmaison et le Muséum

On sait désormais bien que les animaux de la Malmaison eussent autant affaire aux naturalistes du Muséum qu'à Joséphine : les kangourous avaient été amenés de la ménagerie publique à celle de l'Impératrice notamment par souci de commodité ; les lamas furent directement étudié·e·s dans le parc du château ; et l'orang-outan fut disséquée par Georges Cuvier avant même de pouvoir séjourner chez Joséphine. Quant au cas de la zébrille, il révèle que les différentes trajectoires des animaux étaient en fait liées, l'animal ayant été échangée contre les marsupiaux.

L'équidé fut offerte à l'origine à Joséphine par le Gouverneur Général du Cap de Bonne-Espérance, Jan Willem Janssens, en plus d'un gnou. Les deux animaux furent ramenés en France par la corvette *Le Géographe* de l'expédition Baudin⁶¹⁸ et arrivèrent à la Malmaison à la fin du mois d'avril 1804. L'intendant de la Malmaison confirma aux professeurs du Muséum leur bonne réception⁶¹⁹. Mais à peine quatre jours plus tard, la destination des animaux avait changé : « Monsieur Frédéric Cuvier garde de notre ménagerie qui est chargé d'accompagner les Kanguroos à Malmaison se chargera de ramener le Zèbre et le Gnou que vous avez eu la bonté de donner au Muséum »⁶²⁰. Cette lettre, adressée à Joséphine et provenant de la main du directeur de l'institution, montre que l'Impératrice céda certains de ses animaux aux professeurs du Muséum, en plus de les autoriser à venir observer sa collection vivante au sein de la Malmaison. Mais le document met surtout en avant le fait que ces différent·e·s acteur·rice·s procédèrent à des échanges d'êtres non-humains pour des raisons qu'il reste à interroger.

Une fois arrivée au Muséum, la zébrille fut étudiée par les naturalistes et G. Cuvier retranscrivit ces observations dans la dixième livraison de *La Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle* (avril 1805), comme les lamas⁶²¹. Un paragraphe est consacré à la provenance de l'animal dans lequel le rôle de Joséphine est détaillé :

⁶¹⁸ « Tableau général de tous les animaux vivans qui se trouvent à bord du Géographe », Paris, 11 germinal an XI (1^{er} avril 1803). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁶¹⁹ « Le Gouverneur Général du Cap de Bonne-Espérance avoit adressé à Madame Bonaparte le Gnou et le Zèbre ; ils sont maintenant l'un et l'autre à Malmaison », Lettre de M. Mirbel au Directeur du Muséum, Malmaison, 9 floréal an XII (29 avril 1804). *Ibid.*

⁶²⁰ Lettre du Conseiller d'État Fourcroy à Madame Bonaparte, Paris, 13 floréal an XII (3 mai 1804). Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

⁶²¹ « Tableau I. Liste chronologique du contenu des diverses éditions, émissions et livraisons des éditions in-folio. », PIETERS, 1981, p. 232-233.

Sa Majesté, qui, tout en ayant sans cesse le bien public en vue jusque dans les objets de ses amusements, ne balance point à se priver de ceux-ci, lorsqu'elle croit pouvoir leur donner une destination plus généralement utile, s'empressa d'envoyer au Muséum ceux des animaux qu'elle avait reçus, qui manquaient à la Ménagerie, afin qu'ils puissent être étudiés et observés plus facilement par les naturalistes. C'est un devoir pour les personnes attachées à l'établissement, de saisir toutes les occasions de témoigner à cette Princesse leur respectueuse reconnaissance pour la bienveillance constante et recherchée dont elle l'honore, et nous aurons encore bien des fois à l'exprimer dans le cours de cet ouvrage.⁶²²

En qualifiant d'amusement la captivité d'animaux de la part de Joséphine, G. Cuvier renvoie ici la Malmaison au statut de ménagerie princière qui n'était nullement loué par les naturalistes. En 1792, Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre dénonçait que l'enceinte animalière de Versailles « ne fut pour la nation qu'un objet inutile de luxe et de dépense »⁶²³. F. Cuvier rappela également avec sa *Notice des animaux vivans de la ménagerie, leur origine et leur histoire dans cet Établissement* que « [l]es Ménageries qui ont existé jusqu'à-présent, ont toujours été considérées comme des établissemens de luxe, plutôt que comme des établissemens utiles »⁶²⁴. G. Cuvier insiste sur le fait que l'Impératrice ne se limitait pas, pour sa part, à faire des animaux des instruments d'apparat. Elle les rendait utiles à l'étude zoologique et elle offrait une protection au Muséum.

Afin de rendre profitable sa collection vivante, Joséphine établit des relations avec les professeurs de l'institution publique. Il s'agira de démontrer en premier lieu que les dons d'animaux s'inscrivaient dans une pratique plus générale de mécénat exercée par la souveraine pour les sciences naturelles. En ce qui concerne la zoologie, Joséphine y portait un intérêt certain et s'impliqua dans la formation de la collection nationale. On verra dès lors que les espèces cédées à la ménagerie publique et provenant de la Malmaison étaient choisies avec soin. La sélection s'orientait vers les animaux qui étaient jugés comme étant rares, soit ceux qui permettaient au Muséum de dominer le savoir zoologique à un niveau européen. Grâce à son statut de femme de pouvoir, Joséphine acquit des espèces convoitées qu'elle put ensuite reléguer à l'observation naturaliste. Elle ne négligea toutefois pas pour autant son domaine puisqu'elle pouvait, en échange de ses dons, bénéficier des collections du Muséum, ainsi que d'un service particulier de la part des professeurs. L'étude de ce rapport de transaction est des plus fondamentale en ce qu'il constituait la nature même de la relation

⁶²² Georges CUVIER, « Le zèbre », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 4.

⁶²³ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 5.

⁶²⁴ « Avertissement », dans *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, 1804, p. V.

entre Joséphine et les professeurs, permettant finalement de comprendre, dans une perspective maussienne, ce que l'histoire naturelle apporta à la construction identitaire de l'Impératrice.

Joséphine, mécène des sciences naturelles

La zébrille n'est pas un cas isolé dans l'histoire de la ménagerie de Joséphine. D'autres de ses animaux furent donnés au Muséum et les naturalistes ne manquaient pas de le signaler dans les publications. Outre l'ouvrage *La Ménagerie*, peut être cité celui de la *Notice des animaux vivans de la ménagerie* publié par F. Cuvier en 1804. Le garde liste les différent·e·s individu·e·s présent·e·s au Muséum en indiquant celles et ceux qui avaient été offert·e·s par « Sa Majesté » (la zébrille, des panthères, un gnou, le cerf et les biches de Louisiane, un axis, des autruches, un cougar, par exemple)⁶²⁵. Le fait que le geste de donation soit souligné dans les ouvrages de manière récurrente marquait, pour le lectorat, le statut de mécène de l'Impératrice.

Cette protection de Joséphine envers le Muséum et sa ménagerie se manifesta dès 1800 jusqu'à sa mort en 1814, soit encore après le divorce avec Napoléon en 1809. La première mention de Joséphine dans les archives de l'institution est d'ailleurs intéressante, car elle ne concerne pas un don d'animaux mais un envoi de fourrage, puisque le Muséum se trouvait dans un état financier précaire⁶²⁶. Cet approvisionnement qui servit à faire survivre la ménagerie publique en 1800 démontre bien que, dès son installation à la Malmaison, Joséphine noua des liens avec les naturalistes de l'institution. La relation continua de se construire les années suivantes, notamment par le biais des envois de la part de l'Impératrice. Les professeurs eux-mêmes en soulignèrent l'importance dans une lettre de 1806 :

Elle [l'assemblée des professeurs] nous charge de vous exprimer sa reconnaissance, et de vous témoigner combien il lui sera toujours agréable d'entretenir les relations qu'ont mises entre vous et elles, les succès que vous avez obtenus dans une des plus belles parties des sciences que l'on cultive au Muséum⁶²⁷.

⁶²⁵ *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, 1804, p. 24, 25, 45, 46, 61, 65, 78 et 80.

⁶²⁶ Séance du 14 ventôse an VIII (5 mars 1800). Paris, ANF, AJ/15/100, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 4 thermidor an VII-24 thermidor an VIII (22 juillet 1799-12 août 1800).

⁶²⁷ Lettre des Professeurs administrateurs du Muséum d'Histoire Naturelle à M. Mirbel Intendant des Domaines de S. M. l'Impératrice et Reine, Paris, 31 mars 1806. Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

Par « une des plus belles parties », il faut comprendre la zoologie, puisque la lettre faisait suite à l'envoi à l'institution d'un couple de faisans dorés de la Chine. Toutefois, les mots des professeurs ne furent pas tout à fait dirigés vers l'Impératrice, mais vers Charles François Brisseau de Mirbel.

Dans la correspondance relative aux sciences naturelles, il est plutôt rare de trouver des lettres de la main de Joséphine. Elle passait par l'intermédiaire de l'intendant du domaine de la Malmaison. Cette fonction fut occupée par Mirbel de 1803 à 1806 et par Aimé Bonpland dès 1808. Chacun leur tour, les deux hommes durent s'occuper des animaux et des plantes, gérer la correspondance avec les naturalistes et organiser les collections botaniques. Pour ces positions, Joséphine choisit des naturalistes avertis. Bonpland était notamment très réputé en ce qu'il avait participé à une expédition en Amérique avec Alexander von Humboldt (1799-1804). Quant à Mirbel, il avait travaillé quelques temps au Muséum avec le professeur de botanique, René Desfontaines⁶²⁸. Il gagna en renommée bien plus tardivement et fut nommé à la chaire de culture de l'institution en 1828⁶²⁹. Sa carrière témoigne alors de ses talents de naturaliste qu'il dut mettre à disposition de la Malmaison.

Joséphine sélectionna des hommes qui faisaient partie de la communauté des sciences naturelles et qui avaient des connaissances dans le domaine. Ce choix prouve qu'elle tenait à ce que ses collections de plantes et d'animaux fussent soigneusement gérées. Aussi, l'extrait de la lettre précédemment cité laisse envisager que Joséphine pouvait se remettre à Mirbel et à Bonpland dans la gestion et la construction des relations avec les professeurs du Muséum. Concernant les dons des animaux, il semble toutefois que le geste provenait de l'Impératrice elle-même.

Si c'était l'intendant du domaine de la Malmaison qui se chargeait d'écrire aux professeurs la plupart du temps, il retranscrivait surtout les volontés de la souveraine :

Sa Majesté l'Impératrice a ordonné verbalement à ses domestiques de Malmaison de remettre à l'administrateur du Muséum d'histoire naturelle, Deux Chamois, Deux Boucs d'Angora, Deux moutons de l'Inde et trois Cerfs ou biches de la Louisiane, qu'elle ne veut plus conserver dans son parc⁶³⁰.

⁶²⁸ Sur la fonction de l'intendant ainsi que le parcours des deux hommes, principalement en lien avec la botanique, voir Christian JOUANIN, « Les naturalistes de Joséphine », dans JOUANIN et al., 1997, p. 48-59.

⁶²⁹ « Rapport au Roi », Paris, 21 août 1828. Paris, ANF, F/17/13567, Chaires du Muséum.

⁶³⁰ Lettre des professeurs administrateurs à Monsieur d'Hanneucourt, Paris, 24 prairial an XII (13 juin 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

Il ne peut être fait une généralité de cette lettre des professeurs, qui signalent que des directives de Joséphine étaient transmises par oral. Il est probable qu'à d'autres occasions l'intendant pouvait conseiller et orienter les choix de l'Impératrice. Mais dans les deux cas de figure, il y avait une implication directe de la souveraine. Les professeurs du Muséum ne manquaient alors jamais une occasion de souligner l'investissement de Joséphine dans les sciences naturelles, en s'adressant du reste à elle et non à l'intendant de la Malmaison. Ils relevaient par exemple son rôle de mécène :

Nous nous estimons heureux Madame de pouvoir témoigner à votre majesté la reconnaissance dont nous sommes pénétrés pour la protection qu'elle accorde à ceux qui cultivent les sciences naturelles, et pour la bienveillance particulière dont elle honore notre établissement confié à nos soins.⁶³¹

Les professeurs saluaient quelquefois l'intérêt même de Joséphine pour la discipline : « Permettez nous, Madame, de nous féliciter du goût que vous avez pour les sciences naturelles : vous contribuez à leur progrès, et nous vous en remercions au nom des naturalistes »⁶³². Cette lettre faisait suite à l'envoi au Muséum d'un chameau et de singes papions en 1802, des dons qui pouvaient apparemment servir l'avancement des recherches zoologiques. Alors se pose la question de la nature des animaux offerts à la ménagerie publique. Une seconde lettre de 1804, en lien avec un autre envoi de plusieurs animaux – dont les espèces ne sont pas détaillées –, laisse entrevoir qu'une sélection précise s'opérait : « [N]ous ne voyons par le choix [des animaux] qui en a été fait qu'un zèle éclairé pour les choses utiles, et de nouvelles richesses offertes aux sciences naturelles »⁶³³. Joséphine ne conférait pas seulement une protection princière au Muséum, elle faisait en sorte de faire avancer la zoologie, et aussi la botanique, en cédant des espèces utiles aux naturalistes ; ce qui impliquait qu'une vraie collaboration, plus qu'une simple relation, dut s'établir avec les professeurs.

⁶³¹ Lettre des professeurs à Sa Majesté l'Impératrice & Reine, Paris, 6 décembre 1807. Paris, ANF, AJ/15/745, Correspondance arrivée et départ, 1807-1814.

⁶³² Lettre des professeurs administrateurs du Muséum à Madame Bonaparte, 19 germinal an X (9 avril 1802). Paris, ANF, AJ/15/743, Correspondance arrivée et départ, an IX (1800-1801)-an XI (1802-1803).

⁶³³ Lettre de Fourcroy à Mirbel, Paris, 13 floréal an XII (3 mai 1804). Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

Une ménagerie souveraine au service des naturalistes

Les corvettes du *Géographe* et du *Naturaliste* transportèrent à la fois les animaux chassés en terres australes ainsi que ceux offerts par les gouverneurs coloniaux Charles-Mathieu-Isidore Decaen (Île de France) et Janssens (Cap de Bonne-Espérance). Si la répartition de ces collections vivantes s'était faite au préalable entre la ménagerie du Muséum et celle de la Malmaison, des changements survinrent selon les désirs de Joséphine, qui put dès lors réclamer les espèces qu'elle désirait. Ce fut notamment le cas du « Kangouroo Géant » et de la zébrille.

Il existe aux archives plusieurs documents, dont des lettres et des listes, qui permettent de suivre ces modifications⁶³⁴. Avant le débarquement des animaux en France, Joséphine réclama expressément l'équidé dont elle avait eu connaissance grâce à la liste de répartition – mais l'animal lui était en fait déjà destinée : « Madame Bonaparte m'a chargé de demander à l'administration, le Secrétaire du Cap et le Zèbre [...] Lorsqu'elle indiqua sur la liste, les animaux dont elle désiroit que l'administration fit le sacrifice en sa faveur, elle ignorait que le Zèbre fut à elle. »⁶³⁵ La finalité du choix fut transmise par Mirbel au professeur un jour plus tard, dans une lettre du 9 floréal an XII (28 avril 1804). Outre l'équidé, Joséphine réclama d'autres animaux et en céda certains à l'institution⁶³⁶. Or, à la fin de cette lettre, l'intendant ajouta la précision suivante pour les professeurs :

Elle [Madame Bonaparte] m'ordonne aussi de vous prévenir, Citoyen directeur, qu'elle prend les moyens les plus efficaces pour que la France, si supérieure aux autres pays sous tant de rapports, et notamment par le grand nombre d'habiles naturalistes qu'elle a produits dans ces derniers tems, le soit encore par l'immense quantité d'objets rares qui seront désormais soumis à leurs savantes observations⁶³⁷.

Joséphine reconnaissait bien l'importance du Muséum pour placer la France comme pays dominant dans le domaine zoologique. Elle exprima l'intention de mettre à contribution

⁶³⁴ Ces documents sont conservés dans le carton suivant : Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁶³⁵ Lettre de M. Mirbel au Citoyen Directeur, Malmaison, 8 floréal an XII (28 avril 1804). *Ibid.*

⁶³⁶ Joséphine récupéra, en premier lieu, la zébrille et le gnou de Janssens ; du général Decaen elle conserva le casoar casqué, les pigeons couronnés, les varis et donna à l'institution les tigres de Java, les chat-souris ainsi que le mongou ; elle choisit dans la collection nationale les poules d'eau, le secrétaire du Cap, le kangourou et les tortues. Lettre de M. Mirbel au Directeur du Muséum, Malmaison, 9 floréal an XII (29 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁶³⁷ Lettre de M. Mirbel au Directeur du Muséum, Malmaison, 9 floréal an XII (29 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

les habitants de sa ménagerie pour l'observation naturaliste, qui serait par ailleurs facilitée si ses animaux rejoignaient la collection nationale. Avec cette disposition, les professeurs durent à leur tour réclamer la zébrille ainsi que le gnou, qui avait également été offert par Janssens. À peine trois jours plus tard, Mirbel prévint les naturalistes du Muséum que les deux animaux leur reviendraient en justifiant les motivations de Joséphine quant à ce don :

Elle [Joséphine] croit ne pouvoir mieux lui [l'administration du Muséum] montrer sa satisfaction qu'en lui faisant don des deux animaux rares qui lui ont été envoyés par le Gouverneur du Cap. C'est un sacrifice qu'elle fait avec d'autant moins de regret qu'elle est persuadée qu'il fournira au profit de la science et qu'il sera agréable au public⁶³⁸.

Le terme de sacrifice n'est sans doute pas de l'ordre de l'exagération, puisque l'Impératrice avait en effet voulu détenir la zébrille et le gnou. Elle décida en fin de compte de s'en séparer pour les bienfaits de l'histoire naturelle puisqu'il s'agissait, comme il est appuyé par l'intendant, d'animaux rares.

Cette dimension de rareté est primordiale pour comprendre quels animaux passaient de la Malmaison au Muséum. À la lecture des manuels d'histoire naturelle, on comprend aisément que la valeur d'un animal tenait à la difficulté de sa détention, et donc de son étude, par les naturalistes européens. Il était bien reconnu que des espèces comme le zèbre existaient en grand nombre dans leurs pays d'origine : « Ce n'est pas seulement au Cap qu'on trouve des Zèbres ; il y en a dans beaucoup d'autres parties de l'Afrique, au Congo par exemple, où ils sont fort communs », détaille G. Cuvier⁶³⁹. Or, le Muséum ne détenait pas d'individu de cette espèce et c'est la production de vélin qui permet d'en attester. Un à deux mois après son arrivée à la ménagerie publique, la zébrille se fit peindre par de Wailly (fig. 71) et la peinture fut présentée à l'assemblée du 8 messidor an XII (27 juin 1804)⁶⁴⁰. Le vélin fut admis pour compléter la collection, ce qui indique que l'espèce n'avait pas encore été représentée tant picturalement qu'au sein de la ménagerie publique.

D'autres animaux peuvent attester que Joséphine s'impliquait dans l'enrichissement de la collection nationale. Par exemple, le don des singes papions cité précédemment fut également motivé par l'absence de cette espèce au Muséum, et ces animaux constituèrent

⁶³⁸ Lettre de M. Mirbel au Citoyen Directeur, Malmaison, 11 floréal an XII (1^{er} mai 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁶³⁹ Georges CUVIER, « Le zèbre », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 4.

⁶⁴⁰ « La représentation du Zèbre femelle, peint par M. de Wailly, sur vélin, est mise sous les yeux de l'assemblée ; Elle est reçue pour faire partie de la collection. » Séance 8 messidor an XII (27 juin 1804). Paris, ANF, AJ/15/106, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 vendémiaire an XII-3 prairial an XII (28 septembre 1803-23 mai 1804).

« une acquisition précieuse pour la ménagerie »⁶⁴¹, selon les termes des professeurs. Le cas du cougar peut aussi être invoqué. Ce félin fut donné par l'Impératrice, comme en atteste une lettre des professeurs à Mirbel dans laquelle ils confirment la réception de l'animal : « Nous avons reçu, Monsieur, un fort bel individu de l'espèce du Cougar, très moteur, et une tortue morte que vous avez eu la bonté de nous adresser de la part de Sa Majesté l'Impératrice »⁶⁴². Et, comme pour la zébrille, le cougar fut peint par de Wailly (fig. 72), qui présenta le vélin de l'animal deux mois plus tard à l'assemblée⁶⁴³. Ainsi, de ces quelques exemples, on constate qu'un animal rare était un représentant d'une espèce dont le Muséum n'avait pas encore détenu un individu. Mais la dimension de rareté s'étendait au-delà des murs de l'institution française.

Lorsque F. Cuvier rédigea l'article sur l'orang-outan de Joséphine en 1810, il rappela la valeur des dons provenant de la Malmaison : « Sa Majesté l'Impératrice Joséphine, dont le goût éclairé pour l'histoire naturelle a déjà procuré à ceux qui se livrent à l'étude de cette science de si nombreux et de si rares sujets d'observation. »⁶⁴⁴ On se rappelle que l'orang-outan fut un animal très précieux à recevoir en France, car l'Europe entière n'avait pu voir qu'un seul individu de vivant avant celle de Joséphine. Les espèces qui étaient difficiles à détenir étaient ainsi valorisées, impliquant qu'il restait encore bien des études à mener sur elles. La notion de rareté doit alors se comprendre à une échelle internationale des sciences naturelles. Et pour cette raison, la Malmaison était réputée pour détenir des animaux recherchés.

Il est par exemple attesté dans le *Magasin encyclopédique* de 1805 qu'« [i] existe à la Malmaison une multitude d'animaux de la plus grande rareté »⁶⁴⁵. Aussi, dans les dépenses du domaine de 1810, il est précisé dans une accolade que « [l]a Ménagerie et l'oisellerie de Malmaison renferment des animaux qui ne se trouvent nulle part ailleurs en Europe »⁶⁴⁶.

⁶⁴¹ Lettre des professeurs administrateurs du Muséum à Madame Bonaparte, Paris, 19 germinal an X (9 avril 1802). Paris, ANF, AJ/15/743, Correspondance arrivée et départ, an IX (1800-1801) - an XI (1802-1803).

⁶⁴² Lettre des professeurs à Monsieur Mirbel, Paris, 13 prairial an XII (2 juin 1804). Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804)-1806.

⁶⁴³ « Le Professeur Geoffroy met sous les yeux de l'administration un vélin, représentant le félin Concolov, ou le Cougard, peint par M. de Wailly. Il est reçu par l'assemblée pour faire partie de la Collection Nationale. » Séance du 11 fructidor an XII (29 août 1804). Paris, ANF, AJ/15/106, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 10 prairial an XII-29 ventôse an XIII (30 mai 1804-20 mars 1805).

⁶⁴⁴ Frédéric CUVIER, « Description d'un orang-outang, Et Observations sur ses facultés intellectuelles », v. 16, *Annales*, 1810, p. 51.

⁶⁴⁵ *Magasin encyclopédique, ou journal des sciences, des lettres et des arts*, v. 3, 1805, p. 445.

⁶⁴⁶ « Nature des dépenses », Malmaison, 1810. Paris, ANF, AB/XIX/3972, Fragments de comptes des dépenses ordinaires et extraordinaires du domaine de Malmaison (Hauts-de-Seine).

Joséphine put détenir des espèces convoitées et inédites grâce à son statut de femme de pouvoir. Si tant le Muséum que la Malmaison étaient approvisionnés en animaux grâce aux expéditions scientifiques et coloniales, Joséphine recevait ceux qui avaient le plus de valeur puisqu'ils faisaient office de cadeaux diplomatiques. Du reste, ces individus bénéficiaient de soins particuliers grâce à leur statut de présent princier. F. Cuvier, dans son rapport sur la zébrille rédigé pour la *Notice*, explique que cet équidé survécut bien mieux au voyage que d'autres animaux à bord des corvettes, et pour cause : « [À] la vérité, la personne qui s'était chargé d'en avoir soin pendant la traversée, s'était acquitté de son devoir de la manière la plus louable. »⁶⁴⁷ La zébrille avait un soigneur attiré qui prit les précautions nécessaires pour qu'elle pût supporter la traversée. Le fait qu'elle appartenait à Joséphine garantissait des efforts pour la conserver en vie et en faisait, en quelque sorte, un animal de qualité.

L'Impératrice finissait ensuite par offrir au Muséum les individus extraordinaires de sa ménagerie. Les naturalistes de l'institution pouvaient ainsi mener des études inédites sur ces espèces rares et en – presque – bonnes conditions afin de davantage imposer la France dans le milieu du savoir scientifique. De cette manière, Joséphine contribua aux progrès zoologiques en procédant à un choix dans ses animaux. Néanmoins, ces « sacrifices » ne se faisaient pas sans contrepartie.

Les professeurs au service de Sa Majesté

Les animaux donnés par Joséphine aux professeurs n'étaient pas exclusivement pensés en fonction des besoins de ces derniers, mais dépendaient aussi de la manière dont l'Impératrice concevait sa ménagerie. Dans le catalogue d'exposition *L'Impératrice Joséphine et les sciences naturelles*, Christian Jouanin affirme qu'elle « ne chercha jamais à acquérir des animaux féroces », sans doute dû au fait que les animaux n'étaient pas enfermés dans des cages. Ce postulat se confirme en effet dans les dons de l'Impératrice au Muséum. Dans un registre conservé à la bibliothèque du Muséum, il est indiqué que plusieurs panthères furent données par l'Impératrice⁶⁴⁸. Or, ces animaux n'avaient aucun intérêt pour le Muséum puisque

⁶⁴⁷ Frédéric CUVIER, *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, 1804, p. 66.

⁶⁴⁸ « Observations particulières sur les animaux de la ménagerie, an XII [1804] ? 1822 », p. 72-75. Paris, MNHN, Men 16.

plusieurs individus de cette espèce y étaient déjà présents et devenaient alors « superflus » pour la ménagerie qui devait par la suite les vendre ou les tuer⁶⁴⁹.

Les féroces étaient d'ailleurs probablement envoyés au Muséum sans même passer par la Malmaison, comme ce fut le cas d'un lion offert par le préfet des Bouches du Rhône à l'Impératrice, qu'elle donna directement à la ménagerie publique. Les professeurs se chargèrent alors des frais liés au transport de l'animal depuis le port de Marseille jusqu'à l'institution⁶⁵⁰. Aussi, Joséphine laissa à l'institution les tigres de Java offerts par Decaen au moment de la répartition des animaux ramenés par les corvettes de l'expédition Baudin⁶⁵¹. Cela mène à supposer que Joséphine ne dut jamais penser à acquérir de félins et que, lorsqu'ils firent office de cadeaux diplomatiques, elle les relégua simplement à l'établissement public.

Mais l'Impératrice ne se limitait pas à parquer certains de ses animaux au Muséum pour pouvoir façonner la composition de sa ménagerie. Elle usait en outre de ses relations avec les professeurs pour se procurer des espèces qu'elle souhaitait voir évoluer dans son parc. Pour cela, les naturalistes jouaient bien des fois le rôle d'intermédiaires entre les donateurs et Joséphine. En 1807, alors que le poste d'intendant de la Malmaison était vacant, le secrétaire des commandements, Jacques-Marie Deschamps, correspondit avec Étienne Geoffroy Saint-Hilaire afin de reléguer une liste de spécimens que Joséphine voulait acquérir de la région ottomane :

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et je me suis empressé de la mettre sous les yeux de l'Impératrice. Sa Majesté me charge de vous envoyer ci joint une lettre écrite par son ordre à S.E. l'ambassadeur de la Sublime Porte pour l'inviter à faire connaître au Pacha de Jannina qu'il lui serait agréable que M. Frank premier Médecin du Pacha pût être autorisé à faire chercher et à envoyer à Sa Majesté les plantes et les animaux des environs de Jannina.

⁶⁴⁹ Les professeurs faisaient état des animaux desquels se débarrasser lorsqu'ils détenaient trop d'individus de la même espèce, dont différentes panthères. « État des animaux disponibles à la Ménagerie du Muséum d'Histoire Naturelle », 7 brumaire an XIII (29 octobre 1804). Paris, ANF, AJ/15/744, Correspondance arrivée et départ, an XII (1803-1804) - 1806.

⁶⁵⁰ « Séances du 15 février » et « Séance du 29 mars 1809 ». Paris, ANF, AJ/15/109, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 6 avril 1808 - 28 juin 1809.

⁶⁵¹ Lettre de M. Mirbel au Directeur du Muséum, Malmaison, 9 floréal an XII (29 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

Sa Majesté désire que vous vous chargiez de faire parvenir cette lettre et d'y joindre pour M. Frank une instruction propre à le diriger dans le choix des objets et à lui faire connaître les moyens de conservation et de transport qu'il convient d'employer⁶⁵².

Puisque l'Impératrice savait bien de quels individus elle voulait composer sa ménagerie, elle usait de son passe-droit auprès du Muséum et des relations des professeurs pour se les procurer.

Du reste, tout ce qui concernait les questions d'ordre pratique, soit de transport, était entièrement confié aux professeurs, comme en témoignent les documents relatifs à l'expédition Baudin. Si, en premier lieu, le ministre de l'Intérieur, ainsi que le ministre de la Marine et des Colonies prévinrent les professeurs qu'un domestique de la Malmaison se chargerait de venir chercher les animaux destinés à Joséphine au port de Lorient, ces derniers finirent par organiser l'entièreté du voyage jusqu'à Versailles où Mirbel vint les réceptionner⁶⁵³. Une liste accompagnée de plusieurs lettres montre en cela comment les professeurs répartirent les animaux dans les différentes voitures tout en ayant indiqué précisément lesquels étaient destinés à quelle ménagerie⁶⁵⁴.

Outre les services fournis par les naturalistes du Muséum pour se procurer certains animaux à l'étranger, les individus présents dans la ménagerie publique pouvaient aussi venir compléter la collection vivante de la Malmaison. Dans la mesure où les archives sont bien plus complètes du côté des professeurs du Muséum que des intendants de la Malmaison, il est difficile de savoir ce qui était réceptionné au domaine princier. Mais il est fort probable que Joséphine demanda des animaux précis aux professeurs, puisque ces derniers lui en offraient la possibilité :

Vous avez eu la bonté d'accorder au Muséum, d'après notre demande 23 oiseaux qui manquaient à la collection. C'est un nouveau bienfait de votre Majesté, pour lequel nous sommes pénétrés de reconnaissance. Nous serions heureux s'il nous était possible de lui offrir en retour quelque objet qui peut lui être agréable et si elle daignoit nous le faire savoir⁶⁵⁵.

⁶⁵² Lettre de M. Deschamps à Monsieur Geoffroy Saint-Hilaire, Paris, 7 juin 1807. Paris, MNHN, Ms 3383/25.

⁶⁵³ Lettre du Ministre de l'Intérieur au Citoyen Fourcroy, Paris, 12 germinal an XII (2 avril 1804) ; Lettre du Ministre de la Marine et des Colonies au Citoyen Fourcroy, Paris, 15 germinal an XII (5 avril 1804). Paris, ANF, AJ/15/592, Minutes et pièces annexes des procès-verbaux des assemblées des professeurs, Germinal-fructidor an XII (mars-septembre 1804).

⁶⁵⁴ Documents relatifs à la séance du 6 floréal an XII (26 avril 1804), dont « Liste des animaux vivants transportés à Paris selon l'ordre de répartition dans les voitures ». *Ibid.*

⁶⁵⁵ Lettre des professeurs administrateurs à Sa Majesté l'Impératrice Reine Joséphine, Paris, 19 avril 1811. Paris, ANF, AJ/15/745, Correspondance arrivée et départ, 1807-1814.

Cette lettre de la part des professeurs laisse entrevoir que les dons de Joséphine fonctionnaient sur la pratique de l'échange. Du moins, il existe des exemples pour le domaine de la botanique qui en témoignent plus concrètement : « Nous avons reçu la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire à laquelle était jointe une liste des plantes que vous désirez. Nous vous les offrons avec autant d'empressement que de plaisir »⁶⁵⁶. Cette demande fut accompagnée de plantes offertes par Joséphine, inscrivant donc les échanges dans une dynamique transactionnelle.

Concernant les animaux, il en fut de même d'après ce que démontre la trajectoire de la zébrille. À l'assemblée du 12 floréal an XII (2 mai 1804), le don de cet animal fut discuté :

Le C. Mirbel, écrit au Directeur au nom de Madame Bonaparte, et lui annonce l'Envoi de deux animaux qu'elle destine à la ménagerie du Muséum.

Le Directeur est chargé de présenter à Madame Bonaparte, les remerciemens de l'administration et de lui offrir les deux Kanguroos de la Ménagerie.⁶⁵⁷

Cette information permet désormais de cerner de manière exhaustive les raisons pour lesquelles les kangourous d'Angleterre vinrent à séjourner à la Malmaison, outre le confort que le parc leur offrirait et la volonté de Joséphine de les faire s'acclimater. L'Impératrice récupéra les marsupiaux, puisqu'elle venait de céder la zébrille ainsi que le gnou, des animaux acquis comme cadeaux grâce à son statut de femme de pouvoir et aux entreprises coloniales ; et l'échange se fit le jour-même par F. Cuvier.

Ainsi, l'étude qui part des animaux de Joséphine permet de révéler d'une part les relations qu'elle entretenait avec les professeurs du Muséum et d'autre part son implication dans le développement de la zoologie. La ménagerie de la Malmaison se différenciait sous certains aspects des précédentes ménageries princières, déjà dans son agencement, mais surtout dans la manière dont les êtres non-humains étaient considérés. Plus que de simples objets d'apparat, les animaux impériaux étaient exploités pour leur utilité sociétale, surtout en ce qui concernait les théories scientifiques. Cette différence entre la Malmaison et Versailles, par exemple, tenait aux intentions de Joséphine. Joan Pieragnoli, en retraçant les différents acteurs engagés dans l'approvisionnement des animaux lors de la tentative de repeuplement de la ménagerie versaillaise au XVIIIème siècle, a démontré que les rois de France ne se

⁶⁵⁶ Lettre des professeurs du Muséum à Madame Bonaparte, Paris, 5^{ème} jour complémentaires an X (22 septembre 1802). Paris, ANF, AJ/15/743, Correspondance arrivée et départ, an IX (1800-1801)-an XI (1802-1803).

⁶⁵⁷ Séance du 12 floréal an XII (2 mai 1804). Paris, ANF, AJ/15/105, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 5 vendémiaire an XII-3 prairial an XII (28 septembre 1803-23 mai 1804).

prononçaient nullement sur le sujet. L'acquisition ainsi que le choix d'animaux étaient des tâches entièrement confiées au secrétaire d'État à la Marine⁶⁵⁸. Or, il en était autrement avec Joséphine qui prenait toutes les décisions concernant sa ménagerie et qui engagea des naturalistes expérimentés pour s'occuper des animaux et du domaine. Du reste, elle participa à la formation d'une collection nationale vivante pour faire avancer les recherches en zoologie, lui conférant un rôle précis dans l'impérialisme français :

Tandis que vôtre auguste époux assure les puissances de la France par son génie et par ses victoires ; vôtre Majesté se plait à encourager les arts et la paix. La protection qu'elle accorde à l'histoire naturelle et le gout qu'elle a pour cette branche de nos connoissances contribuera puissamment à en accélérer les progrès⁶⁵⁹.

Ces mots des professeurs attribuèrent à Joséphine une force d'action aussi notoire que celle de Napoléon, en retrouvant cette idée d'un fonctionnement conjoint entre la conquête militaire des territoires et la conquête paisible du monde naturel. Toutefois, la relation entre l'Impératrice et les professeurs était imbriquée dans un rapport de pouvoir ; les mots élogieux employés par ces derniers jouaient avec le ton de la flatterie. Alors ce que fit Joséphine de ses animaux ne doit pas seulement se lire comme une volonté d'agrémenter le Muséum, mais plutôt comme un désir de façonner sa propre identité. La relation avec les professeurs s'étant construite sur un principe de transaction, il convient de l'envisager selon la théorie maussienne du don et du contre-don, comme pour les cadeaux diplomatiques. Ce qui implique que la mise en lumière des échanges en dise finalement plus sur le statut des donateur·rice·s et des récepteur·rice·s que sur l'usage des animaux.

Les dons de Joséphine ne représentaient en fait qu'un tout petit pourcentage de l'approvisionnement de la ménagerie publique. Cette information peut être connue grâce à un document établi par Geoffroy Saint-Hilaire en 1809 et qui porte sur l'accroissement des animaux au Muséum. En seize ans, plus de 1'000 mammifères étaient venus peupler le Muséum. Or, seuls 32 provenaient des « dons de S.M. l'Impératrice » – concernant les oiseaux, sur presque 3'000 individus 22 provenaient de Joséphine⁶⁶⁰. La part directe de l'Impératrice était loin d'être la plus conséquente, malgré la rareté de ses animaux offerts, contrairement à l'insistance des propos des professeurs dans les lettres et les ouvrages. Le contre-don des naturalistes ne se jouait donc pas seulement dans les services rendus et

⁶⁵⁸ PIERAGNOLI, 2021, p. 89-95.

⁶⁵⁹ Lettre des professeurs administrateurs du Muséum d'histoire naturelle à Sa Majesté l'Impératrice des Français et Reine d'Italie, Paris, 15 février 1807. Paris, ANF, AJ/15/745, Correspondance arrivée et départ, 1807-1814.

⁶⁶⁰ Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « Sur l'accroissement des mammifères et des oiseaux du Muséum d'histoire naturelle », Paris, 2 janvier 1809. Paris, MNHN, Ms 2290.

l'échange de collections vivantes, mais aussi dans la diffusion, par le système institutionnel et la circulation des manuels, d'une image de l'Impératrice protectrice des sciences naturelles. La métisse, issue de la zébrelle, fut pleinement mobilisée pour cette construction identitaire.

B(IV). Optimiser l'animal : de l'observation à la manipulation

D'après G. Cuvier, la zébrille de Joséphine passa d'un objet de plaisance à un objet utile. On se rappelle que, dans l'ouvrage de *La Ménagerie*, les animaux sont présentés de manière à introduire comment les différentes espèces pouvaient être exploitées pour la société. L'équidé n'échappa pas à ce principe et l'anatomiste explique que l'animal pourrait servir en « essay[ant] l'union du Zèbre avec l'Âne et le Cheval »⁶⁶¹. En croisant la zébrille avec une espèce domestique et indigène, ou en tout cas européenne, il serait possible de faire naître un animal hybride avec « quelques qualités précieuses »⁶⁶².

Ce principe indique que l'espèce du zèbre à proprement dit n'était pas exploitable. Il fallait la transformer, la faire passer par un processus de domestication, pour qu'elle pût trouver une quelconque utilité aux yeux de l'économie rurale. La ménagerie publique, lorsqu'elle était pensée pour les sciences appliquées sous la République, était ainsi censée rendre profitable n'importe quel animal. On a pu voir qu'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et F. Cuvier étaient censés sélectionner et multiplier les espèces jugées utilisables. Quant à celles qui ne l'étaient pas directement, elles pouvaient être modifiées avec des animaux faisant déjà partie de la société.

Mais ce qu'exprimait G. Cuvier n'était qu'hypothétique sans même savoir comment la nouvelle espèce pourrait servir l'économie rurale. C'est que l'expérience avait déjà été menée par un Anglais et un Italien quelques années auparavant ; sans grand résultat concluant, toutefois⁶⁶³. Les naturalistes du Muséum tentèrent à leur tour des croisements avec la zébrille dès 1806, et celle avec un âne réussit. La métisse naquit en 1807 et fut le premier animal issu d'un croisement avec l'espèce du zèbre. Et il va sans dire que la naissance de cet animal s'inscrivait dans un cadre purement expérimental.

On pourrait donc penser que le vélin de cette petite hybride fut offert à Joséphine en reconnaissance de son don de la zébrille, ou alors qu'il était une manière de dédier une réussite scientifique à la souveraine. Mais ce serait aller bien vite en besogne. L'Impératrice joua à un rôle plus déterminant dans la trajectoire de son équidé en la cédant au Muséum. Alors, une étude plus approfondie de la détention du vélin à la Malmaison permet de montrer que Joséphine mit ses animaux au service des sciences appliquées, contrairement à l'institution publique, en plus des théories naturalistes.

⁶⁶¹ Georges CUVIER, « Le zèbre », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 2.

⁶⁶² *Ibid.*, p. 3.

⁶⁶³ *Ibid.*, p. 2-3.

Il conviendra dès lors de revenir sur la zébrille et de suivre son parcours au sein du Muséum. Plusieurs articles furent publiés dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* qui permettent de retracer les expérimentations faites avec l'équidé et ce qui en résulta. Or, comme on le verra, l'intérêt des naturalistes à créer un hybride résidait plutôt dans la curiosité du procédé et dans la volonté d'en détenir le savoir. Ces expériences étaient pourtant demandées par les acteurs de l'agriculture, en espérant pouvoir trouver dans les espèces non-indigènes des aptitudes au travail et des caractéristiques manufacturables. De ces espérances, des bergeries expérimentales avaient vu le jour quelques temps avant l'avènement de la Révolution, puis elles se développèrent sous le Consulat et l'Empire. Cette entreprise ne toucha toutefois qu'un animal très spécifique, le mouton mérinos. Il sera démontré que ces recherches firent espérer d'étendre ces expériences aux animaux plus « exotiques » détenus au Muséum. Mais si les habitants de la ménagerie publique ne furent mobilisés que pour les théories scientifiques, ceux de la Malmaison furent davantage exploités pour les attentes sociétales. L'Impératrice conçut de cette manière une ménagerie utilitaire, qui permit de la distinguer de celle de Muséum. Le cas de la métisse ne peut alors que se comprendre à la croisée de ces différentes enceintes et de ces acteur·rice·s disparates.

Croiser les espèces animales : le Muséum comme laboratoire

En 1806, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire rédigea un court article dans les *Annales* qui amène, dès la première phrase, le lectorat dans le vif du sujet : « Le zèbre femelle de la ménagerie a été sailli par un âne »⁶⁶⁴. Tout comme dans la notice de G. Cuvier dans la *Ménagerie*, le professeur de zoologie rappelle qu'il ne s'agissait pas d'un nouvel événement. Il propose toutefois de faire part des observations faites par les naturalistes du Muséum car, contrairement à ce qui était préconçu, l'union entre la zébrille et l'âne s'était déroulée sans difficulté. Geoffroy Saint-Hilaire venait surtout démentir le fait qu'il n'y avait eu besoin d'user de supercherie pour mener ce croisement d'espèces, comme ce fut le cas d'« un milord anglais [qui] n'avoit pu y réussir qu'en faisant peindre un âne des couleurs du zèbre »⁶⁶⁵.

Une année plus tard, Geoffroy Saint-Hilaire publia un second article dans le périodique de l'institution, pour donner le résultat de l'accouplement de la zébrille avec l'âne. « [N]ous décrivons aujourd'hui le métis qui est provenu de cette union », annonce le professeur de

⁶⁶⁴ Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « Mouvements de la ménagerie. NOTES sur le zèbre et le canard à bec courbe », *Annales*, v. 7, 1806, p. 245.

⁶⁶⁵ *Ibid.*

zoologie⁶⁶⁶. La petite était née le 15 mars 1807, après douze mois et demi de gestation. Geoffroy Saint-Hilaire décrit dans les moindres détails la physionomie extérieure de l'animal, brochant ainsi un portrait par les mots de cette nouvelle espèce hybride.

Le Muséum vit naître et surtout grandir la première équidé issue d'un croisement entre les espèces du zèbre et de l'âne. Mais les pratiques expérimentales sur la zébrille ne s'arrêtèrent pas là. Quelques mois après la naissance de la métisse, en août 1807, F. Cuvier, avec l'accord de Geoffroy Saint-Hilaire, présenta un étalon à l'animal de Joséphine. Le garde de la ménagerie publia un article dans les *Annales* en 1808 pour décrire ses observations⁶⁶⁷. Il y rappelle le parcours de la zébrille, de son caractère, de son accouplement avec l'âne et de la naissance de la métisse qu'il qualifie de « produit », en reprenant les écrits de Geoffroy Saint-Hilaire et de G. Cuvier. Il y ajouta une nouvelle description physionomique de la petite, désormais âgée d'un an, et de la relation qu'elle entretenait avec sa mère. Le garde de la ménagerie poursuit son article avec l'accouplement entre la zébrille et l'étalon, qui se déroula avec succès. À cause de cette charge reproductive, la zébrille mourut le 6 avril 1808 avec le fœtus, engendrant un avortement. L'expérience ne put donc aboutir.

F. Cuvier s'exprime dans son article sur la mort de l'équidé de Joséphine : « Il est malheureux sans doute qu'un animal aussi intéressant, sous tant de rapports, ait péri au moment où il alloit nous mettre dans le cas de multiplier un genre d'expériences sur lequel l'histoire naturelle est encore si pauvre. »⁶⁶⁸ L'intention du garde de la ménagerie était de pouvoir faire ensuite accoupler les deux métis, si le second avait pu survivre, pour « donn[er] naissance à une race doublement bâtarde. »⁶⁶⁹ Toutefois, l'intérêt quant à cette expérience est manifesté sans grande conviction : « Il auroit peut-être été de quelque utilité pour la science de tenter l'accouplement de ces deux mulets »⁶⁷⁰. Il semble que la manipulation entre les espèces résidait surtout dans une curiosité physique du « produit » qui pouvait en résulter. En tout cas, le parcours que connut la zébrille au sein du Muséum fut quelque peu façonné par défaut. Au début de l'article, F. Cuvier explique la raison de ces expériences :

[C]omme il étoit impossible de se procurer un individu mâle, et que quelques tentatives heureuses avoient déjà été faites sur l'accouplement du zèbre avec l'âne, on eut l'idée de

⁶⁶⁶ Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « NOTES sur un métis d'âne et de femelle zèbre », *Annales*, v. 9, 1807, p. 223.

⁶⁶⁷ Frédéric CUVIER, « Mouvement de la ménagerie. NOTE Sur l'accouplement d'un zèbre et d'un cheval », *Annales*, v. 11, 1808, p. 237-240.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 239.

⁶⁶⁹ *Ibid.*

⁶⁷⁰ *Ibid.*

répéter du moins cette dernière expérience, sur laquelle il restait encore plusieurs observations à faire⁶⁷¹.

La manipulation de l'animal devait finalement revenir au point de départ de la pratique naturaliste, en enrichissant l'observation. Cette utilisation du métis contraste toutefois avec les vues d'un agriculteur émises quelques années auparavant :

[P]ourquoi ne tenterait-on pas sur les animaux des expériences qui pourraient fortifier les espèces ou les embellir ? Est-il hors de doute que divers quadrupèdes d'Afrique et d'Amérique ne puissent se croiser avec ceux de notre continent, pour former de nouveaux métis qui serviraient utilement à nos cultivateurs et aux plaisirs des citoyens ? Le zèbre mâle, par exemple, ne pourrait-il pas copuler avec l'ânesse de Mirabelais ?⁶⁷²

Pierre-François Mongrolle, après avoir fait un tour à la ménagerie publique, publia cet article dans le *Moniteur universel* en 1801, afin d'exposer ses aspirations quant au Muséum. Le texte renvoie à la mission utilitaire regardant l'économie rurale qui fut mobilisée dans les dix premières années de l'institution. Plus que de sélectionner les espèces exploitables, il fallait les optimiser. Pour comprendre ces attentes, il convient d'aller faire un tour du côté de l'agriculture.

Penser la zootechnie pour régénérer les troupeaux français

Laurent Brassart a démontré dans un article de 2014 que le croisement d'espèces vint à être fortement mobilisé dans le milieu agricole au tournant de 1800, moment où il fut constaté que « les races indigènes de la France [étaient] toutes dégénérées. »⁶⁷³ Dès lors, les animaux ramenés des conquêtes napoléoniennes étaient fortement attendus, étant considérés par les agriculteurs comme « des monuments plus durables que le bronze et le marbre »⁶⁷⁴. Les acquisitions animalières pourraient notamment servir à perfectionner les espèces, ce que l'on nomme la zootechnie, en créant des hybrides robustes, qualitatifs et surtout estampillés français. Il y eut quelques résultats avec les moutons, utilisés pour la production lainière. Une littérature est consacrée à l'histoire de ces ovinés entre la fin du XVIII^e siècle et le début

⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 237.

⁶⁷² Citoyen MONGROLLE, « Vues sur l'éducation de quelques animaux étrangers », *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, n° 32, 22 thermidor an 9 (10 août 1801), p. 1330.

⁶⁷³ BRASSART, 2014, p. 178.

⁶⁷⁴ TESSIER, 1802, p. 99. Cité dans *Ibid.*, p. 180.

du XIX^{ème} siècle, et sur laquelle il convient de s'appuyer pour démêler le rôle des agriculteurs et des savants dans les expérimentations animales⁶⁷⁵.

Il était connu que la laine la plus fine provenait de moutons espagnols de la race mérinos – importés en réalité du nord de l'Afrique entre le XIV^{ème} siècle et le XV^{ème} siècle puis réappropriés par l'Espagne. L'exportation de ces animaux dans le reste de l'Europe était toutefois interdite, afin de garder la mainmise sur l'industrie lainière. Or, avec le traité de Bâle (1795), qui rétablit la paix à la suite du conflit franco-espagnol, la France put se servir dans les troupeaux hispaniques. Dans les premières années de 1800, les béliers mérinos furent croisés avec des brebis beauceronnes – une race indigène française – afin de créer une laine unique à la France et de régénérer les cheptels nationaux. Ces croisements furent réalisés dans la bergerie expérimentale de Rambouillet qui avait été créée en 1786, mais dont l'activité avait cessé avec la République jusqu'à ce que Napoléon, désireux de mener une politique agricole, soutint le projet sous le Consulat. Il est par ailleurs intéressant de relever que ces races hybrides furent « brevetées » par le biais de la peinture. La méthode de métissage fut en effet mise en image par deux peintres mandatés que l'on connaît bien dans ce manuscrit, Nicolas Maréchal et de Wailly – le second ne fit que reprendre en 1803 le travail inachevé du premier, débuté en 1801, puisqu'il mourut en 1802⁶⁷⁶.

Si le perfectionnement du mouton français put avoir lieu à l'orée du XIX^{ème} siècle, contrairement à d'autres espèces animales, c'est que les recherches expérimentales avaient déjà commencé une trentaine d'années auparavant. En 1776, Louis Jean-Marie Daubenton fut chargé de s'occuper de l'amélioration des laines, afin que la France pût s'émanciper du commerce international. Ce savant travaillait à ce moment-là au Jardin du Roi auprès de Georges-Louis Leclerc de Buffon. En 1793, il devint le premier directeur du Muséum et occupa le poste de professeur en minéralogie.

Il n'est alors pas surprenant de retrouver le nom de Daubenton dans les premiers textes au sujet de l'instauration d'une ménagerie publique qui, sous la République, devait être consacrée aux sciences appliquées. Dans le rapport qu'Antoine Claire Thibaudeau rédigea sur l'agrandissement du Jardin des Plantes en tournant son propos vers l'économie rurale, les travaux du savant sur la « mérinisation » sont précisément cités : « Il [Daubenton] continue à enseigner la minéralogie & à chercher le moyen de perfectionner nos laines. Ce dernier objet mérite sur-tout l'attention du gouvernement, puisqu'il pourra nous rendre moins tributaire de

⁶⁷⁵ MELLAH, 2013 ; BRASSART, 2014 ; CORNU, PINOTEAU, 2021 ; DEVRED, 2024.

⁶⁷⁶ 9 planches sont conservées aux archives nationales. Paris, ANF, 20160285/625-643.

l'étranger »⁶⁷⁷. Ce texte indique que le perfectionnement des moutons devait à l'origine se produire au sein de la ménagerie du Muséum, et non dans l'ancienne bergerie royale de Rambouillet.

Même si les croisements n'avaient pas encore eu lieu au début des années 1790, les recherches entreprises par Daubenton s'annonçaient prometteuses et pourraient être en outre étendues à d'autres animaux plus « exotiques » que le Muséum se verrait accueillir. La création d'hybrides avec des espèces étrangères fut alors un argument invoqué par les défenseurs de la ménagerie publique. Bernardin de Saint-Pierre s'avança le premier sur cette question : « On s'est procuré ainsi en France des chiens-loups ; pourquoi ne parviendrait-on pas à avoir des chiens-lions ? »⁶⁷⁸ Aubin-Louis Millin, Philippe Pinel et Alexandre Brongniart, qui résumèrent les propos de l'ancien intendant du Jardin de Plantes dans leur rapport, reprirent également cette idée comme mission du Muséum : « [F]aire naître dans ce pays des animaux étrangers, d'en croiser les races, de former des mulets souvent utiles, et toujours curieux, et de multiplier à l'infini les expériences sur la génération. »⁶⁷⁹ Enfin, peuvent encore être cités les propos de F. Cuvier émis en 1804 qui mettent en lumière le lien entre les croisements d'espèces et l'utilité économique :

Si l'on considère ensuite l'utilité de ces établissemens [les ménageries], d'une manière plus particulière et par rapport au parti que l'industrie peut tirer des animaux, soit par leur production, ou soit en associant de nouvelles espèces à celles qui sont déjà domestiques, on sentira plus généralement encore tous les services qu'ils peuvent rendre à la société, s'ils sont encouragés et dirigés avec zèle.⁶⁸⁰

Les naturalistes du Muséum pouvaient se proposer de transformer tous les animaux, en passant par un processus de domestication, pour qu'ils fussent exploitables comme denrées alimentaires, comme produits textiles ou comme aide au travail – des bêtes de somme, en somme. On comprend désormais bien mieux ce que G. Cuvier entendait par le fait que l'accouplement de la zébrille avec une espèce indigène produirait un hybride avec « quelques qualités précieuses », c'est-à-dire utilisable pour l'agriculture.

On sait toutefois que ces opérations dirigées vers l'économie rurale n'eurent nullement lieu au sein de la ménagerie publique au début du XIX^{ème} siècle et qu'elles furent seulement utilisées de manière discursive afin de légitimer l'établissement de la ménagerie. Si la métisse

⁶⁷⁷ THIBAudeau, 1794, p. 5.

⁶⁷⁸ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 20.

⁶⁷⁹ MILLIN, PINEK, BRONGNIART, 1792, p. 3.

⁶⁸⁰ Frédéric CUVIER, « Avertissement », *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, 1804, p. IX.

issue de la zébrille et de l'âne répondait aux attentes formulées dans les dix premières années du Muséum, elle ne fut guère pensée pour une visée utilitaire, du moins d'après ce qui ressort des articles publiés à son propos par Geoffroy Saint-Hilaire et F. Cuvier. Alors, reste-t-il à se demander si Joséphine n'eut pas un rôle à jouer dans ce processus d'hybridation, ayant façonné une ménagerie davantage dirigée vers les sciences appliquées que celle du Muséum.

L'implication de Joséphine dans les sciences appliquées

Cette mise en exergue de l'intérêt que l'Impératrice put porter à la question de l'acclimatation offre une piste supplémentaire à l'étude du cas de la métisse. L'existence de cet animal était le résultat de la domestication, un processus qui s'inscrivait dans la continuité de l'acclimatation, ayant pour but d'implanter des espèces étrangères ou du moins nouvelles sur le sol français⁶⁸¹. La métisse ne vécut toutefois pas à la Malmaison, mais il est probable que Joséphine s'impliqua dans le croisement de la zébrille. Dans les archives des assemblées du Muséum, un compte-rendu du 15 juillet 1807 – six jours avant que Joséphine reçût le vélin – fournit une information qui fait prendre la voie de cette hypothèse :

Sa Majesté l'Impératrice a envoyé pour la Collection zoologique du Muséum, un Merle blanc, mort à la Malmaison. Il [Geoffroy Saint-Hilaire] ajoute que sa Majesté ayant témoigné le désir d'avoir une Copie du Métis d'âne et de femelle Zèbre, né à la Ménagerie, Mr de Wailly s'est empressé de la faire, avec tant de soin dont il est Capable ; Cette Copie ayant été mise sous les yeux de l'assemblée, on arrête qu'elle sera envoyée à l'Impératrice avec une lettre dans laquelle on priera sa Majesté de l'agréer comme un hommage de la Reconnaissance des Professeurs du Muséum, pour lui témoigner que sa Majesté leur a donné de l'intérêt qu'elle prend à l'Établissement dont le soin leur est Confié.⁶⁸²

L'envoi du vélin à Joséphine par les professeurs n'était pas tout à fait un gage de reconnaissance pour donner suite au don de la zébrille. Les naturalistes usèrent toutefois de la peinture pour la remercier de son protectorat. Or, ce fut l'Impératrice elle-même qui commanda une représentation de la métisse et on en trouve une trace grâce à une vente Christie's de 2001 (fig. 73). Cette demande indique que Joséphine porta un intérêt pour le résultat de l'expérience de croisements. Ce geste pourrait, certes, seulement se rapporter à une question de curiosité, mais il semble que la question de l'optimisation des espèces

⁶⁸¹ Dorothee BRANTZ, « The Domestication of Empire: Human–Animal Relations at the Intersection of Civilization, Evolution, and Acclimatization in the Nineteenth Century », dans KETE, 2007, p. 87.

⁶⁸² Séance du 15 juillet 1807. Paris, ANF, AJ/15/108, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 1er octobre 1806-30 mars 1808.

animales faisait partie des préoccupations de la souveraine. C'est là où les moutons entrent à nouveau dans l'arène.

Il s'avère que l'Impératrice participa et encouragea le processus de « mérinisation » de la France. Certains des troupeaux espagnols eurent pour destination la Malmaison. Dans la littérature sur la ménagerie de Joséphine, il est bien connu que l'Impératrice détint de nombreux mérinos. Ces animaux ont par ailleurs bénéficié d'une attention particulière contrairement aux autres habitants de la ménagerie princière.

Cet intérêt peut s'expliquer par l'abondance des sources, le château de la Malmaison ayant reçu plusieurs lettres de la correspondance de Joséphine sur l'acquisition des moutons. C'est en partie avec ces documents que Christian Jouanin et Guy Ledoux-Lebard ont retracé l'approvisionnement de l'Impératrice en mérinos dans le catalogue de 1997⁶⁸³. Aussi, l'attrait pour les moutons est peut-être à aller chercher du côté quantitatif, car l'Impératrice finit par disposer de plus de 2'000 de ces animaux en 1812⁶⁸⁴ ; une somme qui peut sans autre être définie comme considérable. Mais la raison de cette focalisation sur le mérinos relève aussi d'une volonté de comprendre les raisons de la détention de ce bétail dans une enceinte princière.

Susan Taylor-Leduc, dans un article publié en 2013, offre quelques pistes discutables⁶⁸⁵. Elle soulève toutefois un élément qui peut être creusé davantage. L'autrice rappelle que, lorsque Jean-Marie Morel reprit les travaux du domaine de la Malmaison en 1803, Joséphine lui demanda d'y intégrer une vacherie et une laiterie. La même année, le premier troupeau de mérinos venu d'Espagne arriva pour lequel une bergerie fut construite quelques temps plus tard. Taylor-Leduc lie ces demandes à la lumière du traité de Morel sur les jardins dans lequel il confia une place à la ferme, définie comme un moyen de joindre l'utile à l'agréable : « De tous les genres de jardins, celui de la *Ferme* est le seul qui réunit aux agréments champêtres une utilité réelle »⁶⁸⁶. En demandant d'intégrer des enceintes telles que la bergerie, Joséphine avait dans l'idée d'exploiter les animaux présents ; ce qui arriva en

⁶⁸³ En 1967 le château de la Malmaison reçut un versement d'un fonds d'archives sur la correspondance d'Adrien Francastel, correspondant de Joséphine en matière de mérinos. Christian JOUANIN, Guy LEDOUX-LEBARD, « Les mérinos », dans JOUANIN, 1997, p. 54-162.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 157.

⁶⁸⁵ L'autrice propose : le ravivement d'une tradition princière en recréant le hameau de Marie-Antoinette, bien que non dirigé vers l'exploitation ; un lien avec la motivation de Napoléon de remettre l'agriculture en marche pour l'économie française ; un soutien apporté à l'industrie du textile des manufactures françaises ; un rapport avec le passé martiniquais de Joséphine où sa famille détenait des plantations. Susan TAYLOR-LEDUC, « Josephine as Shepherdess: Estate Management at Malmaison », dans PRINCE, 2013, p. 49-53.

⁶⁸⁶ MOREL, 1802, v. 2, p. 103. Cité dans *Ibid.*, p. 47.

effet puisque l'Impératrice vendit la laine de ses moutons ainsi que plusieurs mérinos de son troupeau, comme en attestent certains documents du domaine de la Malmaison⁶⁸⁷.

Outre les archives, des sources publiées permettent d'attester que le bétail de Joséphine connaissait une certaine réputation auprès des acteurs principaux de l'agriculture. Jean-Baptiste Huzard et Alexandre-Henri Tessier, impliqués dans la « mérinisation » française⁶⁸⁸, s'exprimèrent à plusieurs reprises sur les moutons de l'Impératrice, comme en 1807 dans la *Gazette de France* :

Parmi les mérinos qui sont maintenant en France, on doit distinguer ceux que S. M. l'Impératrice et Reine possède à Malmaison. Je les ai examinés avec attention le mois dernier, époque qui précédoit la naissance des agneaux. [...] Les mérinos de Malmaison ont les formes prononcées de leur race ; la laine en est très fine, tassée, abondante, ils sont sains et vigoureux. Ces animaux, extraits d'Espagne, y ont été choisis dans les troupeaux du Paular, les plus beaux de ce royaume ; les laines qu'ils fournissent aux fabriques de drap, sont si estimés, qu'on leur assigne le premier rang.⁶⁸⁹

Cette note indique que l'intérêt du troupeau de Joséphine résidait dans le fait qu'il était composé des plus beaux moutons – ou du moins de ceux ayant la plus belle laine. C'est là où le cas de ces mérinos fait écho à celui de la zébrille. Grâce à son statut de femme de pouvoir, l'Impératrice avait la primauté dans le choix des animaux et pouvait bénéficier des espèces ou des individus étrangers les plus convoités. Ensuite, les habitants de la Malmaison étaient mis à disposition de ceux qui exploitaient et manipulaient les animaux. Concernant les moutons, les agriculteurs allaient les chercher dans le cheptel de Joséphine puisque, comme le soulignent Huzard et Tessier dans un rapport fait à l'Institut de France aussi en 1807, il était su « qu'il n'y a[vait] que la race pure. »⁶⁹⁰ Ces moutons étaient ensuite soumis à des croisements pour pouvoir obtenir la nouvelle laine estampillée française⁶⁹¹.

L'Impératrice s'impliqua directement dans la régénération de l'économie rurale en mobilisant ses animaux. C'est d'ailleurs ainsi qu'Alexandre de Laborde, dans la *Description*

⁶⁸⁷ Plusieurs actes de vente sont conservés aux archives. Paris, ANF, MC/ET/LXVIII, Minutes du notaire André Claude Noël ; O/2/1207, Dépenses pour la Malmaison, vente du domaine de Buzenval : états, pièces comptables, etc., 1804-1816.

⁶⁸⁸ Sur les rôles de Jean-Baptiste Huzard et Alexandre-Henri Tessier, voir DEVRED, 2024, p. 197-280 (chapitre 3).

⁶⁸⁹ Note d'Alexandre-Henri Tessier datant du 24 décembre 1806 publiée dans *Gazette de France*, 8 janvier 1807, p. 32.

⁶⁹⁰ « Rapport de MM. Tessier, Huzard et Silvestre sur le Mémoire de M. Morel de Vindé concernant l'*Exact parité des laines mérinos de France et des laines mérinos d'Espagne* ». Séance du 4 septembre 1807. *Procès-verbaux des séances de l'Académie (1795-1835)*, v. 3, 1913, p. 586.

⁶⁹¹ *Ibid.*

des nouveaux jardins de la France, s'exprime à propos de la bergerie de la Malmaison : « Il est beau de voir des personnes puissantes donner l'exemple d'un genre d'industrie, si avantageux au pays, et qui de plus est un très-grand ornement dans un parc. »⁶⁹² Le don de la zébrille par Joséphine, et l'intérêt qu'elle porta ensuite à la métisse, doivent alors aussi se comprendre au regard de cet investissement dans l'agriculture par l'exploitation d'animaux étrangers. La diffusion de l'histoire de la métisse, dans laquelle le rôle de Joséphine était rappelé, participait à valoriser l'image de l'Impératrice et sa ménagerie utilitaire.

En remettant en place les rôles des différent·e·s acteur·rice·s impliqué·e·s dans les expérimentations animales au tournant de 1800, on aurait envie de se demander si Joséphine ne fut finalement pas l'instigatrice du croisement entre sa zébrille et l'âne. Rien ne peut affirmer ce postulat. Il ressort toutefois qu'il y avait une sorte de triangulation entre Joséphine, qui approvisionnait, les scientifiques, qui expérimentaient, et les agriculteurs, qui appliquaient. Cette chaîne était quelque peu théorique, car si elle fut manifestée par G. Cuvier dans son article sur la zébrille, il en résulta autrement. Tout comme pour la question de l'acclimatation, les professeurs du Muséum ne se consacrèrent pas à celle de la domestication. Seul le cas des mérinos put véritablement fonctionner dans cette topographie, puisque le projet avait pris racine trente ans auparavant.

Il n'empêche que la création de la ménagerie publique souleva la volonté d'optimiser les animaux venus d'ailleurs et donc d'intervenir directement sur leur patrimoine génétique. Ce rapport à l'animal se manifesta au sein de la Malmaison, en tout cas plus clairement qu'au Muséum. Tout comme les lamas, la métisse démontre que l'Impératrice ne se contenta pas d'alimenter la collection nationale mais développa un intérêt certain pour les sciences appliquées. Et il semble que, comme pour la question de la reproduction des espèces animales, les professeurs du Muséum en étaient bien conscients ; le 8 prairial an XII (28 mai 1804), ils offrirent à Joséphine un bébé chien-loup, provenant d'une louve de la ménagerie publique qui avait été accouplée avec un dogue⁶⁹³. La Malmaison constituait une ménagerie princière qui répondait aux préoccupations contemporaines au regard de l'animal.

Si le cas de la métisse cristallise différentes attentes énoncées au tournant de 1800, dans la pratique elle ne fut toutefois qu'un objet de curiosité, puisqu'elle demeura au Muséum,

⁶⁹² LABORDE, 1808, p. 66.

⁶⁹³ « Observations particulières sur les animaux de la ménagerie, an XII [1804] ? 1822 », p. 54. Paris, MNHN, Men 16.

et surtout un animal remis à l'attention de F. Cuvier, dont les préoccupations différaient de ceux des professeurs. Pour cela, le fait qu'elle fût peinte sur vélin permet de mieux définir ce qu'elle représentait pour Joséphine et pour l'institution publique. À la Malmaison, la copie de la peinture avait pour but de valoriser l'Impératrice en incarnant le rôle que cette dernière joua dans le « produit » expérimental. Or, le vélin original trouva une autre fonction en rejoignant la collection nationale.

C(IV). La reproduction des vélin : fabriquer une ménagerie portative

Le vélin original de la métisse conservé au Muséum (fig. 70) présente une différence avec celui de la Malmaison (fig. 73). Il comporte une inscription : « Métis d'Âne et de femelle Zèbre décrit dans les Annales du Muséum d'Histoire Naturelle T.IX.P.223 ». Cette légende renvoie à l'article « NOTES sur un métis d'âne et de femelle zèbre » publié par Geoffroy Saint-Hilaire en 1807 et dont il a été fait état précédemment⁶⁹⁴. En revanche, l'article publié dans les *Annales* n'est pas accompagné d'une reproduction du vélin ni d'une quelconque autre image. Pourquoi la peinture avait besoin d'être secondée d'un texte, alors que celui-ci n'avait pas de nécessité d'être illustré ?

Ce paradoxe est d'autant plus accentué lorsqu'on sait que les vélin étaient reproduits dans les publications du Muséum. *La Ménagerie*, qui a été régulièrement utilisée dans cette étude, comporte des planches gravées d'après les vélin, comme on a pu le voir avec les lamas, la zèbrelle, les lion·e·s et les éléphant·e·s. Concernant la métisse, elle figure dans *l'Histoire naturelle des mammifères* (fig. 74) accompagnée d'une notice qui condense les informations données dans les différents articles des *Annales* à son propos. L'animal est toutefois ici âgée de quatorze ans⁶⁹⁵, et fut peinte par Jacques-Christophe Werner, ce qui permet d'avancer que la représentation date de 1821. Ces différents éléments interrogent la manière dont les vélin furent pensés pour être diffusés et comment, dans ce contexte, ils purent se retrouver à interagir, ou non, avec du texte, modifiant leur statut d'œuvres autonomes.

Les ouvrages tels que *La Ménagerie* ou *l'Histoire naturelle des mammifères* ont jusqu'ici été mobilisés comme sources, mais ils sont aussi à considérer comme des objets d'étude afin de pleinement cerner la trajectoire et la fonction des vélin. Le manuel d'histoire naturelle constituait le produit fini de la pratique naturaliste⁶⁹⁶ et participait à la construction identitaire de la discipline⁶⁹⁷. Utilisé pour la communication scientifique, le livre illustré naturaliste trouve ses racines au XVIème siècle, à la suite de l'essor de l'imprimerie, et son âge d'or au XIXème siècle, non seulement grâce à la révolution technologique que connut l'imprimé mais aussi grâce à l'intérêt porté à la discipline. Les publications scientifiques

⁶⁹⁴ Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « NOTES sur un métis d'âne et de femelle zèbre », *Annales*, v. 9, 1807, p. 223.

⁶⁹⁵ Frédéric CUVIER, « Métis femelle d'âne et de zèbre », dans CUVIER, SAINT-HILAIRE, v. 2, 1824, p. 2.

⁶⁹⁶ BLUM, 1993, p. 7.

⁶⁹⁷ Adrian JOHNS, « Natural History as Print Culture », dans JARDINE, SECORD, SPARY, 1996, p. 106.

représentaient la plus grande part de l'édition dans les premières années de 1800 (environ 20%), et dans celles-ci l'histoire naturelle occupait la seconde place, après la médecine⁶⁹⁸.

Les vélins participèrent ainsi à diffuser l'image des spécimens naturels dans un contexte de popularisation scientifique en plein essor. Du reste, seules les peintures représentant les mammifères de la ménagerie connurent cette trajectoire. Quelques vélins de Pierre-Joseph Redouté furent aussi reproduits pour *Les Liliacés* (1805-1816), mais sous l'impulsion du peintre, et nullement celle de l'autorité du Muséum⁶⁹⁹. Il convient d'extraire les raisons pour lesquelles les professeurs usèrent des vélins dans la diffusion de l'image zoologique.

Afin de répondre à ces interrogations, il faut dégager les différentes publications émanant du Muséum pour lesquelles la collection de vélins fut mobilisée. Pour chacune d'elles, l'utilisation et la place des peintures étaient réfléchies. On s'arrêtera tout d'abord sur les discours formulés par les professeurs concernant l'emploi des vélins, pour ensuite analyser comment les projets se réalisèrent, les objectifs premiers ayant connu quelques modifications. Alors il s'agira d'étudier les publications elles-mêmes pour comprendre quel rôle visuel jouèrent finalement les peintures sous leur forme de planches gravées. Il se dégagera que les animaux représentés par les peintres du Muséum servaient à attester de l'existence d'une espèce grâce à l'exécution faite d'après le vivant. Le livre illustré permettait dès lors de diffuser ces connaissances sur le monde animal. Toutefois, on constatera que les ouvrages eurent de la reconnaissance seulement pour les planches gravées, même de la part des professeurs du Muséum. Ce désintérêt pour le texte tenait notamment au public à qui les ouvrages étaient destinés. Il sera démontré que les vélins étaient en réalité utilisés pour des publications qui servaient la vulgarisation scientifique, afin de diffuser l'image de la détention animale par la France.

La mobilisation des vélins pour les publications du Muséum

La Ménagerie constitue la première publication pour laquelle les vélins furent reproduits. L'initiative ne vint toutefois pas des professeurs, mais du graveur Simon-Charles Miger, un ancien académicien. Ce fut l'artiste lui-même qui présenta la première livraison du

⁶⁹⁸ DHOMBRES, DHOMBRES, 1989, p. 346-356.

⁶⁹⁹ Sur la pratique de peintre-naturaliste de P.-J. Redouté en dehors du Muséum, voir LACK, COMPTON, CALLMANDER, 2024, p. 273-361.

projet à l'Institut de France le 6 vendémiaire an IX (28 septembre 1800)⁷⁰⁰. Cette information est connue grâce à un article de Florence Pieters dédié à l'historique éditorial de *La Ménagerie*⁷⁰¹. À cette même séance, Bernard-Germain Étienne de Lacépède et Jean-Baptiste Lamarck furent chargés de rendre un rapport qu'ils présentèrent dix jours plus tard. Dans ce compte-rendu il n'est fait état que de l'aspect visuel de la publication. Les professeurs débutent leur compte-rendu sur l'histoire de la collection de vélins et le transfert des peintures au Muséum pour arriver à la production de Maréchal. Sur celle-ci, Lacépède et Lamarck s'expriment ainsi :

Cet artiste a déjà enrichi la collection de cet établissement, en y ajoutant les portraits, peints avec beaucoup de talent et de fidélité, de plusieurs oiseaux ou quadrupèdes. Mais ces ouvrages ne peuvent être utiles qu'aux naturalistes qui fréquentent le Muséum ; le Cⁿ Miger, graveur dont la réputation est faite depuis longtemps, et qui appartenait à l'ancienne Académie de Peinture, a eu l'idée heureuse de multiplier en quelque sorte les peintures du Cⁿ Maréchal et de les mettre par la gravure à la portée de tous ceux qui aiment les Sciences Naturelles⁷⁰².

La Ménagerie naquit d'une idée de rendre plus accessible l'image des animaux, en les diffusant, par la gravure, au-delà des murs du Muséum à un public élargi. Pour ne rien perdre de la qualité des peintures de Maréchal, les planches devaient avoir la même dimension que les vélins. Pour cette raison, un format grand in-folio fut adopté pour l'ouvrage. Finalement, tout à la fin du rapport, les professeurs mentionnent le fait que les gravures étaient accompagnées de descriptions textuelles, mais sans indiquer l'auteur des notices. Il est expliqué que cet ajout devait rendre l'ouvrage « plus avantageux à l'instruction publique »⁷⁰³.

De cette première ébauche de projet, on constate que *La Ménagerie* fut à l'origine surtout pensée comme un médium visuel destiné à la reproduction de l'œuvre de Maréchal. La finalité de l'ouvrage prit toutefois une autre direction. Davantage d'ampleur fut octroyée à la vulgarisation scientifique l'année suivante. En 1801, une seconde édition de la première livraison vit le jour avec une plus grande importance mise sur la part textuelle. Les noms de Lacépède et G. Cuvier apparurent avec une introduction rédigée par le premier et la plupart des notices rédigées par le second. Au total dix livraisons furent publiées jusqu'en 1805

⁷⁰⁰ Séance du 11 vendémiaire an IX (3 octobre 1800). *Procès-verbaux des séances de l'Académie (1795-1835)*, v. 2, 1912, p. 233.

⁷⁰¹ PIETERS, 1981, p. 225.

⁷⁰² « Rapport sur les gravures des animaux de la ménagerie faites par le Cⁿ Miger, d'après les dessins du Cⁿ Maréchal », Séance du 16 vendémiaire an IX (8 octobre 1800). *Procès-verbaux des séances de l'Académie (1795-1835)*, v. 2, 1912, p. 240.

⁷⁰³ *Ibid.*

auxquelles la contribution de Geoffroy Saint-Hilaire s'ajouta pour quelques descriptions écrites⁷⁰⁴. Il est toutefois indiqué dans l'introduction que les planches étaient gravées d'après les peintures :

Ils [les hommes zélés pour l'instruction publique] ont su que depuis quelques années mes collègues avaient engagé des artistes habiles (les citoyens Maréchal et Redouté), à peindre sur du vélin, et à représenter dans différentes situations, les animaux vivants que l'on amène au Muséum, et à continuer ainsi cette superbe collection de peintures, de plantes et d'autres êtres organisés, commencée par la munificence de Gaston, frère de Louis XIII, exécutée par les Robert, les Basseporte, le célèbre Van-Spaendonck, et déposée dans la bibliothèque du Muséum où ces végétaux avaient vécu.

Le citoyen Miger s'est chargé de multiplier, par la gravure, toutes celles de ces peintures sur vélin, qu'a produit le pinceau du citoyen Maréchal, et particulièrement celles qui offrent l'image de mammifères ou d'oiseaux observés dans des circonstances intéressantes.⁷⁰⁵

Lacépède met en avant l'œuvre de Maréchal ainsi que le patrimoine artistique que représentaient les vélin, en rappelant l'historique de la collection. Mais puisque ce texte date de 1801, il n'est pas fait mention du peintre de Wailly quand bien même certains de ses vélin furent utilisés. Dans tous les cas, le lectorat était bien au courant de la propriété particulière des peintures.

La volonté d'utiliser les vélin dans la communication se manifesta une seconde fois pour la publication des *Annales*. Dans les années 1790, les naturalistes du Muséum diffusaient leurs recherches dans des périodiques tels que le *Magasin encyclopédique* ou la *Décade philosophique*⁷⁰⁶. En tant que nouvelle communauté de scientifiques, la nécessité d'une forme de publication adaptée et émanant directement de l'établissement se fit ressentir. Sous cette impulsion, les *Annales*, dirigées et rédigées par les professeurs, virent le jour en 1802, en restreignant le contenu à l'histoire naturelle tout en représentant toutes les disciplines présentes au Muséum. Un communiqué parut dans le *Moniteur universel* de cette année afin de présenter les raisons, les objectifs et le format de la publication⁷⁰⁷. Parmi les points forts

⁷⁰⁴ L'historique de l'édition est retracée dans PIETERS, 1981, p. 219-249.

⁷⁰⁵ Bernard-Germain Étienne de LACÉPÈDE, « Introduction », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 7-8

⁷⁰⁶ GILLISPIE, 2004, p. 449.

⁷⁰⁷ Les *Annales* se distingueraient par une rapidité à communiquer toutes observations menées au sein de l'établissement et celles aussi effectuées dans quelques parties du monde où se trouvaient des correspondants de l'institution. En cela, des cahiers paraîtraient chaque mois pour former deux volumes à la fin de l'année. Aussi, l'avancement des travaux et de l'agrandissement du Jardin des Plantes se verraient occuper une place dans le périodique, et ce aussi par des plans et des élévations, afin d'inscrire le Muséum comme modèle pour une cité dédiée à l'étude de la nature. *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, 27 septembre 1802, p. 4.

des *Annales*, il y avait la place de l'illustration et pour laquelle la collection de vélins devait être utilisée :

Un second avantage non moins important consistera dans le fini et la pureté des dessins. Le Muséum dépositaire de l'immense collection des miniatures sur vélin commencé pour Gaston, frère de Louis XIII, et toujours continuée depuis, regrettait de n'en pouvoir faire jouir le public par des gravures. Ces regrets devenaient plus vils à mesure que cette collection se perfectionnait par le soin qu'on a mis depuis qu'elle est au Muséum, à n'y faire représenter que des sujets neufs ou importants, et par l'attention des artistes, aujourd'hui aussi bons naturalistes qu'habiles peintres, à en rendre exactement tous les caractères distinctifs.

Ces peintures précieuses serviront d'originaux aux gravures de ces *Annales*, et les sujets qui ne seront point de nature à entrer dans la collection des vélins seront néanmoins dessinés par les mêmes peintres. C'est le professeur Van-Spaendonck qui s'est chargé de surveiller toute la partie des dessins et des gravures⁷⁰⁸.

Ces propos montrent que l'institution voulait s'imposer comme autorité scientifique visuelle, grâce à leur précieuse collection picturale et leurs peintres qui maîtrisaient à la fois le pinceau et le scalpel. Du reste, ce qu'il semble se dégager du commentaire, c'est que la reproduction des vélins ne devait pas seulement servir à accompagner certains articles des *Annales*, mais aussi à promouvoir la collection, dénotant de cette double fonction, utilitaire et patrimoniale, des peintures.

Finalement, les vélins furent mobilisés pour une troisième publication qui est l'*Histoire naturelle des mammifères* de F. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Les sept volumes, publiés en plusieurs dizaines de livraisons entre 1819 et 1842, présentent les différentes espèces de mammifères, avec une notice et une planche pour chacune d'elles. Contrairement à *La Ménagerie* et les *Annales*, aucune mention explicite n'est faite au sujet des vélins, que ce soit dans l'introduction de l'ouvrage ou dans des articles de presse promotionnels. Seul un commentaire les évoque. Lacépède fut chargé de dresser un rapport à l'Institut de France sur l'ouvrage qu'il rendit le 22 janvier 1821. Le professeur indique qu'« aucun auteur d'un Histoire des Mammifères n'a eu à sa disposition une collection aussi belle, aussi rare, aussi nombreuse que celle du Muséum d'histoire naturelle »⁷⁰⁹. Cette information formulée par Lacépède, qui à nouveau valorise l'utilité de la collection de vélins pour les publications de l'institution, se

⁷⁰⁸ *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, 27 septembre 1802, p. 4.

⁷⁰⁹ Le rapport oral est notifié dans les procès-verbaux, mais pas reproduit. Séance du 22 janvier 1821. *Procès-verbaux des séances de l'Académie (1795-1835)*, v. 7, 1918, p. 131. Il a été retranscrit quelques années plus tard avec un article promotionnel sur l'ouvrage. *Journal des débats politiques et littéraires*, 6 juin 1825, p. 2.

confirme lorsque l'on parcourt les différents volumes de l'ouvrage. La seule différence avec *La Ménagerie* tient à la technique de reproduction. Les peintures furent lithographiées par Charles Philibert de Lasteyrie, premier lithographe breveté de Paris, d'après des dessins de Jacques-Christophe Werner, qui commença à travailler au Muséum dès l'année 1816 pour devenir en 1830 maître de dessin – position qui remplaça celle du professeur d'iconographie en 1822⁷¹⁰. L'intervention de ce dernier était peut-être due à un besoin d'adapter la taille des peintures, puisque l'ouvrage est un format in-folio (les planches mesurent 21,5 x 31,5 cm, donc plus petites que les peintures originales).

Ainsi, on constate que les publications pour lesquelles les peintures devaient être gravées ou lithographiées répondaient à des objectifs très différents. Mais dans les trois cas, la reproduction des vélins était un moyen de montrer que le Muséum détenait un matériel visuel conséquent sur le règne animal, que les professeurs avaient des artistes formés spécifiquement à la peinture zoologique, et que l'institution était de plus le réceptacle d'un patrimoine artistique précieux de l'histoire naturelle. Les raisons de cette diffusion ne s'arrêtaient toutefois pas là. Pour pleinement les cerner, il convient de s'interroger sur les fonctions que les vélins remplissaient en tant que planches gravées au sein de ces imprimés.

La preuve par l'image : faire (re)connaître les espèces animales

Pour *La Ménagerie* et *l'Histoire naturelle des mammifères*, l'utilité des figures est exprimée dans chacune des introductions. Lacépède s'exprime ainsi sur le sujet :

L'ouvrage dont nous terminons l'introduction, pourra donc être considéré un jour comme le complément nécessaire de toute histoire des animaux. Peut-être sera-t-il du petit nombre de ceux qui survivront aux révolutions de la science, parce qu'indépendant de toute hypothèse et même de tout système de classification, il ne présentera que des images exactes et tracées par la plume ou gravées par le burin⁷¹¹.

Pour les professeurs du Muséum, les vélins assuraient une fidélité du dessin zoologique grâce au fait qu'ils étaient exécutés d'après des animaux vivants. Cette donnée est fournie dans le titre complet de l'ouvrage : *La Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle ou description et histoire des animaux qui y vivent ou qui y ont vécu*. Les vélins non seulement dépassaient les productions picturales précédentes, mais leur reproduction

⁷¹⁰ JOUY, 2024, p. 67.

⁷¹¹ Bernard-Germain Étienne de LACÉPÈDE, « Introduction », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 9.

assureraient une pérennité à l'autorité du Muséum, contrairement aux textes qui pouvaient être contestés avec le temps. Quant à F. Cuvier, il avance le même postulat :

Sans doute cet ouvrage présentera de nombreuses lacunes qui tiendront à l'état de la science, et de grandes imperfections que nous n'aurons pas su éviter : nous croyons cependant qu'il sera utile malgré ses défauts : il n'en existe aucun où toutes les figures et toutes les descriptions aient été faites d'après le vivant, et qui, par conséquent, renferme, en aussi grand nombre, des observations exactes.⁷¹²

Cette fois-ci, la fidélité de l'image et l'exécution d'après le vivant sont explicitement mis en corrélation. Cette exactitude de la physiologie animale, diffusée par le biais du livre illustré, servait un dessein plus grand que le garde de la ménagerie explique en préambule dans l'« Avertissement » de l'*Histoire naturelle des mammifères* :

[L]'existence d'une espèce ne peut être assurée qu'autant qu'elle a été représentée fidèlement par une bonne figure et par une description détaillée : jusque là elle reste douteuse ; et comme les espèces font la base de la science, nos efforts auront pour principal but de faire bien connaître les traits qui les constituent.⁷¹³

Les planches de l'ouvrage, gravées d'après les vélins, avaient pour but de prouver l'existence des espèces animales, indiquant que les productions précédentes, telles que l'*Histoire naturelle* de Buffon, pouvaient laisser des doutes. C'est là où on peut davantage comprendre pourquoi les professeurs optèrent pour une représentation plus méthodique des animaux au début des années 1800. F. Cuvier poursuit :

Nos dessins représentent chaque animal dans une attitude simple, et toujours de profil, parce que c'est dans ce mouvement qu'on peut le mieux saisir l'ensemble des formes et de la physiologie ; et nous aurons soin de donner une figure de face toutes les fois qu'il sera nécessaire de voir ainsi les animaux pour les mieux juger.⁷¹⁴

On retrouve ici le choix iconographique du spécimen type qui permettait de faire saisir l'ensemble de la physiologie animale au lectorat d'un manuel zoologique. Cet effet de l'image fut également exprimé par Joseph-Philippe-François Deleuze dans son *Histoire et description du Muséum royale d'histoire naturelle* de 1823. Avant d'introduire la production de vélins au sein du Muséum, il déclare que :

L'histoire naturelle ne peut se passer du secours du dessin, et les descriptions les plus exactes laissent toujours de l'incertitude lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de bonnes figures ; le

⁷¹² Frédéric CUVIER, « Introduction », dans CUVIER, SAINT-HILAIRE, v. 1, 1824, p. 8.

⁷¹³ Frédéric CUVIER, « Avertissement », dans *Ibid.*, p. I.

⁷¹⁴ *Ibid.*

langage exprime fort bien les caractères essentiels, mais il ne saurait offrir à l'esprit une image de la physionomie des êtres, de cet ensemble qui les fait reconnaître au premier coup d'œil⁷¹⁵.

La vue d'ensemble conférait un pouvoir à l'image, lorsque celle-ci était jugée exacte : celui de faire connaître et reconnaître les espèces animales. On retient par ailleurs que le support visuel devait servir à rendre la forme des animaux, et pas forcément leurs couleurs dont la description était intégrée au texte et qui servaient surtout au luxe des ouvrages⁷¹⁶. Du reste, contrairement au texte, dont les propos pouvaient se modifier selon l'avancée des recherches, et à la nomenclature, qui n'était encore nullement universelle et fixée⁷¹⁷, la planche gravée avait l'avantage de constituer un langage partagé. On entre ici en plein cœur de la théorie foucauldienne sur l'*épistémè*⁷¹⁸.

Quiconque s'intéresse à l'histoire des sciences, n'échappe pas à la lecture de l'ouvrage *Les mots et les choses* dans lequel Michel Foucault consacre une certaine place à l'histoire naturelle en y donnant la définition la plus efficace :

L'histoire naturelle, ce n'est rien d'autre que la nomination du visible. De là son apparente simplicité, et cette allure qui de loin paraît naïve tant elle est simple et imposée par l'évidence des choses. On a l'impression qu'avec Tournefort, avec Linné ou Buffon, on s'est enfin mis à dire ce qui de tout temps avait été visible, mais était demeuré muet devant une sorte de distraction invincible des regards. En fait, ce n'est pas une inattention millénaire qui s'est soudain dissipée, mais un champ nouveau de visibilité qui s'est constitué dans toute son épaisseur⁷¹⁹.

L'observation naturaliste était à la fois outil, car elle était au cœur de la pratique scientifique qui se devait d'organiser les spécimens, et produit, en ce qu'elle transmettait et donc construisait les savoirs au sein d'une communauté. Dans ce processus, la « nomination du visible » était du ressort des images, ou du moins des vélins, dans la pratique du Muséum.

Pour cela, il est intéressant d'aller regarder du côté des comptes-rendus faits sur les ouvrages. G. Cuvier présenta un *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles*

⁷¹⁵ DELEUZE, 1823, p. 153.

⁷¹⁶ Dans le cas de *La Ménagerie*, une annonce dans le *Journal de Paris*, concernant l'édition avec les planches coloriées (par un peintre externe, mais soumis au jugement de Gérard Van Spaendonck), indique que les livraisons s'élevaient à 30 francs, alors que celles en noir et blanc étaient de 8 francs. *Journal de Paris*, 6 décembre 1803, p. 455.

⁷¹⁷ DASTON, 2004, p. 153-154.

⁷¹⁸ Foucault donne à l'*épistémè* une définition fonctionnelle. Non juste un synonyme de la science, le terme se rapporte aux origines des savoirs et comment ils se sont construits. Sur la notion d'*épistémè* dans l'œuvre de Foucault, voir par exemple ZOUNGRANA, 2014.

⁷¹⁹ FOUCAULT, 2014 [1966], p. 144.

depuis 1789 à Napoléon en 1810 dans lequel il mentionne la *Ménagerie* dans les publications du Muséum. Il y relève l'utilité de l'ouvrage seulement pour les « belles figures de quadrupèdes dessinés par Maréchal et M. de Wailly »⁷²⁰. Les professeurs eux-mêmes ne considéraient pas l'ouvrage pour sa qualité scientifique des textes, quand bien même G. Cuvier était l'auteur de la plupart des notices. Il en fut de même pour l'*Histoire naturelle des mammifères*. Lorsque Lacépède fit le compte-rendu de l'ouvrage à l'Institut de France, il ne fit l'éloge que des figures :

Depuis long-temps les amis des sciences naturelles desiroient posséder, indépendamment des ouvrages immortels publiés par les pères de la science sur les mammifères, une collection de figures de ces mammifères ou quadrupèdes, aussi exacte que le demandoit l'état de la science zoologique, et assez belles pour être associées aux savantes descriptions des plus habiles zoologues, ainsi qu'aux magnifiques tableaux des très grands écrivains⁷²¹.

Les textes et auteurs auxquels Lacépède fait référence dans ce rapport ne concernent pas Geoffroy Saint-Hilaire et F. Cuvier, mais de possibles futurs hommes savants ou de lettres à qui les planches pourraient servir. Seules les images avaient le mérite nécessaire d'être recommandées aux naturalistes afin de prendre connaissance des espèces animales. Ce fut par ailleurs l'usage qu'en fit G. Cuvier. Dans la deuxième édition de *Le règne animal distribué d'après son organisation*, publié en 1829, l'anatomiste cite l'*Histoire naturelle des mammifères* parmi « les beaux recueils de planches qui [...] [lui] ont permis d'indiquer un plus grand nombre d'espèces »⁷²². Finalement, les vélins fonctionnaient comme des objets autonomes même au sein des publications. Les notices servaient en fait à apporter des compléments informationnels pour attester de la détention des animaux en France et non à fournir les caractères scientifiques des espèces.

La France comme détentrice du règne animal : la diffusion d'une représentation

La reproduction des vélins servit en fin de compte à fabriquer une ménagerie portative. Si précédemment il n'a été fait état que de *La Ménagerie* et de l'*Histoire naturelle des mammifères*, c'est parce que les professeurs n'usèrent en fait jamais des peintures pour les illustrations des *Annales*. En parcourant les volumes publiés entre 1802 et 1813, on constate que les vélins ne furent, à quelques exceptions près, nullement utilisés pour les gravures.

⁷²⁰ CUVIER, 1810, p. 215.

⁷²¹ Le rapport oral est notifié dans les procès-verbaux, mais pas reproduit. Séance du 22 janvier 1821. *Procès-verbaux des séances de l'Académie (1795-1835)*, v. 7, 1918, p. 131. Il a été retranscrit dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, 6 juin 1825, p. 2.

⁷²² Georges CUVIER, « Avertissement », dans CUVIER, 1829, p. XXIV.

Quant aux peintres de l'institution, certains fournirent bien des dessins expressément pour les *Annales*. Or, on trouve plutôt les noms d'autres artistes connus dans la communauté des peintres naturalistes, comme Jacques Barraband, mais qui ne faisaient pas partie des peintres officiels du Muséum. La collection de vélins ne devait en fait pas répondre à la communication visuelle voulue pour les *Annales*. Il est assez apparent que les animaux, et aussi les plantes, ne sont pas présentés de la même manière que dans les vélins. Les dessins représentent plutôt des parties anatomiques, surtout internes, dessinées d'après des animaux morts et mises les unes à côté des autres sur une même page (comme dans le cas d'un article sur des espèces de chauve-souris, fig. 75 et 76).

Il n'est en soi pas étonnant que de telles représentations fussent préférées par les professeurs, déjà parce qu'ils n'utilisaient pas forcément les vélins comme outils de travail, mais aussi parce qu'ils durent choisir des images qui correspondaient à leur pratique. Pierre-Yves Lacour, qui a rapidement relevé la divergence iconographique entre les *Annales* et *La Ménagerie*, interprète cette différence en fonction du public à qui était destiné les publications⁷²³. Cette piste peut en effet s'affirmer en creusant davantage. Lorsque le périodique changea de nom pour la deuxième fois en 1832⁷²⁴, un avertissement accompagna le premier volume de cette troisième série pour rappeler l'intérêt de cette entreprise éditoriale. Sur les précédentes livraisons, il est spécifié qu'elles « peuvent être mises à côté des collections académiques les plus recommandables, et sont devenues une partie nécessaire de la bibliothèque des naturalistes »⁷²⁵. Les *Annales* étaient destinées à un public restreint de connaisseurs. Le but était de diffuser des recherches spécifiques sur certains spécimens, d'autant que la publication du périodique suivait la même vitesse que les travaux entrepris par les naturalistes du Muséum.

Quant à *La Ménagerie*, un prospectus édité en 1801 indique que l'ouvrage était recommandable « aux Naturalistes, aux Artistes et à tous ceux qui ont pour objet de compléter l'éducation de la jeunesse »⁷²⁶. Il s'agissait donc d'un ouvrage de vulgarisation scientifique pour le grand public et non pas réservé à des connaisseurs ou à la communauté des

⁷²³ Pierre-Yves LACOUR, « Picturing Nature in a Natural History Museum: The Engravings of the *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, 1802-1813 », dans PRINCE, 2013, p. 125 ; LACOUR, 2015, p. 202. Le second article reprend les mêmes idées que le premier.

⁷²⁴ Les *Annales* furent interrompues en 1813. La publication reprit en 1815 sous le nom des *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*. En 1832, le périodique fut renommé les *Nouvelles Annales du Muséum d'Histoire naturelle* jusqu'en 1835.

⁷²⁵ « Avertissement », *Nouvelles annales*, v. 1, 1832, p. 11.

⁷²⁶ « Prospectus. La Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle », p. 1. Fac-similé du prospectus dans PIETERS, 1981, p. 228-229.

zoologistes. Du reste, *La Ménagerie* fut traduite et diffusée à large échelle, touchant une audience au-delà des frontières de la France⁷²⁷. La fonction de (re)connaissance des espèces que remplissait les vélins était donc davantage ancrée dans une pratique d'instruction. L'utilité de reproduire les peintures ne s'arrêta toutefois pas là. Elle servit un autre discours avec une portée plus politique.

Il est évident que *La Ménagerie* servait à présenter les animaux détenus au Muséum. Si le titre l'indique, Lacépède l'appuie d'autant plus dans l'introduction en qualifiant l'ouvrage de « copie fidèle de la Ménagerie »⁷²⁸. On peut, de notre point de vue, affirmer ces faits en entreprenant une comparaison entre les animaux présentés dans l'ouvrage et ceux dont il est fait état dans les archives via les papiers de la comptabilité⁷²⁹. L'*Histoire naturelle des mammifères* servit en réalité le même dessein. L'ouvrage fut pleinement l'œuvre de F. Cuvier qui rédigea l'entièreté des textes ; Geoffroy Saint-Hilaire apposa certainement sa signature pour des raisons de légitimité et pour pousser les ventes⁷³⁰. L'idée de réaliser ce manuel naquit déjà en 1804, peu de temps après que le garde de la ménagerie eût été engagé. Dans sa *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, F. Cuvier informe que « cette Notice n'est que l'extrait informe d'un plus grand ouvrage » et que ce dernier « contiendra en outre la description exacte de l'animal qui aura vécu à la Ménagerie, et sa figure gravée fort exactement »⁷³¹. L'*Histoire naturelle des mammifères* est sans aucun doute la concrétisation de ce projet.

Le manuel de F. Cuvier trouva son utilité dans la représentation qu'il offrait de la ménagerie, une fonction déjà exercée par l'ouvrage de Lacépède et de G. Cuvier vingt ans auparavant. Ce postulat se confirme d'autant plus par le fait que la figure de la métisse est présente, alors qu'elle n'avait pas de place dans la classification des espèces. Son intégration était due au fait qu'elle logeait au Muséum. Mais l'ouvrage de F. Cuvier prétendait offrir l'universalité de la classe des mammifères. Alors il était question de diffuser l'idée selon laquelle l'institution parisienne était détentrice de toutes les espèces, en mobilisant les vélins, qui fonctionnaient à la fois comme des portraits et des spécimens types, par leur reproduction.

⁷²⁷ L'ouvrage fut traduit et diffusé à Amsterdam en 1801 et à Londres en 1810. *Ibid.*, p. 220.

⁷²⁸ Bernard-Germain Étienne de LACÉPÈDE, « Introduction », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 8.

⁷²⁹ Ces papiers sont regroupés dans le carton suivant : Paris, ANF, F/17/3906, Comptabilité : budget, dépenses, An IX-an XIV.

⁷³⁰ Le nom du professeur est largement mis en avant dans les prospectus et les articles de journaux qui firent la promotion du manuel.

⁷³¹ « Avertissement », *Notice des animaux vivans de la ménagerie*, 1804, p. XI.

En somme, la reproduction des vélins, par rapport à d'autres dessins naturalistes, servaient les ouvrages qui devaient confectionner une autorité française dans la possession de l'animal et du savoir zoologique. En montrant explicitement les habitants de la ménagerie, les livres signifiaient aussi implicitement les recherches de l'ordre scientifique menées sur les animaux après leur mort. Alors les textes servent davantage à renseigner sur la trajectoire individuelle des êtres présentés, mettant de ce fait aussi en avant les entreprises impériales et le rôle de Joséphine – les animaux de sa ménagerie étant intégrés en plus de ceux donnés à l'institution.

Aussi, il a été extrait que les manuels furent pensés par des naturalistes différents, ce qui permet de révéler comment chacun d'eux usèrent des vélins pour servir leur pratique. En ce qui concerne *La Ménagerie*, le projet fut réapproprié par Lacépède pour le compléter d'un discours sur l'acclimatation et la domestication afin d'encourager le vaste projet utopique de la ménagerie. Du reste, il semble que l'implication de G. Cuvier fut seulement sollicitée pour des raisons de vente. Pieters a en tout cas noté que dans la deuxième édition de la seconde édition, les noms des professeurs furent agrandis et passés au-dessus de la mention de Miger et Maréchal (fig. 77 et 78). Ce fut d'ailleurs à ce moment-là qu'un prospectus fut publié pour faire la promotion de *La Ménagerie*. Celui-ci mettait particulièrement en valeur les contributions des professeurs⁷³². Les vélins, utilisés pour toucher une large audience, devaient donner une plus grande visibilité au projet de Lacépède. Concernant *l'Histoire naturelle des mammifères*, la présence de nom de Geoffroy Saint-Hilaire s'inscrivait aussi dans une stratégie de vente. Il faut davantage relier le choix des vélins à la pratique de F. Cuvier. Contrairement aux professeurs de zoologie, le garde de la ménagerie ne s'intéressait que peu à l'anatomie comparée. Il prônait l'étude de l'enveloppe extérieure et celle des comportements pour véritablement perfectionner la zoologie. La classification des espèces, pour sa part, passait davantage par la physionomie générale de l'animal montrée alors par le biais des planches. Quant aux notices, elles contiennent les observations faites sur les mœurs animalières. Or, ces éléments ne servirent pas aux travaux des professeurs et au reste de la communauté des naturalistes.

Finalement, avec ces différentes conclusions, il est possible de mieux cerner la représentation de la métisse faite au sein du Muséum. Le vélin servait à montrer à quoi l'hybride ressemblait. Si la peinture renvoie à l'article des *Annales*, c'était essentiellement pour donner des compléments informationnels sur le processus de croisement. On constate ainsi

⁷³² PIETERS, 1981, p. 228.

qu'aucun autre vélin n'est lié à un texte, étant donné que le reste de la collection était à ce moment-là composée d'espèces animales existantes. Du reste, la métisse bénéficia de trois peintures au total : celle de 1807, une seconde de 1809 (fig. 79) et une troisième qui est celle reproduite dans l'*Histoire naturelle des mammifères*. Ces représentations montrent finalement l'évolution de l'animal en tant que curiosité, permettant de fixer visuellement le résultat auquel les naturalistes du Muséum étaient parvenus. Elles deviennent ainsi une façon de « breveter » cette nouvelle création vivante. La suite de la trajectoire de l'animal revint à F. Cuvier qui se chargea d'observer le comportement de la métisse pour le retranscrire dans son *Histoire naturelle des mammifères*. L'intérêt que le garde de la ménagerie porta au résultat du métissage n'est pas des moins intéressants, car il témoigne d'un devoir civilisateur que la ménagerie devait, à l'origine, exercer au sein de la société.

D(IV). L'animal en société : une politique d'assujettissement

Que ce soit dans l'*Histoire naturelle des mammifères* ou dans la collection de vélins, la représentation de la zébroïde détonne en ce que l'animal constitue le seul être hybride peint dans les années postrévolutionnaires. Alors pour comprendre ce cas isolé, il faut aller chercher du côté de la relation interespèce qui se cristallise dans le terme même de « métis ». Ce mot renvoie aujourd'hui essentiellement à des identités humaines. Au tournant de 1800, il se rapportait également aux éléments naturels. Dans un dictionnaire spécifiquement dédié à l'histoire naturelle, la définition de « métis » (ou « hybride ») est donnée ainsi : « [L]es animaux, et même les végétaux d'espèces différentes, mais très-voisines par leur conformation, peuvent engendrer ensemble des individus mixtes, des *métis* ou *mulets*. »⁷³³ Quant au dictionnaire de la langue française, le métis est simplement défini comme étant « engendré de deux espèces » en ce qui se rapporte aux animaux⁷³⁴. Concernant les humains, le terme désigne une personne « né[e] d'un Européen et d'une Indienne et réciproquement »⁷³⁵, soit une catégorie identitaire très précise issue d'un homme caucasien et d'une femme autochtone d'Amérique.

Puisque l'on sait désormais que, lors des années postrévolutionnaires, les animaux servent à justifier la formation des identités humaines, on peut bien prétendre que les deux définitions données pour le terme de « métis » se complétaient l'une l'autre. Cela implique que la manipulation des espèces animales doit se comprendre par le prisme de la perception des catégories raciales établies aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Alors, le métissage induisait un croisement entre un animal indigène et un autre étranger – à l'Europe. Aussi, il convient de rappeler que, à cette époque, les Autochtones d'Amérique étaient perçus par les colons européens comme n'ayant pas atteint un état de civilisation, demeurant à celui de sauvage⁷³⁶. Par extension, et selon cette perception, l'animal métis devait renvoyer à un croisement entre des espèces issues chacune d'un état opposé. C'est du moins bien le cas de l'hybridation entre l'âne, animal indigène et intégrée à la société européenne, et la zébrille, issue d'une espèce étrangère et sauvage. La métisse était dès lors le résultat de ce qu'on peut appeler une domestication, dans le sens le produit d'une manipulation visant à assujettir l'animal à

⁷³³ *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts*, v. 14, 1803, p. 463. La définition reste la même dans le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, v. 20, 1818, p. 488.

⁷³⁴ BOISTE, 1803 [1800], p. 260.

⁷³⁵ *Ibid.*

⁷³⁶ Pour une étymologie des termes « civilisation » et « sauvagerie », ainsi que l'application de leur concept à l'époque moderne en Amérique, voir JACOB, 2003.

l'humain. C'est en effet une dimension centrale de la définition de la domestication, comme expliqué par Ninon Maillard :

Qu'est-ce que la domestication si ce n'est l'inauguration d'une césure entre les animaux que l'homme parvient à asservir à la satisfaction de ses besoins et les animaux qui se maintiennent loin de lui et échappent plus ou moins durablement à cette emprise ?⁷³⁷

Le terme de « domestication » n'existait pas encore au tournant de 1800, car il ne fit son apparition dans les dictionnaires qu'en 1832⁷³⁸. Le concept était en revanche déjà présent, seulement sous les termes de « sociabilisation » et de « civilisation » utilisés comme synonymes et de manière interchangeable par les naturalistes. Le processus, du passage d'un état sauvage à celui de domestique, n'était donc pas seulement pensé pour modifier les caractéristiques physiques des animaux afin de les rendre utiles au labour, mais également pour adoucir leurs mœurs afin de les intégrer à la société. Toutefois, on se doute bien que ces manipulations n'étaient pas dirigées par les mêmes préoccupations sous la République que sous l'Empire, puisque, comme il a été démontré avec les lamas, l'animal servait l'éducation du peuple dans les années suivant la Révolution, alors que sous Napoléon il était manipulé pour figer les identités.

Pour pouvoir extraire cette mouvance à l'égard des animaux, il convient tout d'abord de revenir sur le concept des espèces domestiques, afin de comprendre sa définition au tournant de 1800. On verra que les espèces étaient catégorisées soit du côté de la nature (état naturel/sauvage) soit de celui de la société (état domestique/civilisé). Grâce à l'établissement d'une ménagerie publique, induisant un accès au règne universel de l'animal, l'idée de pouvoir faire passer les animaux étrangers d'un état à un autre prit forme. Cette pensée fut surtout émise à la suite d'une observation menée sur une relation qui s'était développée entre un lion et un chien. Cette amitié hors du commun eut quelques retentissements philosophiques, faisant écho à la civilisation des humains. Il sera alors démontré que la manipulation dans le monde animal avait pour but de faire miroir avec le peuple français. En revenant sur l'origine du terme de « métis », on verra que, sous la République, tous les êtres vivants étaient pensés avec un potentiel de « civilisation » et qu'il fallait les amener à cet état final. Toutefois, l'instauration de l'Empire rangea les différents êtres dans des cases selon leur degré de docilité. Au sein de la ménagerie, les animaux furent séparés en deux catégories, les paisibles et les féroces, qui bénéficièrent de traitements différents. On verra comment les animaux non-

⁷³⁷ MAILLARD, 2020, p. 311.

⁷³⁸ *Ibid.*

dociles furent assujettis à une politique de la surveillance et de la punition, pour devenir un modèle de l'ordre qui devait régner dans la société.

La domestication ou la perte de l'état naturel

Dans l'introduction de *La Ménagerie*, Lacépède relève la question de la domestication :

[L]'ouvrage dont nous parlons, étant une copie fidèle de la ménagerie du Muséum, servira, comme cette ménagerie, à faire connaître avec précision les effets des divers degrés de la domesticité sur les animaux féroces, sur les animaux sauvages, sur ceux que leurs qualités paisibles rendent propres à être retenus auprès de l'homme, associés à ses labeurs, attachés à son sort, et enfin, sur ceux dont la sensibilité très-vive les lie à lui, par l'affection la plus profonde et la plus durable.⁷³⁹

Pour entreprendre le processus d'acclimatation, la ménagerie du Muséum devait servir à sélectionner les animaux se trouvant sur le spectre de l'état domestique. Concernant l'espèce du zèbre, le résultat est sans appel dans l'ouvrage : « Les Zèbres purs ont long-temps passé pour indomptables. »⁷⁴⁰ G. Cuvier énonce ce fait dans le paragraphe suivant la question du croisement entre les équidés. Le fait qu'il emploie le terme de « pur » laisse entrevoir qu'un zèbre modifié aurait un caractère différent. Alors les naturalistes ne devaient pas seulement plonger les animaux dans des catégories, mais si possible les transformer en passant par un processus qui permettrait de les rendre domestiques.

Le terme de domestication fait partie de notre langage courant à tel point qu'on pense bien savoir ce qu'il invoque. Or, la vraie portée du concept est souvent insoupçonnée. Elle est d'ailleurs encore largement discutée par les spécialistes⁷⁴¹, voire même controversée⁷⁴². Chez les naturalistes de la fin du XVIIIème siècle et du début du XIXème siècle, les caractéristiques d'un animal à l'état domestique étaient en revanche clairement fixées. Déjà Buffon en avait donné des contours définitionnels très radicaux en 1753 dans son *Histoire naturelle* :

L'homme change l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir, & les faisant servir à son usage : un animal domestique est un esclave dont on s'amuse, dont on se sert, dont on abuse,

⁷³⁹ Bernard-Germain Étienne de LACÉPÈDE, « Introduction », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 8.

⁷⁴⁰ Georges CUVIER, « Le zèbre », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 4.

⁷⁴¹ Pour une discussion autour du concept de domestication avec un accent porté sur les XVIIIème et XIXème siècles, voir notamment SIGAUT, 1988 ; RUSSELL, 2002 ; Dorothee BRANTZ, "The Domestication of Empire: Human–Animal Relations at the Intersection of Civilization, Evolution, and Acclimatization in the Nineteenth Century", dans KETE, 2007, p. 73-93 ; RAGHANTI, 2019 ; MAILLARD, 2020 ; BRANDLI, 2022.

⁷⁴² L'auteur Stephen Budiansky est pour cela souvent cité en ce qu'il a développé l'idée selon laquelle des animaux auraient choisi d'être domestiqués pour la survie de leur espèce. BUDIANSKY, 1992.

qu'on altère, qu'on dépayse & et que l'on dénature, tandis que l'animal sauvage, n'obéissant qu'à la Nature, ne connoît d'autres loix que celle du besoin & de la liberté.⁷⁴³

L'état domestique s'opposait à l'état dit naturel ou sauvage. Il apparaît très clairement dans la définition de Buffon que cette distinction dépendait d'une implication de l'« espèce supérieure ». En cela, l'animal domestique n'était pas seulement qualifié comme celui qui vivait proche des humains, pour être utilisé, mais aussi comme celui qui avait été, de force, modifié de son état d'origine, soit naturel. Au début du siècle suivant, cette définition n'avait pas beaucoup changé :

Tout animal que l'homme parvient à asservir pour son usage, c'est-à-dire, à soumettre à son empire, en le faisant du premier état, libre et naturel, à l'état forcé de l'assujettissement et de la captivité, doit porter le nom d'*animal domestique*.⁷⁴⁴

Ces termes tirés du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* de 1816 montrent à nouveau le conséquent rapport de force entre humain et animal qu'impliquait la domestication. En revanche, ces définitions, devant toucher un public varié, n'informent pas sur les moyens de transformer les animaux à l'origine indomptables. La ménagerie du Muséum avec ses naturalistes et l'accès facilité à la faune pouvait toutefois proposer une méthode, consistant à allier un animal domestique à un second sauvage.

Cette idée fut surtout émise par Bernardin de Saint-Pierre dans son *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie* à la suite d'une observation qu'il avait menée sur la relation entre un lion présent à la ménagerie de Versailles et un braque. L'auteur raconte sa rencontre avec ces deux animaux qui se trouvaient ensemble dans un enclos, la relation d'attachement entre le félin et le chien et l'étrange docilité du premier⁷⁴⁵. Quelques pages plus loin, Bernardin de Saint-Pierre reprend cette histoire en abordant la question de la domesticité des animaux :

J'attribue cette disposition du lion pour la sociabilité, à l'amitié de son chien. Comme l'homme s'est servi des espèces si variées des chiens pour subjuguier toutes les espèces d'animaux par la force, peut-être lui seroit-il possible de s'en servir encore pour les attirer à lui par la bienveillance⁷⁴⁶.

⁷⁴³ « Les animaux domestiques », dans BUFFON, v. 4, 1753, p. 169.

⁷⁴⁴ « Animal domestique », *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, v. 2, 1816, p. 81.

⁷⁴⁵ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1792, p. 9-11.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, p. 18.

L'intendant du Jardin du Roi fait référence au fait que les chiens étaient utilisés pour chasser et ramener les animaux sauvages, comme on a par ailleurs pu le voir avec les kangourous. Bernardin de Saint-Pierre proposa de faire des canidés des intermédiaires plutôt que des machines à tuer pour amener les espèces indomptables au plus proche de l'humain. Il pousse toutefois la technique plus loin : « Mais, après tout, l'amitié la plus forte n'est qu'une nuance de l'amour. »⁷⁴⁷ C'est à ce moment-là du texte qu'il parle de la possibilité de faire des « chiens-lions ». Il imaginait faire rencontrer le lion de Versailles avec une chienne pour les voir se reproduire pour créer des hybrides qui permettraient de faire ressortir les qualités de chacune des espèces :

Les faits que j'ai cités motivent ces aperçus sur la civilisation des bêtes féroces, et la possibilité de produire, par leur moyen, des races de chiens plus fortes et plus courageuses. [...] L'étude suivie de leurs mœurs dans une ménagerie, peut donc procurer de grandes lumières à la philosophie, et des avantages même à l'économie rurale⁷⁴⁸.

Dans un sens les animaux étrangers pouvaient fortifier les espèces indigènes, comme on a vu avec la question de l'agriculture, mais dans le sens inverse on trouve un tout autre discours. Les croisements étaient vus comme un moyen d'amenuiser la sauvagerie des espèces indomptables et donc de les faire passer par un processus de domestication d'un état à un autre. Mais outre l'économie, la création d'hybrides touchait à l'intérêt des sciences morales.

Civiliser les bêtes et les hommes

Le texte de Bernardin de Saint-Pierre est intéressant en ce que l'auteur utilise les termes de « civilisation » et de « sociabilité », comme si les animaux devaient perdre leur état naturel pour devenir des citoyen·ne·s de la République. Le choix de ces mots ne relève certainement pas du hasard, puisque les habitants de la ménagerie publique devaient servir de miroir au peuple français. L'histoire du lion de Versailles et de « son » chien fut dès lors manipuler à cet effet.

En 1794, suite au démantèlement de l'ancienne ménagerie royale, les deux animaux trouvèrent leur chemin pour le Muséum. À partir de cette date, Georges Toscan, bibliothécaire de l'institution, diffusa le récit de cette amitié singulière par le biais de deux articles publiés

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 20-21.

dans la *Décade philosophique, littéraire et politique*⁷⁴⁹. Il en fit ensuite une nouvelle autonome et l'ajouta plus tard à son ouvrage *l'Ami de la nature*⁷⁵⁰. Ces publications sont chacune accompagnées d'une gravure exécutée d'après un dessin de Maréchal (fig. 80). On y voit le lion embrassant le chien avec sa patte ; il lui dépose une marque d'affection avec sa gueule tandis que le braque, dans une pose digne, lui retourne un geste tendre en logeant sa tête dans la crinière du félin. Katie Hornstein stipule à juste titre que l'attitude du félin dans le dessin de Maréchal contraste avec les représentations usuelles des lions qui mettent plutôt le caractère féroce de l'animal en exergue⁷⁵¹. Ce qui est de plus intéressant, c'est que l'iconographie confectionnée par Maréchal devait participer au discours émis sur le félin. Le dessin fut commandé entre les deux articles de Toscan par Daubenton, qui était à ce moment directeur du Muséum :

Daubenton propose que Maréchal soit autorisé à faire un second dessin du lion, afin de le représenter avec le chien qu'il avait pris en amitié, et de perpétuer par ce moyen la connaissance de ce fait remarquable⁷⁵².

Cette demande était motivée par une volonté de diffuser la douceur du lion qui était due à sa relation avec le chien. La gravure qui en fut ensuite exécutée interagissait dès lors parfaitement bien avec les textes de Toscan qui ne convoquent que le champ lexical des émotions. Le récit du bibliothécaire démontre les bienfaits de la captivité animale sur les bêtes féroces⁷⁵³, un discours relégué davantage par l'image.

Dans la mission de devoir sélectionner les espèces utiles et modifier celles dites sauvages, il y avait l'intention de montrer aux visiteurs les bons comportements à adopter au sein de la nouvelle société républicaine. Pierre Serna et Malik Mellah résument cet objectif dans un article de 2017 :

Le monde des animaux offre des catégorisations politiques d'une rassurante efficacité, entre les bêtes féroces assoiffées de sang et les travailleurs modestes et courageux, entre le monde des animaux utiles et des nuisibles, des excentriques et des normaux, des féconds et des

⁷⁴⁹ « Description de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle : Histoire du lion et du chien », *La Décade philosophique, littéraire et politique*, 30 vendémiaire an III (21 octobre 1794), p. 129-138 et 10 brumaire an III (31 octobre 1794), p. 193-199.

⁷⁵⁰ TOSCAN, 1795 ; TOSCAN, 1799-1800.

⁷⁵¹ HORNSTEIN, 2024, p. 20.

⁷⁵² Séance du 4 brumaire an III (25 octobre 1794). Paris, ANF, AJ/15/96, Procès-verbaux des assemblées des professeurs, 23 août 1790-24 nivôse an III (13 janvier 1795).

⁷⁵³ BURKHARDT, 2014, p. 152.

stériles, des rois d'avant et des modestes d'aujourd'hui, entre les domestiques et les sauvages, les barbares et les pacifiques.⁷⁵⁴

Dans une vision très binaire de l'organisation des êtres, les auteurs font ressortir que non seulement la petite cité qu'était la ménagerie publique devait refléter l'ordre moral, mais aussi montrer les comportements qu'il ne fallait pas suivre, comme ceux des animaux sauvages et féroces.

À l'inverse, la relation du lion avec le chien n'était pas pensée pour placer les êtres dans des catégories immuables, mais comme pouvant impliquer un progrès de ces derniers. Et c'est là où la notion de métissage prend tout son sens. Il ne s'agissait pas que d'une question de perfectionnement de la physionomie, comme avec les mérinos, mais aussi de domination des animaux non acquis à la cause sociétale en réduisant leur « état naturel ». Cette pensée était d'abord née au travers de l'étude des humains.

En effet, outre le fait de désigner le croisement d'espèces animales, le mot de « métis » caractérisait également une personne née d'un·e Européen·e et d'un·e Autochtone d'Amérique, comme il a été extrait précédemment. On comprend que chez les humains le métissage était pensé comme le résultat d'un mélange de « races » situées chacune aux extrémités d'un spectre de la civilisation, telle que définie au tournant de 1800.

Le terme de « métis » était une traduction de « *mestizo* » qui apparut, sous l'empire espagnole, pour catégoriser les personnes nées d'un·e Européen·ne et d'un·e Autochtone du continent américain – alors que le mot « mulâtre » désignait celles nées d'un·e Européen·ne et d'un·e Noir·e esclavisé·e⁷⁵⁵. La traduction française fit son apparition dans les dictionnaires à la fin du XVII^e siècle⁷⁵⁶. Au siècle suivant, les penseurs des Lumières portèrent un certain intérêt aux Premières Nations et aux Africain·e·s dans une pensée évolutionniste. L'attribution d'un « état naturel/primitif/sauvage » était perçu comme le premier stade du processus de civilisation⁷⁵⁷. Donc dans la définition de « métis » provenant du dictionnaire, on doit comprendre que, chez les humains, il s'agissait d'une personne issue d'un parent à l'état « naturel » et d'un autre « civilisée », formant une nouvelle identité s'éloignant de la « sauvagerie » sans pour autant être considérée comme étant de « sang pur ».

⁷⁵⁴ SERNA, MELLAH, 2017, p. 45.

⁷⁵⁵ Sur la notion de « métis » issu de l'Amérique au temps de la colonisation espagnole, voir FREDRICKSON, 2005 ; ZAGEFKA, 2006 ; TRIOLE, 2011.

⁷⁵⁶ TRIOLE, 2001, p. 178.

⁷⁵⁷ Sur la construction du mythe du sauvage, voir DICKASON, 1984. Sur la pensée civilisatrice des Lumières, voir par exemple VYVERBERG, 1989 ; DENIEUIL, 2008.

Les populations sur le sol américain connurent un véritable développement de métissage sur plusieurs siècles de colonisation. Alors les gens multiethniques vinrent à former une catégorie identitaire spécifique avec ses lois et ses – absences de – droits, située en-dessus de celle des Autochtones et en-dessous de celle des Européen·ne·s⁷⁵⁸. Du reste, toujours au XVIIIème siècle, la pratique picturale vint à être sollicitée pour fixer sur la toile les différents degrés de métissage descendants autant des Autochtones que des Noir·e·s. Désignée sous le nom de « peinture de castes », les tableaux avaient pour destination l'Europe afin de montrer les variabilités physiques des multiples identités présentes dans la Nouvelle-Espagne (fig. 81). Ces portraits servaient de représentations taxonomiques des mélanges⁷⁵⁹.

Il y avait donc dans la notion de métissage une portée naturaliste et philosophique autant pour les humains que les non-humains. Surtout que pour les animaux, le terme désignait à l'origine des croisements entre races de chien⁷⁶⁰. Ce fut seulement au tournant de 1800 qu'il prit la définition d'un mélange entre espèces animales. Ce changement était indéniablement dû à la création de la ménagerie et des espérances de voir les individus se mélanger pour atteindre un état de domesticité et de civilisation, deux termes presque synonymes à ce moment-là.

Tous les éléments qui viennent d'être extraits sont certes quelque peu éparses, chronologiquement et géographiquement parlant, et font partie d'une histoire globale. Ces différentes pensées émises sur la civilisation des humains résonnaient pourtant bien à Paris où se trouvaient également les animaux en voie de sociabilisation ; le cas de Victor de l'Aveyron en témoigne. Cet « enfant sauvage » fut découvert – comme désigné par son nom – à l'Aveyron en 1799 et envoyé à Paris en 1800. Médecins, psychiatres et naturalistes observèrent ce jeune garçon et firent surtout des expérimentations dans l'espoir de l'amener à l'état civilisé. Jean-Luc Chappey, qui a consacré un livre sur l'histoire de Victor de l'Aveyron, relève l'attrait de cet enfant :

⁷⁵⁸ Sur la question juridique des « Métis », voir CASTILLO PALMA, 2015.

⁷⁵⁹ Sur le changement iconographique des populations en Nouvelle-Espagne, voir RIEBEL, 2014. Il existe toute une littérature sur la peinture de castes, notamment dans le monde hispanique. Mais on se permet de seulement citer un article qui traite particulièrement du rapport à l'histoire naturelle.

⁷⁶⁰ TRIOLE, 2001, p. 179.

Si civiliser renvoie à une entreprise d'éducation des mœurs, l'éducation du sauvage devient en quelque sorte le symbole de ce que doit être, à une vaste échelle, l'entreprise républicaine : parvenir à éduquer le peuple, à l'améliorer en le rendant plus parfait.⁷⁶¹

Le corps et les comportements des humains dits sauvages étaient manipulés pour venir éduquer les citoyen·ne·s de la République. En cela, le cas de Victor d'Aveyron faisait totalement écho à celui du lion de Versailles qui vivait au même moment à Paris. Chappey démontre toutefois dans son livre qu'avec l'instauration de l'Empire, les autorités se désintéressèrent de l'éducation du garçon puisque, sous le régime napoléonien, les identités se voulaient être fixées plus qu'évolutives⁷⁶². On comprend alors d'autant plus pourquoi Sawtche fut pleinement catégorisée comme « race inférieure » en subissant un traitement déshumanisé à cet effet en 1815, mais ce au regard de l'orang-outan. Ce principe nous ramène donc aux animaux, et à leur mobilisation dans l'éducation du peuple français. Ce paradigme interroge de ce fait leurs conditions lorsque la civilisation, et par cela la domestication, n'étaient plus envisagées. Mais il nous faut encore rester un moment avec notre espèce pour pouvoir y répondre.

Vers une politique de la surveillance et de la punition

Dans un autre écrit de 2006, Chappey avance que l'instauration de l'Empire réorganisa les savoirs afin de restructurer les humains. Pour sa démonstration, il étudie les querelles au sein de la Société des observateurs de l'homme, créée en 1799. Cette organisation regroupait tous savants susceptibles de s'intéresser à l'espèce humaine, dont autant des naturalistes que des médecins ou des psychiatres, comme Philippe Pinel (qu'on a eu l'occasion de rencontrer dans le premier chapitre). S'inscrivant dans la pensée des Lumières, des idéologues pensaient à mobiliser les différents savoirs pour améliorer les êtres humains, mais ils se confrontèrent à des pensées plus rigoureuses, notamment issues de l'anatomie comparée. Par manque de consensus, la Société fut dissolue en 1805. Pour l'auteur, cet échec tient à l'arrivée au pouvoir de Napoléon, dont la politique se fondait plus sur les théories d'un G. Cuvier, par exemple. Au même moment, les pauvres, les malades, les criminels se virent enfermés et l'esclavage fut réinstauré ; il n'était plus question de progrès, de soin, de réinsertion mais d'encagement et de punitions⁷⁶³. S'il est utile de prendre ce détour par l'étude de Chappey sur la Société des

⁷⁶¹ CHAPPEY, 2017, p. 72-73.

⁷⁶² Voir *Ibid.*

⁷⁶³ Voir CHAPPEY, 2006.

observateurs de l'homme, c'est parce qu'elle nous indique deux facteurs importants : l'étude de l'humain fut ôtée de la pratique scientifique et la société fut réorganisée sur un principe de contrôle en mobilisant les savoirs. Était-ce donc désormais aux mammifères, logés au Muséum, de promouvoir cette restructuration ?

Les premiers parcs réalisés pour la ménagerie publique à partir de 1800 (fig. 3) logèrent seulement les animaux dits paisibles. Quant aux indomptables, ils durent finalement être cloisonnés dans une galerie, se présentant comme un alignement de cages étroites (fig. 17), un projet débuté en 1809 mais dont la construction débuta en 1818. L'une des explications à cette modification, et qu'on a eu l'occasion de citer, provenait d'un changement dans l'observation naturaliste qui écartait finalement l'étude des mœurs pour se concentrer sur une vision systématique du corps animal⁷⁶⁴. En s'appuyant sur le cas de la Société des observateurs de l'homme, ce changement, lié à la pratique des savoirs, doit aussi se comprendre dans la manière de contrôler les animaux et de séparer ceux qui étaient dociles de ceux qui ne l'étaient pas – désormais figés dans une taxonomie immuable.

Il apparaît en effet clairement qu'une distinction s'opérait à la ménagerie publique entre les individus qui se comportaient bien, pouvant bénéficier de pâturages et d'un semblant de liberté, et ceux qui se comportaient mal, expédiés derrière les barreaux sous la surveillance des gardiens ; une distinction fabriquée par les naturalistes. En plus d'être confinés et restreint dans leurs mouvements, les indomptables recevaient des châtiments s'ils se montraient trop résistants. Des gardiens furent employés pour évaluer le degré de docilité des habitants de la ménagerie et remettre à l'ordre les plus tenaces. Les animaux qui ne faisaient pas preuve de comportements dociles pouvaient être davantage attachés, frappés, et dans d'autres cas même tués⁷⁶⁵.

Pour appréhender cette conception du parc zoologique, Randy Malamud et Violette Pouillard font appel à l'ouvrage *Surveiller et punir* dans lequel Michel Foucault extrait la mise en place de relations de domination dans le fonctionnement de la prison⁷⁶⁶. Le fait que les animaux étaient soumis à la surveillance et à la main des gardiens faisait de la ménagerie un lieu fonctionnant sur le principe du carcéral et où se jouait donc l'exercice du pouvoir. Ce rapprochement entre l'enceinte zoologique et la prison est d'autant plus intéressant en ce que, d'une part, la comparaison était faite par des contemporain·e·s. Avec le cas des kangourous,

⁷⁶⁴ BARATAY, HARDOUIN-FUGIER, 1998, p. 108 et 167-168.

⁷⁶⁵ POUILLARD, 2019 (1), p. 114-116.

⁷⁶⁶ FOUCAULT, 1975. Cité dans MALAMUD, 1998, p. 230 ; POUILLARD, 2019 (1), p. 423.

il avait été relevé que Jean-Baptiste Pujoux, dans son ouvrage *Promenades au Jardin des plantes, à la ménagerie et dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle* de 1803, se référa aux loges de la ménagerie provisoire – dans laquelle se trouvaient les incomptables – comme des « étroites prisons »⁷⁶⁷. Cette construction temporaire donna indéniablement un modèle pour la galerie des féroces aménagée plus tardivement, se présentant avec cette même architecture néoclassique rythmée – par des arches pour la ménagerie provisoire, et par une colonnade dans la galerie de 1818 – qui structurait l'alignement des cages (fig. 82). D'autre part, le milieu carcéral connut les mêmes changements que la ménagerie du Muséum dans les années postrévolutionnaires. Lors de la République, le fonctionnement de la prison fut révisé pour tendre vers une correction des détenu·e·s, soit avec l'idée de leur potentielle réhabilitation. Or, avec l'instauration de l'Empire, le milieu carcéral s'organisa autour du simple principe de l'enfermement et de la punition⁷⁶⁸.

On retrouve ici la même conception émise à l'égard des animaux féroces. Le lion de Toscan promettait son intégration dans la société grâce à la douceur qu'il manifestait en présence du chien. Or, l'amitié entre les deux animaux ne fut qu'exceptionnelle. Quand son ami le braque mourut, le félin se retrouva, dit-on, tant en désarroi que les naturalistes lui apportèrent dans sa loge un nouveau compagnon ; mais il l'étrangla instantanément⁷⁶⁹. L'espoir de Bernardin de Saint-Pierre de voir le lion être croisé avec une femelle canidé ne put se produire et l'animal n'atteignit jamais le degré de sociabilité espéré par les scientifiques. Avec l'instauration de l'Empire, la question de la docilité du lion ne réapparut pas, puisque les félins finirent enfermés, surveillés et punis. Le Muséum devint de ce fait une citée où il fallait faire régner l'ordre, mais pas que sur les animaux.

Si on fait coïncider cette idée de Chappey d'une « organisation impériale des savoirs » avec celle de Malamud et de Pouillard d'invoquer *Surveiller et punir* pour penser le parc zoologique, on peut postuler que la ménagerie du Muséum devint un lieu d'organisation du peuple français, et ce à la lumière de sa muséographie. Il a déjà pu être démontré avec le cas des lamas que l'enceinte fonctionnait comme miroir sociétal, du moins sous la République. Mais il ne s'agissait pas simplement d'user du traitement des animaux – gratifiés si utiles et dociles, châtiés si désobéissants – comme reflets de la politique napoléonienne. L'endroit même, dans sa disposition et sa circulation, organisait le peuple en son sein. C'est le principe

⁷⁶⁷ PUJOUX, 1803, p. 81, 103.

⁷⁶⁸ Pour une histoire des prisons aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle, voir par exemple FAUGERON, LE BOULAIRE, 1991 ; LETERRIER, 2008.

⁷⁶⁹ TOSCAN, 1799-1800, p. 40.

de l'« exhibitionary complex » développé par Tony Bennett en 1995, qui permet de considérer l'institution muséale comme un lieu forgé sur le principe de la discipline telle qu'envisagée par Foucault. Le chercheur montre avec ce concept que le musée, depuis son instauration dans les années postrévolutionnaires, régule le public en le plaçant en relation avec l'ordre des objets exposés. Le lieu institutionnel est un espace dans lequel la société s'auto-contrôle en prenant pleinement part au spectacle⁷⁷⁰.

Pour le Muséum, le public était un élément indispensable à son fonctionnement – on se rappelle que les professeurs insistèrent pour que l'entrée fût gratuite afin de faire venir des visiteur·euse·s. La circulation du parc était établie selon le savoir produit sur les différents animaux : la promenade dans les paysages pittoresques à la rencontre des espèces paisibles d'une part, puis la vue systématique sur celles qui étaient catégorisées de déviantes d'autre part. Les constructions de la ménagerie n'étaient certes pas que cantonnées à ces deux styles. Il s'agit simplement ici de rendre compte que l'architecture même du parc rendait les animaux et les humains interchangeable, pour exercer un pouvoir et un contrôle sur le peuple français par la mobilisation de la zoologie.

Ainsi, le cas de la zébroïde, avec le terme de « métis » par lequel elle fut désignée, permet de comprendre comment la relation à l'animal dans les années postrévolutionnaire s'articulait avec les théories naturalistes et la pensée philosophique. Les volontés d'éduquer et de faire passer les animaux ainsi que les humains d'un état à un autre s'évaporèrent avec l'arrivée au pouvoir de Napoléon. Tous les êtres vivants étaient catégorisés en fonction de leur degré d'obéissance et placés dans des cases immuables, ce qui allait de pair avec les théories scientifiques promulguées au Muséum, et aussi le rétablissement de l'esclavage.

Mais alors comment expliquer l'existence de la métisse, puisqu'elle naquit en plein régime napoléonien ? Son cas isolé démontre d'abord bien que la domestication des espèces, et donc la civilisation des humains, ne préoccupèrent que peu les naturalistes et le gouvernement sous l'Empire. Elle était enfin de compte surtout un objet de curiosité pour attirer les regards. Du reste, il faut bien lier cette expérience à la pratique de F. Cuvier qui était le seul à s'intéresser aux mœurs animalières et à leur étude pour l'amélioration des espèces. Il publia bien des années plus tard un « Essai sur la domesticité des mammifères » dans la suite

⁷⁷⁰ BENNETT, 1995, p. 59-88.

des *Annales* qui prirent le nom de *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*⁷⁷¹. Cet article de 1825 témoigne de l'intérêt que portait le garde de la ménagerie à la question de la domestication. Il est de plus intéressant de noter que, pour parvenir à éloigner un animal de l'état naturel, F. Cuvier développa l'idée selon laquelle il faudrait accorder un bon traitement aux animaux et ne pas user de moyens punitifs. Mais tout comme la métisse, les travaux du garde de la ménagerie demeuraient en marge de la zoologie dans les années postrévolutionnaires⁷⁷².

Du reste, le résultat de la métisse ne fut pas concluant sur le plan des mœurs. Dans *l'Histoire naturelle des mammifères*, F. Cuvier décrit la métisse comme étant de caractère « rétif et méchant »⁷⁷³. L'échec était d'autant plus cuisant que sa mère, la zébrille de Joséphine, était en fait assez docile à son arrivée. G. Cuvier en donne la description suivante dans *La Ménagerie* : « [C]e qui est certain, c'est que le Zèbre de notre [M]énagerie est fort doux, et qu'il se laisse conduire, approcher et monter »⁷⁷⁴. L'animal de Joséphine formait une exception dans cette espèce d'équidé, ce qui par ailleurs pouvait former une des raisons pour lesquelles elle fut croisée. Il y avait de bons espoirs que le « produit » de la reproduction serait d'une même docilité. Mais en réalité, même le caractère de la zébrille changea au sein du Muséum dès l'année 1807 où elle devint « d'une approche très-difficile »⁷⁷⁵.

La disposition hostile des deux équidés était très certainement une conséquence de la captivité qui n'avait, contrairement à ce que voulaient faire penser les naturalistes, aucun bienfait sur les animaux. Ce qui est par ailleurs risible dans ce contexte, c'est que l'enceinte même de la ménagerie ne pouvait, selon Lacépède, « appart[enir] qu'à une civilisation très avancée. »⁷⁷⁶ Mais cette idée progressiste n'amena qu'à un repli de la part des animaux, et à leur dégénérescence. Alors, comme Sawtche, l'orang-outan de Joséphine ou encore Victor de l'Aveyron, la métisse, refusant d'intégrer les mœurs sociétales, fut réduite à une curiosité et à un spectacle pour les yeux du peuple français.

⁷⁷¹ Frédéric CUVIER, « Essai sur la domesticité des mammifères », *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, v. 13, 1825, p. 406-455.

⁷⁷² À la suite de ses nombreuses recherches sur les comportements des animaux, F. Cuvier finit par obtenir la chaire de physiologie comparée au Muséum en 1837, créée pour lui. Sur ses travaux, voir BURKHARDT, 2001.

⁷⁷³ Frédéric CUVIER, « Métis femelle d'âge et de zèbre », dans CUVIER, SAINT-HILAIRE, v. 2, 1824, p. 3.

⁷⁷⁴ Georges CUVIER, « Le zèbre », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 4.

⁷⁷⁵ Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « NOTES sur un métis d'âne et de femelle zèbre », *Annales*, v. 9, 1807, p. 223.

⁷⁷⁶ Bernard-Germain Étienne de LACÉPÈDE, « Introduction », dans CUVIER, LACÉPÈDE, 1801-1805, p. 4.

Conclusion

Parmi les animaux qui ont été étudiés dans ce manuscrit, la métisse fut celle qui vécut le plus longtemps. Elle mourut le 11 janvier 1837⁷⁷⁷, soit à l'âge de presque trente ans. Sa naissance en captivité sur le sol français peut expliquer la raison de sa survie, l'animal n'ayant pas connu de changements bouleversants au niveau du transport, du climat et des conditions d'enfermement. Cette trajectoire était le résultat d'une expérimentation dont l'étude a permis de relever que les animaux n'étaient pas exclusivement pensés pour l'observation au sein d'un parc zoologique. Ils pouvaient être manipulés par les naturalistes qui intervenaient directement sur leur patrimoine génétique. Les raisons de cette intervention touchaient autant à des préoccupations économiques, à de la curiosité scientifique, à de l'éducation envers le peuple français et les subalternes, ainsi qu'à un exercice du pouvoir sur le règne animal et la société.

Le cas de la métisse était certes isolé au sein du Muséum dans les années postrévolutionnaires, mais il n'empêche qu'il dénote de toute une pensée qui gravitait autour du non-humain. L'accès aux mœurs par la ménagerie publique classait sans cesse les espèces en deux catégories qui, parfois, pouvaient se croiser : les féroces/paisibles, les sauvages/domestiques, les étrangères/indigènes, les inutiles/utiles, les indomptables/domptables. Avec la détention du règne animal au sein du Muséum, et à la Malmaison, il y eut l'idée d'intervenir directement sur les animaux pour les faire naviguer entre ces deux extrémités. Cette entreprise s'évapora toutefois rapidement au fil des ans, surtout en ce qui concernait les féroces. Joséphine elle-même se débarrassait de ces animaux en les envoyant à la ménagerie publique ; les naturalistes, à leur tour, les plaçaient dans des cages étroites sous la surveillance des gardiens.

Cette circulation des animaux entre les deux ménageries témoigne aussi de comment ils étaient considérés et organisés au sein de la Malmaison et du Muséum. L'étude a en effet permis d'extraire les intérêts différents de Joséphine et des professeurs. La première conçut davantage une enceinte pensée pour les progrès liés à l'agriculture par l'exploitation animale, qui en fait résultaient plus d'une manière d'utiliser les pensionnaires comme vitrine des entreprises coloniales et impériales. Aussi, l'étude de la métisse a permis de mieux comprendre la détention des peintures zoologiques par Joséphine. Les vélins étaient commandés par l'Impératrice elle-même, faisant des images une matérialisation visuelle de son identité de mécène des sciences naturelles, qui devint un instrument important du pouvoir au tournant de 1800. Quant au Muséum, les professeurs usèrent plutôt des animaux pour

⁷⁷⁷ *Registre d'entrée des mammifères à la ménagerie, 1807-1849*, v. 25, p. 70. Paris, MNHN, Men 25.

leurs théories scientifiques qui s'organisèrent autour d'un « ordre impérial des savoirs ». L'institution s'imposait aussi dans la détention du règne animal, une image reléguée par la diffusion des vélins gravés.

Malgré ce changement de paradigme épistémique, ne faisant plus appel à la philosophie de la nature, F. Cuvier continua de considérer les animaux pour leurs mœurs, dont l'étude pouvait nourrir les procédés d'acclimatation et de domestication. Le garde de la ménagerie conduisait ses propres travaux, comme peut en témoigner son suivi, écrit et visuel, de la métisse. Les intérêts du garde de la ménagerie n'eurent peut-être que peu d'impact pendant les années postrévolutionnaires, mais ne furent de loin pas inutiles pour la génération suivante de zoologistes. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire relança les motivations liées à la vie animale dans son rapport *Acclimatation et domestication des animaux utiles* de 1849⁷⁷⁸ et ensuite avec la création du Jardin d'acclimatation dans lequel devait se développer les sciences appliquées à la zoologie. Cette réintégration dans les savoirs peut par ailleurs s'observer dans la collection de vélins. Werner exécuta des peintures dans les années 1840 et 1850 qui représentent différents métis⁷⁷⁹, témoignant de la reprise des expérimentations sur les animaux. Il n'est par ailleurs pas anodin si, au même moment, l'esclavage fut à nouveau aboli et la protection des animaux régie pour de bon. À titre d'exemple, ces opérations montrent qu'une relation existait bel et bien entre la pratique des savoirs et le traitement des êtres considérés comme inférieurs ou déviants.

Mais lors de l'époque impériale, bien moins flexible dans l'organisation du vivant, la métisse n'eut aucune incidence sur la zoologie. Tout comme la zébrille, son intérêt à être observée relevait plus de la nouveauté de l'animal et de sa rareté. Ce divertissement offert par la vue se constate d'autant plus que, dans tout le processus détaillé du métissage, les sources nous ont vite fait perdre les traces du l'âne géniteur. Nul besoin en effet de décrire un animal déjà bien commun chez l'espèce humaine française. Ce constat permet finalement d'établir que, malgré toutes les grandes ambitions qui étaient promises et espérées, l'enceinte de la ménagerie du Muséum – et aussi celle de la Malmaison – demeurait un lieu de spectacle auquel animaux et humains participaient par la relation interespèce.

⁷⁷⁸ GEOFFROY SAINT-HILAIRE, 1861. Le texte constituait en 1849 un rapport d'environ 50 pages adressé au ministre de l'Agriculture et du commerce. Il fut réédité, considérablement augmenté et adressé à un public plus étendu pour donner lieu à une publication en 1861. Sur la zootechnie et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, voir BLANCKAERT, 1992.

⁷⁷⁹ Sont conservées trois peintures d'un métis d'hémione et d'ânesse (1844, 1848, 1852), une autre d'axis et de cerf de Java (1845), puis un dernier de daim et de cerf de Virginie (1852). JOUY, 2024, p. 375.

Conclusion : L'Arche de Joséphine

En 1814, le 29 mai plus précisément, Joséphine mourut à la Malmaison. À peine deux jours plus tard, les professeurs du Muséum écrivirent à Aimé Bonpland, l'intendant du domaine, pour exprimer leur désir de prendre soin des animaux de la Malmaison et, surtout, de pouvoir récupérer les individus restants qu'ils avaient précédemment cédés à l'Impératrice⁷⁸⁰. Eugène de Beauharnais, le fils de Joséphine qui prit en charge la gestion des biens du château, ne répondit pas favorablement à la demande des naturalistes – sans que l'on connaisse vraiment la raison de cette décision⁷⁸¹. Le 8 juin, un inventaire après décès fut dressé par le notaire de la famille Bonaparte, André Claude Noël⁷⁸². Ce document fait notamment état de la composition des différentes enceintes animalières, dont la ménagerie, où il ne restait en réalité plus beaucoup d'animaux. Sont répertoriés – et prisés ! – un kangourou, un vari, un lama puis un mouton du Cap. Plusieurs oiseaux se trouvaient encore dans les volières du château et dans la faisanderie, ainsi que plus de deux cents moutons et brebis mérinos dans la bergerie⁷⁸³. Il est spécifié dans l'inventaire que les biens de la Malmaison se répartiraient entre Eugène et sa sœur, Hortense de Beauharnais⁷⁸⁴. Toutefois, dans les papiers des deux héritier·e·s listant les effets de Joséphine qu'il·elle·s reçurent, il n'y a aucune trace des animaux⁷⁸⁵.

Les individus non-humains qu'on a suivis à travers leurs périples durant cette étude s'évaporent, d'un seul coup. On a seulement pu accompagner l'orang-outan et la métisse jusqu'à la fin de leur vie. La trajectoire des kangourous et des lamas reste brumeuse ; seul un individu de chaque espèce demeura apparemment jusqu'à la mort de Joséphine⁷⁸⁶. Mais après cette date, tout témoignage de leur existence disparaît, ainsi que celui des autres animaux qu'on a eu l'occasion de croiser dans cette étude. Cet arrêt brutal nous confronte alors à notre posture d'historien·ne, et surtout aux moyens que l'on a à disposition quand on travaille sur le

⁷⁸⁰ Christian JOUANIN, « Les cygnes noirs », dans JOUANIN, 1997, p. 144

⁷⁸¹ Certains cygnes furent en tout cas envoyés à la duchesse de Berry. *Ibid.*

⁷⁸² L'inventaire est conservé aux archives (Paris, ANF, MC/ET/LXVIII/776) et a été publié en 1954. GRANDJEAN, 1954.

⁷⁸³ *Ibid.*, p. 275-276.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁷⁸⁵ « Liquidation de la succession de l'Impératrice Joséphine », 22 juin 1815. Paris, ANF, MC/ET/LXVIII/781/B.

⁷⁸⁶ Concernant le kangourou, il s'agit, semble-t-il, d'un individu différent de ceux qui ont été étudiés dans le premier chapitre. Il aurait été offert par Frédéric de Wurtemberg, monarque du royaume de Wurtemberg rallié à l'Empire français. Christian JOUANIN, « Les kangourous », dans JOUANIN, 1997, p. 137.

non-humain. Cette thèse s'est efforcée de relever le défi de la recherche scientifique dans une discipline historique, en proposant de penser une anthropozoologie de l'art pour avoir accès aux animaux du passé. L'enquête menée dans cette étude est toutefois complétée d'une seconde. Il ne s'agit en effet pas seulement de s'interroger sur comment reconstituer la trajectoire des animaux, mais aussi sur pourquoi l'historien·ne y parvient-il·elle, ou non ?

Ce travail n'a pas que dessiné la trajectoire de certains animaux de Joséphine, mais aussi celle des vélins qui les représentent. L'œuvre d'art a constitué un point d'accroche essentiel pour retracer la vie des êtres non-humains et appréhender la relation interspèce, car elle constitue un objet qui circule entre différentes mains et différents espaces susceptibles d'être en lien avec l'animal. Pour cela, il a été question d'étudier le changement de statut des vélins, les endroits où ils purent être conservés, exposés, reproduits et aussi les relations impliquées dans leur trajectoire⁷⁸⁷. En 1814, c'est la dernière fois que les peintures conservées chez Joséphine furent mentionnées dans un document. Ils n'ont depuis pas réapparu aux yeux du public (seul celui de la métisse a ressurgi en 2001 dans une vente Christie's pour disparaître à nouveau). Les sources liées aux peintures de la Malmaison ne se concentrent donc que sur dix ans, tout comme celles en lien avec les habitant·e·s de la ménagerie de l'Impératrice. Cette évaporation des peintures et des animaux de la Malmaison, contrairement au Muséum où les vélins n'ont pas connu de modifications dans leur trajectoire, pose la question de jusqu'à quel point l'être vivant et sa représentation fonctionnaient de pair ?

Dans les années postrévolutionnaires, la production de vélins était dépendante du Muséum. À leur arrivée à Paris, les animaux étaient presque instantanément dépeints par les peintres de l'institution pour ensuite figurer dans la collection de miniatures logée dans la bibliothèque. Il a été démontré que, si cette dernière devait fonctionner comme une mise en image de la classification des espèces, elle constitua davantage un portrait de la ménagerie publique afin d'attester de la détention d'animaux venus d'ailleurs par la France. Cette fonction – de rendre présents les absents – s'est également confirmé par le fait que les vélins servaient de substituts aux spécimens des galeries d'histoire naturelle qui, eux, se détérioraient avec le temps. Les peintures servaient à rendre immortel les animaux qui disparaissaient une première fois, en perdant la vie à cause des conditions de captivité, et une seconde fois, par la dégradation de leur corps taxidermisé. Le vélin remplaçait dès lors l'animal, et c'est pour cette raison qu'il est possible, en tant qu'historien·ne, de cerner la relation à ces êtres non-humains par le biais de l'image.

⁷⁸⁷ Dans un article, Samuel J.M.M. Alberti parle du fait que ces éléments de circulation et d'interaction permettent à l'historien·ne d'établir une biographie des objets de musée. Voir ALBERTI, 2005.

Donc finalement, c'est plus l'étude des peintures, que des animaux eux-mêmes, qui a permis de révéler les enjeux de cet intérêt grandissant pour les mammifères dans la France post-révolutionnaire. En guise de conclusion, il convient de retracer la trajectoire des vélins afin de résumer ce qui s'est dégagé de ce travail. Si l'on commence par le Muséum, il a pu être démontré que les vélins firent entrer la peinture zoologique dans un nouveau régime visuel, en représentant, par l'œil naturaliste, des animaux vivants. Ce basculement témoigne que la vie animale prit de l'ampleur au tournant de 1800, pour en développer les sciences naturelles. Mais, pour autant, les vélins ne détenaient pas de valeur épistémique. S'ils furent pensés à l'origine pour servir les scientifiques et leurs publications, ils se retrouvèrent finalement dans des ouvrages de vulgarisation pour soutenir l'approvisionnement animal ou pour diffuser les travaux de F. Cuvier, qui, lui, s'intéressait à la vie animale. Ce dont témoignent les vélins, c'est que l'anatomie comparée prit tant d'ampleur au sein du Muséum que l'animal vivant ne fut pas utilisé pour construire les savoirs qui étaient soutenus par le gouvernement, et ce même plus tardivement. Michel Osborne a montré que le Jardin d'acclimatation, instauré par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui redéveloppa les principes d'une science appliquée à la zoologie sur la base des travaux de F. Cuvier, se transforma en fait en un lieu de divertissement et d'expositions ethnographiques vivantes dans les années 1870 – étant plus rentables pour le gouvernement et la société que les expériences du zoologiste⁷⁸⁸.

Il est par ailleurs ici intéressant de relever que cette période de création du Jardin d'acclimatation coïncide avec les dernières années de production de vélins pour le Muséum. Cet arrêt est bien sûr à mettre en lien avec l'arrivée de la photographie, comme médium d'objectivité mécanique, dans l'institution⁷⁸⁹. Mais il est aussi lié aux morts de I. Geoffroy Saint-Hilaire (1861) et Jacques-Christophe Werner (1856). Le zoologiste collabora à maintes reprises avec le peintre⁷⁹⁰, montrant donc son intérêt pour la vie animale, mobilisée pour les procédés d'acclimatation et de domestication. Or, si après ces expériences, l'animal vivant ne fut définitivement plus essentiel aux recherches scientifiques, alors sa représentation n'avait elle non plus tant d'intérêt. Et finalement, l'arrêt des vélins est à mettre en lien avec le Muséum même et ses professeurs, étant à l'origine de la production des peintures. Au-delà des travaux de F. Cuvier et de I. Geoffroy Saint-Hilaire, il a pu être démontré que la reproduction des vélins servait à montrer les animaux qui étaient détenus par la nation française. Mais plusieurs

⁷⁸⁸ OSBORNE, 1994, p. 98-129 (chapitre 4).

⁷⁸⁹ JOUY, 2024, p. 433-445.

⁷⁹⁰ *Ibid.*, p. 422-454.

dizaines de parcs zoologiques virent le jour au XIX^{ème} siècle en Europe et aux États-Unis ⁷⁹¹. Avec ces développements, l'institution parisienne perdit de son prestige et de son autorité, n'étant plus la seule détentrice d'une universalité des spécimens naturels, morts et vivants, ainsi que du savoir⁷⁹². L'interruption de la production de peintures zoologiques au sein du Muséum doit alors aussi se comprendre avec son propre déclin, les vélins des mammifères ayant servi à attester d'une exclusivité, désormais vaine.

Aussi, l'étude des peintures a révélé que Joséphine joua un rôle dans la trajectoire animale postrévolutionnaire, puisque certains vélins furent copiés pour figurer dans la collection de l'Impératrice. Toutefois, à la Malmaison, les peintures n'avaient pas le même statut qu'au Muséum. On a pu voir qu'ils fonctionnaient davantage comme des portraits individualisés et qu'ils s'inscrivaient dans une tradition d'apparat princier. Le fait que leur présence dans les sources disparaissent en 1814 prouve que les animaux avaient un intérêt seulement pour Joséphine et que, eux aussi, servaient à sa magnificence impériale. De fait, les peintures permettaient à l'Impératrice de détenir une image des mammifères avec lesquels elle put confectionner sa notoriété de femme de pouvoir, tissant un lien avec les sciences naturelles. Ce travail a donc pu éclairer l'activité de Joséphine en lien avec la zoologie, alors qu'elle n'a été seulement considérée pour son rapport aux fleurs dans la littérature actuelle.

Cette réévaluation pose par ailleurs la question de la négligence du rôle de cette ménagerie princière dans l'historiographie. Elle provient en partie d'un blocage qui persiste dans l'étude de l'histoire des sciences : les femmes sont rarement considérées comme ayant eu un quelconque rapport avec la construction des savoirs, à part pour la botanique⁷⁹³. Il faut avouer que si seul l'attrait pour les végétaux et son rapport à Pierre-Joseph Redouté⁷⁹⁴ ont été mis en évidence chez l'Impératrice, c'est parce qu'il provient d'un discours masculin qui cantonne la figure de la femme scientifique au domaine de la botanique (il paraît que les femmes sont aussi belles et délicates que les fleurs). Il existe de ce fait une littérature qui dénonce cette tendance à vouloir considérer les sciences comme un terrain exclusivement masculin, et redonne à des savantes oubliées de l'histoire leur juste valeur⁷⁹⁵. Mais une fois avoir réhabilité le rapport de l'Impératrice avec la zoologie, peut-on pour autant l'envisager

⁷⁹¹ POUILLARD, 2023, p. 4.

⁷⁹² Camille LIMOGES, « The development of the Muséum d'Histoire Naturelle of Paris, c. 1800-1914 », dans FOX, WEISZ, 1980, p. 211-240.

⁷⁹³ SCHIEBINGER, 1989, p. 241-244.

⁷⁹⁴ Sur la production de P.-J. Redouté pour Joséphine, voir par exemple *Le Rose dell'Imperatrice*, 1982 ; *Pierre-Joseph Redouté*, 2008 ; VAN DRUTEN, 2013 ; LACK, COMPTON, CALLMANDER, 2024.

⁷⁹⁵ Voir par exemple SCHIEBINGER, 1989 ; PHILLIPS, 1990 ; WATTS, 2007 ; GELBART, 2021 ; LEIS, WILLS, 2021.

comme une femme des sciences ? Joséphine considéra les animaux dans l'idée de les acclimater et les exploiter ; ces pratiques étaient du ressort de l'histoire naturelle, du moins d'après les zoologistes de l'époque. Il a toutefois pu être démontré dans ce travail que ces procédés étaient surtout pensés comme une forme de conquête coloniale, en s'appropriant les ressources naturelles à défaut des terres. La Malmaison, avec ses animaux, étaient dès lors davantage une vitrine des entreprises impériales. L'animal vivant évoluant dans le domaine de l'Impératrice ne contribua pas plus à l'histoire des sciences, tout comme au Muséum.

En somme, il peut être conclu que, malgré tout ce discours sur le savoir que fournirait la détention animale, les ménageries postrévolutionnaires ne furent que des lieux de divertissement et de vitrine politique. Mais les vélins nous montrent que, même si les êtres non-humains ne furent pas mobilisés dans les savoirs, ils étaient malgré tout relégués à des objets scientifiques. Ce constat s'établit par la nomenclature apposée sur les peintures. On a eu l'occasion de rencontrer quelques animaux ayant vécu avant et après ceux de Joséphine et il n'a pas pu échapper qu'ils détenaient chacun un prénom (Clara, Marc, Constantine, Hans, Parkie, Zarafa, Jack, par exemple). Ceux de l'Impératrice, en revanche, n'étaient pas personnifiés et étaient référés par leur désignation taxonomique. Selon Samuel J. Alberti, quand un animal – pas de compagnie – était gracié d'un prénom, c'est qu'il était considéré de célèbre⁷⁹⁶. Or, le cas de l'orang-outan nous prouve le contraire – tout comme Sawtche, d'ailleurs. Il s'agissait d'un geste conscient que de ne pas nommer les animaux et les subalternes, quand bien même ils marquèrent les foules ; car les réduire à des objets scientifiques permettait de justifier les entreprises coloniales du Premier Empire. Et cette dimension ne peut se comprendre que si on pense les deux ménageries ensemble, et pas séparément comme il a été fait jusque-là. C'est par la trajectoire des vélins, voyageant entre des deux espaces, qu'il a été possible de faire dialoguer ces deux espaces pour en fin de compte comprendre la mobilisation des mammifères dans la France postrévolutionnaire.

Quand Joséphine pensa son parc pour l'acclimatation et la zootechnique, qu'elle céda des animaux au Muséum et qu'elle put apposer son nom dans les ouvrages de vulgarisation scientifique, elle donnait de la valeur à la zoologie – en plus d'elle-même. Et il était essentiel de convaincre que la science de l'animal vivant était une nécessité pour la France. Cette manœuvre, seul le Muséum, en tant qu'institution scientifique, pouvait l'entreprendre grâce à sa ménagerie qui, par son attrait de la monstration, était un lieu de circulation publique. Sous

⁷⁹⁶ Samuel J.M.M. ALBERTI, « Introduction: The Dead Ark », dans ALBERTI, 2011, p. 9.

couvert de la science, les animaux fonctionnaient davantage comme des symboles de l'impérialisme, reflétant le pouvoir exercé sur eux-mêmes, sur le peuple français, sur les autres territoires et sur les subalternes. Ce que nous dit au final l'étude des vélins, c'est qu'avec le Premier Empire, il y eut un changement dans le principe de la conquête, non pas *du* savoir zoologique comme le souhaitaient les républicains, mais bien du monde *par* un prétendu savoir zoologique.

Cette thèse a de ce fait apporté un nouvel éclairage sur une période historique déjà bien étudiée et sur ses acteur·rice·s, en s'intéressant à la relation interespèce, rétablie grâce à l'étude de la visualisation animale. Il a pour cela été question de faire appel non pas qu'à l'œuvre artistique mais aussi aux outils de l'histoire de l'art. Même si Apollon fait de l'ombre aux pigeons dans la discipline, les méthodes qui ont été développées pour l'étudier s'appliquent tout autant à ceux qui habitent le bas de la hiérarchie. Ce travail a donc aussi démontré comment l'histoire de l'art peut permettre de penser l'animal – ou plutôt la relation humain-animal – d'antan et d'aujourd'hui. La fabrique du portrait, tout d'abord, permet de situer les espaces de rencontre interespèce, d'extraire la valeur donnée à l'animal et de déterminer la place que ce dernier occupe dans la société. Ensuite, l'analyse architecturale offre de quoi appréhender les enceintes de monstration des animaux et d'en révéler leur dynamique avec les spectateur·rice·s, en plus de mettre en lumière les pauvres conditions de captivité⁷⁹⁷. Finalement, la pratique du collectionnisme aide à penser la manière dont les animaux sont organisés – du moment qu'ils sont plus d'un d'individu regroupés au même endroit –, à questionner le lien que l'humain voit entre eux, et surtout à évaluer le statut de la personne qui les détient.

Ces outils, certes très précieux, demeurent toutefois très anthropocentriques et peuvent nous faire perdre de vue l'animal. Alors, il est certain qu'on ne pourra jamais pleinement étudier les animaux pour eux-mêmes, que leur analyse nous renverra sans cesse à notre identité. Mais on peut essayer de les remettre au centre du discours, comme ce travail a pu le faire pour les kangourous, l'orang-outan, les lamas et la métisse. Pour ce faire, il faut manipuler l'histoire de l'art afin qu'elle puisse se rendre au service du non-humain, ce qui implique donc d'instrumentaliser notre propre espèce. La conception de ce travail s'est élaborée à l'origine autour de la figure de Joséphine, afin de démontrer que, comme son mari, elle se forgea un nom, et ce grâce à son implication dans la zoologie. Il a alors été question de penser sa ménagerie comme l'Arche de Noé, étant relatif à la fois à la pratique du

⁷⁹⁷ Pour une étude des conditions des captifs au regard des constructions de la ménagerie, voir Pouillard, 2019 (2).

collectionnisme chez les hommes de science⁷⁹⁸ et au *frame* de la rencontre interespèce – il s'agit du premier mythe qui voulut faire implanter des animaux dans un contexte culturel⁷⁹⁹. Parce que Joséphine est une personne jugée importante de notre histoire, le système archivistique conserve des documents qui la concernent. En allant rechercher les sources qui font le lien entre l'Impératrice et les sciences naturelles, il a été possible de retrouver des informations concernant les animaux qui, une fois mis ensemble, ont permis de retracer la trajectoire de ces derniers. C'est finalement par la réhabilitation de leur vie à eux, et non pas celle de la femme de Napoléon, qu'il a pu être possible d'apporter un nouveau regard sur le Premier Empire. Ce faisant, cette thèse, par l'usage de l'anthropozoologie de l'art, a tenté de rendre justice à des êtres considérés comme inférieurs et volontairement effacés de l'histoire en 1814, lorsque sombra Joséphine avec son Arche.

⁷⁹⁸ Arlene LEIS, Kacie L. WILLS, « Introduction: Women and the Cultures of Collecting », dans LEIS, WILLS, 2021, p. 3-4.

⁷⁹⁹ MALAMUD, 2012, p. 15.

Bibliographie

Archives

ANF – Archives nationales de France

AJ/15 – Muséum national d'histoire naturelle

F/17 – Ministère de l'Instruction publique. Tutelle sur le Muséum national d'histoire naturelle

MC/ET/LXVIII – Minutes et répertoires du notaire André Claude Noël

MAR/5JJ – Service hydrographique de la Marine. Voyages de circumnavigation et de découvertes

O/2 – Maison de l'Empereur (Premier Empire)

MNHN – Muséum national d'histoire naturelle

SHD – Service historique de la Défense

Quotidiens

Gazette de France

Gazette nationale ou Le Moniteur universel

Journal de l'Empire

Journal de Paris

Journal des débats politiques et littéraires

La Clef du cabinet des souverains

La Décade philosophique, littéraire et politique

Magasin encyclopédique, ou journal des sciences, des lettres et des arts

Décrets

Décret de la Convention nationale relatif à l'organisation du Jardin national des Plantes & du Cabinet d'Histoire naturelle, sous le nom du Muséum d'Histoire naturelle, 10 juin 1793.

Décret relatif à la continuation de la collection de plantes et d'animaux peints d'après nature, déposé au Muséum national, 11 septembre 1793.

Sources

Alberti Leon Battista, *La Peinture*, édition de Thomas Golsenne et Bertrand Prévost, Paris : Éditions du Seuil, 2004 [1435].

Annales du Muséum d'histoire naturelle, 20 volumes, 1801-1813.

Audebert Jean-Baptiste, *Histoire naturelle des singes et des makis*, Paris : Desray, 1799-1800.

Avrillion Marie-Jeanne-Pierrette, *Mémoires de Mademoiselle Avrillion, première femme de chambre de l'impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*, 2 volumes, Paris : Ladvocat, 1833.

Baudin Nicolas, *Mon voyage aux terres australes*, édité par Jacqueline Bonnemains, Paris : Imprimerie Nationale, 2000.

Baudin Nicolas, *Journal du voyage aux Antilles de "La Belle Angélique" : (1796-1798)*, édité par Michel Jangoux, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Bruxelles : Académie Royale de Belgique, 2009.

Bernard Pierre, **Couailhac** Louis, **Gervais** Paul, **Le Maout** Emmanuel, *Le Jardin des plantes : description complète, historique et pittoresque du Muséum d'histoire naturelle, de la ménagerie, des serres, des galeries de minéralogie et d'anatomie et de la vallée suisse*, Paris : L. Curmer, 1842-1843.

Bernardin de Saint-Pierre Henri, *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin national des plantes de Paris*, Paris : Imprimerie Didot le Jeune, 1792.

Boiste Pierre-Claude-Victor, *Dictionnaire universel de la langue française, avec le latin, et manuel d'orthographe et de néologie*, 2^{ème} édition, Paris : Desray, 1803 [1800].

Bonnemains Jacqueline, **Forsyth** Elliott, **Smith** Bernard, *Baudin in Australian waters: the art work of the French voyage of discovery to the Southern lands 1800-1804*, Oxford : Oxford University Press, 1988.

Buffon Georges Louis-Leclerc, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, 36 volumes, Paris : Imprimerie Royale, 1749-1789.

Buffon Georges Louis Leclerc de, *Discours sur la nature des animaux*, Genève : Henri-Albert Gosse & Comp., 1754.

Camper Petrus, *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différens âges*, Paris : H.J.J. Jansen, La Haye : Van Cleef, 1791.

Camper Petrus, « De l'orang-outang et de quelques autres espèces de singes » (1782), dans *Œuvres de Pierre Camper, qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée*, Paris : H. J. Jansen, v. 1, 1803, p. 67-92.

Catalogue des tableaux de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine, dans la Galerie et Appartemens de son Palais de Malmaison, Paris : Didot jeune, 1811.

Chaussard Pierre-Jean-Baptiste, *Le Pausanias français, ou Description du salon de 1806 : état des arts du dessin en France à l'ouverture du XIXe siècle*, Paris : F. Buisson, 1808.

Code civile des Français, Paris : Imprimerie de la République, 1804.

Collection de mammifères du Muséum d'histoire naturelle, Paris : Treuttel et Wurtz ; Arthus Bertrand, 1808.

Constant Wairy, *Mémoires de Constant, premier valet de l'empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour...*, 6 volumes, Paris : Ladvocat, 1830.

Copans Jean, **Jamin** Jean, *Aux origines de l'anthropologie française : les mémoires de la Société des observateurs de l'homme en l'an VIII*, Paris : Le Sycomore, 1978.

Cuvier Frédéric, **Geoffroy Saint-Hilaire** Étienne, *Histoire naturelle des mammifères*, 7 volumes, Paris : A. Belin, 1824-1842.

Cuvier Georges, **Lacépède** Bernard-Germain Étienne de, *La Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle*, Paris : Miger, 1801-1805.

Cuvier Georges, *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel*, Paris : Imprimerie impériale, 1810.

Cuvier Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation : pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, 4 volumes, Paris : Déterville, 1817.

Cuvier Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation : pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, 2^{ème} édition, 5 volumes, Paris : Déterville, 1829.

Cuvier Georges, *Recueil des éloges historiques : lus dans les séances publiques de l'Institut Royal de France*, 3 volumes, Strasbourg : Levrault, 1819-1827.

De La Lande Jérôme, *Art de faire le parchemin*, Collection : Descriptions des arts et métiers, faites ou approuvées par Messieurs de l'Académie royale des sciences, Paris : Saillant & Nyon, 1762.

Deleuze Joseph-Philippe-François, *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle*, Paris : A. Royer, 1823.

Dictionnaire de l'Académie françoise, 5^{ème} édition, v. 2, Paris : J. J. Smits, 1798 [1694].

Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivans, Paris : Imprimerie des sciences et des arts, 1806.

Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivans, Paris : Imprimeur du Musée Napoléon, 1808.

Grandjean Serge, *Inventaire après décès de l'impératrice Joséphine à Malmaison*, Paris : Réunion des Musées nationaux, 1954.

Houel Jean-Pierre, *Histoire naturelle des deux éléphants, male et femelle, du Muséum de Paris, venus de Hollande en France en l'an VI*, Paris : Pougens, 1803.

Humboldt Alexander von, *Vues des Cordillères, et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, Paris : F. Schoell, 1810.

Instruction pour les voyageurs et pour les employés dans les colonies, sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle, 1818.

Jauffret Louis-François, *Voyage au jardin des Plantes*, Paris : Imprimerie Houel, 1797.

Laborde Alexandre de, *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux, mêlée d'observations sur la vie de la campagne et la composition des jardins*, Paris : Imprimerie de Delance, 1808.

Lacépède Bernard-Germain Étienne de, « Lettre relative aux établissements publics destinés à renfermer des animaux vivants, et connus sous le nom de MENAGERIES », *Décade philosophique, littéraire et politique*, 59, 20 frimaire an IV (11 décembre 1795), p. 449-469.

Lamarck Jean-Baptiste, *Philosophie zoologique, ou Exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux*, 2 volumes, Paris : Dentu, 1809.

Le Pausanias français ; état des arts du dessin en France, à l'ouverture du XIXe siècle : Salon de 1806, Paris : Buisson, 1806.

Millin Aubin-Louis, **Pinel** Philippe, **Brongniart** Alexandre, *Rapport fait à la Société d'histoire naturelle de Paris, sur la nécessité d'établir une ménagerie*, Paris : Boileau, 1792.

Morel Jean-Marie, *Théorie des jardins, ou L'art des jardins de la nature*, 2^{ème} édition, 2 volumes, Paris : La Ve Panckoucke, An XI (1802).

Notice des animaux vivans de la ménagerie, leur origine et leur histoire dans cet établissement, Paris : Levrault, 1804.

Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts : principalement à l'agriculture et à l'économie rurale et domestique, 20 volumes, 1803-1804.

Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc, 36 volumes, 1816-1819.

Nouvelles Annales du Muséum d'Histoire naturelle, 4 volumes, 1832-1835.

Peignot Gabriel, *Essai sur l'histoire du parchemin et du vélin*, Paris : Antoine-Augustin Renouard, 1812.

Perrot Catherine, *Les leçons royales, ou La manière de peindre en miniature les fleurs et les oiseaux de feu Nicolas Robert fleuriste*, Paris : Jean B. Nego, 1686.

Procès-verbaux des séances de l'Académie (1795-1835), 10 volumes, Hendaye : Imprimerie de l'Observatoire d'Abbadia, 1912-1922.

Pujoulx Jean-Baptiste, *Promenades au Jardin des plantes, à la ménagerie et dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle*, v. 1, Paris : Librairie économique, 1803.

Réaumur René-Antoine Ferchault de, *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des insectes*, v. 1, Paris : Imprimerie Royale, 1734.

Redouté Pierre-Joseph, *Les Liliacées*, 8 volumes, Paris : Chez l'auteur, An XIII (1802)-1816.

Tessier Alexandre-Henri, *Annales de l'Agriculture française*, v. 9, An X (1802).

Thibaudeau Antoine-Claire, *Rapport fait au nom du Comité d'instruction publique et des finances sur le Muséum national d'histoire naturelle*, Paris : Imprimerie nationale, 1794.

Thiébauld Paul, *Mémoires du général B^{on} Thiébauld. Publiés sous les auspices de sa fille, M^{lle} Claire Thiébauld, d'après le manuscrit original par Fernand Calmettes*, Paris : Plon, 1893-1895.

Toscan Georges, *Histoire du Lion de la Ménagerie du Museum national d'histoire naturelle, et de son chien*, Paris : Cuchet, 1795.

Toscan Georges, *L'Ami de la nature ou Choix d'Observations sur divers objets de la nature et de l'art ; suivi d'un catalogue de tous les animaux qui se trouvent actuellement dans la ménagerie*, Paris : Imprimerie de Crapelet, 1799-1800.

Ventenat Étienne-Pierre, *Jardin de La Malmaison*, Paris : Imprimerie de Crapelet, An XI (1803).

Virey Julien-Joseph, *Histoire naturelle du genre humain*, v. 2, Paris : F. Dufart, 1800-1801.

Vosmaer Arnout, *Description de l'espèce de singe aussi singulier que très rare, nommé orang-outang, de l'isle de Borneo. Apporté vivant dans la ménagerie de son altesse sérénissime*, Amsterdam : Pierre Meijer, 1778.

Voyage de découvertes aux terres australes, 2 volumes, 2 atlas, Paris : Imprimerie impériale, 1807-1816.

Études

Åkerberg Sofia, *Knowledge and Pleasure at Regent's Park: The Gardens of the Zoological Society of London during the Nineteenth Century*, Uméå : Uméå University, 2001.

Alberti Samuel J.M.M., *Objects and the Museum*, *Isis*, 96, 4, 2005, p. 559-571.

Alberti Samuel J.M.M. (éd.), *The Afterlives of Animals: A Museum Menagerie*, Charlottesville; Londres : University of Virginia Press, 2011.

Aloi Giovanni, « Animal Studies and Art: Elephants in the Room », *Antennae: The Journal of Nature in Visual Culture*, 2015, p. 3-27.

Amir Fahim, *Révoltes animales*, trad. de l'allemand, Paris : Éditions divergences, 2022 [2018].

Amir Fahim, **Gallay-Keller** Mathilde, **Reubi** Serge, **Roustan** Mélanie, « Entretien avec Fahim Amir. De la mise en collection comme violence et des formes de résistance du vivant », *Gradhiva*, 36, 2023, p. 128-135.

Anciens et nouveaux vélins du Muséum, cat. exp., Paris : Muséum National d'Histoire Naturelle, 1981.

Anderson Warwick, « Climates of Opinion: Acclimatization in Nineteenth-Century France and England », *Victorian Studies*, 35, 2, 1992, p. 135-157.

Appel Toby A., *The Cuvier-Geoffroy Debate: French Biology in the Decades Before Darwin*, Oxford : Oxford University Press, 1987.

Armstrong Philippe, « The Postcolonial Animal », *Society & Animals*, 10, 4, 2002, p. 413-419.

Azouvi François (dir.), *L'Institution de la raison : la révolution culturelle des idéologues*, Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1992.

Baglione Gabrielle, **Crémière** Cédric, *Charles-Alexandre Lesueur : Peintre voyageur, un trésor oublié*, Paris, Conti, 2009.

Baglione Gabrielle (dir.), *Australie-Le Havre : l'intimité d'un lien (1801-2021)*, cat. exp., Le Havre : Muséum d'histoire naturelle du Havre, 2021.

Balfe Thomas, **Woodall** Joanna, **Zittel** Claus (éds.), *Ad vivum?: Visual Materials and the Vocabulary of Life-Likeness in Europe before 1800*, Leiden, Boston : Brill, 2019.

Ballantyne Tony, *Science, Empire and the European Exploration of the Pacific*, Londres : Routledge, 2004.

Bancel Nicolas, **David** Thomas, **Thomas** Dominic, *L'Invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

Baratay Éric, **Hardouin-Fugier** Élisabeth, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe-XXe siècle)*, Paris : Éditions la Découverte, 1998.

Baratay Éric (1), « La promotion de l'animal sensible. Une révolution dans la Révolution », *Revue historique*, 661, 1, 2012, p. 131-153.

Baratay Éric (2), *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris : Éditions du Seuil, 2012.

Baratay Éric (1), *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris : Éditions du Seuil, 2017.

Baratay Éric (2), « Une girafe à la ville (1826-1827). Écrire la rencontre de son point de vue », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 54, 2017, p. 47-62.

Baratay Éric (dir.), *Au sources de l'histoire animale*, Paris ; Éditions de la Sorbonne, 2019.

Barsanti Giulio, « L'orang-outan déclassé. Histoire du premier singe à hauteur d'homme (1780-1801) et ébauche d'une théorie de la circularité des sources », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1, 3-4, p. 67-104.

Barton Derek Lee, « Everything à la Giraffe: Science, Performance, and a Spectacular Body in Nineteenth-Century Vienna », dans **Arons** Wendy, **May** Theresa J. (éds.), *Readings in Performance and Ecology. What is Theatre?*, New York : Palgrave Macmillan, 2012.

Basu Paul, « Pour un musée pluriversel : de la violence épistémique aux écologies de savoirs », *Culture & Musées*, 41, 2023, p. 63-91.

Benett Tony, *The Birth of the Museum: History, Theory, Politics*, Londres : Routledge, 1995.

Benot Yves, *La démence coloniale sous Napoléon : essai*, Paris : La Découverte, 1992.

Benoist Jean, **Gerbeau** Hubert, « Victor Hugues, les Neutres et la Révolution française aux Antilles », *Caribena, Cahiers d'études américanistes de la Caraïbe, Martinique*, 3, 1993, p. 13-36.

Berger John, *Why look at animals?*, London, Penguin Books, 2009 [1980].

Bindman David, *Ape to Apollo: Aesthetics and the Idea of Race in the 18th Century*, Londres : Reaktion Books, 2002.

Blais Hélène, *L'empire de la nature : une histoire des jardins botaniques coloniaux (fin XVIII^e siècle-années 1930)*, Ceyzérieu : Champ Vallon, 2023.

Blanchard Pascal, **Bancel** Nicolas, **Boetsch** Gilles, **Lemaire** Sandrine, *Zoos humains et exhibitions coloniales*, 2^{ème} édition, Paris : La Découverte, 2011 [2002].

Blanckaert Claude, « Premier des singes, dernier des hommes ? : Les métamorphoses de l'homme-singe aux XVII^e-XVIII^e siècles », *Alliage : Culture - Science - Technique*, 7-8, 1991, p. 112-129.

Blanckaert Claude, « Les animaux "Utiles" chez Isidore Geoffroy Saint-Hilaire : La mission sociale de la zootechnie », *Revue de synthèse*, 113, 3, 1992, p. 347-382.

Blanckaert Claude, **Cohen** Claudine, **Corsi** Pietro, **Fischer** Jean-Louis (dirs.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris : Publications scientifiques du Muséum, 1997.

Blanckaert Claude (dir.), *La Vénus hottentote entre Barnum et Muséum*, Paris : Publications scientifiques du Muséum, 2013.

Blanckaert Claude, « "Produire l'être singe". Langage du corps et harmonies spirituelles », *Annales historiques de la Révolution française*, 377, 3, 2014, p. 9-35.

Blum Ann Shelby, *Picturing Nature: American Nineteenth-Century Zoological Illustration*, Princeton : Princeton University Press, 1993.

Branda Pierre, **Lentz** Thierry, *Napoléon, l'esclavage et les colonies*, Paris : Fayard, 2006.

Bodart Diane, *Pouvoirs du portrait sous les Habsbourg d'Espagne*, Paris : CTHS-INHA, 2011.

Bodson Liliane (dir.), *Les Animaux exotiques dans les relations internationales : espèces, fonctions, significations*, Liège : Université de Liège, 1998.

Bonaventura Paul, **Postle** Martin, **Spira** Anthony (dirs.), *George Stubbs: all done from Nature*, Londres : Paul Holberton Publishing, 2019.

Bonneuil Christophe, « Le Muséum national d'histoire naturelle et l'expansion coloniale de la Troisième République (1870-1914) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 86, 322-323, 1999, p. 143-169.

Bonnell Jennifer, **Kheraj** Sean (éds.), *Traces of the Animal Past: Methodological Challenges in Animal History*, Calgary : University of Calgary Press, 2022.

Bossi Laura (éd.), *Les origines du monde : l'invention de la nature au XIXe siècle*, Paris : Gallimard, 2021.

Boyer Ferdinand, « Le Transfert à Paris Des Collections Du Stathouder (1795) », *Annales historiques de la Révolution française*, 205, 43, 1971, p. 389-404.

Boven Margriet van, *Gerard & Cornelis van Spaendonck : twee Brabantse bloemenschilders in Parijs*, Maarssen : Gary Schwartz, 1980.

Brandli Fabrice, « Domestication (XVIIIe-XXe siècle) », dans **Poutrin** Isabelle, **Lusset** Elisabeth (dirs), *Dictionnaire du fouet et de la fessée : Corriger et punir*, Paris : Presses universitaires de France, p. 221-225.

Brassart Laurent, « La ferme des animaux : l'invention d'une politique de l'animal utile sous le Consulat », *Annales historiques de la Révolution française*, 377, 3, 2014, p. 175-196.

Bredenkamp Horst, **Dünkel** Vera, **Schneider** Birgit (dirs.), *Das Technische Bild : Kompendium zu einer Stilgeschichte wissenschaftlicher Bilder*, Berlin: Akademie Verlag, 2008.

Bret Patrice (dir.), *L'Expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières, 1798-1801*, Paris : Techniques et Documentation, 1998.

Bret Patrice, **Chappey** Jean-Luc, *Collecter et inventorier pour la nation : la formation révolutionnaire des collections*, Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2022, en ligne (10.4000/books.cths.16347).

Budiansky Stephen, *The Covenant of the Wild: Why Animals Chose Domestication*, New York : Morrow, 1992.

Bultingaire Léon, « Les Origines de la Collection des Vélins du Muséum et ses premiers Peintres », *Archives du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1, 1, 1926, p. 130-149.

Bultingaire Léon, *Les vélins du Muséum d'histoire naturelle de Paris : Fleurs exotiques*, Paris : Librairie des Arts Décoratifs, 1927.

Bultingaire Léon, « Les peintres du Muséum au temps de Lamarck », *Archives du Muséum national d'Histoire naturelle*, 6, 1930, p. 49-58.

Burkhardt Richard W., « Ethology, Natural History, the Life Sciences, and the Problem of Place », *Journal of the History of Biology*, 32, 1999, p. 489-508.

Burkhardt Richard W., « The Leopard in the Garden: Life in Close Quarters at the Muséum d'Histoire Naturelle », *Isis*, 98, 4, 2007, p. 675-694.

Burkhardt Richard W., « La voix du gardien du lion, ou les significations multiples des animaux de la ménagerie du Muséum d'Histoire Naturelle », *Annales historiques de la Révolution française*, 377, 3, 2014, p. 145-173.

Burkhardt Richard W., « An orangutan in Paris: pondering Proximity at the Muséum d'histoire naturelle in 1836 », *History and Philosophy of the Life Sciences*, 40, 1, 2018, p. 1-31.

Butler Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Londres ; New York : Routledge, 1990.

Candegabe Philippe, *L'incroyable histoire de l'éléphant Hans : des forêts du Sri Lanka au Muséum d'histoire naturelle*, Paris : Vendémiaire, 2016.

Casid Jill H., *Show Empire: Landscape and Colonization*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 2005.

Castillo Palma Norma Angélica, « Le métissage en Nouvelle-Espagne XVIe-XVIIIe siècle », dans **Capanema** Silvia, **Deluermoz** Quentin, **Molin** Michel, **Redon** Marie (dirs.), *Du transfert culturel au métissage : Concepts, acteurs, pratiques*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 193-215.

Chagny Robert, « Voyage scientifique et politique coloniale. Alexandre-Benjamin Giroud, un ingénieur des mines à Saint-Domingue sous le Directoire », *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, 130, 5, 2008, p. 73-89.

Chappey Jean-Luc, *La Société des observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris : Société des études robespierristes, 2002.

Chappey Jean-Luc, « Héritages républicains et résistances à « l'organisation impériale des savoirs » », *Annales historiques de la Révolution française*, 346, 4, 2006, p. 97-120.

Chappey Jean-Luc, *Sauvagerie et civilisation : une histoire politique de Victor de l'Aveyron*, Paris : Fayard, 2017.

Chappey Jean-Luc, *La Révolution des sciences : 1789, ou le sacre des savants*, Paris : La Librairie Vuibert, 2020.

Château Emmanuel, « Les animaux dans leur jardin : l'architecte Jacques Molinos et la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle à Paris, 1795-1827 », *Histoire de l'art*, 49, 2001, p. 75-86.

Cohen Sarah, *Enlightened Animals in Eighteenth-Century Art*, Londres : Bloomsbury Visual Arts, 2021.

Collin Paul-Marc, **Livian Yves-Frédéric**, **Thivant Eric**, « Michel Callon et Bruno Latour. La théorie de l'Acteur-Réseau », dans **Burger-Helmchen Thierry**, **Hussler Caroline**, **Cohendet Patrick** (dirs.), *Les Grands Auteurs en Management de l'innovation et de la créativité*, Cormelles-le-Royal : EMS, 2016, p. 157-178.

Collini Silvia, **Vannoni Antonella**, *Les Instructions scientifiques pour les voyageurs (XVIIe-XIXe siècle)*, Paris : L'Harmattan, 2005.

Copans Jean, **Jamin Jean**, *Aux origines de l'anthropologie française : les mémoires de la Société des observateurs de l'homme en l'an VIII*, Paris : Le Sycomore, 1978.

Cornu Pierre, **Pinoteau Henri** (dirs), *La guerre des moutons. Le mérinos à la conquête du monde. 1786-2021*, cat. exp., Montreuil : Gourcuff Gradenigo, 2021.

Corsi Pietro, *Oltre il mito, Lamarck e le scienze naturali del suo tempo*, Bologne : Il Mulino, 1983.

Cranston Jodi, *Animal Sightings: Art, Animals, and European Court Culture, 1400–1550*, University Park, Pennsylvania : The Pennsylvania State University Press, 2024.

Curtis Neil, « Universal Museums, Museum Objects and Repatriation: The Tangled Stories of Things », *Museum Management and Curatorship*, 21, 2, 2006, p. 117-127.

Cushing Nancy, **Markwell Kevin**, « Platypus diplomacy: animal gifts in international relations », *Journal of Australian Studies*, 33, 3, 2009, p. 255-271.

Dagognet François, *L'animal selon Condillac : une introduction au « Traité des animaux » de Condillac*, Paris : J. Vrin, 2004.

Daston Lorraine, « Type Specimens and Scientific Memory », *Critical Inquiry*, 31, 1, 2004, p. 153-182.

Daston Lorraine, **Galison Peter**, *Objectivity*, New York : Zone Books, 2007.

Daston Lorraine, **Lunbeck Elizabeth**, *Histories of Scientific Observation*, Chicago : University of Chicago Press, 2011.

Daston Lorraine, « Epistemic images », dans **Payne Alyne** (éd.), *Vision and Its Instruments. Art, Science and Technology in Early Modern Europe*, University Park : Penn State University Press, 2015, p. 13-35.

Daugeron Bertrand, *Collections naturalistes entre science et empires, 1763-1804*, Paris : Muséum national d'histoire naturelle, 2009.

De Baere Benoit, « Représentation et visualisation dans L'Histoire naturelle de Buffon », *Dix-huitième siècle*, 39, 1, 2007, p. 613-638.

De Bourgoing Catherine (dir.), *Jardins romantiques français. Du jardin des Lumières au parc romantique 1770-1840*, cat. exp., Paris : Musée de la Vie romantique, 2011.

De Ribas Nicolas, « Mutis et Humboldt : opinions écologiques « avant la lettre » et défense de la terre néo-grenadine », *L'Entre-deux*, 7, 2, 2020, en ligne.

Delort Robert, *Les animaux ont une histoire*, Paris : Éditions du Seuil, 1984.

Denieuil Pierre-Noël, *Le sauvage et le civilisé au siècle des Lumières : essai sur les origines de la culture matérielle*, Paris : L'Harmattan, 2007.

Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris : Gallimard, 2005.

Despret Vincianne, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris : Éditions La Découverte, 2012.

Devred Raphaël, *Le domaine de Rambouillet, une histoire environnementale du pouvoir, de la chasse et de l'élevage (1783-2010)*, Thèse de doctorat, Université Paris-Saclay, 2024.

Dhombres Nicole, **Dhombres** Jean, *Naissance d'un nouveau pouvoir : sciences et savants en France, 1793-1824*, Paris : Payot, 1989.

Dickason Olive Patricia, *The Myth of the Savage and the beginnings of French colonialism in the Americas*, Edmonton : The University of Alberta Press, 1984.

Dierkens Alain, **Duvosquel** Jean-Marie (éds.), *Henri-Joseph Redouté et l'expédition de Bonaparte en Égypte*, Bruxelles : Crédit communal, 1993.

Donald Diana, *Picturing animals in Britain: 1750-1850*, New Haven Connecticut : Yale University Press, 2007.

Drayton Richard, *Nature's Government: Science, Imperial Britain and the Improvement of the World*, New Haven : Yale University Press, 2000.

Drueten Terry van (éd.), *Pierre-Joseph Redouté: botanical artist to the court of France*, cat. exp., Haarlem : Teylers Museum ; Rotterdam : Nai010 publishers, 2013.

Dubois Laurent, *Avengers of the New World: The Story of the Haitian Revolution*, Cambridge Massachusetts : The Belknap Press of Harvard University Press, 2004.

Ellenberger Henri F., « Zoological Garden and Mental Hospital », *The Canadian Journal of Psychiatry*, 5, 2, 1960, p. 136-149.

Etheridge Kay, *The Flowering of Ecology: Maria Sibylla Merian's Caterpillar Book*, Leiden : Brill, 2021.

Farber Paul Lawrence, "The Type-Concept in Zoology during the First Half of the Nineteenth Century", *Journal of History of Biology*, 9, 1, 1976, p. 93-119.

Faugeron Claude, **Le Boulaire** Jean-Michel, « Prisons, peines de prison et ordre public », *Revue française de sociologie*, 33, 1, 1992, p. 3-32.

Flynn Tom, *The Universal Museum: A Valid Model for the 21st Century?*, Londres : édité à compte d'auteur, 2012.

Fontenay Elisabeth, *Le Silence des bêtes : la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris : Fayard, 1998.

Fordham Douglas, *Aquatint worlds: travel, print, and empire, 1770-1820*, Londres : Paul Mellon Centre for Studies in British Art, 2019.

Fornasiero Jean, **West-Sooby** John, « Cartography as narrative: The maps of the Baudin expedition », dans **Gerritsen** Rupert, **King** Robert, **Eliason** Andrew (éds.) *The Freycinet map of 1811: 200th anniversary of the publication of the first map of Australia*, Canberra : Australia on the Map Division of the Australasian Hydrographic Society, 2012, p. 20-32.

Fornasiero Jean, **West-Sooby** John, « Voyages et déplacements des savoirs. Les expéditions de Nicolas Baudin entre Révolution et Empire », *Annales historiques de la Révolution française*, 385, 3, 2016, p. 23-46.

Förstel Judith, **Plouvier** Martine, *L'animal : un objet d'étude*, Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020, en ligne (10.4000/books.cths.10103).

Foucault Michel, *Les mots et les choses*, Paris : Gallimard, 2014 [1966].

Foucault Michel, *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard, 1975.

Fox Robert, **Weisz** George David, *The Organization of Science and Technology in France 1808-1914*, Cambridge : Cambridge University Press ; Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1980.

Fredrickson George, « Mulâtres et autres métis. Les attitudes à l'égard du métissage aux États-Unis et en France depuis le xvii^e siècle », *Revue internationale des sciences sociales* *Revue internationale des sciences sociales*, 183, 1, 2005, p. 111-120.

Fudge Erica, *Perceiving Animals: Humans and Beasts in Early Modern English Culture*, New York : St. Martin's Press, 2000.

Fudge Erica, « A Left-Handed Blow: Writing the History of Animals », dans **Rothfels** Nigel (dir.), *Representing animals*, Bloomington : Indiana University Press, 2002, p. 3-18.

Gabillot Cyril, *Les Hüet : Jean-Baptiste et ses trois fils*, Paris : Allison, 1892.

Gascoigne John, *Joseph Banks and the English Enlightenment: Useful Knowledge and Polite Culture*, Cambridge ; New York : Cambridge University Press, 1994.

Gelbart Nina Rattner, *Minerva's French Sisters: Women of Science in Enlightenment France*, New Haven ; Londres : Yale University Press, 2021.

Geneix Gilles, *Antoine-Laurent de Jussieu : fabrique d'une science botanique*, Paris : Publications scientifiques du Muséum, 2022.

Gerrini Anita, *Experimenting with Humans and Animals: From Galen to Animal Rights*, Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 2003.

Gerrini Anita, *The Courtiers' Anatomists : Animals and Humans in Louis XIV's Paris*, Chicago : University of Chicago Press, 2015.

Gillispie Charles Coulston, *Science and Polity in France: The Revolutionary and Napoleonic Years*, Princeton ; Oxford : Princeton University Press, 2004.

Girard Philippe R., « L'utilisation de chiens de combat pendant la guerre d'indépendance haïtienne », *Napoléon. La Revue*, 3, 15, 2012, p. 54-79.

Girard Philippe R., *Ces esclaves qui ont vaincu Napoléon. Toussaint Louverture et la guerre d'indépendance haïtienne (1801-1804)*, Rennes : Les Perséides, 2013.

Gómez Alejandro E., *Le spectre de la révolution noire : L'impact de la révolution haïtienne dans le monde atlantique, 1790-1886*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013.

Grigson Caroline, *Menagerie: The History of Exotic Animals in England, 1100-1837*, Oxford : Oxford University Press, 2016.

Guichard Charlotte, « D'après nature ou "chose vue" ? » Autorité et vérité de l'image scientifique au 18e siècle », dans **Dubuisson** Daniel, **Raux** Sophie (éds.), *À perte de vue. Les nouveaux paradigmes du visuel*, Dijon : Les Presses du Réel, 2015, p. 35-51.

Guichet Jean-Luc, *Rousseau, l'animal et l'homme : l'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, Paris : Cerf, 2006.

Guichet Jean-Luc, *De l'animal-machine à l'âme des machines : Querelles biomécaniques de l'âme (XVIIe-XXIe siècle)*, Paris : Éditions de la Sorbonne, 2010.

Hamelin David, **Jahan** Sébastien, « La fabrique européenne de la race (17e-20e siècles) : Introduction », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 146, 2020, p. 13-26.

Hamonou-Mahieu Aline, *Claude Aubriet : artiste naturaliste des Lumières*, Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2010.

Hamy Ernest Théodore, « Les Anciennes ménageries royales et la ménagerie nationale fondée le 14 brumaire an II [4 novembre 1793] », *Nouvelles archives du Muséum*, 5, 1893, p. 1-22.

Harraway J. Donna, « Teddy Bear Patriarchy: Taxidermy in the Garden of Eden, New York City, 1908–1936 », *Social Text*, 11, 1984-1985, p. 20-64.

Harraway J. Donna, *When Species Meet*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 2007.

Harrison Carol E., « Projections of the Revolutionary Nation: French Expeditions in the Pacific, 1791–1803 », *Osiris*, 24, 1, 2009, p. 33-52.

Hartig Falk, « Panda Diplomacy: The Cutest Part of China's Public Diplomacy », *The Hague Journal of Diplomacy*, 8, 2013, p. 49-78.

Hector Michel, **Hurbon** Laënnec (dirs.), *Genèse de l'État haïtien : (1804-1859)*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009.

Hengerer Mark, **Weber** Nadir, *Animals and Courts. Europe, c. 1200-1800*, Berlin ; Boston : De Gruyter Oldenburg, 2020.

Héran Emmanuelle (dir.), *Beauté animale*, Paris : Réunion des Musées Nationaux, 2012.

Heurtel Pascale, **Lenoir** Michelle, *Les vélins du Muséum d'histoire naturelle*, Paris : Citadelles & Mazenod, 2016.

Hoage Robert J., **Deiss** William (éds.), *New Worlds, New Animals: From Menagerie to Zoological Park in the Nineteenth Century*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1996.

Hochadel Oliver, « Science at the Zoo: An Introduction », *Centaurus*, 64, 3, 2022, p. 561-590

Hoquet Thierry, *Buffon illustré : Les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, Paris : Publications scientifiques du Muséum, 2007.

Hoquet Thierry, « Le style de l'histoire naturelle », *Revue de la BNF*, 58, 1, 2019, p. 54-64.

Hornstein Katie (éd.), *Animal*, numéro de *Journal18*, 7, 2019.

Hornstein Katie, *Myth and Menagerie: Seeing Lions in the Nineteenth Century*, New Haven; Londres : Yale University Press, 2024.

Houdaille Jacques, « Gaetan Souchet D'Alvimart, the Alleged Envoy of Napoleon to Mexico, 1807-1809 », *The Americas*, 16, 2, 1959, p. 109-131.

Iiffe Rob, « Science and Voyages of Discovery », *The Cambridge History of Science*, 4, 2003, p. 618-646.

Jacob Annie, « Civilisation/Sauvagerie. Le Sauvage américain et l'idée de civilisation », *Anthropologie et Sociétés*, 15, 1, 2003, p. 13-35.

Jackson Stephen M., **Jansen** Justin J. F. J., **Baglione** Gabrielle, **Callou** Cécile, « Mammals collected and illustrated by the Baudin Expedition to Australia and Timor (1800-1804): A review of the current taxonomy of specimens in the Muséum national d'Histoire naturelle and the illustrations in the Muséum d'Histoire naturelle du Havre », *Zoosystema*, 43, 21, 2021.

Jangoux Michel, **Jouanin** Christian, **Métivier** Bernard, « Les animaux embarqués vivants sur les vaisseaux du voyage de découvertes aux Terres australes », *Études sur le XVIIIe siècle*, 38, 2010, p. 265-282.

Jangoux Michel, « L'expédition du Capitaine Baudin aux Terres australes : les observations zoologiques de François Péron pendant la première campagne (1801-1802) », *Annales du Museum du Havre*, 73, 2005, p. 1-35.

Jangoux Michel, « Les naturalistes du voyage de découvertes du capitaine Baudin : contexte, présentation et bilan scientifique », *Bulletin de la Sabix*, 69, 2022, p. 93-110.

Jansen Justin J. F. J., *The ornithology of the Baudin expedition (1800-1804)*, Thèse de doctorat, Université de Leiden, 2018.

Jardine Nicholas, **Secord** James A., **Spary** Emma C. (éds.), *Cultures of Natural History*, Cambridge ; New York-Melbourne : Cambridge University Press, 1996.

Jaussaud Philippe, **Brygoo** Édouard-Raoul, *Du Jardin au Muséum en 516 biographies*, Paris : Publications scientifiques du Muséum, 2004.

Jonkman Mayken (dir.), *Les Hollandais à Paris 1789-1914 : Van Spaendonck, Scheffer, Jongkind, Maris, Kaemmerer, Breitner, Van Gogh, Van Dongen, Mondrian*, cat. exp., Paris, Paris Musées 2017.

Jouanin Christian, « Les émeus de l'expédition Baudin », *L'oiseau et la Revue française d'ornithologie*, 29, 1959, p. 169-203.

Jouanin Christian (dir.), *L'impératrice Joséphine et les sciences naturelles*, cat. exp., Paris : Réunion des musées nationaux, 1997.

Jouy Claire, *La collection des vélins du Muséum national d'histoire naturelle (1803-1856). Portraits de mammifères entre art et science*, Thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2, 2024.

Kalof Linda (éd.), *The Oxford Handbook of Animal Studies*, New York : Oxford University Press, 2017.

Kastor Peter J., **Weil** François, *Empires of the Imagination: Transatlantic Histories of the Louisiana Purchase*, Charlottesville : University of Virginia Press, 2009.

Kete Kathleen, *A Cultural History of Animals in the Age of Empire*, vol. 5, Oxford : Berg, 2007.

Kisling Vernon N. (éd.), *Zoo and Aquarium History: Ancient Animal Collections To Zoological Gardens*, 1^{ère} édition, Boca Raton : CRC Press, 2000.

Kreutzer Michel, *L'éthologie*, Paris : Presses universitaires de France, 2017.

Kury Lorelai, « Les instructions de voyage dans les expéditions scientifiques françaises (1750-1830) », *Revue d'histoire des sciences*, 51, 1, 1998.

Kury Lorelai, *Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)*, Paris : L'Harmattan, 2001.

Lack Hans Walter, *Jardin de la Malmaison : ein Garten für Kaiserin Josephine*, München : Prestel, 2004.

Lack Hans Walter, **Compton** James A., **Callmander** Martin W., *The Redouté Brothers: Master of Scientific Illustration in Paris*, Paris : Publications scientifiques du Muséum, 2024.

Lacour Pierre-Yves, *La république naturaliste : Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)*, Paris : Muséum national d'histoire naturelle, 2014.

Lacour Pierre-Yves, « De la divergence art/science. L'image naturaliste entre 1720 et 1820 », *Études sur le XVIII^e siècle*, 42, 2015, p. 193-207.

Lafont Anne, *L'art et la race : L'Africain (tout) contre l'œil des Lumières*, Dijon : Presses du Réel, 2019.

Lafontaine Lisa, « L'introduction de la photographie dans les laboratoires du Muséum au XIXe siècle : un nouvel outil dans les pratiques scientifiques », *Revue d'histoire des sciences*, 75, 1, 2022, p. 133-158.

Laissus Yves, *Les vélins du Muséum : conférence donnée au Palais de la Découverte le 7 janvier 1967*, Paris : Palais de la Découverte, 1967.

Laissus Yves, *Nicolas Robert et les vélins du Muséum national d'histoire naturelle*, Paris : Henri Scrépel, 1980.

Laissus Yves, *Les animaux du Muséum : 1793-1993*, Paris : Muséum national d'histoire naturelle, 1993.

Laissus Yves, *L'Égypte, une aventure savante : 1798-1801*, Paris : Fayard, 1998.

Latour Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*, Paris : La Découverte, 1991.

Leblan Vincent, **Juhé-Beaulaton** Dominique, *Le spécimen et le collecteur : Savoirs naturalistes, pouvoirs et altérités (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris : Publications scientifiques du Muséum, 2018.

Le Cossec Anne-Louise (1), « Garde, gardiens, animaux et visiteurs : les enjeux de l'ordre public à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris sous l'administration de Frédéric Cuvier (1803-1838) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 153, 2022, p. 75-92.

Le Cossec Anne-Louise (2), « L'article « femme de race boschimanne » dans l'*Histoire naturelle des Mammifères* (1819-1842) de Frédéric Cuvier », 17, 3, 2022, p. 156-161.

Lefay Sophie, *L'invention du jardin pittoresque en France (1761-1808)*, Paris : Honoré Champion, 2022.

Léfébure Amaury (éd.) *Joséphine : la passion des fleurs et des oiseaux*, cat. exp., Paris : Artlys, 2014.

Leira Halvard, **Neumann** Iver B., « Beastly Diplomacy », *The Hague Journal of Diplomacy*, 12, 4, 2017, p. 337-359.

Leis Arlene, **Wills** Kacie L., *Women and the Art and Science of Collecting in Eighteenth-Century Europe*, New York : Routledge Taylor & Francis Group, 2021.

Lentz Thierry, « Les relations franco-marocaines sous le Consulat et l'Empire », *Napoléon. La Revue*, 2, 2008, p. 28-63.

Le Rose dell'Imperatrice : Joséphine Bonaparte e Pierre-Joseph Redouté, Milan : A. Mondadori, 1982.

Leterrier Sophie-Anne, « Prison et pénitence au XIXe siècle », *Romantisme*, 4, 142, 2008, p. 41-52.

Letouzey Yvonne, *Le Jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin (1747-1824)*, Paris : Muséum national d'histoire naturelle, 1989.

Levin Amy K., « Straight Talk: Evolution Exhibits and the Reproduction of Heterosexuality », dans **Levin** Amy K., *Gender, Sexuality and Museums: A Routledge Reader*, Londres ; New York : Routledge, 2010, p. 201-212.

Lincoln Margarete (éd.), *Science and Exploration in the Pacific: European Voyages to the Southern Oceans in the Eighteenth Century*, Rochester : Boydell & Brewer, 1998.

Loisel Gustave, *Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours*, 3 volumes, Paris : O. Doin et fils, 1912.

Luglia Rémi, *Des savants pour protéger la nature : La Société d'acclimatation (1854-1960)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015.

Lutz Georges, « Un avatar de la domestication des animaux : les chiens à esclaves : « Buscadores » de Cuba et de Saint-Domingue », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 90, 340-341, 2003, p. 61-81.

Mabille Gérard, **Pieragnoli** Joan, *La ménagerie de Versailles*, Arles : Honoré Clair, 2010.

Machin Rebecca, « Gender Representation in the Natural History Galleries at the Manchester Museum », dans **Levin** Amy K., *Gender, Sexuality and Museums: A Routledge Reader*, Londres ; New York : Routledge, 2010, p. 187-200.

Mackenzie Louisa, **Posthumus** Stephanie, *French Thinking about Animals*, East Lansing : Michigan State University Press, 2015.

Macleod Roy, **Rehbock** Philip F., *Nature in its Greatest Extent: Western Science in the Pacific*, Honolulu : University of Hawaii Press, 1988.

Maillard Ninon, « La domestication et l'état domestique : le légitime pouvoir de dénaturer les animaux utiles (XVIIIe -XXe siècle) », *Revue semestrielle de droit animalier*, 2020, 1, p. 311-332.

Malamud Randy, *Reading Zoos: Representations of Animals and Captivity*, Basingstoke : Macmillan, 1998.

Malamud Randy, *An Introduction to Animals and Visual Culture*, Houndmills : Basingstoke ; Hampshire : Palgrave Macmillan, 2012.

Maral Alexandre, **Milovanovic** Nicolas (dirs.), *Les animaux du roi*, cat. exp., Paris : Lienart, 2021.

Marr Alexander, « Knowing Images », *Renaissance Quarterly*, 69, 3, 2016, p. 1000-1013.

Marr Alexander, **Heuer** Christopher, « The Uncertainty of Epistemic Images: Introduction », *21: Inquiries Into Art, History, and the Visual*, 1, 2, 2020, p. 251-255.

Marvin Garry, **McHugh** Susa, *Routledge Handbook of Human-Animal Studies*, London ; New York : Routledge, 2014.

Masson Frédéric, « L'impératrice Joséphine et l'acclimatation à Malmaison », *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation de France*, 1913, p. 230-248.

Mauss Marcel, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année sociologique*, 1, 1923-1924, p. 30-186.

McClellan III James Edward, *Colonialism and Science: Saint Domingue and the Old Regime*, Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1992.

McClellan III James Edward, *Colonialism and Science: Saint Domingue and the Old Regime*, Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1992.

McClellan III James Edward, **Regourd** François, *The Colonial Machine: French Science and Overseas Expansion in the Old Regime*, Turnhout : Brepols, 2011.

Mellah Malik, « Portrait du berger en figure républicaine ou comment faire entrer l'animal domestique en Révolution », *Annales historiques de la Révolution française*, 4, 374, 2013, p. 85-110.

Mellah Malik, **Serna** Pierre, « Réinventer l'harmonie politique de tous les êtres vivants : un projet révolutionnaire et zootechnique (1792-1820) », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 54, 1, 2017, p. 31-46.

Mönig Mona, *Das übersehene Tier : Eine kunsthistorische Betrachtung*, Bielefeld : transcript Verlag, 2018.

Mullan Bob, **Marvin** Garry, *Zoo culture*, 2^{ème} édition, Urbana : University of Illinois Press, 1999 [1987].

Norton Bryan G., **Hutchins** Michael, **Stevens** Elizabeth F., **Maple** Terry L. (éds.), *Ethics on the Ark: Zoos, Animal Welfare, and Wildlife Conservation*, Washington : Smithsonian Institution Press, 1995.

Nussbaumer Marc, *Barry vom Grossen St. Bernhard*, Bern : Naturhistorisches Museum der Burgergemeinde, 2000.

Osborne Michael A., *Nature, the Exotic, and the Science of French Colonialism*, Bloomington : Indiana University Press, 1994.

Osborne Michael A., « Acclimatizing the World: A History of the Paradigmatic Colonial Science », *Osiris*, 15, 2000, p. 135-151.

Outram Dorinda, *Georges Cuvier: Vocation, Science and Authority in Post-Revolutionary France*, Manchester : Manchester University Press, 1984.

Pastoureau Michel, *Les animaux célèbres*, Paris : C. Bonneton, 2001.

Pelletier Loreline, *La peinture animalière en France au XVIIIe siècle (1699-1793) : quand l'animal devient sujet*, Thèse de doctorat, Université de Lille, 2020.

Pelosse Valentin, « Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 (Ire partie) », *L'Homme*, 21, 4, 1981, p. 5-33.

Phillips Patricia, *The Scientific Lady: A Social History of Women's Scientific Interests, 1520-1918*, Londres : Weidenfeld and Nicolson, 1990.

Pieragnoli Joan, « Les animaux et la diplomatie française XVIe-XIXe siècles », *Revue d'histoire diplomatique*, 3, 2013, p. 213-222.

Pieragnoli Joan, *La cour de France et ses animaux : XVIe-XVIIe siècles*, Paris : Presses Universitaires de France, 2016.

Pieragnoli Joan, *Le prince et les animaux : une histoire zoologique de la cour de Versailles au siècle des Lumières (1715-1792)*, Bruxelles : Université de Bruxelles, 2021.

Pierre-Joseph Redouté (1759-1840) : le Raphaël des fleurs, Paris : Librairie Thomas-Scheler, 2008.

Pieters Florence F. J. M., « "La Ménagerie du Muséum National d'Histoire Naturelle" par Lacépède, Cuvier & Geoffroy. I. Historique de l'impression et description bibliographique des éditions françaises in-folio », *Bijdragen tot de dierkunde*, 51, 2, 1981, p. 219-249.

Pinault Madeleine, *Le peintre et l'histoire naturelle*, Paris : Flammarion, 1990.

Planche Marie-Claire, « Jacques de Sève (1715-1795), dessinateur et peintre parisien : une carrière dévoilée », *Dix-huitième siècle*, 55, 1, 2023, p. 469-492.

Plumb Christopher, *Exotic Animals in Eighteenth-Century Britain*, Thèse de doctorat, Université de Manchester, 2011.

Poliquin Rachel, *The Breathless Zoo: Taxidermy and the Cultures of Longing*, University Park: Pennsylvania State University Press, 2012.

Pouillard Violette (1), *Histoire des zoos par les animaux : impérialisme, contrôle, conservation*, Ceyzérieu : Champ Vallon, 2019.

Pouillard Violette (2), « Visions of Concord: Wild animals and the Garden of the Revolution (Jardin des Plantes menagerie, 1793-c. 1820) », *Journal for the History of Environment and Society*, 4, 20, 2019, p. 11-40.

Pouillard Violette, « The Silence and the Fury. Addressing Animal Resistance and Agency through the History of Human-Animal Relationships », dans **Dugnoille** Julien, **Vander Meer** Elizabeth (éds.), *Animals Matter: Resistance and Transformation in Animal Commodification*, Leiden : Brill, 2022, p. 32-55.

Pouillard Violette, « Extraction and Captive Management of Wild Animals, 18th Century to Present Day », dans **Burgat** Florence, **Dardenne** Emilie (éds.), *Animal Suffering: The Ethics and Politics of Animal Lives*, Londres : ISTE, 2023, p. 1-23.

Pratt Mary Louise, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, 2^{ème} édition, Londres, New York : Routledge, 2008 [1992].

Prentout Henri, *L'île de France sous Decaen, 1803-1810 : essai sur la politique coloniale du premier Empire et la rivalité de la France et de l'Angleterre dans les Indes orientales*, Paris : Hachette, 1901.

Prince Sue Ann (éd.), *Of Elephants & Roses: French Natural History 1790–1830*, Philadelphia : APS Museum, American Philosophical Society, 2013.

Raghanti Mary Ann, « Domesticated species: It takes one to know one », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 116, 29, 2019, p. 14401-14403.

Regourd François, « Maîtriser la nature, un enjeu colonial », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 86, 322, 1999, p. 39-63.

Reinhardt Chanelle, « Des caisses à Paris. L'entrée triomphale des objets recueillis en Italie (1798) comme lieu de l'art au tournant du 18^e siècle », *Dix-huitième siècle*, 50, 1, 2018, p. 113-128.

Riebel Maëva, « La peinture de castes », *Cahiers d'études romanes*, 29, 2014, p. 149-159.

Ritvo Harriet, *The Animal Estate: The English and Other Creatures in Victorian England*, Cambridge : Harvard University Press, 1987.

Ritvo Harriet, *The Platypus and the Mermaid, and Other Figments of the Classifying Imagination*, Cambridge : Harvard University Press, 1997.

Ritvo Harriet, « On the Animal Turn », *Daedalus*, 136, 4, 2007, p. 118-122.

Robbins Louise E., *Elephant Slaves and Pampered Parrots: Exotic Animals in Eighteenth-Century Paris*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 2002.

Ronsseray Céline, « Entre Ancien Régime et Révolution. La Guyane française au moment de l'introduction du Code Civil », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 148, 2007, p. 43-63.

Roscher Mieke, **Krebber** André, **Mizelle** Brett, *Handbook of Historical Animal Studies*, Berlin, Boston : De Gruyter Oldenburg, 2021.

Roters Annalena, *Mit Tieren denken : Zur Ästhetik von lebenden Tieren in zeitgenössischer Kunst*, Berlin : Neofelis, 2022.

Rothfels Nigel, *Savages and Beasts: The Birth of the Modern Zoo*, 1^{ère} édition, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 2002.

Russell Nerissa, « The Wild Side of Animal Domestication », *Society & Animals*, 10, 3, 2002.

Said Edward W., *Orientalism*, New York : Pantheon Books, 1978.

Savoy Bénédicte, *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2003.

Schaub Marie-Karine, « Le cadeau diplomatique à l'époque moderne : au croisement des relations internationales et de l'histoire matérielle », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 18, 3, 2023, p. 19-32.

Schiebinger Londa, *The Mind Has No Sex?: Women in the Origins of Modern Science*, Cambridge, Massachusetts ; Londres : Harvard University Press, 1989.

Schiebinger Londa, « Why Mammals are Called Mammals: Gender Politics in Eighteenth-Century Natural History », *The American Historical Review*, 98, 2, 1993, p. 382-411.

Schiebinger Londa, *Nature's Body*, New Brunswick : Rutgers University Press, 2013 [1993].

Schmidt Benjamin, *Inventing Exoticism: Geography, Globalism, and Europe's Early Modern World*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 2015.

Schmitt Stephane, « L'acepede's Syncretic Contribution to the Debates on Natural History in France Around 1800 », *Journal of the History of Biology*, 43, 2010, p. 429-457.

Sebastiani Silvia, « L'orang-outang, l'esclave et l'humain : une querelle des corps en régime colonial », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 11, 2013, p. 1-30.

Sebastiani Silvia, « Challenging Boundaries. Apes and Savages in Enlightenment », dans **Hund** Wulf D., **Mills** Charles W., **Sebastiani** Silvia (éds.), *Simianization. Apes, Gender, Class, and Race*, Vienne : LIT, 2015, p. 105-137.

Sebastiani Silvia, « La caravane des animaux. Circulation des « orangs-outans » et des savoirs, reconfigurations des frontières de l'humain », *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, 28, 2017, p. 53-70.

Senior Matthew J., « Seeing the Versailles Menagerie », *Papers on French Seventeenth-Century Literature*, 30, 59, 2003, p. 351-363.

Senior Matthew J., « The Ménagerie and the Labyrinthe: Animals at Versailles, 1662-1792 », dans **Fudge** Erica, *Renaissance Beasts: Of Animals, Humans and Other Wonderful Creatures in the Early Modern Period*, Chicago : University of Illinois Press, 2004, p. 208-232.

Senior Matthew J., *Cultural History of Animals in the Age of Enlightenment*, vol. 4, Oxford : Berg, 2007.

Serna Pierre, *L'animal en République : 1789-1802, genèse du droit des bêtes*, Toulouse : Anacharsis, 2016.

Serna Pierre, *Comme des bêtes : histoire politique de l'animal en Révolution (1750-1840)*, Paris : Arthème Fayard, 2017.

Sigaut François, « Critique de la notion de domestication », *L'Homme*, 108, 1988, p. 59-71.

Singer Peter, *Animal Liberation: A New Ethics for Our Treatment of Animals*, New York : New York Review, 1975.

Sliggers Bert C., **Wertheim** A. A. (dirs.), *Een vorstelijke dierentuin / Le zoo du prince - de menagerie van Willem V / La ménagerie du stathouder Guillaume V*, cat. exp., Zutphen : Walburg Instituut, 1994.

Sloan Phillip R., « The Buffon-Linnaeus Controversy », *Isis*, 67, 3, 1976, p. 356-375.

Smart Annie K., *Citoyennes: women and the ideal of citizenship in eighteenth-century France*, Newark : University of Delaware Press, 2011.

Smith Bernard, *European Vision and the South Pacific*, New Haven : Yale University Press, 1960.

Spary Emma C., *Utopia's Garden: French Natural History from Old Regime to Revolution*, Chicago : University of Chicago Press, 2000.

Spary Emma C., « Scientific Symetries », *History of Science*, 42, 1, 2004, p. 1-46.

Spivak Chakravorty Gayatri, « Can the Subaltern Speak? », dans **Nelson** Cary, **Grossberg** Lawrence (éds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Basingstoke : Macmillan, 1988, p. 271-313.

Sofio Séverine, « La vocation comme subversion : Artistes femmes et anti-académisme dans la France révolutionnaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3, 168, 2007, p. 34-49.

Star Susan Leigh, **Grieseimer** James R., « Institutional Ecology, "Translations" and Boundary Objects: Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology, 1907-39 », *Social Studies of Science*, 19, 3, 1989, p. 387-420.

Staszak Jean-François, « Qu'est-ce que l'exotisme », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 148, 2008, p. 7-30.

Stein Henri, « La collection de vélins au Muséum d'histoire naturelle », *Gazette des beaux-arts : courrier européen de l'art et de la curiosité*, 391, 3, 1890, p. 290-306

Swan Claudia, « *Ad vivum, near het leven*, from the life: defining a mode of representation », *Words&Image*, 11, 4, 1995, p. 354-372.

Szczygielska Marianna, « Pandas and the Reproduction of Race and Heterosexuality in the Zoo », dans **McDonald** Tracy and **Vandersommers** Daniel (éds.), *Zoo Studies: A New Humanities*, 2019, Montréal : McGill Queen's University Press, p. 211-236.

Taylor-Leduc Susan, *Marie-Antoinette's Legacy: The Politics of French Garden Patronage and Picturesque Design, 1775-1867*, Amsterdam : University Press, 2022.

Thireau Michel, « Alliance de l'art et de la science au travers des peintures sur vélin du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 37, 1, 1995, p. 45-57.

Thomas Keith, *Man and the Natural World: Changing Attitudes in England 1500–1800*, Londres : Allen Lane, 1983.

Thooris Marie-Christine, « L'exemplaire du « Voyage de découvertes aux terres australes » conservé à l'École Polytechnique », *Bulletin de la Sabix*, 69, 2022, p. 25-46.

Thorsen Liv Emma, **Rader** Karen A., **Dodd** Adam (éds.), *Animals on Display: The Creaturely in Museums, Zoos, and Natural History*, University Park : Pennsylvania State University Press, 2013.

Todd David, *Un empire de velours*, Paris : La Découverte, 2022.

Triole Laurette, « À propos du métis et du métissage (XVIII-XXe siècle) », *L'Autre*, 12, 2, 2011, p. 178-187.

Uddin Lisa, « Panda Gardens and Public Sex at the National Zoological Park », *Public*, 41, 2010, p. 81-92.

Van Druten Terry (éd.), *Pierre-Joseph Redouté: Botanical Artist to the Court of France*, cat. exp., Haarlem : Teylers Museum, 2013.

Vergès Françoise, *Programme de désordre absolu : décoloniser le musée*, Paris : La Fabrique, 2023.

Veizin Luc, *Les artistes au Jardin des Plantes*, Paris : Herscher, 1990.

Vyverberg Henry, *Human Nature, Cultural Diversity, and the French Enlightenment*, 1^{ère} édition, New York ; Oxford : Oxford University Press, 1989.

Vuillemin Nathalie, « (D)écrire la nature au XVIIIe siècle : de l'ordre du visible à l'ordre de la représentation », *Archives des sciences*, 63, 2010, p. 93-102.

Watts Ruth, *Women in Science: A Social and Cultural History*, 1^{ère} édition, Londres ; New York : Routledge, 2007.

Weber Nadir Fabian, « Lebende Geschenke. Tiere als Medien der frühneuzeitlichen Außenbeziehungen », dans **Hoeres** Peter, **Tischer** Anuschka (éds.), *Medien der Außenbeziehungen von der Antike bis zur Gegenwart*, Köln : Böhlau, 2017, p. 160-180.

West-Sooby John, *Discovery and Empire: the French in the South Seas*, Adelaide : University of Adelaide Press, 2013.

Williams Hannah, *Académie Royale: A History in Portraits*, Farnham : Ashgate, 2015.

Willis Deborah (éd.), *Black Venus 2010: They Called Her "Hottentot"*, Philadelphie : Temple University Press, 2010.

Windler Christian, « Diplomatie et interculturalité : les consuls français à Tunis, 1700-1840 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 50, 4, p. 63-91.

Zagefka Indios, « Ibériques, Mestizos, Mulatos en Amérique espagnole : un point historique sur la construction sociale des catégories ethniques », 2006, en ligne (halshs-00110011).

Zoungrana Jean, « Épistémè », dans **Bert** Jean-François, **Lamy** Jérôme, *Michel Foucault, un héritage critique*, Paris : CNRS Éditions, 2014.